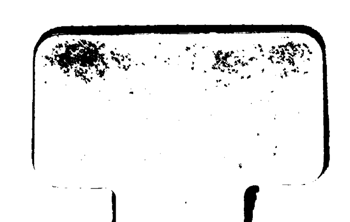






13+

1709

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITE DE CRACOVIE.

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

PAR

CASIMIR MORAWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ

TRADUCTION

DE

P. RONGIER

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ.

VOL. III.

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
82, Rue Bonaparte 82.

CRACOVIE
G. GEBETHNER ET COMP.
23, Rynek główny 23.

1905.

IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

Aux confins de deux siècles. L'humanisme et l'université.

I.

La Pologne sous Casimir Jagellon. — Politique à l'égard de la Hongrie et de la Bohême. — La Pologne est le premier Etat de l'Orient. — La cour. — Dlugosz et l'éducation des princes du sang. — Callimaque, leur second précepteur. — Fruit de cette collaboration.

Dans la seconde moitié du XV-e siècle la Pologne conquiert le premier rang parmi les nations orientales. Ce fut une époque de vastes et glorieux desseins, où conjointement avec la grandeur politique, s'accrut la grandeur scientifique et civilisatrice de la nation. Cracovie est devenu un brillant foyer intellectuel, un large asile de la pensée, rayonnant sur l'Orient et l'Occident; il a repris à Prague le sceptre que l'antique cité et sa vieille université portaient à la fin du siècle précédent. Comme Prague l'avait fait alors, il attire des savants du Midi et de l'Occident, qui transportent dans ses murs les agitations, les espérances et les angoisses des esprits. Dans les rues de la ville on entend toutes les langues; l'Italien raffiné, fleur de la civilisation du temps, s'y coudoie avec l'enfant des brumes septentrionales à qui viennent de se

réveler les brillantes lueurs du soleil, après une aurore pleine de promesses; l'Allemand rivalise avec le Polonais dans cette course vers les clartés nouvelles, vers les conquêtes du savoir.

Le long règne de Casimir Jagellon fit de la Pologne une des grandes puissances de l'Europe. Le souverain se trouve mêlé de près ou de loin à toutes les questions, à tous les conflits de la politique contemporaine; rois, empereur, pape, cherchent à gagner l'amitié ou la bienveillance du potentat oriental. Casimir Jagellon, il est vrai, est infatigable à conserver, à accroître cette puissance; il veut assurer à ses nombreux enfants un magnifique avenir, dont la splendeur rejaillirait sur la Pologne et la famille des Jagellons. »Evehendis ad regna filiis studiosissimus« dit à son sujet l'historien Wapowski [1]). Il est secondé dans sa tâche ambitieuse par sa femme, Elisabeth d'Autriche, »fille et mère de rois«; enfin il est stimulé dans ces visées grandioses par le célèbre humaniste Callimaque que la destinée avait forcé d'abandonner l'Italie pour émigrer dans le Nord.

De même que la première moitié du règne de Casimir Jagellon avait été absorbée par l'abaissement de l'Ordre teutonique et la conquête de la Prusse, la seconde se passa dans les luttes pour le trône des pays voisins, la Hongrie et la Bohème. A la mort de Ladislas-le-Posthume, souverain de ces Etats, Casimir, époux d'Elisabeth, soeur de ce prince, fit valoir les vieux droits des Jagellons sur ces royaumes, en faveur de Ladislas, son fils aîné. Cependant ces droits ne furent pas immédiatement reconnus. Les deux peuples sans monarque placent à leur tête, la Hongrie, Mathias Corvin Hunyady, la Bohème, Georges de Podiebrad. Alors commence une campagne diplomatique remplie de surprises: la Pologne, l'Empereur, le Souverain-Pontife s'immiscent dans les affaires bohèmes et

---

[1]) Scriptores rer. Pol. II, 13.

hongroises; à chaque instant surgissent de nouvelles coalitions et les grands intérêts européens se heurtent à des ambitions personnelles, et, le plus souvent leur cèdent le pas. Les papes songent sans cesse à une croisade générale contre les Turcs; dans ce but, ils envoient des nonces en Orient afin d'incliner, tantôt Mathias Corvin, tantôt le roi de Pologne, à se mettre à la tête de cette grande expédition si désirée; d'un autre côté le hussitisme de Podiebrad lui aliène la cour de Rome. Les Habsbourgs et les Jagellons convoitent l'héritage de ces souverains élus. Mathias Corvin domine de son génie et de ses triomphes toutes ces compétitions, et, la République lui semblant la plus menaçante, il se fait l'implacable adversaire de la politique jagellonienne, contracte alliance avec tous les ennemis de la Pologne, pour combattre les projets de cette dernière, pour lui susciter les plus périlleux embarras. Nous ne décrirons pas toutes les alternatives de ces longs conflits. En définitive, la sagesse patiente de Casimir Jagellon l'emporta: il parvint au but qu'il s'était assigné. A la mort de Podiebrad (1471), Ladislas, fils aîné du roi de Pologne, monte sur le trône de Bohème; en revanche, la même année le jeune Casimir échoue complètement dans la campagne entreprise pour conquérir la couronne de Hongrie. Mathias Corvin ne meurt qu'en 1490. Jean Olbracht revendique sa succession; son frère, Ladislas de Bohème y prétend aussi et remporte la victoire. Dès ce moment lui appartiennent les sceptres des deux royaumes, pour lesquels le centre de l'Europe avait été ensanglanté pendant si longtemps.

Les Jagellons sont alors au faîte de la puissance et la Pologne étend au loin, bien au delà de ses frontières, une influence incontestée. Les vastes desseins d'Oleśnicki qu'Enéas Silvius trouvait présomptueux, irréalisables, et dont il blâmait l'orgueilleuse audace s'étaient réalisés à la fin du siècle. Ces succès de la politique des Jagellons et de la Pologne, expliquent le prestige de ce pays. C'était

la plus grande monarchie orientale; elle était même sur le point de se mettre à la tête de toute la Slavie, d'y exercer l'hégémonie la plus décisive. »Gemeinschaft des Gezunges«, la parenté des langues avait été alléguée avec force pour appuyer les revendications des Jagellons à la couronne de Bohème.

C'est à la cour de Casimir Jagellon que naquirent, c'est de là que se répandirent les idées les plus fécondes pour la politique de l'Orient. Sur le trône siégait un prince portant la triple couronne de la grandeur, de la majesté et de la bonté; à ses côtés rayonnait Elisabeth d'Autriche, dont Enéas Silvius avait surveillé l'éducation, femme réunissant en une seule personne, comme s'exprimaient les humanistes, l'origine royale, la situation royale, et des ambitions royales pour ses fils, nombreuse lignée disciplinée et formée par la sollicitude la plus assidue de ses illustres parents. Ils avaient en effet été mis entre les mains de maîtres qui, soit par la noblesse du caractère, soit par l'intelligence, étaient tout à fait supérieurs. C'était d'abord Długosz qui dès 1467 avait été nommé directeur des études et précepteur des enfants royaux. C'est lui qui fit pénétrer dans leurs âmes un ardent amour pour la patrie, pour son passé qu'il connaissait si bien et dans lequel il puisait pour eux des leçons et des exemples; c'est lui qui leur inspira l'attachement à la vertu, leur inculqua les principes de droiture et d'équité qui régnèrent désormais dans ces jeunes coeurs. Jusqu'à son dernier souffle, en 1480 Długosz se consacra à cette grande tâche, ne l'interrompant que par des travaux littéraires ou des missions diplomatiques. La sérénité d'âme, la profonde honnêteté de l'historien se retrouvent surtout dans le second des fils du roi, Casimir, qui, en 1484, échangea sa couronne terrestre pour l'auréole immortelle des bienheureux.

Son frère cadet, le cardinal Frédéric, disait souvent que les princes bons sont plus rares que les princes instruits. Cette instruction d'après les nouvelles doctrines,

mettant les poètes au premier plan, fut donnée à ces jeunes gens par Philippe Callimaque Buonaccorsi qui arriva en 1471 à la cour de Pologne. Il y apportait, outre sa grande culture intellectuelle, l'expérience de la politique acquise en Italie et se proposait d'initier les fils du roi de Pologne à cet art si subtil et si difficile. Długosz fut donc en rapports suivis avec ce représentant de la sagesse étrangère, laquelle avait jusque là peu entamé le Nord de l'Europe. Deux mondes, deux civilisations se trouvèrent ainsi en présence: l'une indigène, écoutant la voix des siècles écoulés, l'autre au contraire enthousiaste des découvertes contemporaines, les regards fixés sur le présent ou tournés vers l'avenir. La foi si vive de Długosz allait se heurter à un homme que la colère du pape venait de chasser de Rome, pour lequel il n'existait en politique aucune autorité, aucune chose sacrée et qui avec un sceptique sourire disséquait tout sous le scalpel de la froide raison et de la réflexion. Des hauteurs du passé celui-là s'adressait à ses élèves, tandis que celui-ci leur parlait au nom du progrès et de l'Italie qui avait précédé la Pologne avec tant d'éclat dans la voie où cette dernière hasardait timidement ses premiers pas.

L'entente dut sans doute être souvent troublée entre eux. Certainement Długosz se demanda bien des fois avec crainte si son collaborateur nourrissait ses disciples de fruits bien mûrs et si l'esprit des enfants était, lui aussi, assez mûr pour digérer ces aliments exotiques. Dans son histoire il ne parle de Callimaque qu'une seule fois, et encore n'est-ce qu'incidemment [1]); toutefois il est probable que les conflits ne dégénérèrent pas en opposition ouverte et que l'aménité bien connue de Długosz éloigna tout grave désaccord. Callimaque est prodigue de louanges à l'égard de son collègue; dans ses vers, il le compare à un Orphée qui n'émeut pas des rocs, mais des

[1]) Hist. V, 654.

hommes. Le vieil historien polonais en revanche demandait à l'humaniste italien une épitaphe pour le jeune Jean Długosz, et tous les deux rivalisaient d'ardeur à transformer la politique polonaise et à former au bien leurs élèves. On cite encore, comme troisième maître des princes, le médecin Jean Wels; mais le rôle de ce savant fut sans doute bien effacé, en comparaison de celui que jouèrent les deux célèbres personnages à qui on l'avait adjoint.

Les princes »bons«, lettrés, instruits allaient maintenant quitter l'école [1]). Ladislas, le premier, appelé sur une arène aux horizons étendus, échappa à la tutelle de ses maîtres. Il y porta cette bonté jagellonienne qui ne savait point refuser et qui le fit surnommer par son peuple »kral dobre« le bon roi. Nous avons déjà parlé du second, Casimir. Le troisième, Jean Olbracht avait fait naître les plus grandes espérances chez ses maîtres, en particulier chez les humanistes. Rien pour lui n'était ardu à apprendre, et son insatiable curiosité embrassait tout, comprenait tout. Quand il monta sur le trône, les représentants des nouveautés saluèrent en lui le souverain selon leur pensée. Malheureusement la fermeté du caractère et de la volonté n'égalèrent pas chez ce prince la vivacité de l'intelligence. Son frère, plus jeune, Alexandre était loin d'être si richement doué et, entraîné par ses penchants ruthènes, il se détourna plus tard du mouvement des esprits à l'Occident. Les deux derniers frères enfin, Sigismond et Frédéric, l'un né en 1467, l'autre en 1468, ne furent que fort peu de temps sous la direction de Długosz. Les humanistes parlent de Frédéric avec une admiration exagérée. Dans cette nature passionnée, sans frein, l'éducation nouvelle jeta des ferments que ne suffirent à étouffer ni la volonté, ni la haute situation ecclésiastique qu'il occupa. Il mourut,

---

[1]) On leur enseigna la rhétorique, ainsi qu'en témoignent les discours prononcés par les princes en diverses solennités. Cod. epist. I, 2, 338.

épuisé, en 1503, jeune encore, de même que ses frères Casimir, Olbracht et Alexandre. Et celui dont les commencements furent les plus pénibles, celui sur lequel on comptait le moins, Sigismond devint le plus brillant prince de la famille, gouverna le pays pendant une longue suite d'années, avec mesure et sagesse, avec une forte santé de corps et d'esprit. Olbracht, Alexandre et Frédéric au contraire, moins vigoureux, moins pondérés, n'eurent point cet heureux équilibre de forces physiques et morales; ces plantes frêles avaient germé sur un sol mal préparé, avaient hâtivement poussé sous un trop intense soleil. C'est ainsi que souvent la Renaissance, par ses violentes poussées de sève, brisa les êtres trop débiles pour en vivre.

II.

Philippe Buonaccorsi Callimaque. — Ses voyages dans le Nord et son arrivée en Pologne. — Florentins à Cracovie, les Thedaldi. — Débuts du séjour de Callimaque en Pologne, protection de Grégoire de Sanok. — Après la mort de Paul II, Callimaque rentre en grâce; il reste à Cracovie. — Il devient précepteur des princes. — Politique antiottomane de Callimaque et de la Pologne à cette époque. — Jean Olbracht, élève favori de Callimaque. — Adversaires de Callimaque. — Il se fait le défenseur des juifs. — Son rôle social. — Amitiés et relations. — Pierre de Bnin, son caractère et son esprit. — Mathias Drzewicki, le plus fidèle élève de Callimaque. — Rapports de société dans ce cercle. — Mirica, Jacques de Boxice. — Importance civilisatrice de Callimaque.

Le venue de Callimaque en Pologne fut un évènement considérable pour ce pays, et gros de conséquences pour la cour. Philippe Buonaccorsi, né à S. Gimignano en 1438 [1]), s'enrola de bonne heure dans le groupe des humanistes romains qui gravitait sous le pontificat de Paul II autour de Pomponio Leto, à l'académie dont les membres portaient tous des noms grecs ou latins et rêvaient de ressusciter le monde payen et les moeurs républicaines. Le christianisme était, sinon dédaigné, du moins pris fort à la légère parmi ces lettrés. En revanche, la philosophie de Platon y trouvait de fanatiques adeptes.

---

[1]) M. le comte Sierakowski a eu la bonté de copier pour nous à la Biblioteca Communale de S. Gimignano (Lettere C) la note suivante: D. Calimacus pierj de Bonacursis naque 11 di Maggio 1438.

C'est de ce milieu que la destinée arracha Callimaque en 1468 pour le transporter en Pologne. Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails de cette existence orageuse [1]. Il s'enfuit devant le courroux de Paul II, gagna d'abord l'Orient, toucha à Chios, à Chypre, et parvint à Constantinople. Il fut donc à même d'étudier de près le monstre qui terrorisait tout l'Occident chrétien et qu'il passa presque le restant de sa vie à combattre. Il dirigea ensuite ses pas errants vers la Pologne où il arriva vraisemblablement en 1469. On ignore à quelle impulsion il obéissait en se dirigeant de ce côté. Il n'est pourtant pas téméraire de croire qu'attiré par la renommée subitement accrue de ce jeune royaume, il vint chercher un sûr asile contre le ressentiment du Saint-Siège, auprès du puissant monarque polonais. Il est fort probable que des raisons toutes privées pesèrent aussi sur ses résolutions.

Florence entretenait depuis longtemps des rapports commerciaux avec la Pologne; dès la fin du XIV-e siècle, elle importait dans ce pays des draps qui pouvaient aller de pair avec les célèbres étoffes flamandes. Des marchands florentins ouvrirent à Cracovie des boutiques et des comptoirs, attirés par l'espoir d'y faire rapidement fortune, chose aisée en Pologne — Polonia aurifodina advenarum. Parmi ces immigrants se trouvaient, vers la fin du XV-e siècle, quelques membres de famille Thedaldi, proches parents de Callimaque. L'un de ces Thedaldi, Jean, dirigeait en 1488 les salines de Wieliczka; un autre, Ainolfo, exerça longtemps le négoce en Pologne, y fut aussi directeur royal des salines, et mourut même dans sa patrie d'adoption [2]. Callimaque est fort étroitement lié avec cet Ainolfo,

---

[1]) Voir là-dessus Zeissberg. Poln. Geschichtsschreibung 349; le même, Kleinere Geschichtsquellen Polens, Vienne 1877.

[2]) Voir Fournier, Les Florentins en Pologne (1894), p. 217, Voir au sujet d'Ainolfo, Pawiński, Liber Quitantiarum regis Casimiri, (1897) où figurent des payements réitérés assignés sur la cassette royale à Ainolfo.

et c'est sans doute celui-ci qui le décide à venir en Pologne, lui promettant des richesses et une existence facile. Car il est certain que Callimaque s'aventura d'abord sur les flots du commerce en Pologne — fluctus negotiationis; — mais il y échoua complètement et, plus tard, il regrettait de s'être laissé entraîner à des opérations auxquelles il ne comprenait rien et d'avoir compromis par là, non seulement son avoir, mais celui d'autrui [1]).

Par contre, il se sentait une forte vocation pour de plus nobles et plus grandes entreprises. Cependant les premières années de son séjour en Pologne furent abreuvées d'amertume. En 1470, le légat de Paul II exige le bannissement de l'exilé romain, et la diète de Pologne fait droit à cette demande. Heureusement pour Callimaque, un puissant protecteur l'avait pris sous aile et lui avait procuré un inviolable asile, tout particulièrement accueillant pour un humaniste: c'était Grégoire de Sanok, archevêque de Léopol. Auprès de ce prélat Callimaque laissa gronder la foudre et attendit en sûreté la fin de la tempête. Aussi l'appelle-t-il dans ses poésies »pater omnium leporum«; aussi écrivit-il une enthousiaste biographie de Grégoire. Celui-ci poussa si loin sa bienveillance à l'égard de l'humaniste persécuté qu'il favorisa les amours de Callimaque avec Świentochna, muse inspiratrice de tant de morceaux du poète.

Lorsque Paul II eût fermé les yeux, en 1471, des temps meilleurs s'ouvrirent pour Callimaque. Francesco della Rovere, qui prit la tiare sous le nom de Sixte IV, renouvela les brillantes traditions de Nicolas V et fraya la voie à Jules II et à Léon X. La renaissance des lettres et des arts était son idéal, et il sema l'or à profusion pour faire de Rome la métropole littéraire et artistique du monde. Si à Rome même les humanistes furent en faveur, si les gens qui avaient encouru les rigueurs du pontife

---

[1]) Zeissberg, Kleinere Geschichtsquellen Polens 67/68.

décédé revinrent dans la capitale, si l'académie persécutée par Paul II refleurit, cette »incredibilis quaedam libertas«, devant laquelle s'extasie Philelphe [1]), s'étendit au Tuscoscythe, comme s'appellait Callimaque, au fuoruscito du Nord, et lui rendit les coudées franches.

Il put donc quitter bientôt sa retraite. En 1472, il paraît à Cracovie, et s'y inscrit à l'université. Pourquoi? Peut-être espérait-il en acquérant ainsi le droit de cité universitaire s'élever à une chaire; peut-être cherchait-il seulement dans cette naturalisation un appui, un refuge où il serait à l'abri des haines et des dangers. Au moyen-âge, il fallait de toute nécessité appartenir à une corporation, à un groupe, pour se garantir une existence normale.

Si Callimaque avait songé à une carrière pédagogique, son rêve se trouva bientôt réalisé: il lui échut la tâche honorable d'enseigner aux fils du roi les belles-lettres latines. Il devint l'aide et le compagnon de Długosz, vers 1472. Dès lors, sa situation, jusque là précaire, devient ferme et ne fait que grandir et s'étendre. On ne tarda pas à la cour à reconnaître les talents diplomatiques de cet étranger. Les affaires d'Orient tenaient le premier rang parmi les préoccupations de l'époque. Callimaque qui avait traversé la Turquie et, par conséquent, la connaissait, devenait un conseiller précieux et écouté; d'un autre côté, sa nationalité et sa résidence actuelle tracèrent la voie à ses projets politiques: il résolut de former une coalition polono-vénitienne contre les Turcs. Pour lui comme pour les papes, les Sarrazins constituaient un danger permanent. Mais tandis que le Siège Apostolique incitait sans cesse la Pologne à la guerre sainte, Callimaque la détournait de se jeter seule dans cette entreprise; contrairement aux visées papales, il soutenait que ce n'était pas à la Pologne de défendre la chrétienté, mais à la chrétienté de sauvegarder la Pologne; et une entente de toutes les puissances

---

[1]) Pastor, Geschichte der Päpste, II (1889) p. 573.

chrétiennes pouvait seule faire tête à l'ennemi commun. Sans doute les papes désiraient aussi cette entente, mais ils la voulaient au prix de l'abandon de tous les intérêts propres à chacun de ces Etats, par le sacrifice de toutes les prétentions personnelles ou dynastiques, au nom de ce but élevé. En attendant l'antagonisme des Jagellons avec Mathias Corvin faisait obstacle à cette union, et Callimaque, attentif et passionné à soutenir les ambitieuses menées de son protecteur et de ses élèves, était loin de chercher à aplanir les difficultés, à supprimer les causes de discorde. La conquête de la Valachie séduisait tout particulièrement ces croisés selon le coeur de Callimaque; elle eût été en effet un poste avancé contre les Turcs, en même temps qu'un secours contre Corvin. Enfin la Valachie eût constitué un magnifique apanage pour un des nombreux enfants du roi. Ces motifs plus ou moins avérés, plus ou moins décisifs, paralysèrent les tentatives de croisade polonaise contre la Turquie. Depuis la prise de Constantinople, le thème favori sur lequel les humanistes brodaient leurs plus pompeuses harangues était la guerre contre les Ottomans; tous, Poggio, Philelphe et surtout Enéas Sylvius. avaient rivalisé d'éloquence à ce sujet. Il en était tout autrement de Callimaque; celui-ci en effet cherchait avant tout à triompher des Turcs, sans les attaquer, à pousser contre eux les Perses ou les Tatars, au lieu de se hasarder dans une croisade ruineuse. C'était de la prudente diplomatie au lieu des chevaleresques folies de l'héroïsme [1]).

Callimaque célébra sa patrie d'adoption comme le vrai rempart de la chrétienté; mais s'il s'efforça de présenter le roi de Pologne comme instrument de la lutte contre les infidèles, ce fut par des considérations tout à fait éloignées de ce

---

[1]) L'appel à la croisade à Cracovie à cette époque se terminait habituellement par des attaques contre les juifs, tout aussi bien en 1464 (Dlugosz, Hist. V, 387) qu'en 1500 (Mon. Pol. V, 285).

but, et notamment, pour que le Saint-Siège n'appuyât point Mathias Corvin, l'implacable adversaire de la Pologne, pour délier les mains à cette dernière en Orient, où les intérêts de la Croix l'occupaient moins que ceux de son souverain pour lequel il convoitait la Moldavie. Il agissait selon la pensée du roi Casimir qui, en 1489, écrivait sans ambages en réponse à un pressant appel à la croisade d'Innocent VIII: occupons-nous de nos propres affaires, avant de nous mêler de celles des autres [1]).

La politique antiottomane de la Pologne ne fut donc pas franchement décidée; mais en revanche la politique des Jagellons tendit résolument à élargir en Orient sa sphère d'action. Callimaque éveillait et excitait ces ambitieuses visées dans le coeur d'un de ses élèves qu'il jugeait le plus apte à accomplir ses desseins, en qui il voyait l'idéal du »principe« humaniste. Jean Olbracht était le disciple favori de Callimaque dont les leçons pénétraient aisément dans cette vive intelligence à la compréhension rapide. C'était un jeune homme »litteraturae non vulgaris«, aimant la lecture, surtout celle des ouvrages historiques, et se plaisant aux controverses des savants. Il parlait latin comme un rhéteur; il n'était pas moins exercé en allemand, et se portait avec impétuosité vers tout ce qui pouvait enrichir ses connaissances [2]). Il avait hérité du »vastus animus« de son oncle le Warnenczyk, esprit promptement séduit par les grandioses aventures et tourmenté de plus du rêve humaniste d'une immortelle gloire [3]). Tout cela était en partie l'oeuvre du lettré italien qui avait trouvé en Olbracht un champ favorable à l'éclosion de ses pensées générales et de ses idées particulières. En 1490, Corvin étant mort, Callimaque détermina son royal pupille

---

[1]) Cod. epist. I, 2, 294.

[2]) Voir Wapowski et Miechowita dans les Script. rer. pol. II, 44 et 267.

[3]) Wapowski, l. c. 19.

à revendiquer le trône de Hongrie, puis à faire l'expédition de Moldavie; ces deux tentatives échouèrent, et la seconde même aboutit à un désastre, après la mort de Callimaque.

Ces conseils, d'autres encore qu'on lui attribuait et qui tendaient à fortifier l'autorité royale en Pologne, suscitèrent à l'Italien des haines nombreuses. Les Teutoniques l'abhorraient car il projetait de les transporter en Orient; l'historien de l'Ordre l'appelle »traître satanique«. On l'avait aussi en aversion en Hongrie. Tubero le soufflette de l'épithète de »homo flagitiosus« [1]). En Pologne il avait des opposants; on murmurait contre sa trop prépondérante ingérence, contre ses menées en faveur de la tyrannie royale, et, à la mort de Casimir, le mécontentement éclata avec tant de force que Callimaque quitta la Pologne. Il y revint, il est vrai, finir ses jours auprès du jeune roi Olbracht dont il était aimé et auprès duquel officiellement il remplissait les fonctions de magister epistolarum, et, sans titre officiel, celles de conseiller et de directeur politique tout puissant.

Dans le discours fameux qu'il prononça à Rome, en 1490, en présence d'Innocent VIII, il s'étend avec complaisance sur la cour de Pologne et ne ménage pas les éloges au roi Casimir, à la reine Elisabeth, aux princes Olbracht et Frédéric. Plus tard ses rapports avec ce dernier se refroidirent. Tout à la fin du siècle éclata à Cracovie une agitation antijuive. Nous n'en connaissons par les péripéties; mais Miechowita nous raconte qu'un épouvantable incendie qui, en 1494, réduisit en cendre une grande partie de la ville, en fut le prétexte. On en accusa les juifs; et, en 1495, on leur intenta un procès à propos de nous ne savons quel crime. La bourgeoisie cracovienne indignée, se voyait refuser une audience par le roi, et les juifs se

---

[1]) Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 372 et Scrip. rer. pol. II, 316.

flattaient d'avoir un puissant patronus. Le cardinal Frédéric écrivit alors au roi et lui reprocha d'accorder plus de poids à »l'intercession d'un étranger en faveur des juifs«, qu'à la voix des habitants de Cracovie. C'est sans doute Callimaque [1]) qui était ce soutien d'Israël, et ce fait ajoute un trait fort curieux au caractère de l'humaniste italien, dégagé de tout préjugé de race et sachant s'élever au dessus des querelles locales. Ces troubles eurent pour résultat le transfert des juifs de l'ouest de la ville, où jusqu'alors ils avaient eu leur quartier, à Kazimierz.

Nous venons de suivre Callimaque à la cour, auprès des princes et dans les jeux de la politique. Il nous reste à examiner l'ascendant non moins considérable qu'il eut sur ses amis. Il vint à Cracovie, à la fin du XV-e siècle, une foule d'étrangers; mais aucun ne peut se comparer à Callimaque, aucun n'y arriva de si bonne heure, n'y séjourna si longtemps, n'y donna une telle impulsion à l'entourage qui l'avait accueilli. Et pour Callimaque la distance était rude à franchir entre lui et cet entourage auquel il était si supérieur de culture et d'éducation. Pour ce roi de l'esprit qui jusque là avait frayé avec toute l'aristocratie intellectuelle du siècle, il était plus, que pour tout autre, malaisé de découvrir des points de contact, de retrouver l'atmosphère indispensable à sa vie. N'avait-il pas pour correspondants Laurent de Médicis, le Magnifique, Marsilius Ficinus, le platonicien, qui appelait Callimaque son frère en Platon, le savant Pic de la Mirandole, le célèbre poète Angelo Poliziano, le peintre fameux Giovanni Bellini [2]). Et cet homme qui avait de si illustres amis, était condamné à passer ses jours parmi les Scythes, dans un milieu si différent de l'élégante académie romaine. Replet,

---

[1]) C'est une hypothèse fort plausible de Szujski. Voir »Réforme et Renaissance« (Oeuvres, série II, tom VIII, p. 121). Plus tard l'humaniste Reuchlin parle aussi en faveur des juifs.

[2]) Il dit de ce dernier (De his quae a Venetis tentata sunt): non tam pictor emendatissimus... quam peritus christianae philosophiae.

massif, enclin au sommeil, il s'attela ou fut attelé dans le Nord à la rude besogne de l'éducation des princes et des conseils politiques; aussi exprimait-il souvent des regrets — soit sincèrement, soit par décorum humaniste — des bonae artes et otium perdus; il soupirait après le paradis de l'Italie d'où on l'avait chassé sans doute, mais qu'il était pourtant libre de revoir. Lui qui aimait tant à discuter, mais à discuter »non theologice sed naturaliter«, comme il l'écrit à Ficinus [1]), il est dans un monde à peine échappé au moyen âge, parmi des savants tout imbus des antiques méthodes scolastiques, plongés dans les broussailles touffues de la routine. Parfois il considérait avec un sourire de supériorité la foi sincère des Polonais; le banni papal, encore plein de rancune contre Rome, raillait la soumission pieuse de ceux »qui envisageaient le pape comme un être sacré, au-dessus de toutes les majestés humaines«; lui qui avait vu la curie, savait parfaitement que le Souverain-Pontife est un être sujet à toutes les faiblesses des autres mortels. C'est le couplet que vont répéter et amplifier Grégoire de Heimbourg, puis Luther.

Néanmoins malgré toutes ces doléances, tous ces dédains, il reste en Pologne jusqu'à la mort. Il y est retenu par sa place honorable à la cour, le bien-être dont il jouit, l'abondance même qu'il a acquise, le luxe de sa demeure. Sur le sarcophage de l'église des Dominicains, il est représenté assis dans sa salle de travail, au milieu de livres et de meubles magnifiques, avec la mine réjouie d'un heureux de ce monde. Ce tableau nous rappelle Faust; sur des rayons s'alignent des flacons vers lesquels pourtant il ne tend point la main, car malgré les guirlandes humanistes qu'il tresse au pays natal, il n'a aucune aversion pour la vie et ses plaisirs. La Pologne lui avait donné Swientochna, sans compter les rivales de Swientochna, et, de plus, la fortune, quoique Callimaque assure qu'il avait

---

[1]) Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen, 59.

inscitia rei domesticae administrandae [1]). Ce n'est là qu'un aristocratique dédain d'humaniste qui aime les biens de ce monde mais qui pour l'honneur du drapeau, affecte de préférer les sapientum templa serena.

Enfin quelques personnes chez qui il retrouvait l'écho de ses goûts et de ses idées achevèrent de le réconcilicr avec Cracovie. Nous avons déjà parlé de l'amitié de Grégoire de Sanok qui fut si secourable à Callimaque arrivant dans le Nord. Grégoire mourut en 1477. Mais Callimaque avait déjà trouvé en Pologne deux autres protecteurs, le neveu du cardinal Zbigniew Oleśnicki, plus tard archevêque de Gniezno, et Jean Rytwianski, de l'illustre famille de ce nom. Toutefois c'est surtout avec Pierre Bniński que les relations furent cordiales; presque autant qu'avec Grégoire de Sanok. Pierre de Bnin, évêque de Przemyśl jusqu'en 1483, fut ensuite évêque de Kujawie, jusqu'à sa mort en 1493. Ce fut un homme »d'un grand savoir, d'une piété, d'une charité plus grande encore [2])«. Callimaque s'attacha à lui sincèrement; il appréciait le lucide bon sens du prélat, et c'est chez lui qu'il allait se reposer des fatigues de la vie publique. Dans une épître dédicatoire de ses poésies à Laurent de Médicis, Callimaque assure qu'il y a deux hommes que la fortune n'a pu corrompre: Laurent et Pierre de Bnin. Il ajoute que son affection pour ce dernier, a fixé son coeur dans le Nord. L'évêque d'ailleurs inspirait bien des travaux littéraires de l'humaniste. Dans l'avant-propos de l'histoire du roi Ladislas Warnenczyk, Callimaque s'adresse au roi Casimir en ces termes: »Le Seigneur a donné à ton royaume Pierre de Bnin, évêque de Włocławek, pour y être le modèle des vertus sacerdotales, et pour que dans les affaires civiles tu aies en lui un con-

---

[1]) Zeissberg, l. c. 67. Le roi ne lui ménageait pas l'argent. Dans le Liber Quitantiarum regis Casimiri nous trouvons p. 77 (1485) et 119 (1486) des assignations pour achat d'une pelisse à Callimaque.

[2]) Monum. Pol. IV, 29.

seiller doué de prudence, de fidélité, de fermeté et d'une autorité éprouvée«. Il rappelle ensuite que Pierre de Bnin s'entretenant un jour du désastre de Warna avec le prince Casimir, les deux interlocuteurs se tournèrent vers lui, Callimaque, et le prièrent d'écrire l'histoire du Warnenczyk. Callimaque n'oublia jamais son éminent ami. Dans la péroraison du discours qu'il prononça en 1490, devant le pape Innocent VIII, il propose expressément Pierre de Bnin pour la dignité de cardinal. Cependant Mathias Drzewicki nous rapporte sur cet évêque le trait le plus curieux, dans la préface qu'il mit au grand ouvrage de Callimaque: De his quae a Venetis tentata sunt... contra Turcos. En 1492, le roi Jean Olbracht avait envoyé Drzewicki demander l'avis de Pierre de Bnin, au sujet de la question ottomane. Le délégué cracovien trouva le prélat occupé à lire l'histoire de Vincent Kadlubek. Cette circonstance mit l'entretien sur l'histoire et à ce propos Pierre de Bnin porta sur l'oeuvre de Kadlubek un sévère mais juste jugement. Cet historien vénéré au moyen âge, qui pour la forme et pour le fond excitait l'admiration de Jean Dombrowka et de beaucoup d'autres jusqu'après le milieu du XV-e siècle, ne trouvait pas grâce auprès de l'érudit et délicat évêque. »Il ne captive pas l'attention, il n'élève pas la pensée du lecteur, il est anémié«, et cela vient de ce qu'il ne fut jamais mêlé à la vie publique et que par conséquent il en ignore tous les secrets et ne comprend ni les hommes ni les évènements. »Pour connaître et apprécier... les grandes affaires... il ne suffit pas de se frotter aux magistri et aux philosophes, mais il est nécessaire d'y avoir pris part«. En définitive il reconnaît que Callimaque seul a été à la hauteur d'une telle tâche, lui »qui est un écrivain de valeur, et un homme d'Etat expérimenté«.

Pierre de Bnin brûle donc ce qu'on adorait et sacrifie aux nouveaux dieux auxquels il prodigue l'encens et les louanges. On a fait remarquer qu'en cette conjoncture on

passait sous silence quelqu'un qui pourtant n'avait pas mérité cette injure, le grand historien de la Pologne médiévale, à peine descendu dans la tombe. Pierre de Bnin, ou n'avait pas lu l'oeuvre de Długosz, ou ne lui rendait pas justice: dans le cercle élégant des humanistes à la Callimaque, on ne se croyait pas tenu à donner des éloges à cet immense travail, où Callimaque lui-même se vit forcé de puiser tant de fois. Néanmoins la critique de Kadlubek par Pierre de Bnin ne manque pas de bonnes et solides raisons. Ce grand prélat mourut en 1493, et Callimaque, son amicus concordissimus lui fit élever à la cathédrale de Włocławek un monument où nous lisons une inscription composée par l'humaniste italien.

Mathias Drzewicki, le disciple préféré de Callimaque, fut le membre le plus jeune de ce cénacle. C'est une des figures les plus intéressantes de cette époque si féconde en hommes de talents, en individualités marquées. Nous n'avons sur ses études que des renseignements peu précis; il est cependant hors de doute qu'elles furent faites sous l'impulsion directe et décisive de Callimaque. C'est lui qui éleva, instruisit Drzewicki, et celui-ci le vénérait à l'égal de son père [1]); c'est aussi grâce à lui que Mathias fut admis à la cour de Casimir Jagellon. Le prince Olbracht témoignait à Drzewicki une faveur toute spéciale: il en fit son secrétaire particulier, et, devenu roi l'éleva, quelque temps avant de mourir, à la dignité de vice-chancelier. Ce furent les premiers pas de la brillante carrière que Drzewicki devait terminer sur le siège primatial de Gniezno. Les suffrages des humanistes, admirateurs de l'élève aimé du grand Callimaque, le suivirent et le poussèrent dans cette route des grandeurs. Les liens qui unissaient ces deux hommes ne firent que se resserrer, et Drzewicki porta toujours l'interêt le plus chaud aux

[1]) Voir l'épitre de Drzewicki à Antoine Maurocenus en tête de De his quae a Venetis ...

ouvrages de son maître, au point qu'en 1490, il recueillit pieusement les compositions poétiques de Callimaque et les publia précédées d'une préface dédicatoire à Laurent le Magnifique. C'est un autre étranger, venu dans le Nord pour y étudier en humaniste choses et gens, qui décida Drzewicki à cette publication. Il s'appelait Bernardino Gallo (Jadrensis) et était originaire de la Dalmatie. Introduit à la cour de Frédéric Jagellon, il s'y trouva au milieu d'un actif mouvement intellectuel, auquel tout de suite il prit part avec ardeur. Son admiration pour Callimaque suivit ce dernier au delà du tombeau, et se donna cours en une épitaphe qui ne nous est point parvenue. Pendant l'épiscopat de Jean Konarski, Bernardino Gallo fut nommé au chapitre de Cracovie; il devient custode, puis, en 1513, official de l'évêché [1]). C'est donc à l'instigation de ce Dalmate et à la piété filiale de Drzewicki que nous sommes redevables du recueil des poésies de Callimaque, mine précieuse de traits caractéristiques sur le fameux humaniste.

Aux funérailles de Callimaque, Drzewicki suivit le cercueil à la tête des assistants, en qualité de fils intellectuel du défunt. Toute sa jeunesse s'écoula dans cette société humaniste; et quoique plus tard il parvînt à de hautes dignités, il considéra toujours comme un âge d'or le règne d'Olbracht, et la mort de ce prince, comme la fin d'un jour radieux.

Pierre de Bnin et Mathias Drzewicki étaient les dignes interlocuteurs pour Callimaque, et celui-ci prenait plaisir à échanger avec eux ses pensées et ses sentiments. Le célèbre italien qui avait jadis disputé à l'académie romaine, puis avec Grégoire de Sanok, exerçait et invitait ses amis »à ces jeux oratoires«, dont le propos de Pierre

---

[1]) Voir à son sujet le Cod. univ. Crac. III, 237; — IV, 7; Collectanea ex archivo Coll. hist. VI, 78/9. — Concl. univ., année 1513. — Dans le Liber prom, à la date de 1509 (p. 148) Bernardinus de Jadra est promu bachelier. Et on ajoute: Venetiis uxorem duxit. Il s'agit sans doute ici de quelque parent du chanoine de Cracovie.

de Bnin nous ont donné un éclatant exemple. Callimaque était l'âme de ces joutes disertes; il sut grouper et réunir autour de lui à Cracovie des hommes qui y formèrent un noyau d'élégance mondaine dans la plus haute acception de ce terme. On le voyait dans le jardin de Jean Mirica, en compagnie de Nicolas Mergus et de Jacques de Boxice, lisant l'histoire de Venise de Sabellicus [1]). Il nous présente quelques-uns des fidèles avec lesquels il se plaisait à frayer. Il dit de Nicolas Mergus et de Jacques de Boxice qu'il eût été difficile de décider lequel des deux l'emportait en savoir et en éloquence. C'est ce même Jacques, médecin et dignitaire ecclésiastique, que nous avons déjà mentionné. Jean Mirica, propriétaire du jardin, était sans doute un riche bourgeois de Cracovie, peut-être d'origine saxonne. Il se faisait une joie de recevoir et de traiter somptueusement des hôtes de choix auxquels il servait à profusion ses vieux vins de Hongrie; Celtes voulut chez lui s'initier aux moeurs sarmates

Sarmaticos... potando discere mores

mais ces copieuses libations troublèrent quelque peu ses esprits [2]). Dans une autre circonstance nous rencontrons Mirica avec Mathias Drzewicki qui aimait la société du savant Allemand, admirait son bon sens et ses bonnes manières, à la table de Pierre de Bnin, évêque de Włocławek. Callimaque, le dernier, vient grossir ce cercle d'amis qu'il trouve au milieu des livres, occupés à étudier le traité de la signification des songes de Léon Tuscus. Là-dessus

---

[1]) Commencement de: De his quae a Venetis tentata sunt...

[2]) Celtes, Odae I, 21. Ce nom de Mirica nous semble un surnom. Il est étrange cependant que Callimaque ait nommé Jacques Mirica son exécuteur testamentaire, car dans un document un surnom n'eût pas été de mise. Ce Jacques paraît avoir été notaire et chancelier des consuls de Cracovie. Nous ne connaissons, il est vrai, que de seconde main le testament en question; aussi supposons-nous que Jacques y est par erreur, au lieu de Jean.

s'engage une conversation animée, dans laquelle c'est Mirica surtout qui expose son opinion sur le sommeil et les rêves [1]).

Ces quelques indications nous donnent une idée de la part active qu'il prit au mouvement civilisateur, de l'influence que Callimaque exerça sur les concitoyens qu'il s'était choisis. Les générations suivantes ne furent pas ingrates; elles acclamèrent son nom comme un symbole de progrès, et jusqu'à la fin du XVI-e s. les humanistes de Cracovie le considérèrent comme un maître, lui rendirent hommage, s'inclinèrent devant sa majesté. Celtes lui consacre une de ses poésies, Jean Aesticampianus le cite maintes fois dans son modus epistolandi, avec respect et vénération, et c'est à son inspiration qu'on attribue le De institutione regii pueri. Ce traité que l'auteur fait dicter par la reine Elisabeth, est un hymne en l'honneur de Callimaque et d'Olbracht [2]). De même que Denis eut pour conseiller Platon »philosophorum numen venerabile« (p. 107), le roi de Pologne, Casimir, a obtenu du ciel le secours des lumières de Callimaque. Les éloges prodigués à Olbracht, qui surpasse tous les rois »humanitate«, induiraient à penser que cet ouvrage est de la plume de Mathias Drzewicki.

Le séjour de Callimaque en Pologne, pendant tout un quart de siècle (1470—1496) y laissa une empreinte indélébile. Aussi le poète contemporain, Cantalicius chante-t-il enthousiasmé:

Te duce... fit barbara terra latina [3]).

---

[1]) Voir Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen 82: Callimachi Praefatio in somniarium Leonis Tusci.

[2]) Voir Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen, 94. Morawski, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen (Vienne 1889) p. 3.

[3]) Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen 78.

III.

Cracovie, ses habitants, ses moeurs. — Voyages de quelques Polonais et Cracoviens. — Maître Michel de Wielun. — L'invention de l'imprimerie et les imprimeries de Cracovie.

C'est en majeure partie à Cracovie qu'habita et travailla Callimaque; cette ville au cours du XV-e siècle n'avait fait que prospérer, était devenue un centre du savoir et de la civilisation, et sa bourgeoisie opulente surpassait les autres classes en instruction et en courtoisie. Lors de la fondation de l'université, en 1400, cette grandeur de Cracovie n'était encore qu'en espérances. Cependant dès 1410, un texte authentique appelle Cracovie la première cité du pays: .... stat Cracow dy undir den stetin seynis reychis ist ersamlich an guttin worte, feyerlich am lobe und in czeytlichin guttirn obirtretinde [1]). Cette langue germanique montre qu'au XIV-e et au XV-e siècle la ville avait un caractère à demi allemand. Le haut patriciat et même les artisans étaient pour la plupart de provenance allemande, sortaient de familles immigrées surtout de Silésie, ou parfois de contrées plus lointaines, de Suisse, de Nuremberg, de Strasbourg, des bords du Rhin. Cracovie exerçait une véritable attraction; elle séduisait et retenait non seulement les autochthones mais encore les étrangers (cuius soli dulcedinem non solum patriae hujus

---

[1]) Consularia Crac. III, p. 379.

homines, se detiam exteri aspirant)[1]. Et c'est tout un concert d'éloges, jusqu'à la fin du siècle, jusqu'à la description enthousiaste d'Hartmann Schedel, et les dithyrambes des humanistes. La bourgeoisie cracovienne acquiert de jour en jour plus de richesses et de pouvoir. Plus d'une fois, au XV-e siècle, des princes furent charmés par la beauté et la fortune de filles de citadins et les recherchèrent en mariage; une fille de Stawrot, de basse origine est épousée par Conrad-le-Roux, duc de Mazovie; Barbe Rockemberg devient princesse de Ratibor[2]. Les Wierzynk ou Wirsing sont puissants dès le XIV-e siècle, les Morsztyn s'élèvent au XV-e, comme les Boner d'Alsace; l'Alsace à cette époque fournit à Cracovie quantité d'émigrants[3]. La vielle ville devenait un foyer de civilisation pour tout l'Orient, à l'instar et dans les mêmes conditions que Nuremberg. »Il n'y avait peut-être pas de villes, à la la fin du XV-e et au commencement du XVI-e siècle qui se ressemblassent autant que Nuremberg et Cracovie. Là et ici florissaient les sciences humanistes, comme les mathématiques; en sorte que cette communauté de moeurs et de coûtumes attirait sous les murs de Wawel les gens avides de savoir, non moins que les Norymbergiens venant chercher fortune en Orient«[4]. A côté de ces maisons allemandes, les Turzo, d'origine hongroise, prennent aussi un rang élevé, au XV-e siècle. Jean Turzo de Lewocza dans le Spiz (Zips), ayant obtenu droit de cité en 1464, fonde à Cracovie un comptoir commercial et, plus tard, s'associe aux Fugger. Ce Jean, excellent financier, fut la souche d'une illustre famille; et un document du temps dit à son sujet: ditissimus homo fuit, in regno Poloniae et Ungariae potentissimus. Un de ses fils,

---

[1]) Ainsi s'exprime Długosz en 1447, Cod. epist. I, 2, 30.

[2]) Voir Długosz V, 128 et Annales crac. Rocznik kr. (Krzyżanowski, les Morsztyn) 1898, p. 338.

[3]) Voir Morawski. La Renaissance en Pologne (1884 p. 4).

[4]) Marian Sokołowski, Hans Sues von Kulmbach, Cracovie 1883, p. 61.

Jean, est évêque de Breslau, à la fin du siècle; un autre, Stanislas, évêque d'Olmutz; trois autres s'établissent en Hongrie, où ils possèdent des domaines de magnats [1]).

Ces détails font ressortir suffisamment la situation brillante des bourgeois cracoviens. Ajoutons à cette opulence la haute culture intellectuelle, et l'on comprendra pourquoi Callimaque et Celtes fréquentaient volontiers chez les commerçants où la bonne chère ne reléguait pas au second plan les entretiens littéraires et les préoccupations de l'esprit. Le luxe devient tel, qu'en 1495, on essaye de le refréner par un édit somptuaire [2]). Mais le fameux Codex Picturatus de Balthazar Behem et les oeuvres immortelles de Wit Stwosz resteront à jamais les plus éloquents témoignages de ce faste imposant. En 1477, les bourgeois de Cracovie prennent la résolution d'élever un autel à Notre-Dame, dans la grande église sur la place; on se met immédiatement à l'oeuvre, offrandes et dons affluent, et bientôt Cracovie possède une merveille de plus. En présence de tous ces faits, nous comprenons les paroles d'Hartmann Schedel qui, dans sa chronique du monde, écrit à la date de 1492: les citoyens de Cracovie se distinguent par la raison, les bonnes moeurs et la bienveillance pour les étrangers; dans cette ville on trouve tout ce que la nature humaine peut désirer.

Mais si Cracovie recevait beaucoup d'immigrants, nombre de Polonais et de Cracoviens quittaient leur pays pour parcourir le monde, et rapportaient de ces voyages des impressions et des idées nouvelles. Michel de Breslau, professeur à l'université jagellonienne, dans un calendrier qu'il composait chaque année, insérait des pronostics sur les destinées futures des habitants de Cracovie. Dans le

---

[1]) Voir Lepszy: Les Turzo en Pologne, Crac. 1890, et Wotke: Der Olmützer Bischof Stanislaus Turzo dans la Zeitschrift des Vereines für Geschichte Mährens, III. J. 4 Heft (1899) p. 338.

[2]) Bucher: Die alten Zunft- und Verkehrsordnungen der Stadt Krakau 1889, p. XXVI et 28.

judicium de 1494, il prédit que »ceux qui ont reçu de l'argent en dépôt, commettront des abus de confiance«, que »les juifs, au commencement de l'année, seront rusés et adroits«, ce que sans aucun doute ils furent l'année ronde, que »avec les chrétiens ils ne vivront pas en bons termes« [1]). Eh bien, ce pénétrant devin, sans doute éclairé par l'expérience, annonce aussi que: Peregrinabunt Poloni. Jamais prédiction ne fut mieux et si largement accomplie: dans la seconde moitié du XV-e siècle en effet, la passion des voyages entraîna une foule de gens. On partait faire du négoce en Allemagne; la piété ou le désir de s'instruire conduisaient plutôt en Orient ou en Italie. Chacun de ces pélerins retournait ensuite en Pologne, avec un fort bagage de connaissances [2]). Il est vrai qu'il y rapportait surtout autre chose; car malgré que la religion ou la science fussent les prétextes de ces campagnes, fort souvent »sub titulo religiosae peregrinationis«, on partait avec des projets très terrestres, pour des intérêts tout mondains. On se rendait à Rome, par exemple, pour y acquérir des grades académiques; les papes créaient des docteurs que les universités du Nord n'avaient ensuite aucun empressement à reconnaître. La lutte contre ces doctores bullati éclatait de temps à autre dans toutes les universités: à Cracovie, un écrit du cardinal Frédéric, adressé en 1498 à l'université blâme les voyages entrepris dans ce dessein, et s'élève contre cette coûtume qui peut être nuisible au studium generale, y fomenter des discordes, en rabaisser l'autorité [3]). D'autres venaient à Rome à la chasse aux bénéfices, c'étaient ceux qu'on dénommaient les »Courtisans«, les »Romipetae«, solliciteurs de provisions et de nominations, auprès du Saint-Siège. On redoutait par dessus tout

---

[1]) Judicium Cracoviense. Mag. Michaelis de Wratislavia congestum in praeclaro studio Crac. a. 1494.

[2]) Voir Georges Liebe: Die Wallfahrten des Mittelalters dans les Neue Jahrb. für das klass. Alterthum (1898) I/II. Bdes, II. Heft.

[3]) Conclus. univ. 1498.

ces »Courtisans«. Aussi lorsqu'on accordait des congés, avait-on soin de le faire avec cette restriction spéciale que si l'impétrant se rend à Rome, il n'y briguera aucune promotion et n'y tentera rien qui puisse porter préjudice à n'importe quel membre de l'université [1]). Ces congés ou licences se renouvellent avec une fréquence inouïe à l'université, dans les vingt dernières années du XV-e siècle et attestent la force du penchant »ad videndum partes exteras«, comme on s'exprimait alors. Quand on pense aux difficultés qu'avait à surmonter le voyageur du moyen âge, quand on réfléchit aux périls que lui faisaient courir les hommes et les éléments, on est forcé de considérer d'un autre oeil ces excursions lointaines qui, en tout cas, décèlent un audacieux esprit d'entreprise. Les écoliers de cette époque se rendant à des universités étrangères, tombaient souvent aux mains de brigands et étaient dépouillés de leur pécule et même de leurs livres [2]).

Suivons un de ces voyageurs. En 1484, Michel de Wielun obtient l'autorisation de partir pour la Terre Sainte. Ce jeune homme passait pour une des gloires de l'université, pour un flambeau de la science, et une mort prématurée devait, loin du ciel natal, faucher cette vie pleine de promesses. Passé maître à Cracovie en 1474, il fut doyen des artistes en 1481, en qualité de bachelier ès décrets. Nous n'entendons ensuite parler de lui qu'à propos du congé de 1484. Ce pélérinage ne devait être pour lui qu'une longue suite de déboires, terminés par la mort. En cette même année 1484, les Turcs s'emparèrent en Moldavie de deux forteresses qui commandaient le Danube et le Dniestr, Kilia et Bialogrod; dans cette dernière ville, ils firent prisonnier Michel de Wielun. Il fut racheté trois ou quatre fois [3]), mais à son retour au pays, il dut par

---

[1]) Conclus. univ. 1504.

[2]) Voir Charles H. Haskins. Life of medieval students dans The american hist. review, January 1898, p. 216.

[3]) Voir Liber Promotionum 75; Miechowita IV, 73.

suite du complet épuisement de ses forces s'arrêter à Rhodes, où il mourut. Ceci se passa sans doute en 1487 [1]). Le grand-maître des chevaliers de S. Jean à Rhodes s'occupa lui-même de ses obsèques et fit rendre à ses restes les honneurs qui leur étaient dus. C'était une perte cruelle pour l'université, car, s'il faut en croire Jean Ursinus et Miechowita, Michel sortait tout à fait de l'ordinaire; Miechowita assure qu'il était également érudit dans toutes les sciences et, chose rare pour le temps, savait parfaitement l'hébreu; Ursinus célèbre sa haute intelligence et écrit à Sacranus: »vous avez perdu un homme qui n'a pas son pareil à votre université«; et il appelle Michel de Wielun philosophe excellent, incomparablement habile à sonder les mystères de la nature [2]).

A Cracovie on fut donc possédé de la passion des voyages, passion caractéristique de la bouillante époque de la renaissance qui promena de ville en ville une foule d'apôtres des idoles du jour. Au début du XVI-e siècle, les absences des professeurs de Cracovie prirent une telle proportion que les études s'en trouvèrent compromises. Aussi des mandats royaux rappellent-ils à chaque instant les maîtres vagabonds, leur défendent-ils de se faire remplacer par des substituts [3]). Et les flots de cette marée parcourant l'Europe apportaient à Cracovie à chaque instant de nouveaux personnages.

Un autre facteur puissant commença alors à mobiliser plus rapidement encore la pensée humaine. Le verbe acquit des ailes par l'invention de l'imprimerie et put librement voler par le monde. Certains humanistes, fiers de leurs manuscrits enluminés, accueillirent avec dédain

---

[1]) Nous tirons cette date d'une lettre adressée à Sacranus dans le Modus epistolandi de Jean Ursinus. Le Liber prom. commet une erreur évidente en assignant à 1482 la date de la captivité de Michel de Wielun.

[2]) Wiszniewski. Hist. lit. III, 331, cite les Philippiques de Cicéron de la bibliothèque Załuski, copiées par Nicolas de Wielun en 1482.

[3]) Voir Cod. univ. IV, 326, 334, 342, 343.

et prévention cette démocratique découverte; d'autres. comme Celtes, la portèrent aux nues. Dès lors le mouvement des pensées se précipite; les vieux écrivains multipliés deviennent aisément accessibles au grand nombre et vont former le goût d'une multitude de lecteurs. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire de l'imprimerie à Cracovie. Après les essais problématiques de Gunther Zainer, qui, dit-on, imprima à Cracovie en 1475, après les premières publications ruthènes de Sweybold Fioł, parues en 1491, arrive Jean Haller; ce fut le grand imprimeur et éditeur cracovien de la renaissance. A partir de 1500, une foule d'ouvrages sortent de son officine, et il garde le premier rang, jusque vers 1530, malgré la concurrence des Hochfeder, Ungler, Vietor. Il est l'imprimeur quasi officiel de l'université, et même jusqu'à un certain point le Mécène des savants. Jean de Glogow dans ses Posteriora analetica (1499) l'appelle virorum doctorum fautor excellentissimus, et affirme dans l'Introductorium ... in tractatum spherae (1506) qu'il donne cet ouvrage au public, à l'instigation de Haller »virorum doctorum et generaliter spiritualium personarum fautor excellentissimus«. Lorsqu'il s'agissait d'une entreprise de librairie, comme par exemple de faire venir à Cracovie des livres grecs, Haller était toujours prêt; il avait la plus haute idée de son métier et de sa mission [1]). A la même époque les imprimés qui, depuis 1460, avaient été édités en Allemagne et ailleurs, commencèrent à affluer à Cracovie et à propager mille nouveautés sur ce sol ensemencé par le moyen âge.

---

[1]) Voir Pierre de Nolhac: Les correspondants d'Alde Manuce. Rome 1888, n. 60.

IV.

Derniers éclairs de la science médiévale. — Floraison de la dialectique scolastique à Cracovie aux confins des deux siècles. — Jean de Głogow. — Sa vie et ses oeuvres. — Michel do Breslau. — Michel de Bystrzykow. — Appréciation de leurs travaux. — Succès de la mnémonique. — Les bernardins cracoviens. — Thomas Murner et son ars memorativa.

Nous nous occuperons bientôt des résultats de cette invasion des livres à l'université et nous verrons qu'il est absolument faux que ces forteresses du moyen âge, ainsi qu'on l'a souvent prétendu, aient opposé une résistance sans merci à l'esprit nouveau. Mais avant de raconter ces luttes, consacrons quelques lignes aux derniers triomphes de la scolastique qui à ce moment chante pour ainsi dire son chant du cygne. Comme si l'on eût pressenti que tout ce système allait disparaître, on s'évertue, à la fin du siècle à inventorier les connaissances, à écrire des manuels présentant le savoir sous une forme claire et accessible. Et les ouvrages plus ou moins volumineux pullulèrent; Aristote surtout domina ce mouvement et donna naissance à une foule de commentaires, de commentaires de ses commentateurs. Le servum pecus des écrivains sans originalité entra en ligne, et s'efforça avant tout à concilier les oppositions, à faire adopter l'éclectisme, marque certaine des époques improductives[1]).

---

[1]) Voir Prantl: Geschichte der Logik IV, 173: Neben den vereinzelten Regungen der Renaissance war das XV-e Jahrhundert

Le plus remarquable représentant de cette méthode fut Jean de Głogow, philosophe, astronome, grammairien, véritable encyclopédie vivante de la science du moyen âge. Maître en 1470, il est préfet du collegium minus en 1476 (Cod. jag. 3870) et doyen des artistes en 1478: il mourut en 1507 et ne cessa jusqu'à son dernier moment de déployer en diverses directions une activité extraordinaire. Sa célébrité franchit même les frontières, à preuve un acte hongrois où il est appelé »maximus sagax vir in omni scientia«[1]) et le »De laudibus academiae Cracoviensis« (1518) de l'anglais Léonard Coxe, où il est cité avec une considération toute particulière comme le premier des dialecticiens de Cracovie[2]). Il tint en effet une place marquante à l'université. Nous le voyons à chaque instant comparaître devant le tribunal rectoral, car, très obligeant, il faisait souvent des prêts, ou se portait garant d'autrui: il étend une sollicitude toute particulière sur les étudiants allemands et hongrois; ceux-là parce qu'il était d'origine allemande; ceux-ci, parce qu'il a d'étroites relations avec la bourse hongroise qui pendant longtemps fut le foyer de l'élément hongrois et germanique. Il avait pris à bail triennal en 1483 la maison des Melsztyn, siège de cette bourse; il renouvelle ce bail pour un an, en 1486[3]), pour trois ans encore, en 1499[4]). On nous parle en outre d'une »bursa noviter exstructa per mgr. Glogovitam« en 1488[5]). Il s'agit ici d'une construction en bois destinée aux Allemands et

---

durchaus von einer Nachblüthe der Scholastik occupirt, welche ganz besonders gegen Ende desselben massenhaft auftrat und sodann noch in das erste Drittel des XVI-ten Jahrhunderts hinüber ein zähes Leben fortführte.

[1]) Scriptores rerum polon. II, 340.

[2]) Glogovianus ... brevitati facilitatem, facilitati sermonis latini castitatem, castitati sententiarum graciam et succum adiecit.

[3]) Conclus. univers.

[4]) Acta Rector. ed. Wislocki n. 1855.

[5]) Acta Rector. n. 1187.

édifiée sur les derrières du Collegium maius[1]). On voit qu'il s'intéresse sans trêve à ses compatriotes, qu'il a pour eux les mains et le coeur ouverts.

Il expliquait dans ses cours principalement Aristote; cependant il s'occupait aussi de Donatus, de Gallus, en d'autres termes, il enseignait le latin; il lit à ses élèves les plus avancés les épîtres de François Niger. En 1506, il fait une série de leçons astronomiques sur la Sphère. Membre du grand collège dès 1484, il dirige un moment l'éducation de Jean Gasztold, après la mort de Bernard de Nissa; il est enfin chanoine de S. Florian en 1499.

Ses travaux littéraires et scientifiques furent fort nombreux et fort variés. Il s'attacha surtout à la dialectique. Dans une multitude d'opuscules, il commente Aristote, ou plutôt simplifie les commentaires de Jean Versor. Ce Jean Versor, philosophe scolastique, avait enseigné à Cologne dans la seconde moitié du XV-e siècle. Il écrivit de copieux commentaires sur Aristote, dans l'esprit de S. Thomas. Il expliquait en outre la logique de Pierre d'Espagne et la grammaire de Donatus. Jean de Głogow suit exactement le même programme. Il publie à Leipzig, en 1499, un Liber posteriorum analeticorum, c'est-à-dire un commentaire sur cette partie d'Aristote; la même année il met la dernière main à son Exercitium nove Logice, où il élucide les Analytica priora et les Sophistarum Elenchi, et cela d'après Versor. Jean s'efforce de porter la clarté dans ces matières »pro iuniorum exercitatione«. Il commente le texte aristotélique à l'aide d'Albert-le-Grand, de S. Thomas, d'Aegidius et, d'un autre côté, de Paul de Venise, et montrant par là que la querelle des Thomistes avec les Moderni lui est déjà indifférente, il nous donne un calme et rationnel commentaire de la logique[2]). Jean de Glogow

[1]) Muczkowski. Habitations... des étudiants crac. Cracovie, 1842, p. 39: domus lignea fundata per M. Joh. Glogoviensem pro Germanis dicta bursa nova.

[2]) Prantl, Geschichte der Logik (1870) IV, 291. Voir aussi p. 244.

ajouta plus tard (1500) à ces deux traités élémentaires un travail étendu et touffu: Exercitium super omnes tractatus parvorum logicalium Petri Hispani, glose volumineuse sur le fameux traité des syllogismes, si célèbre au moyen âge, et composé au XIII-e siècle par Pierre d'Espagne. En 1501, il donna encore, »à l'usage des commençants«, des explications sur les Quaestiones librorum de anima de Jean Versor [1]). Aristote est donc ici la base et l'axe de la dialectique: il est éclairci par les vieux commentateurs, puis par Versor, puis enfin par quelques »Moderni« aux subtiles déductions. Jean de Glogow puise partout, en vrai syncrétiste, empruntant son argumentation aux écoles les plus opposées [2]). Il glosa ainsi presque tout l'Organon d'Aristote, c'est-à-dire les oeuvres dialectiques traitant de la méthode, instrument, organe des recherches.

Au moyen âge, à la dialectique était toujours étroitement liée la grammaire qui avait alors des rapports avec la philosophie et qui abusait de la logique dans l'explication des lois du langage. Jean de Glogow fit paraître une syntaxe latine en 1500 [3]); elle comprend la Secunda Pars de ce qu'on appelait Alexandri doctrinale, traité

---

[1]) Voir sur cet ouvrage Wiszniewski, Hist. lit. III, p. 266 et suiv.

[2]) Jean de Glogow publia encore: Argumentum in librum Porphyrii ysacogicum in Kathegorias Aristotelis, aussi sous le titre de Exercitium veteris artis (1504). Porphyrios, néoplatonicien du III-e siècle, a laissé une interprétation d'Aristote. Jean voulut dans ce livre «in leviorem modum resolvere» les commentaires de Versor. A partir d'Albert-le-Grand, on joignait aux Catégories d'Aristote les «Sex principia» de Gilbert Porretanus dont Jean tient aussi compte. En 1502, il publie: «Aegidii Romani... in libros Aristotelis interpretatio». Aegidius Romanus, disciple de S. Thomas, dans la seconde moitié du XIII-e siècle, commenta Aristote, à l'exemple de son maître. Nous possédons enfin en manuscrit une glose sur la physique d'Aristote (1499/1500), (Cod. jag. 2089), une autre sur la métaphysique (1501), (Cod. jag. 2090 et 2453) dues aussi à Jean de Glogow.

[3]) Bauch dans les Silesiaca, Breslau, 1898, cite une édition de 1504 (p. 159). Wiszniewski, Hist. lit. III, 302 connaît une édition de 1500.

qui malgré les attaques et les critiques des humanistes resta longtemps encore en faveur. Dans son avant-propos, l'éditeur fait l'éloge d'Alexandre »pour lequel beaucoup de gens affichent un mépris injurieux«. Il annota en outre le »Donatus minor de octo partibus orationis«, ouvrage assez volumineux qui parut à Cracovie en 1503.

Comme on le voit, celui qu'un document appelle »sagax vir in omni scientia«, était en effet d'une instruction universelle et d'une assiduité au travail exemplaire. Et nous passons encore sous silence ses écrits mathématiques et astronomiques qui le placent à un bon rang parmi les maîtres de Cracovie. Il n'est donc pas étonnant que ses contemporains l'aient acclamé à l'envi, et que sa réputation ait attiré une foule d'élèves à l'université; les humanistes eux-mêmes, comme Laurentius Corvinus et quelques autres, s'inclinèrent avec respect devant ce vaste savoir et lui prodiguèrent leur encens poétique.

Comme Jean de Glogow, un autre Silésien, mathématicien et astronome, Michel de Breslau, se distingua par une science presque aussi étendue. Plus jeune que Jean, il obtient la maîtrise à Cracovie en 1488. Il entre ensuite aux artistes, où il fait des leçons sur Aristote, Albert-le-Grand, la grammaire de Gallus, la rhétorique de Cicéron, les lettres de François Niger; il annonce en outre des cours d'astronomie et de mathématiques. Il fut doyen des artistes en 1499 et en 1505; on ne le trouve plus à cette faculté à partir de 1512; il était passé à la théologie. Il mourut en 1534, laissant à la postérité un bel exemple de vertu et d'amour du travail, exemplar Christianae ac sacerdotalis vitae [1]).

Sans parler des services qu'il rendit à l'astronomie, nous envisagerons ici le théologien et le dialecticien. Son ouvrage théologique le plus important fut l'Epitoma conclusionum theologicalium pro introductione in quattuor libros

---

[1]) Voir Cod. arch. univ. Nro 69, p. 45.

sententiarum, commentaire de Lombard (1521)[1]. Il s'intéressait aussi à la musique et publia: Expositio hymnorum (1516), Prosarum elucidatio, dédié à Tomicki (1530, seconde édition)[2]. Il composa un manuel de logique, hérissé des subtilités des moderni ou terministes[3]. Dans son introductorium dialectice, quod congestum logicum appellatur (1504), nous voyons un tableau complet de cette épuisante et oiseuse gymnastique de la pensée, dans laquelle se complaisait la philosophie scolastique. Dans la préface de la seconde édition (1509), l'auteur s'adresse avec gratitude à Haller et nous apprend qu'il a terminé son livre l'année précédente, dans les loisirs de la retraite où il avait dû s'enfuir et se mettre à l'abri de la peste qui ravageait Cracovie. Michel de Breslau se distingue donc entre les dialecticiens cracoviens par son terminisme inspiré d'Okkam, tandis que Jean de Glogow s'appuie sur le thomiste Jean Versor[4]. La théorie des termini ou des expressions et de leurs acceptions était, pour Okkam et ses disciples, le noeud même de la logique; cette logique se développa encore sur la fin du XV-e siècle; mais elle s'égara aussi dans des arguties qui la firent accuser de sophisme.

Michel de Bystrzykow fut le troisième membre de ce triumvirat scolastique; nous avons déjà fait mention

---

[1]) Voir Cod. jag. 3233, 3234, 3235, 3236. Ses quaestiones theologicae sont dans le Cod. jag. 2205; ses éclaircissements sur S. Thomas aux Cod. n. 2217, 2218, 2237.

[2]) Son explanatio super psalmos, autographe terminé en 1512, dans le Cod. jag. 3201. Wiszniewski cite dans Hist. lit. VI, 423 le Commentarium in ecclesiae Romanae cantilenas.

[3]) Prantl, Geschichte der Logik IV, 264.

[4]) Michel de Breslau publia en outre: Epitoma figurarum in libros physicorum et de anima Aristotelis (1503 ou 1504, voir Wiszniewski, Hist. lit. III, 206). Bauch, dans les Silesiaca, p. 177, reporte ce livre à une date postérieure. Le cod. jag. 716 (autogr. terminé en 1495) contient son Explanatio super Aristotelis libros priorum. C'est un cours professé en 1494 (Voir Liber diligentiarum).

de ce scotiste fameux, ainsi que de son fidèle disciple. Jean de Stobnica enracina, au commencement du XVI-e siècle, les principes de la dialectique de Scot à Cracovie, et ne contribua pas peu à y faire de cette doctrine la base de l'enseignement universitaire, pour de longues années. Elle survécut même aux sarcasmes et aux efforts des humanistes qui tentaient de pousser la pensée humaine dans une autre voie.

Au XIII-e siècle, le fameux Espagnol Raymond Lulle avait essayé d'organiser une croisade philosophique et pacifique contre les infidèles. A l'aide de son Ars magna, il prétendait répandre la vérité et convertir à cette vérité par des formules en l'efficacité desquelles il avait une foi absolue, ceux que jusque là on avait combattus par le glaive. L'action des scolastiques cracoviens est analogue à cette croisade; eux aussi, bardés de formules subtiles, combattent sur les remparts de la forteresse qu'entoure l'ennemi, et ils aiguisent, ils affinent par tous les moyens leur arme spirituelle pour faire face aux assauts réitérés et de jour en jour plus audacieux de leurs adversaires. C'est la flèche du Parthe d'une époque disparaissante, la flèche avant de mourir, dont parle le poète grec

Καί τις ἀποθνήσκων ὕστατ' ἀκοντισάτω.

Cracovie fut alors célèbre à cause de cette opiniâtreté, et fut considérée comme un des foyers de la philosophie dialectique: l'université ressentit pendant longtemps encore les effets de ce mouvement. Dans les premières années du XVI-e siècle, spécialement entre 1510 et 1520 les cours de via Scoti se multiplient dans les pages du Liber diligentiarum; ils y paraissent même plus tard çà et là. C'était le dernier débordement impétueux des flots scolastiques. Les contemporains ne surent ni le reconnaître, ni le définir; ils appellent Jean de Glogow humaniste; Rodolphe Agricola, le jeune, et Valentin Eck ne voient en Michel de Breslau que leur maître et éducateur

principal[1]). Mais Conrad Celtes ne s'y trompa point; pour lui Jean de Glogow est un ennemi irréconciliable, et il n'est pas éloigné le temps où Glogow sera synonyme de routine et de barbarie. C'est ainsi que le traite Marycki dans son ouvrage sur les écoles (eicienda barbaries cum suis authoribus Scoto, Versore, Glogovita); Orzechowski n'est pas plus indulgent.

Raymond Lulle s'était autrefois évertué à découvrir un moyen de faire pénétrer et de fixer dans la mémoire ses formules salutaires mais compliquées. Voici qu'à Cracovie, simultanément à ce tardif essor de la scolastique, se mit à fleurir cet art fort cultivé au moyen âge: la mnémonique. En présence des infiniments petits de la dialectique, en présence de ses innombrables formules et préceptes, la mémoire humaine excédée avait un réel besoin qu'on vînt à son secours, d'autant plus que les imprimés encore rares et trop coûteux ne pouvaient suffirent à contenter toutes les avidités de savoir. Ce n'était pas un siècle livresque; aussi exigeait-on de la mémoire beaucoup plus d'efforts qu'aujourd'hui. La mnémonique se proposait donc de porter à cette faculté aide et soulagement. Aussi cet art fut-il partout en honneur; chez les bernardins de Cracovie, particulièrement, on s'ingéniait à trouver, à perfectionner des méthodes plus ou moins infaillibles. Nous avons déjà dit que dans ce monastère vivait Antoine Radomski que l'université décida à divulguer ses secrets. »Hic artem memorativam in universitate Cracoviensi multiplicavit«, dit l'historien de l'ordre, Jean de Komorow[2]). Le petit traité d'Antoine parut à Cracovie en 1504. Le professeur de l'université, plus tard bernardin, Stanislas Korzybski, marcha sur les traces de son confrère. Enfin, un étranger, également du tiers ordre de S. François, le sa-

---

[1]) Voir Gustave Bauch, Rudolphus Agricola junior, Breslau 1892, p. 7 et 11.

[2]) Mon. Pol. Hist V, 256.

tirique allemand, Thomas Murner de Strasbourg, se distingua par la plus industrieuse imagination dans ses procédés. Arrivé à Cracovie en 1499, il s'y inscrivit à l'université. Il avait déjà passé par les universités de Fribourg et de Paris; il était maître ès arts libéraux et écrivain assez connu. A Cracovie il fut promu bachelier en théologie. Après une absence consacrée à des voyages, à des leçons, à des études, il revint en Pologne vers 1506, et s'y voua à l'enseignement. Comme sujet de cours il prit le fameux manuel médiéval de Pierre d'Espagne, Parva logicalia. Murner fit ce choix malgré qu'il reprochât à cet ouvrage trois défauts: une langue barbare, un texte erroné, et le manque de ce pittoresque, de cette plasticité qui seule peut vivifier un traité didactique et en bannir l'ennui[1]). Aussi pensa-t-il de bonne heure à la mnémonique; il répétait volontiers qu'il faut instituer pour les jeunes gens des passe-temps agréables, pour que les études ne leur semblent point rebutantes. La jeunesse se passionnait pour les cartes, les échecs, les dés, et il n'était pas facile de déraciner »cette monstruosité«. Murner résolut de tourner ce mal à bien, de faire servir les cartes à l'instruction, à l'enseignement de la logique, de la prosodie, du droit. Sur chaque carte se trouvait une image, correspondant à celles dont Murner avait illustré chacun des chapitres de la logique de Pierre d'Espagne; les chiffres des cartes rappelaient en outre les paragraphes du manuel. L'élève prenant une carte en main, devait réciter le passage de la logique auquel elle se rattachait; de sorte que ce jeu devenait ainsi un instrument mnémonique agréable pour les étudiants, facilitait leur besogne ardue.

C'est là une des bizarreries de cette époque si féconde en bizarreries applaudies et appliquées couramment. Rabelais les tourna en dérision, lui dont le héros Gargantua, absorbant toute la science du moyen âge, apprend

---

[1]) Schmidt. Histoire littéraire de l'Alsace II, 222 et 267.

l'arithmétique en jouant aux cartes et aux dés, afin de se l'approprier sans fatigue. Ces artifices de Murner se heurtèrent pourtant à l'hostilité et à la suspicion des savants. Dès 1502, les maîtres strasbourgeois l'accusèrent de lèse majesté pour avoir fait servir les cartes à apprendre les constitutions sacrées de l'Empire; à Cracovie une méthode semblable appliquée à la logique, reine des sciences, sembla aussi une profanation. On fit même une enquête sur la question. Car lorsqu'on apprit que des gens de compréhension boîteuse, des ignorants, à l'aide des cartes étaient devenus très experts en logique dans l'espace d'un mois, »on se demanda si Murner au lieu des règles de la logique, n'enseignait pas celles de la magie; il aurait exigé, prétendait-on, de ses élêves le serment de ne dévoiler à personne au monde pendant deux ans ce moyen d'apprendre la logique«. Murner fut donc cité devant le tribunal universitaire; mais à peine eut-il soumis et expliqué sa méthode à l'aréopage que les juges, ravis d'admiration et d'étonnement en présence d'un génie divin, le reçurent solennellement à l'université et lui assignèrent un traitement de 24 florins de Hongrie. Ainsi s'exprime le grand dialecticien cracovien, Jean de Glogow, dans le certificat délivré à Murner, en témoignage de sa bonne foi. Aussi l'heureux inventeur se hâta-t-il de divulguer son système et publia au commencement de 1507 chez Haller son Cartiludium logicae seu logica poetica vel memorativa.

Murner propagea donc à Cracovie avec succès un art que ses frères en religion exerçaient depuis longtemps déjà, mais d'une autre manière. L'imprimerie, qui fut l'arme et l'outil de la Renaissance, relégua dans l'ombre la mnémonique médiévale et en remplit en partie les fonctions. Il est vrai qu'on n'exigeait plus autant de la mémoire; tandis que le moyen âge se préoccupait avant tout d'emmagasiner tous les matériaux transmis par le passé, sans s'inquiéter du progrès de la science, des esprits plus au-

dacieux faisaient maintenant des incursions dans des domaines oubliés ou inconnus, dont la clé n'était pas fournie par la mémoire, mais par d'autres facultés de l'homme. Ce n'était plus Mnémosyne, mais ses filles, les Muses, qui allaient guider les générations dans leur évolution nouvelle.

V.

Eveil de l'humanisme à l'université dans le dernier quart du siècle. — Force attractive de Cracovie dans cette période. — Nombre des élèves de l'université. — Étudiants remarquables: Laurentius Corvinus. — Arrivée de Conrad Celtes, avec lequel paraît l'humanisme errant et belliqueux. — Les représentants de ce mouvement, leurs principes, leurs desseins. — Celtes et ses partisans à Cracovie. — Ses adversaires. — Ses rapports avec l'université. — Son oeuvre en dehors de l'université. — La Sodalitas Vistulana et le groupe de ses affiliés. — Amusements de l'époque. — Intrigue amoureuse de Celtes à Cracovie. — Leçons à la bourse hongroise. — Son départ et les motifs qui le firent quitter Cracovie.

Nous avons raconté comment ces Muses peu à peu, à différentes reprises, en divers endroits, avaient tenté de conquérir le Nord, de s'y faire des adeptes et des adorateurs. Mais pour que leur victoire fût décise, il fallait briser le principal obstacle, emporter la citadelle de l'esprit du moyen âge, c'est-à-dire l'université jagellonienne. Ces manifestations, ces frémissements de l'ère nouvelle, nous les avons aussi signalés; mais ils ne pénétrèrent pas à l'université, ou du moins n'y firent que de brèves et fugitives apparitions. Grégoire de Sanok, malgré ses leçons sur les Bucoliques, n'eut aucune influence durable; Zbigniew Oleśnicki, malgré ses lettres ciselées, malgré sa correspondance avec Enéas Silvius, respecta la vieille organisation de la plus grande école nationale. Des éruptions passagères ne purent guère modifier cet état de choses; elles s'élançaient

hors du cadre limitant les traditionnelles habitudes, mais ne le brisaient pas. Lors de la fondation du collegium minus en 1476, presque aucun souffle de nouveauté ne se fit sentir. En 1480, sous le rectorat de Jean d'Oświęcim (Beber), on délibéra à l'université sur les lacunes à combler à la faculté des artistes [1]). Une commission fut constituée, qui aurait à statuer »super reformatione defectuum in facultatate artium«; elle était composée du recteur, Jean Beber d'Oświęcim, de Stanislas de Brzesnica, Mathias de Kobylin, Bernard de Nissa et de quelques autres; Michel de Wielun, jeune savant sur lequel on fondait de si légitimes espérances et qui devait périr si misérablement, en faisait aussi partie. Cependant elle n'introduisit aucun changement notable: il était encore trop tôt. On se contenta de régler l'élection des doyens: aucune autre réforme importante n'y fut décidée.

Le viel organisme se maintenait donc à l'université, et il ne restait aux esprits plus hardis qu'à avoir recours aux menées révolutionnaires pour se frayer un chemin, préparer une évolution; ils devaient avancer malgre et contre l'institution. Les facultés supérieures leur étaient complètement fermées; la faculté des artistes en revanche, ce seuil de l'université que devaient franchir tous ceux qui étaient avides de parvenir, ce vestibule des hautes sciences, où, à côté de gens pourvus de fonctions définies, s'agitaient les ambitieux n'ayant encore que l'espoir d'une chaire, et par leurs paroles ou leurs actions donnant de belles promesses d'avenir, cette faculté, disons-nous, arène ouverte à toutes les jeunes compétitions, à toutes les jeunes initiatives, était un terrain tout indiqué pour la lutte entre le passé et les temps futurs, terrain où l'humanisme allait éclore et déployer ses ailes pour un large essor.

D'après les conceptions admises, cette faculté préparatoire n'était que le parvis du temple du savoir; la dia-

[1]) Conclus. univ. (1480).

lectique, les exercices sur Aristote y devaient armer la pensée pour de plus nobles travaux. On y enseignait aussi la grammaire et même parfois on y lisait quelques auteurs anciens. Il s'agissait d'infuser un esprit moderne dans ces études, d'ouvrir les yeux aux beautés de la langue et des chefs-d'oeuvre, et même, sans troubler l'ordre établi, d'y jeter de fécondes semences; les cours de Grégoire de Sanok sur les Bucoliques n'avaient-ils pas autrefois charmé leurs auditeurs?

D'autres champs d'action sollicitaient encore les hardiesses. Le jeune magister, en dehors de ses leçons à l'université où le choix des sujets et la manière de les traiter étaient soumis à des conditions fort restrictives, avait mille moyens d'agir sur l'esprit des élèves au milieu desquels il vivait, soit dans des habitations privées, soit à la bourse. Il devait les préparer aux examens, et, à cette occasion, il lui était loisible de sortir des limites étroites des programmes, de se détourner des ornières coutumières, pour s'élancer sur les routes conduisant au progrès. Heidelberg fut peut-être celle des universités qui la première donna le signal de l'émancipation: en 1456, Pierre Luder y rompt ouvertement avec les errements adoptés, et y prêche les mots d'ordre des temps nouveaux. La propagande de ce maître coïncide avec celle que le jeune Grzymala faisait, quoique avec moins d'audace. à Cracovie. Luder en effet proclamait hautement qu'il se proposait de restituer la beauté à la sauvage latinité en faveur, et que l'unique moyen d'atteindre ce but était de s'adonner à des studia politiora, c'est-à-dire à la lecture des poètes et des orateurs de l'antiquité [1]). Ce fut un cri prématuré, bientôt étouffé sous des clameurs triomphantes; et l'antique Anadyomène vaincue s'engloutit sous les flots de l'océan médiéval qui se refermèrent sur elle. A Vienne, d'analogues linéaments d'humanisme se produisent sous l'impulsion de quelques

---

[1]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts (2) 75.

mathématiciens et astronomes. Georges Peuerbach, en 1454 et 1460, y fait des cours sur l'Enéide de Virgile, en 1456, sur les satires de Juvénal, bientôt après, sur Horace. Son disciple, Jean Regiomontanus, explique les Bucoliques, en 1461 [1]).

Ce n'étaient là que des escarmouches d'avant-garde, des lueurs d'aurore qui, seulement à la fin du siècle, devaient amener le grand jour. Dans les vingt dernières années du XV-e siècle le mouvement humaniste prend de l'ampleur et alors, comme Vienne, Cracovie se distingue parmi les universités du Nord par une vie plus intense et plus inquiète de progrès.

A Cracovie, au collegium minus, le titulaire de la chaire Nowko enseignait la rhétorique d'après Cicéron et Quintilien; celui de la dame Menzyk expliquait les auteurs anciens; les maîtres des fondations Michel de Brzesnica et Zaborowski donnaient des leçons de grammaire. Ces attributions persistèrent pendant tout le XV-e siècle. A la fin de cette période la collégiature in poesi était occupée par Stanislas Biel de Nowemiasto, près de Przemyśl; en 1489, il la résigne en faveur de Jacques de Gostynin qui, à son tour, cède alors à Paul de Zakliczew sa chaire in oratoria [2]). A partir de 1487, année où commence le Liber diligentiarum, il n'est pas rare de voir des cours sur les auteurs classiques. Biel explique les Bucoliques en 1487, l'Enéide et les Métamorphoses, en 1488 et 1489; Jacques de Gostynin étudie Stace et les odes d'Horace en 1488, les Bucoliques, en 1489. Il est probable que ces auteurs furent expliqués sans interruption au XV-e siècle; mais ces leçons n'étaient pas obligatoires, et il appartenait au maître seul de faire ressortir la fraîcheur et la beauté des vieux écrivains, ou bien, selon la méthode surannée, d'y chercher des allégories, des arguments pour ses déductions scolastiques.

---

[1]) Aschbach, Geschichte der Wiener Universität, 353.

[2]) Acta Rect. n. 1381—2.

Dans ces années, on trouve çà et là dans la liste des cours quelques autres auteurs classiques: Stanislas Selig de Cracovie, médecin et astronome, sur lequel nous aurons occasion de revenir, s'occupe, de 1488 à 1492, de plusieurs auteurs anciens, quelques-uns même peu répandus, comme Juvénal, Lucain, Térence, et, de plus, d'Ovide, de Virgile, de Valère Maxime. Parfois parmi les noms de maîtres se glisse celui d'un personnage qui fit plus tard assez de bruit: Jean Turzo de Cracovie. En 1487, en qualité d'extraneus, il explique Ovide à la faculté des artistes. Ce futur recteur de l'université, en 1498, puis évêque de Breslau et grand Mécène de l'humanisme, au début de sa brillante carrière occupe une chaire du collegium, payant ainsi sa dette de reconnaissance envers la grande école où il avait été élevé.

Nous pourrons juger du niveau des études à l'université d'après les élèves qui en sortirent à ce moment, et d'après la force d'attraction qu'avait l'institution jagellonienne, non seulement en Pologne, mais à l'étranger. Cette force augmente dans une mesure extraordinaire vers la fin du siècle; on accourait à Cracovie, tantôt pour la dialectique, tantôt pour les studia politiora, tantôt, comme nous le verrons, pour l'astronomie. Le nombre des élèves s'accroît tout à coup en 1470, et se maintient avec quelques oscillations jusqu'en 1500; les années qui précèdent 1483 sont moins bonnes; mais l'affluence s'accuse à partir de cette date, pour se ralentir légèrement en 1494, et rebondir ensuite à un chiffre considérable, surtout en 1499 et 1500 [1]). Dans les dix dernières années du siècle, la moyenne des inscriptions annuelles dépasse 300. Ces étudiants étaient des Polonais, des Silésiens, des Hongrois; on y comptait même des Allemands de l'ouest et des Suisses. Plusieurs de ces alumni de l'université jouèrent, plus tard, loin de

---

[1]) En 1498, nous voyons 340 inscrits, 441 en 1499, et 506, en 1500.

la Pologne un rôle en relief dans la Renaissance. Arrêtons-nous un moment à l'immatriculation de 1484.

Pour le semestre d'été de cette année s'inscrit au registre des étudiants Laurentius Bartholomei de Novo foro, autrement dit Laurentius Rabe ou Corvinus de Neumarkt, près de Breslau; en même temps que celui-ci un autre Silésien, Sigismond de Breslau, surnommé Fusilius par les humanistes, entre aussi à l'université. Dès lors la vie de ces deux personnages allait se mêler pour de longues années. En 1486, Corvinus et son compagnon silésien deviennent bacheliers; en même temps qu'eux conquiert le premier grade des artistes Augustinus de Olomuncz, ami de Celtes, secrétaire de Ladislas II, roi de Bohème, futur propagateur de l'humanisme en Moravie[1]). Dans l'hiver de 1488/89 Fusilius et Corvinus parviennent à la maîtrise. Ce dernier, à titre d'extraneus, commence à enseigner et reste à Cracovie jusqu'en 1494[2]). En dehors des Bucoliques qui font le sujet de son cours de 1490, il s'occupe de matières médiévales: la philosophie d'Aristote, la logique de Pierre d'Espagne, Boëce. »Sed aliud saepius exercitavit«, dit une note ajoutée à l'annonce de ses leçons De anima, en 1493. Il est donc établi que s'il obéit à la tradition et se conforma à son milieu scolastique, il sut en sortir en traitant des questions répondant mieux à des goûts que son oeuvre littéraire nous révèle d'ailleurs. Il écrivit à Cracovie même une Cosmographia, comprenant une géographie physico-mathématique et pratique, c'est-à-dire descriptive[3]). C'est encore à Cracovie qu'il composa la Carminum structura, manuel de prosodie où sont insérées quelques-unes de ses productions; ce livre, qui ne parut qu'en 1496, est dédié aux étudiants cracoviens, de même que l'Hortulus elegantiarum, publié en 1502. Par des exemples de bonne

---

[1]) Voir à son sujet Wotke: Aug. Olomucencis dans la Zeitschrift des Vereins für die Geschichte Mährens, 1898, I.

[2]) Act. Rect. 1665—1667.

[3]) Voir Bauch, Zeitschrift für die Geschichte Schlesiens 17, 237.

et de mauvaise latinité, l'auteur se propose d'inspirer aux jeunes gens l'admiration et l'étude du style cicéronien. Corvinus, il est vrai, avait quitté Cracovie en 1494, pour se rendre d'abord à Schweydnitz, puis à Breslau où, en qualité de professeur et de notaire de la ville, il fit fructifier l'humanisme. Mais sa pensée était toujours tournée vers l'école cracovienne:

Alma meum rude... pectus mater alebas,

vers Cracovie qu'il célèbre dans une ode saphique:

hic sibi pulchrum Jové nata sedem
Pallas elegit.

et plus loin:

Educat pulchras Venus hic puellas
In Jovis summi thalamos ituras
Poma quae solae teneant Atlantis
Aurea dignae.

Toujours il regretta d'avoir dû abandonner la vieille cité; toujours il se souvint de cette nourrice de son âme, malgré ses soucis, malgré qu'il eût embrassé la Réforme dont il fut un apôtre zélé à Breslau.

Mais Corvinus, homme paisible, n'était pas de taille à jeter le gant à la vieille routine, à porter le trouble et l'agitation dans les esprits des maîtres cracoviens. Cette mission échut à un autre homme qui la remplit énergiquement: l'humaniste allemand, Conrad Celtes. Il arriva à Cracovie, conduit, comme tant d'autres, par l'éclatante renommée de l'université. Il y était sans doute attiré par la personne de Callimaque qui faisait rayonner dans le Nord les lumières du Midi, poussé aussi par sa soif inextinguible de voyages, son désir de connaître l'étranger. Deux des plus grands humanistes de l'époque allaient se rencontrer sur le sol cracovien; l'un, Italien, à la science plus profonde, aux horizons plus larges, l'autre, Allemand, doué

au plus haut degré de l'esprit d'entreprise et de propagande. Si le premier dirigeait la politique, le second voulut régner sur les intelligences et créer à Cracovie un puissant foyer de la Renaissance, non moins que du germanisme.

Avec Celtes, l'humanisme belliqueux et errant faisait irruption à Cracovie.

Examinons d'abord ce que cet homme annonçait et apportait, ce qu'il allait exiger de la vieille université médiévale. Le jeune humaniste, dont l'âme était tout enflammée de la passion pour l'antiquité, pénétrait dans les murs de la grande école, brandissant un étendard sur lequel était inscrit un mot qu'on n'y avait jamais entendu: Beauté. Les gens du moyen âge s'intéressaient rarement à l'antiquité; et voilà que ce passé méconnu secouait la poussière où il était enseveli et que de nouveaux écrivains, à chaque instant découverts, venaient ajouter à son lustre et à sa magnificence. Dans l'université du moyen âge, le latin régnait seul et sans partage, mais un latin corrompu et barbare; maintenant on se propose d'ennoblir, de purifier cette langue. On va mettre de côté le traité d'Alexandre, les modi significandi de Scot, d'autres grammaires encore, pour les remplacer par des manuels qui chasseront les philosophiques procédés par lesquels on s'initiait péniblement à une façon monstrueuse de s'exprimer. Aristote sera détrôné de son omnipotente autorité; on délaissera les informes et misérables traductions dans lesquelles on lisait ses oeuvres. C'est Platon qui deviendra le nouveau dieu. La dialectique, cette arme exclusivement usitée jusque là, fastidieuse et stérile, s'égarant souvent dans le sophisme, allait être répudiée, honnie. Et ce n'est pas à une sèche gymnastique grammaticale qu'on bornerait l'étude du latin; ceci ne serait qu'un moyen pour atteindre le but, c'est-à-dire la connaissance des auteurs anciens. En face des vieux maîtres qu'on souffletait de l'épithète de sophistes, se dressaient de jeunes hommes qui se disaient poètes, parce qu'ils s'occupaient des poètes et des orateurs de l'antiquité

et projetaient de faire revivre ces grands modèles dans leurs discours. Contre les savants soumis à la tradition, asservis aux règles fixes et immuables, léguées par le passé, se levaient ces »poètes« arrogants et implacables, avides de bouleverser, de transformer l'organisation pétrifiée de l'université.

Souvent ce poète n'avait aucun grade universitaire; il en faisait fi d'ailleurs, convaincu de sa supériorité, persuadé qu'il valait mieux que dix sophistes caducs[1]; et dans ses leçons il fustigeait ces »viri obscuri«, qui s'étaient fait un fief bien renté de l'école médiévale. Quelquefois néanmoins, il daignait acquérir un titre académique; mais sans aucun respect pour l'ordre établi, il faisait ses cours dans les bourses ou les collèges, à des heures marquées pour des matières nécessaires aux examens; il remplissait d'ailleurs ses devoirs sans suite et sans scrupule, annonçant tel cours, en faisant tel autre, négligeant ses leçons, mettant partout le désordre, dans ce qu'il appelait les étouffantes entraves du passé. Sans aucun doute plus d'un vieux maître dut se demander souvent si ces apôtres des nouveautés n'étaient pas simplement ceux de la dissolution. Aussi les conflits et les heurts étaient-ils fréquents. Ces jeunes révolutionnaires avaient besoin de salles, pour s'y faire entendre. Cuspinianus, humaniste viennois, prie l'université, en 1494, »ut assignaretur sibi lectorium, quia vellet in poesi aliqua pulchra legere«[2]. Si on lui accordait cette salle, des contestations pouvaient encore s'élever, soit quant à l'heure des cours, soit quant au choix du sujet et à la manière de le traiter. Ces jeunes professeurs se tenaient en outre offensés de ce que leurs leçons n'étaient pas obligatoires, et que la lecture, la connaissance des auteurs anciens n'étaient

[1] Unus poeta valet decem magistros, dit Aesticampianus à Leipzig, d'après les Epistolae obscur. virorum vol. I. Nr. 17. (Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 95).

[2] Aschbach, Geschichte der Wiener Univ. II, 51.

pas exigées pour l'obtention des grades académiques. Sans cesse leurs revendications tendent à réformer cette routine, et avec le temps deviennent de plus en plus pressantes. Des échos assez nombreux de cette lutte entre les deux camps sont parvenus jusqu'à nous. En 1510, l'humaniste tchèque, Waclas Pisecky attaque avec violence les anciens de l'université de Prague, »parce qu'ils condamnent les poètes, leur préfèrent Alexandre Gallus«, ne veulent pas entendre parler de Virgile, ni d'Horace, accusent »les poètes d'enseigner la débauche, de nuire aux études«. Et Pisecky ajoute que, sans s'inquiéter des statuts universaires, »statutis interim vestris longum Vale dicens«[1]), il étudie les poètes avec ferveur. En 1525, l'université de Cologne se plaint à la municipalité des abus et des désordres causés par les humanistes. »Item ist auch mercklich zum Schaden und zu Verstörung dieser löflicher Universität gefallen, dat man in Schollen und anderen Platzen zogelassen hat Usswendige und auch Heimische ihre Lezzen (lectiones) zo thon ob die Uhren und Stunden, die den wahrhaftigen Meister und Ordinarien behören und denselbigen Ordinarien und Meistern ihre Lezzen behindern, ihre Discipulen abzuziehen, zo sich rufen ... «; elle accuse en outre ces jeunes maîtres de ne pas tenir compte des statuts, d'inspirer le mépris des promotions, en conséquence de quoi les revenus tirés de ces promotions, et les profits des repas doctoraux (Doktor-essen) sont annihilés[2]). Cette insubordination devait en effet irriter fort souvent les vieux pédagogues. Et c'était encore pis lorsque des dérèglements agitaient la vie privée de ces jeunes collègues, lorsque celui qui lisait sur »les Amours«, fabulae peccare docentes les démontrait par l'exemple et faisait scandale. Et cette circonstance en bien des cas ne contribua pas peu à détourner

---

[1]) Truchlař, Humanismus a humanisté v Čechach. Prague 1894, p. 140.

[2]) Bianco, Die alte Universität Köln, Anlagen p. 319.

de ces chercheurs de voies dévoyés, à leur refuser bon accueil. Parfois le différend se terminait par l'expulsion de l'humaniste étranger qui, paré de l'auréole du martyre, allait chercher ailleurs un débouché pour ses doctrines, une place pour lui-même.

A Cracovie arriva, comme nous l'avons dit, le plus fameux de ces humanistes, de ces »poètes« allemands vagabonds. Conrad Celtis, Pickel ou Celtes, né en 1459, passa toute sa jeunesse et même presque toute sa vie à courir le monde. En 1477 il commença ses études à l'université de Cologne qu'il quitta, après s'être abreuvé de scolastique, pour aller à Heidelberg goûter à l'humanisme (1484); il traversa Erfurt, Rostock, Leipzig, en 1485/6 et s'y efforça d'y gagner des auditeurs pour lui, des adeptes pour les orateurs et les poètes. Il parcourt l'Italie en 1486 et y entre en relations avec les plus brillants promoteurs de la Renaissance, Pomponius Laetus, à Rome, Marsilius Ficinus, à Florence; il visite Bologne, Ferrare, Venise. Lorsqu'il revint de ces pérégrinations à Nuremberg, sa renommée de poète et de platonicien l'y avait déjà précédé; son couronnement solennel par Frédéric III, consacre enfin sa gloire [1]). Il projette alors de se rendre en Orient. Il n'avait suivi aucun cours universitaire systématique; et sa connaissance du monde et de la nature n'étant que très superficielle, peut-être, ainsi que quelques-uns l'ont supposé, l'astronomie et les mathématiques l'amenèrent-elles à Cracovie. Il nous semble toutefois plus probable qu'il s'y dirigea guidé, non par des intérêts particuliers, mais par le grand renom de cette ville; et les relations de Nuremberg avec la métropole polonaise aiguisèrent encore sa curiosité. Nombre d'étudiants nurembergeois en effet se pressaient à Cracovie dans les dernières années du XV-e siècle [2]).

[1]) Voir Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Conrad Celtes (Vienne, Sitzungsberichte der Akad. LX, p. 82—95).

[2]) Voir Zeissberg, Das älteste Matrikelbuch der Universität Krakau 74.

Dans l'été de 1489, Conradus Protacius Johannis de Herbipoli s'inscrivit donc, à son tour, à l'université jagellonienne.

Il rencontra à Cracovie Callimaque et put donner au grand humaniste italien des nouvelles de Pomponius Laetus, qu'il avait vu et entendu à Rome, de l'Académie platonicienne, maintenant bien vue du Souverain Pontife; il put lui parler de Ficinus, de l'historien Sabellicus qu'il avait connu à Venise. Ces souvenirs et ces impressions du Midi furent pour Celtes une haute recommandation auprès du puissant conseiller du roi. Leur amitié dut être réelle, puisque Celtes honora pieusement la mémoire de Callimaque. A l'université il fut surtout bien accueilli des jeunes gens qui venaient d'y acquérir une chaire. Laurent Corvinus s'attacha à ses pas, fasciné par ses paroles, conquis à jamais. Sigismond Gossinger, professeur à Cracovie en 1490, partit ensuite pour l'Italie où il se trouve en 1492. Par la suite, chanoine de Breslau, il fit de sa maison un asile des belles-lettres, un lieu de réunion où les savants coepulones et compransores discutaient les problèmes philosophiques et littéraires [1]). Un peu plus âgé, Stanislas Selig de Cracovie, maître royal en 1487, enseignait la philosophie d'Aristote, l'astronomie et, en même temps, étudiait la médecine dont il avait obtenu le baccalauréat en 1481. Devenu licencié en médecine en 1488, il ne porta plus désormais d'autre titre attaché à son nom. Humaniste convaincu, il parlait volontiers dans ses cours des écrivains de l'antiquité; en 1488, il explique les Géorgiques et Juvénal, en 1489 et 1490, les comédies de Térence, en 1490, Lucain, l'année suivante les Fastes d'Ovide, enfin les Bucoliques et Valère Maxime, en 1492. Peu de maîtres contemporains s'intéressèrent autant que lui à ces sujets. La communauté des goûts le rapprocha de Celtes et leurs relations durèrent longtemps encore après le départ du

---

[1]) Voir Bauch, Zeitschrift für die Gesehichte Schlesiens 17, 256.

grand humaniste de Cracovie [1]). Nous voyons en lui cette alliance de la médecine avec les artes politiores, dont un médecin cracovien, Jean Ursinus, ami, lui aussi, de Celtes, fut le type achevé. En 1486, Jean explique à l'université le Catilina de Salluste, et dans son discours d'ouverture de laudibus eloquentiae, il fait l'éloge des maîtres cracoviens qui permettent »aequo animo humanitatis studia legere«.

Très amical pour Celtes fut le vieux maître Albert Brudzewski, astronome fameux qui en 1487—1489 enseignait l'astronomie et l'arithmétique simultanément avec la philosophie d'Aristote; devenu bachelier en théologie en 1490, il se consacra dès lors presque complètement à la scolastique [2]). Brudzewski eut pour Celtes des attentions toutes particulières; dans ses lettres il l'appelait »son fils«, et le célèbre humaniste allemand lui en témoigna sa reconnaissance par des hommages exprimés dans de pompeux poèmes.

Cependant tous les anciens professeurs ne se montrèrent pas aussi bienveillants. Un d'eux, Jean d'Oswiecim Sacranus, propagateur d'un humanisme modéré à Cracovie, n'accorda qu'une confiance fort restreinte à ce nouvel apostolat: il n'en espérait guère de bons fruits. Le principal dialecticien de l'université, Jean de Glogow, ne manqua pas de protester contre ces théories avancées et rompit des lances en faveur de la grammaire d'Alexandre Gallus; quant aux poètes, il partageait sans doute l'opinion du sage Wimpheling [3]) et il reçut avec une certaine prévention le champion des nouvelles doctrines.

---

[1]) Voir le Codex des lettres à Celtes, bibl. impér. Vienne 3448, p. 4 et 86.

[2]) Nous lisons dans le Liber dilig. (hiem. 1490) ce passage douteux: Albertus de Brudzewo Titum Livium exercitavit; nous disons douteux, car Brudzewski n'expliqua pas les auteurs. Ceci serait-il dû à l'influence de Celtes?

[3]) Schmidt, Histoire littéraire de l'Alsace II, 216.

Celtes s'inscrivit à l'université au printemps de 1489; il était toutefois arrivé plutôt à Cracovie, peut-être même au commencement de 1488 [1]). Szujski a prétendu que l'humaniste allemand était venu à Cracovie en réformateur de l'académie, appelé par le roi et Callimaque [2]). Cela ne semble guère admissible. Un tel acte eut été fort prématuré dans le Nord; et quoique Callimaque en fut bien capable, Celtes, ne faisant pas partie de l'université, ne pouvait en être le réformateur compétent, et eût, en tout cas, rencontré dans son oeuvre de graves difficultés. Callimaque sans doute fut une des causes déterminantes de la venue de Celtes à Cracovie, en tant que celui-ci voulut présenter ses hommages au grand exilé italien. La même curiosité n'avait-elle pas poussé Marcus Rustinimicus? Ce personnage avait tant entendu parler de Callimaque qu'il voulut le voir et l'entendre [3]). Les louanges prodiguées par Celtes à Callimaque respirent, il est vrai, la plus vive admiration; mais on n'y trouve pas l'ombre d'allusion à l'intervention de Callimaque dans le voyage en Orient de l'humaniste allemand. Et Callimaque de son côté, conscient de sa grandeur, dut sans doute regarder de haut la muse de Celtes, à tel point qu'un grand admirateur de ce dernier, Jean de Sommerfeld, se vit forcé de prendre la défense de son poète de prédilection devant l'illustre Italien [4]).

Cependant dès que Celtes fut à Cracovie, il se proposa d'y entrer à l'université. Il n'avait pour cela qu'à se faire admettre parmi les jeunes maîtres qu'on appelait extranei. La faculté des artistes comptait beaucoup de ces

---

[1]) Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 99.

[2]) Récits et discussions T. IV, 24.

[3]) Voir le Cod. des lettres à Celtes, bibl. imp. Vienne 3448, p. 109 b.

[4]) Ibid. 86 a il écrit à Celtes: Carmen tuum vere latinae linguae et doctissimorum veterum redolet venam, quod ad summam quoque contentionem coram nostro Callimacho... defendere saepe etiam ad illius indignationem contendi.

surnuméraires, on craignit même en 1485 de voir leur nombre surpasser bientôt celui des membres du collegium minus [1]). Aussi, à plusieurs reprises, et notamment en 1480 et 1485, se hâta-t-on de bien déterminer les droits de ces extranei appartenant à la faculté, quant à l'élection du doyen, afin que d'aventure la »multitudo« ne l'emportât sur les anciens, afin d'assurer à ces anciens la »praeeminentia« et des privilèges plus étendus [2]). Ce règlement indique clairement qu'il y avait déjà alors désaccord entre les jeunes et les anciens de l'université.

Toutefois pour être reçu extraneus, il fallait avoir obtenu la maîtrise, ou tout au moins avoir fait nostrifier un grade étranger à Cracovie. Celtes, il est vrai, avait été couronné en 1487 par l'empereur, et il considérait ces lauriers comme l'équivalent d'un grade universitaire; il n'hésite même pas dans son testament à s'intituler artium et philosophiae doctor [3]). Mais tout cela n'existait que dans son orgueilleuse conviction, et ne répondait pas à la réalité. Il n'avait en somme aucun titre l'autorisant à pénétrer dans le »corpus doctum« de l'université, et pour s'y faire une place, il lui fallait briser la résistance et le pédantisme »des sophistes coalisés«. Pierre Luder, sans grade universitaire, n'avait-il pas naguère forcé les portes de l'école de Heidelberg? Des démarches pressantes, sans doute aussi de hautes protections permirent enfin à Celtes de franchir le seuil du collegium. Dans le Liber diligentiarum de la faculté des artistes, on voit, inscrit au semestre d'été de 1490, un cours de maître Conrad sur le Parvulus Philosophiae. Simultanément le licencié Selig annonce un cours sur Térence, Laurentius Corvinus, sur les Bucoliques, Sigismond Gossinger, sur les Géorgiques. Le Conrad en question est sans aucun doute notre Celtes [4]). Le

[1]) Muczkowski, Liber prom. XLI.
[2]) Ibid. XXXIII.
[3]) Aschbach, Die Wiener Universität II, 442.
[4]) Wislocki, Lib. dilig. 13.

choix du sujet, si scolastique, si médiéval, nous semble un peu étrange. Peut-être tout en faisant des concessions, les anciens de l'université lui imposèrent-ils ce thème; peut-être aussi Celtes voulut-il complaire aux vieux maîtres, tandis que ses jeunes amis affichaient leurs tendances et leurs goûts indépendants. Celtes sut encore se recommander d'une autre manière aux sévères gardiens de l'université. Les humanistes ambulants, convoitant une place, ou désireux de se faire entendre, n'ignoraient pas l'art de la réclame, mais ils avaient bien soin en même temps d'encenser les pouvoirs dont ils dépendaient. Le poète chantait l'université, ou dans sa leçon inauguratoire faisait l'éloge des célébrités locales [1]). Eh bien, parmi les oeuvres de Celtes nous voyons une apologie de ce genre, Ad gymnasium Cracoviense dum orare vellet, pièce remplie de modestie et d'humilité, débordante de louanges pour l'université cracovienne,

Cujus fama omni docta sub orbe volat,

où l'on cultive les ingenuae artes, où l'on sonde les mystères de la nature et des cieux, où règnent les moeurs les plus pures. Il implore donc l'indulgence pour son infériorité et sa hardiesse.

Il est cependant probable que Celtes n'eut qu'une leçon à l'université. Son protoplaste Pierre Luder avait du abandonner sa chaire sous la pression des professeurs titulaires et transporter ses cours chez les Augustins, informant ses auditeurs de cet exode par un avis fieleux [2]). Celtes ne renouvela pas sa tentative. Ne lui restait-il pas un vaste champ d'action en dehors de l'université, dans le monde, dans des conférences données en d'autres enceintes où il serait plus à son aise et mieux inspiré?

---

[1]) Voir dans Krause, Eobanus Hessus (1879) I, 56, des harangues complimenteuses de ce genre.

[2]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts (2) 1, 76.

S'il était venu à Cracovie, c'est qu'on lui avait vanté la civilisation des habitants, c'est que la bourgeoisie cracovienne en grande partie allemande se distinguait par la délicatesse de ses moeurs, par son activité et enfin par ses richesses que les missionnaires de l'humanisme, en quête perpétuelle de Mécènes, étaient loin de mépriser. Il s'agissait de faire contribuer tous ces éléments à un même but, de les animer d'une seule et même pensée. Celtes passa sa vie à constituer des sociétés, des groupes acquis à ses idées, c'est-à-dire à la culture nouvelle, et liés par une grande solidarité. Il crée partout des cercles, des sodalitates, par exemple la Vistulana à Cracovie, la hongroise à Buda, ensuite en 1491, la Rhénane, et, la même année, la Baltique, enfin il transporte à Vienne le siège de la sodalitas hongroise ou Danubienne. De cette manière allaient, sur les frontières du monde germanique, s'élever des citadelles de la civilisation allemande; car Celtes avait sans aucun doute des visées politiques et s'était fait l'apôtre du germanisme. La sodalitas cracovienne devait agir

Teutonicis qua modo meta plagis,

et cette mission à la fois offensive et défensive, est mainte fois affirmée par Celtes. C'est ce sentiment teutonique qui le décide à publier une édition de la Germanie de Tacite, et l'aversion pour tout ce qui n'est pas allemand perce à chaque instant dans ses écrits; il n'a que mépris et répulsion pour les barbares[1]). La sodalitas Vistulana visait donc à grouper les éléments germains de Cracovie; mais c'était cependant une compagnie ouverte aux nationaux; car l'exclusivisme ne faisait point partie des habitudes ni des conceptions de l'époque. Nous savons que Celtes avait à Cracovie beaucoup d'amis et »de bons com-

---

[1]) C'est avec raison que Klüpfel écrit dans »De vita et scriptis C. Celtis» (Fribourg 1827), II, 66: Erat Celtes bono Germaniae ac rei litterariae commodo inquietus homo.

pagnons« qui partageaient ses plaisirs et ses travaux, mais la coûtume de prendre des surnoms pseudoclassiques ou même classiques ne permet pas de s'orienter aisément et n'est pas d'un mince embarras pour qui se pique d'exactitude. Nous avons dejà cité quelques-uns de ces familiers, Callimaque, Albert Brudzewski (Brutus), Gossinger (Fusilius), Laurent Rabe (Corvinus); nous pensons en outre que Stanislas Selig se couvre sous le voile de Statilius Simonides, »médecin et philosophe«, que (Odes I, 23) Celtes fréquenta beaucoup à Cracovie, avec lequel il se rencontra souvent à de plantureux repas, et à qui il se lia par la parité des goûts »moribus lectus paribus«. Ce Stanislas était fils de Simon et, en 1465, s'était inscrit à l'université sous le nom de Stanislaus Simonis de Cracovia; bachelier en 1468, il ne devint maître qu'en 1475. Mais qui était André Pégase? Celtes nous apprend qu'il descendait de nobles aïeux et qu'il avait beaucoup voyagé dans le Midi et en Allemagne (Odes I, 5). Il semblerait qu'il n'était pas étranger aux affaires commerciales, puisqu'il se proposait de les étudier à Venise:

Cautus addiscens ibi mercis artes.

Dans un autre poëme, Celtes l'invite à entreprendre un voyage par mer en Orient (1, 18)[1]. Nous ignorons aussi le vrai nom de Salamius ou Salemnius Delius. Dans ses épigrammes Celtes l'appelle jeune homme cher entre tous (1, 4) et le pousse à la poésie; dans ses odes (1, 9) il le proclame son préféré parmi les autres Sodales sarmates,.

Inter Sarmaticos dum iuvenes micas
Doctrina...

---

[1]) M. l'abbé Fijałek dans ses Etudes sur l'histoire de l'univ. de Cracovie (Crac. 1898) suppose (p. 28) qu'il est ici question d'André Swirski de genere ducum, maître cracovien enseignant à l'université en 1488 et 1489, ou bien encore d'André Rose Boryszewski, futur archevêque de Gniezno, écolier d'Italie et ami de Callimaque.

Par contre nous connaissons Jean Ursus (Ber) docteur et astronome (Odes 1, 8):

...doctorum specimen virorum.

Voici Mirica que nous avons rencontré en compagnie de Callimaque et chez lequel Celtes avait été fastueusement reçu (Odes 1, 21) et avait bu d'excellent vin de Hongrie. Georgius Morinus à qui Celtes dédie un chant louangeur (Odes 1, 20) est aussi une assez transparente appellation. Ce Georgius, nourricier des Muses, invitait fort souvent à des festins luxueux doctam turbam des savants. Celtes vante ses propos où les bons mots se mêlent aux souvenirs historiques; il célèbre aussi la sagesse avec laquelle ce magistrat remplit ses fonctions et apaise les discordes de la cité,

...sociale servans
Foedus in urbe,

son éloquence, habile à calmer les fureurs populaires. Il s'agit ici évidemment de Georges Morsztyn, chef des salines de Wieliczka, en 1464, consul de Cracovie, à partir de 1487 [1]), personnage extraordinairement remuant et actif, que nous voyons cité à chaque instant dans les actes consulaires de l'époque.

Ajoutons encore à ces familiers de Celtes l'imprimeur Sweibold Fiol qui, vers 1490, faisait à Cracovie des publications cyryliques. Même après son départ de Cracovie, Celtes resta en rapports avec ce personnage et lui demanda des envois de livres [2]). Nous parlerons plus tard de Rhagius Sommerfeld qui appartenait aussi à ce cercle.

---

[1]) Monum. medii aevii hist. VII, 602, 631. Il possédait une maison sur la grand'place (1621); d'après les Concl. universit. de 1498, il eut cette année un différend avec l'université.

[2]) Voir dans le Cod. des lettres à Celtes, Vienne 3448, la lettre à Sommerfeld p. 92, an. 1498: Sweypoldum tuo nomine bis adii, quae iussisti ab eo precario exegi. Nullum apud se rutenae litterae librum habere affirmat et scripsisse se tibi aiebat. Un moment il fut soup-

Examinons un peu le genre de vie qu'on menait dans ces milieux. En dehors des intérêts scientifiques on passait son temps à des plaisirs divers, à des repas recherchés, des symposes, pour employer l'expression humaniste. Jean Ursinus dans son »Modus epistolandi« nous a laissé le récit d'excursions à la campagne, récit charmant et coloré, semé de traits empruntés à la réalité [1]). On se réunissait en une nombreuse compagnie où l'on voyait Nicolaus Lippus, Petrus Barbo, amis de l'écrivain, avec leur femme, ainsi que beaucoup d'autres intimes, et tout ce monde, y compris Jean Ursinus et son épouse, se rendait à la propriété de Charamanus, non loin du monastère des Carmes, au bord d'un ruisseau qu'on ne nomme pas. L'endroit était délicieux, à souhait pour les ébats champêtres (rusticanae voluptates). On s'amuse d'abord à prendre des oiseaux, »éperviers, vautours et cailles«; puis on se promène sur les bords de la rivière qui »ombragée de saules, murmurait doucement dans son lit de cristal, entre ses rives verdoyantes«. On se dépouille de ses vêtements et de ses chaussures, on prend des filets et on se divertit de bon coeur. »Nous criions comme des gens ivres, et qui nous aurait entendus, nous eût pris pour des insensés«. La pêche est abondante. »Non loin de nous se tenaient nos femmes et quelques damoiselles parées d'or, de pierreries et de fleurs. Quoique la pudeur les empêchât de prendre part à nos jeux, elles nous regardaient et riaient de bon coeur de ce qu'elles voyaient. Damoiselle Constance, d'une éclatante beauté, voulut fustiger Georges Turro (probablement Turzo) avec des orties, mais elle tomba dans l'eau jusqu'à la ceinture, ce qui fit naître une hilarité indescriptible«. Puis on se rend à un repas où l'on sert le produit de la pêche arrosé abondamment de vins de Crète

çonné d'hérésie, comme Ruthène; on lui fit même un procès à ce sujet. D'après les Acta episc. Crac. IV. f. 89, il abjura le 8 juin 1492.

[1]) Modus epistolandi, Crac 1522, Caput XXI.

et de Hongrie. Après ce dîner mangé de bon appétit »nous allâmes nous promener à travers les blés dorés, les bosquets ombreux, les vergers où les arbres pliaient sous le fardeau des fruits. Longtemps nous errâmes, les uns chantant, les autres jouant de la cithare, d'autres lutinant, embrassant les dames et damoiselles. De retour au ruisseau, nous nous assîmes sur le gazon où, pour nous raffraîchir, on nous apporta du lait frais. Puis nous regardâmes jusqu'au soir les danses des villageois qui, étourdis par les libations, se renversaient dans leurs gambades et se relevaient couverts de boue, présentant le spectacle le plus burlesque«.

C'est ainsi qu'on se récréait à Cracovie au moment où Celtes s'y trouvait, et certes, plus d'une fois, il dut animer son entourage de sa franche gaieté. Peut-être assista-t-il à cette promenade dont le récit a tous les traits d'un souvenir vécu. Ces réunions joyeuses avaient de plus l'attrait des amourettes et du fruit défendu. Comme Callimaque, Celtes trouva aussi à Cracovie une divinité, la belle Hasilina ou Hasa, qu'il chante sur tous les tons. Nous ne raconterons pas ici cette intrigue assez banale, comme toutes les intrigues littéraires et humanistes, fort plate du reste au point de vue sentimental; Celtes semait des fragments de son coeur partout où il passait: à Hasilina devaient succéder et Elsula et Ursule. Les relations avec dame Hasa, qui était mariée, furent un peu troublées par le mari et rendues difficiles parce que les amants ne pouvaient se comprendre. Celtes apprenait la langue de sa belle et en attendant lui communiquait sa flamme par un interprète, un certain Bernard Viliscus. Ce dernier, bourgeois aisé, poussa son zèle protecteur jusqu'à jouer ce rôle équivoque et peu honorable [1]). Nous ignorons jusqu'à quel point Celtes profita des leçons de son amie, s'il parvint à

Sarmaticae linguae barbara verba loqui,

---

[1]) Celtis Elegiae 1, 4. Dans ses «Etudes» M. l'abbé Fijalek essaye

s'il renouvela les prouesses d'Ovide qui, exilé à Tomis, se familiarisa avec la langue des Gètes à un tel degré qu'il écrivit un poème dans cet idiome. Mais nous savons que dame Hasilina qui »Germanam linguam sprevit«, ne dédaigna cependant pas le Don Juan germanique. Qui était cette femme? Nous avons une de ses lettres dans laquelle elle s'appelle ou est appelée Hasilina de Rzytonicz a Nakepsstaynie [1]). Ces noms fictifs ou exacts sont tchèques, et par la consonnance et par l'orthographe. Voici la teneur de cette lettre. Dix ans après le séjour de Celtes à Cracovie en 1500, elle lui écrit qu'à une soirée chez un bourgeois de Cracovie, on a lu des compositions de Celtes. Et il est appelé »weliky skladatel« (grand poète). A cette lecture elle est devenue »welmi truchlywa a smutna« (très triste et confondue), lorsqu'elle a entendu son nom à elle tant de fois répété dans ces vers. C'était pour elle une injure odieuse. Elle s'est donc décidée à rappeler à Celtes les lois de l'honneur et du respect et à lui dire que »les docteurs, les maîtres et uczytele (instituteurs)«, ont à observer dans la vie les mêmes devoirs que les simples mortels à qui ils font la leçon, et que l'épilogue de leurs amours devrait être le silence et non une pièce de vers [2]). Dame Hasilina, de noble extraction, s'était donc sentie gravement offensée, et avec raison, par la conduite de Celtes. »Przestań, przestań, doctorze toho« (cesse, cesse de faire cela, docteur); elle s'adresse à sa conscience, et lui, en attendant, continuait de composer des poèmes, où

---

de nous apprendre qui était ce Viliscus (p. 29). Peut-être est-ce le notarius du roi Casimir, notarius dont il est parlé dans le Liber Quitantiarum regis Casimiri (1897) p. 3, 11, 67.

[1]) Peut-être faut-il lire: Na Kepsstaynie (de Kepsstayn). Szujski dans ses Récits IV, 127, voit dans ce nom un pseudonyme obscène. La lettre lui semble un apocryphe facétieux. Quant au nom, d'accord; mais la lettre nous paraît authentique.

[2]) Voir cette lettre dans Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 144.

son immense vanité se complaisait et où sa »déesse« devait être immortalisée.

Nostris carminibus facta celebrior, dit-il à Hasilina, et il lui promet la gloire pour ce qu'elle considérait à juste titre comme une honte. L'imitation des poètes romains qui garantissaient à l'élue de leur coeur un nom impérissable et une »nobilis historia«, poussa Celtes à cette indiscrétion. Cette intrigue, conforme aux habituelles manières d'agir des humanistes, attacha quelque temps notre Allemand à Cracovie. Ce n'était en somme qu'un plagiat, mais qui pouvait devenir un modèle. Aussi la civilisation se manifestant sous de telles formes inquiétait-elle, non sans motif, plus d'un ami des anciens usages, des principes moins relachés.

C'est sur ce fond que se déroula la vie de Celtes à Cracovie; ce sont ces épisodes qui la remplirent, cette vie toute composée d'épisodes. Nous avons déjà parlé de ses occupations plus sérieuses, de son accession à une chaire de l'université. En dehors de la grande école, la Sodalitas Vistulana et ses assemblées lui fournissaient un vaste champ d'action. Les humanistes voyageurs usaient de mille façons pour s'aboucher avec les étudiants et leur parler. Ils organisaient des cours privés et y convoquaient les élèves, promettant de répéter avec eux les matières exigées pour les examens, se chargeant de ce qu'on appelait les resumptiones[1]); et ces exercices pratiqués dans les bourses pouvaient effectivement répondre à leur destination, mais voiler aussi une propagande humaniste. Une adroite réclame séduisait les esprits et captait les bonnes grâces des étudiants. Pierre Luder, le prototype de ces humanistes errants, fit afficher sur sa porte, à Leipzig, l'annonce de ses leçons sur Térence; il promet aux éco-

---

[1]) Voir Prowe, Nicol. Copernicus I, 153; Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 85; Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 97.

liers des profits abondants: ils se corrigeront de leur barbare manière de parler et apprendront un excellent latin; trois leçons seront données gratuitement à titre d'essai. Celtes savait aussi user de ces alléchants procédés. Nous possédons encore ses »intimata« ou proclamations, vérsifiées ou non.

Si quis rhetoricen Ciceronis utramque requiret
Qui Latiae linguae dicitur esse parens,
Si quis epistolium vult vera scribere et arte
Et memorativae qui petit artis opus,
Hic, cras octonam dum malleus insonat horam,
Conradi Celtis candida tecta petat.

C'est ainsi que Celtes invitait à ses cours[1]). Une intimatio ou intimatum[2]), de ce genre fut composée à Cracovie. Il y parle, à la manière humaniste, de l'art d'écrire des lettres et s'engage à révéler cet art dans la leçon qu'il fera le jeudi, 23 juillet, à 11 heures, »in aula Hungarorum«. Il assure d'avance que cette leçon sera admirable et attachante. Ce document date de 1489, année où Celtes s'inscrivit à l'université.

La bourse dite hongroise et destinée aux Hongrois, recevait cependant à cette époque des étudiants d'autres nationalités, et même en majeure partie des Allemands. En 1483, Jean de Glogow l'avait prise à bail »pro Almannis studentibus«. En 1486, le même maître renouvelle ce contrat du louage pour une année »pro dnis Ungaris aut quibusvis studentibus«. En 1488, Jean Sommerfeld assume la même charge pour trois ans[3]). Les maîtres susdits étaient des protecteurs déclarés des étudiants allemands à l'université de Cracovie, et la bourse hongroise servait alors de foyer à l'élément germanique. C'est pourquoi

[1]) Voir: Fünf Bücher Epigramme (Hartfelder) V, 18, 20, 21; Aschbach, Geschichte der Wiener Univ. II, 205.

[2]) Découvert en manuscrit à Pétersbourg par M. Fijalek. Voir Etudes p. 24.

[3]) Voir les Conclus. univ. de ces années.

Celtes en avait fait choix pour y professer. Il est aussi possible que cette bourse fût le siège de la Sodalitas Vistulana et que le cours de Celtes ait été une des manifestations de la vie éphémère de cette compagnie [1]).

Comme on le voit, Celtes eut à Cracovie un séjour actif et bien rempli. Callimaque se tenait généralement dans les hautes sphères de la politique et du grand monde. L'humanisme italien, naturellement aristocratique, n'est pas enflammé de prosélytisme; l'humanisme allemand au contraire, tout démocratique, brûle de se propager, est animé de l'ardeur pédagogique. Malgré la brièveté de son séjour, il est certain que Celtes laissa à Cracovie une empreinte profonde sur son entourage.

En 1490, il quitta la capitale de la Pologne, après y avoir passé deux années, et se remit à courir le monde jusqu'en 1497, où il se fixa définitivement à Vienne. Il ne prit pas avec lui les livres qu'il avait acquis à Cracovie, et le voiturier qui, plus tard, devait porter ces trésors en Bavière, les perdit en route. Mais il emporta de cette ville ses sentiments pour Hasilina et le souvenir de leurs amours. Il conserva pourtant quelques relations avec les amis qu'il y laissait, entre autres avec Albert Brudzewski et les humanistes allemands. Toutefois, par la suite, il ne s'exprima jamais avec beaucoup d'égards sur Cracovie, sur l'orgueilleuse »Croca«, les »truces Sarmatae«, les froids rigoureux du Nord, enfin les boues cracoviennes,

Sordibus in tantis urbs Cracovina scatet.

Lui qui, dans sa passion germanique, ne sut jamais au juste jusqu'où s'étendaient les territoires teutons à l'Orient, couvrit de malédictions le tyran sarmate qui s'était emparé des domaines de l'Ordre teutonique.

Ces marques de rancune et ces fureurs haineuses

---

[1]) C'est aussi une hypothèse avancée par M. Fijalek dans une note fort curieuse de ses »Etudes pour l'hist. de l'université«, p. 29.

autorisent à penser que Cracovie ne fut tendre pour Celtes; s'il dut abandonner ses livres dans cette ville, c'est que sans doute il fut obligé de s'enfuir précipitamment. Nous serions donc ici en présence d'une sorte de martyr, d'exilé; et l'on sait d'ailleurs que la plupart des pérégrinations de ce genre d'humanistes avaient pour causes des expulsions qui les traquaient de ville en ville.

Dans les universités du moyen âge ces poètes, ces apôtres aventuriers ne pouvaient rencontrer ni sympathie ni bienveillance. Si on leur permettait de faire des cours, ils abusaient presque toujours de cette faveur pour tourner en dérision les vieux maîtres, ces sophistes hébétés et rétrogrades; souvent aussi, et ce fut le cas de Celtes, ils négligeaient leurs obligations, s'exemptaient de leurs leçons sous le plus futile prétexte [1]), et mettaient ainsi le désordre dans la marche régulière de l'institution. Lorsque par contre on fermait au »poète« les salles des écoles, il trouvait ailleurs un asile pour son enseignement, et n'étant plus retenu par le lieu, se répandait en grossières invectives et faisait perdre aux élèves le temps marqué pour des cours obligatoires. La guerre entre ces deux camps était donc inévitable et devait devenir acharnée. Des motifs plus graves encore contribuèrent à tendre les rapports: les humanistes étaient loin d'être très religieux. Celtes, par exemple, fut toujours considéré comme un mauvais chrétien: ses actes et pensées étaient d'un impie, et dans ses attaques contre le clergé il rivalise avec les plus osés des humanistes [2]), même avec les philosophes du XVIII-e

---

[1]) Celtes donne une maladie comme excuse de ces absences (Epigr. V, 20). Mais il manquait aussi ses leçons, lorsqu'un ami l'invitait aux vendanges, et les étudiants allemands se plaignent de ce qu'il parle nonchalamment, »la tête appuyée paresseusement sur la main«, balbutiant, comme contraint, des mots indistincts, et se permettant en outre d'appeler ses élèves imbéciles et barbares. Voir là-dessus Bezold, Konrad Celtes dans Hist. Zeitschrift 49 (1883) p. 9.

[2]) Bezold l. c. 211, 213 et suiv.

siècle. Sa vie privée non plus n'était pas fort exemplaire. Dans tous les siècles, sans en excepter le moyen âge, il y a eu des vices et des scandales; mais l'humanisme les introduisit dans la littérature, glorifia la débauche, exalta les faiblesses et la corruption. Les échos de l'antiquité se répercutèrent longuement dans les écrits ct dans les moeurs; et cette ostentation du mal, ces intrigues dont on faisait parade devaient sans aucun doute inquiéter, indigner les défenseurs des vieilles coutumes, de la vieille et éternelle morale.

Précédemment on avait déjà fait entendre à Celtes de quitter Leipzig, peut-être même en avait-il été chassé [1]); mais l'expulsion de Sommerfeld de cette ville, en 1511, est particulièrement caractéristique. Depuis 1507 il y faisait des cours dans lesquels il injuriait les maîtres de l'université, ces êtres bouffis de vanité qui l'écartent, lui, poète, des festins et des conversations; si bien qu'enfin il fut banni pour dix ans. Il fit alors ses adieux à ses collègues par un discours rempli d'imprécations, où il supplie les puissances infernales de venger l'affront qui lui est infligé [2]).

Celtes, paraît-il, eut un départ de Cracovie moins bruyant; il s'éloigna néanmoins l'âme ulcérée, pénétrée de cette haine farouche pour les Slaves, qui dès lors ne désarma jamais. Son dernier cri de protestation fut peut-être l'ode contre Crispus Glogomura, dans laquelle il flagelle un pédant de la vieille école, ennemi des poètes, et guide de cette »phalange stupide«, lequel clamant du haut de la chaire

dum celsa tumidus boas cathedra,

se prélasse dans sa sagesse imaginaire et abuse la con-

---

[1]) Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 88. Sommerfeld dit aux maîtres de Leipzig: Conradum Celtin paene hostiliter expulistis.

[2]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 98.

fiante jeunesse, comme un »prêtre sacré de Jupiter souterrain«[1].

Ainsi prirent fin les exploits de Celtes à l'université jagellonienne. Il s'en alla; mais les ferments qu'il avait jetés germèrent et amenèrent des troubles, des orages dans la grande école de Cracovie.

---

[1]) Odes I, 18: In Crispum Glogomuram. Nous sommes tenté de croire que cette pièce est dirigée contre Jean de Glogau.

VI.

Suites du séjour de Celtes à l'université. — Dispositions défensives contre les intrus et les nouveaux courants. — Relâchement de la discipline; désordres à l'université. — Mesures prises pour y mettre fin.

Ces ingérences subversives tendant à tout brouiller, à tout renverser, amenèrent les amis du passé et de la tradition à se coaliser pour se défendre contre les nouvelles idoles et leurs pontifes. D'ailleurs, sous le coup de la surexcitation des esprits, les excès et les vices s'étalèrent à tel point qu'une énergique répression devint nécessaire. En 1491, les gardiens de la morale et de l'ordre semblèrent tout à coup animés de résolution.

Le 7 mai, on décide que »les répétitions en commun ne pourront avoir lieu sous la direction de n'importe quel maître, pendant le temps des leçons, des exercices, des »actes« ordinaires«; bientôt après la même prohibition est renouvelée: quiconque instruira »in commune« un grand nombre d'élèves, pendant le temps des leçons et exercices, et ce, après l'avoir annoncé d'avance, sera puni d'une amende pécuniaire [1]). Et l'on ordonna d'afficher cet arrêté. Les répétitions, »resumptiones«, étaient des exercices sur

[1]) Voir Conclus. universitatis (7 mai 1491): quod resumptiones communes non fiant per quoscumque magistros sub lectionibus et exercitiis ac actibus ordinariis... On décida plus tard: quod resumentes in commune intimatione praemissa aut convocatione sub lectione et exercitiis puniantur... in uno fertone pro qualibet vice.

les matières expliquées aux cours, en vue de préparer aux examens. Les instructeurs, qui en avaient la direction, étaient rémunérés de ce fait comme pour des leçons particulières; aussi les jeunes maîtres s'en chargeaient-ils volontiers, y trouvant, non seulement un gagne-pain, mais encore un moyen d'introduire à l'université des fruits suspects ou défendus. Mais les anciens en retiraient aussi des avantages: c'est pourquoi ils s'opposaient de tout leur pouvoir à la monopolisation des resumptiones par les jeunes et ne voulaient souffrir que ces leçons détournassent les étudiants des cours ou exercices ordinaires et obligatoires [1]). Ces dispositions étaient dirigées tout simplement contre les humanistes. On prit en même temps des mesures restreignant la liberté des étudiants. Ce même jour (7 mai 1491) le conseil universitaire décide que les étudiants et bacheliers ayant des demeures privées, seront tenus d'habiter dans les bourses et maisons universitaires où ils pourront être surveillés [2]). Depuis longtemps déjà l'université avait voulu imposer cette obligation, mais jamais elle n'était parvenue à la faire observer entièrement; quoi qu'il en soit, l'ordonnance de 1491 était un pas décisif, effaçant la liberté de domicile, et supprimant ces »hospitia« qui depuis l'origine de l'université avaient été tolérés.

Des restrictions plus sévères encore allaient bientôt être édictées. Peu après le départ de Celtes, un vieillard, Mathias de Kobylin, fut élu au rectorat. Après être entré en fonctions, il s'adressa au chancelier de l'université, l'évêque Frédéric, le priant »d'élargir l'autorité du recteur«, de lui donner des pouvoirs extraordinaires. Pareille chose

---

[1]) Voir sur les resumptiones: Kaufmann, Gesch. der deutschen Univ. II, 365 et suiv. Sur les abus auxquels on s'y livrait: Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 97.

[2]) Conclus. univ.: Quod hospiciati studentes baccalarii cogantur ad intrandum, moracionem habendum in domibus universitatis vel scolis particularibus. Texte de cette ordonnance dans Muczkowski, Lib. Promot. XLII.

avait déjà eu lieu à l'époque de Zbigniew Oleśnicki, en 1448. Dans ces circonstances, les évêques de Cracovie se déchargeaient sur le chef de l'université de presque toute leur juridiction, afin que »celui-ci, revêtu de l'autorité et de la force épiscopale, put réprimer les écarts de la jeunesse et, par la menace des plus grands châtiments, de la prison, de l'excommunication, la retenir dans le respect des règlements universitaires« [1]). Par rescrit du 14 novembre 1491, le chancelier Frédéric acquiesce à la requête rectorale; en conséquence de quoi, le 6 février 1492, l'université vote des résolutions catégoriques, à l'effet de réprimer les désordres, de faire renaître le calme, de ramener l'ancienne régularité. A ce propos, on rappela les »intolerabiles insolentiae suppositorum universitatis«; l'on reconnut que »novis morbis nova antidota sunt adhibenda« et l'on défendit aux »supposita« universitaires de porter des armes ou des vêtements civils, ni le jour, ni la nuit, et de rôder dans la ville. Les délinquants seraient passibles de peines rigoureuses [2]).

Ces maladies sévissaient un peu partout à cette époque. Le 25 mars 1491, le recteur de l'université de Heidelberg lance une ordonnance contre ces supposita qui, à l'instar »laicorum«, se traînent dans les cabarets, prennent part à des orgies et à des débauches [3]). Les vieilles citadelles de la science et des traditions étaient évidemment minées par le même mal; l'esprit du siècle leur était funeste.

Mais quels furent à Cracovie les motifs de ces répressions extraordinaires? L'histoire qui enregistre le plus souvent les événements et leurs conséquences, sans remonter aux causes, ne nous permet pas de sonder les coeurs, de pénétrer dans tous les détails de la lutte alors engagée. Mais les actes universitaires viennent justifier les

---

[1]) Fijałek, Etudes sur l'histoire de l'université de Cracovie, 7.

[2]) Conclus. univ.

[3]) Winkelmann, Urkundenbuch der Universität Heidelberg I (1886) n. 140.

résolutions des autorités, c'est-à-dire dévoilent les insubordinations, les tumultes, les dérèglements affligeant alors la grande école. Des troubles éclatèrent dès 1488; l'année suivante, à la bourse de Jérusalem, on se porte à des voies de fait sur la personne du senior, maître Michel de Bystrzykow [1]). Nous passerons sous silence les bagarres, les grossiers amusements, pain quotidien des étudiants du moyen âge. Continuellement on se plaint de ce que les écoliers portent des armes, des habits civils [2]). Il n'est pas douteux que la discorde qui séparait les maîtres, que ces insultes, ces outrages prodigués par les poètes aux sophistes, ces haines, ces clameurs, ces dénigrements, ne ruinassent l'autorité professorale et ne fussent des levains d'esclandre parmi les étudiants. Le 11 février 1491, maître Nicolas de Michalowice expliquant à ses auditeurs, dans le lectorium de Socrate, les élégies ex Ponto d'Ovide, le bachelier ès arts, Michel de Nowemiasto interrompit la leçon et traita le professeur d'animal, d'âne, d'ignorant, sans compter les autres vilenies qu'il proféra [3]). A chaque instant les salles universitaires étaient le théâtre de scènes de ce genre: au mois d'août 1491, le cours du bachelier Michel de Léopol est haché par les éclats de rire de l'assistance (Act. rect. n. 1457); vers le même moment, pendant la leçon de Jean de Kościan, bachelier in artibus, Mathias de Napachanie s'écrie à haute voix: »Iste cacalarius legere ignorat« (Act. rect. n. 1459). Ces exemples suffisent à expliquer la sévère intervention des conseils universitaires et la proclamation d'une sorte d'état de siège. Chose caractéristique, un des premiers frappés par le recteur Mathias de Kobylin, armé de foudres nouvelles (vigore auctoritatis ordinariae et cohercionis per Ill. principem... Fridericum...

---

1) Acta rectoralia n. 1223.

2) En 1494 (acta rect. n. 1732) on met en accusation un étudiant, quod collegium ad audiendum lectiones laicaliter intrabat in mitris prohibitis.

3) Acta rectoralia n. 1388.

nobis in supplementum iurium universitatis concessae) fut Stanislas Selig de Cracovie, l'humaniste que nous connaissons, à propos d'un différend pécuniaire avec maître Bernard de Biskupie[1]). A la même époque, l'évêque Frédéric ayant été informé des excessus et scandala, des querelles, des disputes injurieuses, qui avaient souillé le Collegium maius, cita devant le tribunal épiscopal les trois maîtres Stanislas Selig, Michel de Bystrzykow et André de Labiszyn; ils furent tous condamnés à une amende[2]). Humanistes et scotistes venaient s'asseoir sur le banc des accusés, et les peines dont on les frappait ne calmaient qu'en partie l'excessive irascibilité des adversaires qui à l'odium metaphysicum joignaient encore d'autres haines et n'employaient pas précisément des arguments métaphysiques en s'y abandonnant.

---

[1]) Acta rector. n. 1528, 29 mars 1492.
[2]) Acta episcop. Crac. (1491), IV, 81 et 93.

VII.

Après la bataille. — Jean Olbracht roi. — Incendie du collège des artistes; nouvelles constructions.—Le chancelier, cardinal Frédéric. — L'humanisme à Cracovie après la fuite de Celtes. — Mort de Callimaque en 1496. — Jean Sommerfeld l'aîné (décédé en 1501) et son oeuvre à Cracovie. — Jean Rhagius Sommerfeld le Jeune, humaniste voyageur, après le départ de Celtes, reprend la mission et l'enseignement de ce maître. — Sa vie. — Henry Bebel à Cracovie. — Etudiants remarquables de cette période: Anselme Valerius et Jean Turmair.

Sur ces entrefaites le roi Casimir Jagellon mourut, le 7 juin 1492, après avoir occupé le trône pendant de longues années. L'interrègne fut troublé par les compétitions des fils du défunt. La reine Elisabeth soutenait Olbracht; Callimaque et toutes ses créatures, tous ses obligés se prononcèrent naturellement aussi pour ce prince. Néanmoins les avis furent si partagés qu'on en vint à des conflits aigus et que Callimaque trouva bon de se dérober en cet instant critique, et courut se réfugier à Vienne [1]). Son élève et protégé, l'élu de tous les humanistes, l'emporta enfin. Jean Olbracht fut proclamé roi de Pologne, cette même année 1492. Il lui incombait maintenant le devoir de justifier les espérances mises en lui, de réaliser les rêves attachés à sa personne. Hartmann Schedel se fit l'interprète de ces aspirations, de cette confiance sans bornes.

---

[1]) Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 371.

en écrivant dans sa Cronica mundi de 1493 qu'Olbracht »sera l'étonnement du monde: iam futurum toti orbi spectaculum; qu'il gouverne son royaume par les conseils de sa propre vertu et ceux des hommes les meilleurs et les plus éclairés«. Callimaque ne tarda pas à revenir à Cracovie où il occupa tout de suite une situation hors de pair.

Quel fut le rôle de l'université en ces conjonctures? Nous venons de raconter que pendant les derniers mois du règne de Casimir elle avait été agitée par les discordes intestines les plus graves, et qu'on y avait été contraint de prendre des mesures exceptionnelles contre les gens turbulents et les idées révolutionnaires. Sans doute, la grande école était en majeure partie favorable à Olbracht; l'instruction peu commune de ce prince lui gagnait les coeurs, et on le représentait comme le protecteur des savants. Aussi lorsque Olbracht fit son entrée solennelle dans sa capitale, au mois de décembre 1492, Jean Sacranus d'Oswiecim vint le saluer d'une pompeuse harangue au nom de l'université; il y célébra le nouveau monarque et parla »des malheurs de ces temps où nous avons été presque livrés en proie aux fureurs publiques«, — sub... procellosa calamitate temporum, quibus iam pene praedam in publicam expositi fueramus. Ce même Jean d'Oswiecim, recteur en 1493, à l'occasion de l'entrée du cardinal Frédéric, demanda à ce prélat de protéger l'université et de tourner des yeux favorables »vers l'organisation théologique déjà chancelante de cette institution«, — theologicalem et pene iam detrimentosum ordinem [1]). L'expression de ces craintes se rapportait sans doute à ces divisions orageuses dont nous venons de retracer quelques incidents. Jean d'Oswiecim, homme modéré, tremblait en face des violences radicales des humanistes, des perturbations qu'elles apportaient dans le theologicalis ordo. Mais ce n'étaient pas les seuls sujets d'alarmes, les seuls fléaux dont on

[1]) M. l'abbé Fijałek, Etudes, p. 43 et 47.

avait à souffrir. Au mois de juillet 1492, peu après la mort de Casimir Jagellon, un incendie avait éclaté dans le voisinage de l'université et réduit en cendre toutes les maisons entourant l'église S. Anne, y compris le collège des artistes [1]). C'était une catastrophe pour la grande école, catastrophe qu'on ne pouvait réparer qu'au prix de grands sacrifices et d'une énergique intervention. Le roi certainement ne ménagea pas ses secours, le roi »ad universitatem Cracoviensem singularem gerens affectum« [2]). La reine Elisabeth, en mémoire de son mari défunt, fit don de 300 florins pour la maison des artistes [3]).

On se mit donc bientôt à relever le bâtiment de ses décombres. L'ancien collegium avait été formé de plusieurs maisons achetées à diverses époques pour l'université; il devait par conséquent être assez disparate, et la dernière restauration, effectuee en 1468, n'en avait guère modifié l'aspect hétéroclite. Pour sa réédification on voulut concilier le beau à l'utile [4]). Un événement imprévu, survenu en 1494, vint encore simplifier cette tâche. Lors de la démolition des murs du lectorium de Socrate, on découvrit un trésor de 2508 ducats, de nombreuses pierres précieuses et des bijoux magnifiques. Des juifs avaient sans doute enfoui ces richesses à cet endroit, lorsqu'ils habitaient ce quartier de la ville. Le roi, en échange de ces monnaies, donna imédiatement de l'argent ayant cours, et le cardinal Frédéric prit les gemmes qu'il paya à leur juste valeur, d'après Wapowski, pour lesquelles il ne donna presque rien, assure Miechowita [5]). A partir de cette année, le jour

---

[1]) Miechowita (1492), IV, 73. Voir Monum. Polon. V, 908.

[2]) Miechowita IV, 78.

[3]) Concl. univ. (1506). Dans les Monum. Pol. V, 908, on nous parle de 400 florins de thesauro suae Maiestatis alloués à l'occasion d'un service funèbre.

[4]) Concl. univ. 1493: ut domus collegii maioris igni supervenienti consumpta et abolita in formam pulchram... reedificata construatur.

[5]) Sur ce trésor voir Miechowita IV, 77. Wapowski, dans les Script. r. pol. II, 29. Mon. Pol. V, 908.

de S. Ladislas où cette bienheureuse trouvaille avait été faite fut chômé à l'université.

Nous ne saurions avec exactitude décrire le monument qu'on construisit; mais il devait être imposant avec ses lectoria spacieux au rez-de-chaussée, sa grande salle pour les théologiens et ses logements pour les maîtres au premier étage. Wapowski surtout déborde d'admiration pour cette rénovation: les maîtres cracoviens, dit-il, disposant de fonds inattendus, surélevèrent les murs, et firent du Collegium un palais luxueux, bien plus beau que l'ancien [1]). Les travaux durèrent longtemps; il se prolongèrent même jusque vers 1518, simultanément avec ceux de la »librairie«, subventionnés par des largesses de Mathias de Miechow [2]).

Le roi Jean Olbracht, dans son amour tout particulier pour l'université, lui fit don en toute propriété, en 1496, »pour l'agrandissement du collegium maius«, d'une maison, sise en face de l'église S. Anne et appartenant depuis longtemps à cette église [3]). Il est fort vraisemblable que pendant les reconstructions de cette époque, cette maison fut rattachée au nouvel ensemble de bâtiments.

Multipliant ses bienfaits, le roi accorda en outre à l'université le patronat sur un canonicat de Przemysl qui jusqu'alors avait été de collation royale [4]). Dès lors, l'université désigna pour ce bénéfice un de ses membres, ordinairement un professeur de théologie.

Tandis qu'Olbracht occupait le trône de Pologne, son frère, Frédéric, était évêque de Cracovie et chancelier de l'université. Depuis 1488, il était monté sur le siège épiscopal de Cracovie qu'il échangea, en 1493, pour l'arche-

---

[1]) Wapowski dans les Scriptores rerum pol. II, 20.

[2]) Dans les conclus. de 1518 les professeurs décident: super continuatione aedificiorum coeptorum... Labor librariae debet continuari. Ibid. 1522. Mathias de Miechow donne des fonds pro libraria theologorum continuenda, et une somme spéciale pour l'horloge.

[3]) Cod. univ. Crac. III, 200.

[4]) Miechowita, IV, 78.

vêché de Gniezno avec la pourpre cardinalice. Des rayons de cette grandeur tombèrent aussi sans aucun doute sur l'institution. Les temps d'Olesnicki semblaient revenus et le pouvoir de chancelier paraissait revêtu d'un nouveau lustre. Après la mort du grand cardinal en 1455, aucun chancelier ne joua un rôle marquant; ni Thomas Strzempinski, au règne éphémère, ni le courtisan Gruszczynski, ni le trop épris de luxe Lutek de Brzezie, ni Jean Rzeszowski, l'ancien combattant de Warna. Et voici que le propre frère du roi, un membre du Sacré Collège, devient protecteur de l'école jagellonienne. Il remplit en effet cette mission avec sollicitude; ce ne fut pas en vain que Jean d'Oswiecim lui recommanda, en 1493, le Studium menacé; à chaque instant, à partir de cette date, l'intervention du chancelier est signalée dans les actes universitaires. Mais il était loin pourtant d'y exercer l'influence de Zbigniew. Le cardinal Frédéric était jeune, et jeune encore descendit dans la tombe; ce n'était pas un esprit supérieur, et ses excès abrégèrent sa vie. L'instruction brillante qu'il avait reçue dans sa jeunesse ne pénétra pas son âme et quoiq'il eût dans son intimité des gens de talent et de vertu, il vécut en partie et il mourut »spreta philosophorum doctrina«, comme s'exprime Miechowita.

Parmi ses familiers se trouvait, comme nous l'avons rapporté, Bernardino Gallo, l'ami de Callimaque; ce dernier, lui aussi, était fort bien vu du cardinal, malgré quelques dissentiments assez vifs, comme par exemple lors des troubles antijuifs de 1494. On voyait aussi à la cour de ce prince Jean Baruchowski, maître de l'université, en 1459, docteur du décret et recteur en 1485/6 et 1486/7. Il devient dans la suite archidiacre de Cracovie, et Ursinus l'appelle secrétaire du cardinal Frédéric. Enfin un des hommes les plus éminents de ce milieu fut Pierre Tomicki; après avoir terminé ses études juridiques en Italie [1]), il était

---

[1]) Korytkowski, Les archevêques de Gniezno, III, 518.

revenu à Cracovie en 1500, et y avait commencé sa belle carrière par le poste de chancelier de l'évêché.

Frédéric Jagellon était chancelier de l'université au moment du passage de Celtes à Cracovie; il l'était encore lorsque dans les murs de l'école éclatèrent les désordres, en partie suscités par cet humaniste, et qu'il fallut réprimer sans faiblesse pour faire rentrer l'institution dans sa marche régulière. Suivons maintenant les novateurs et leurs doctrines dans les péripéties qu'ils traversèrent.

Tout à la fin du siècle, l'humaniste Aesticampianus écrivait de Cracovie à Celtes: Notre école n'est plus aussi florissante que lorsque vous étiez ici [1]. Cette plainte semblerait indiquer que l'université était en décadence, ou que du moins l'humanisme, si turbulent naguère, s'y était notablement calmé. On peut en effet constater dans les dix années qui venaient de s'écouler un certain recul dans le développement de l'école. Les intitulati sont très nombreux de 1490 à 1494; en 1495 leur chiffre tombe à 191; en 1496, il n'y en a plus que 92; en 1497 on est légèrement en progrès, mais on ne compte encore que 117 inscrits. Les années suivantes sont bien meilleures: le nombre de 500 est dépassé en 1500. Les cours humanistes présentent aussi une évidente stagnation; le mouvement à peine commencé s'arrête. De 1494 à 1498, ce n'est que tout à fait exceptionnellement que nous lisons l'annonce d'un cours sur les écrivains antiques. Rappelons que ce marasme fut en grande partie causé par le départ d'Albert Brudzewski; en 1494, ce maître aimé de la jeunesse se rendit en Lithuanie d'où il ne devait plus revenir. L'école fut tout particulièrement atteinte par cette perte irréparable. Elle s'était donc apaisée la tempête qui avait éclaté après 1490. Cependant cette

---

[1]) Voir cette lettre (1499) dans Klüpfel: De vita Celtis I, 96.

accalmie ne pouvait être que temporaire: le feu couvait sous les cendres, latent, mais non étouffé, et n'attendait qu'un vent propice pour embraser encore les esprits, détruire un monument d'ailleurs lézardé de toute part.

En 1496 mourut l'homme qui dans la vie intellectuelle et politique de la Pologne du temps avait occupé la première place, Callimaque. Ses funérailles donnèrent lieu à une manifestation grandiose, hommage au défunt et en même temps au souverain qui l'avait comblé de ses faveurs et entouré de son affection. A la pompe funèbre participèrent, dit un témoin contemporain, tous les ordres monastiques, tout le clergé de Cracovie; on y comptait quatorze abbés mitrés. Mathias Drzewicki, confident et élève de Callimaque, suivait la bière en tête du cortège. Après lui venaient les docteurs de l'université; puis la foule — turba magna — des étudiants. Cette imposante assistance se dirigea vers l'église de la Sainte-Trinité, dernière demeure du fameux humaniste. Par testament, il faisait des legs au roi et au cardinal Frédéric auquel il laissait la sua carozza con quattro cavalli [1]); l'université n'était pas non plus oubliée dans ses libéralités. Il lui donnait une bassine d'argent avec aiguière pour l'usage domestique, et cent florins »pro aedificiis domus« [2]). Aussitôt les poètes humanistes, Polonais et étrangers, semèrent toutes les fleurs de leurs vers sur la tombe de celui qui, aux yeux de tous les lettrés du Nord, passait pour le maître planant au-dessus de la plèbe des savants, le dieu du nouvel évangile. Les humanistes cracoviens, si attristés déjà par le départ de Celtes, se sentaient maintenant orphelins et versaient d'abondantes larmes littéraires sur cette mort qui venait de les priver de leur chef. Arrêtons-nous un instant dans cette société désolée, et voyons quels en étaient

---

[1]) Ciampi, Bibliografia critica, I, 31.

[2]) Wiszniewski, Hist. lit. III, 453. Voir Arch. de l'univ. Cod. 69, p. 33.

les principaux membres. Ce sont eux qui, malgré les foudres de la réaction, malgré l'abolition des cours humanistes, devaient transmettre à l'avenir le dépôt sacré confié par les deux grands disparus.

Laurent Corvinus, quoique d'âge mûr, se déclara l'élève et le partisan de Celtes [1]). Il regrettait sans cesse le temps heureux passé au pied de la chaire de ce maître; il regrettait de n'avoir pas assez profité de ses doctes leçons. Laurent devait quitter Cracovie en 1494 pour se transporter en Silésie.

Il n'en fut pas de même d'un autre humaniste, disciple très actif, lui aussi, de Celtes, Jean Rhagius Sommerfeld, dit Aesticampianus, qui habita fort longtemps Cracovie. Il s'y mit très en vue; toutefois sa biographie est fort embrouillée, parce qu'il y avait alors dans la même ville un autre Jean Sommerfeld, plus âgé, dont les travaux furent peut-être moins importants, mais analogues à ceux du précédent; en sorte que l'on est assez embarrassé pour discerner ce qui appartient à l'un ou à l'autre de ces deux personnages. Les acta rectoralia et la liste des cours ne portent qu'un seul Jean Sommerfeld, le vieux. D'après le Liber diligentiarum, il professe dès 1487, à titre d'extraneus, et reste en fonctions jusqu'en 1501. C'était un de ces nombreux maîtres venus de l'occident, et alors fort nombreux à l'université jagellonienne. Il était originaire de Sommerfeld, en Lusace; de là l'épithète qu'il prit d'Aesticampianus, traduction latine du nom de cette localité [2]). En 1490, il devient collegiatus minor; en 1494, collegiatus major, et doyen des artistes dans l'hiver de 1494/5. Il enseigne Aristote, la dialectique, mais il fait aussi des incursions dans la rhétorique et la poétique nouvelles;

---

[1]) En 1501, il écrivit de Breslau à Celtes (Codex, Vienne 3448, p. 136): id temporis quo inter duros tecum vixi Sarmatas et in honestissimo alumnorum tuorum coetu.

[2]) Il explique ce surnom dans la Grammatica Petri Heliae (1499) p. LIIII.

il explique, en 1492, l'ouvrage De conficiendis epistolis d'Augustin Datus, élève de Philelphe; en outre, il s'occupe à plusieurs reprises (1493, 1499, 1501) du traité De modo epistolandi de François Niger, Vénitien de la fin du XV-e siècle. C'est-à-dire que les nouveautés avaient en lui un champion militant; et nous comprenons à présent pourquoi le poète Johannes Lupulus Bodmanensis, dans l'épitaphe de ce Jean Sommerfeld [1]), le loue d'avoir »dévoilé les mystères de la logique«, et en même temps d'avoir été la terreur des sophistes, autrement dit des dialecticiens à la manière du moyen âge,

Quemque sophistarum garrula turba times.

Les Acta rectoralia nous donnent des renseignements plus explicites. Dans ces actes figure un seul et unique Sommerfeld, exactement dans la même période de 1487 à 1501. Il s'intéresse beaucoup aux étudiants, spécialement aux Allemands auxquels il prête souvent de l'argent [2]); ce qui justifie amplement les éloges de l'Anglais Leonardus Coxus affirmant qu'Aesticampianus fut un protecteur et un éducateur de la jeunesse, presque sans second à l'université, »quantum vix alium eo tempore nostra mater habebat« [3]). En 1488, il est senior de la bursa Alemannorum [4]), récemment fondée; en 1492, il prend à ferme la bourse hongroise pour trois ans: cette bourse était alors, comme on le sait, le siège principal de l'élément allemand. Peu de temps après, il se tourna vers les études théologiques et devint bachelier en science sacrée. Ce fait témoigne de l'universalité de son savoir: aussi la postérité l'appela-t-elle indifféremment »prêtre des muses« et »traducteur de l'Ecriture Sainte«.

---

[1]) Dans le Modus Epistolandi de 1513.
[2]) Acta rect. nr. 1104, 1132, 1134, 1135, 1500, 1761.
[3]) Coxus, De laudibus Academiae Cracoviensis, 1518.
[4]) Acta rectoralia, n. 1192.

Ce Sommerfeld, après une existence bien remplie, mourut le 22 octobre 1501. En janvier de l'année suivante, ses exécuteurs testamentaires, Michel de Breslau et Jean, prêcheur allemand à l'église de Notre-Dame, recueillent sa succèssion [1]. La date de ce décès est une raison pér-emptoire pour le distinguer d'un autre Jean Sommerfeld, maître de Hutten et humaniste convaincu qui ne quitta ce monde qu'en 1520 [2].

Ce Jean Sommerfeld, le vieux, effroi des sophistes de Cracovie, se mêla aussi de littérature. En 1487, il fait des leçons sur Priscien; quelques années après il publie la Grammatica Petri Helie utilissima veri Prisciani imitatoris, avec un copieux commentaire à ce traité du savant parisien du XII-e siècle, fort en faveur au moyen âge. Jean Sommerfeld illustra les hexamètres du grammairien médiéval de notes abondantes dans lesquelles se révèle une vaste érudition et même la connaissance du grec [3]. Les exemples cités sont entremêlés d'indications sur les relations de l'auteur avec le cardinal Frédéric et Jean Baruchowski, archidiacre de ce dernier. Il célèbre fort chaleureusement le premier, en deux endroits (p. XLIX et LXXXIX), et il appelle le second son bienfaiteur [4]. Il dut donc être admis à la cour du cardinal et jouir des bonnes grâces de ce prélat.

Mais son Modus Epistolandi, petit recueil de modèles de lettres plates et insignifiantes, eut pourtant un succès considérable, attesté par de nombreuses éditions. Une

---

[1]) Acta rectoralia 1898, 1899, 1903, 1911.

[2]) Bauch, le premier, les distingue dans le Archiv für Litteraturgeschichte XII, 322.

[3]) Bauch l. c. 323.

[4]) p. CIIII: ut ego Joh. Aesticampianus sum cliens, Dnus vero Joh. Baruchinus artium et sacrorum canonum doctor, archidiaconus Crac. nostri ill. cardinalis Frederici olim praeceptor, meus patronus est... Magister Baruchowski, aurait donc été, comme on le voit, précepteur du jeune Jagellon.

grande admiration pour Callimaque, sa philosophie et son éloquence, perce à chaque page de ce traité qui, du reste, n'est supérieur en rien aux autres manuels d'épistolographie, si répandus à cette époque [1]). Nous avons encore de Sommerfeld un commentaire aux discours de Libanius, rhéteur grec, traduits en latin par François Zambeccari. En tête se trouve une épitre dédicatoire à Mathias Drzewicki, vice-chancelier de la couronne, par Sommerfeld, artium liberalium magister et sacrarum litterarum baccalarius, maioris collegii studii Cracoviensis collegiatus. L'éditeur y exprime sa vive reconnaissance à l'égard du grand protecteur des humanistes [2]). Il n'est donc pas étonnant qu'un homme si dévoué à Drzewicki n'ait pas ménagé son encens à Callimaque.

Tout considéré, ce Jean Sommerfeld, le vieux, dont la longue action à Cracovie se porta dans tant de directions, ne fut qu'un modéré respectueux des traditions non moins qu'accessible aux nouveautés, un savant consciencieux qui chercha à faire une place aux idées progressives dans la vieille organisation universitaire. Il s'était sans doute laissé gagner aux idées réformatrices par Celtes; aussi sacrifiait-il volontiers aux Muses, ce qui le fait appeler par Coxus »Musarum et Apollinis sacerdos«; mais ce même Coxus

---

[1]) Il ressort d'une note ajoutée à l'édition de Vietor (1515) par Rodolphe Agricola, que cet ouvrage est bien dû à Sommerfeld, le vieux, mort en 1501. Dans cette note, le fameux humaniste parle du grand savoir de Sommerfeld et il dit que Michel de Breslau l'a introduit dans la bibliothèque d'Aesticampianus. Ceci est d'autant plus vraisemblable que, comme on le sait, Michel fut l'exécuteur testamentaire de Jean.

[2]) Cet avant-propos est daté de mars 1504. De là une confusion qu'on ne peut expliquer que par une faute d'impression, puisque le collégial cracovien mourut en 1501. Il est probable que Drzewicki devint vice-chancelier la dernière année du règne d'Olbracht (1501). (Korytkowski. Les archevêques de Gniezno, II, 749). Les titres de l'éditeur ne permettent pas de songer à un autre Sommerfeld. Hain, Repertorium 10069, connaît une édition sans date.

le nomme parmi les dialecticiens, représentants disciplinae moralis et metaphysicae [1]).

L'homonyme du précédent fut un tout autre homme, beaucoup plus remuant, plus passionné, plus célèbre. Après avoir passé quelque temps à Cracovie, il parcourut l'Allemagne, soulevant sous pas des discussions et des orages. C'est un des noms fameux de l'époque, nom souvent répété dans les batailles livrées par l'humanisme à ses débuts.

Jean Rak, ou Jean Rhagius Aesticampianus, naquit à Sommerfeld, en Lusace, en 1457, et sa vie tourmentée se prolongea fort avant dans le XVI-e siècle. C'est le type accompli et éclatant de l'humaniste missionnaire; il en a toutes les qualités, tous les défauts. Le futur maître de Hutten et de tant d'hommes éminents de cette époque vint, comme beaucoup d'autres, à Cracovie, en quête de savoir. Nous ne saurions préciser à quel moment il y arriva. Il s'y trouvait sans aucun doute conjointement avec Celtes, c'est-à-dire en 1490; il séjourna ensuite quelque temps en Pologne et entretint avec son cher maître une fort curieuse correspondance, dans laquelle il mande à Celtes une foule de détails sur la vié mondaine et intellectuelle à Cracovie [2]). Ces lettres constituent un document

---

[1]) Dans le codex de Celtes, Vienne n. 3448, nous lisons une lettre adressée au maître par Marcus Rustinimicus. Il y rapporte l'épitaphe versifiée en l'honueur de Callimaque, et dit de l'auteur: vir ornatissimus divinarum humanarumque rerum peritissimus, sapientissimus sacrarum litterarum interpres in illius memoriam conflavit, Johannes Esticampianus dictus, qui et tibi notissimus et amicus familiarissimus... Cela se rapporte certainement à Sommerfeld, le vieux, théologien cracovien. Il aurait donc été l'ami de Celtes, lui, l'auteur de l'épitaphe de Callimaque (attribuée aussi à Bernardino Gallo, Zeissberg, Die poln. Geschichtsschreibung, 379). Rhagius, dans le Cod. de Celtes, 105 a, cite cette épitaphe, mais ne s'en dit pas l'auteur. Et il n'est pas admissible que Rustimicus, qui était à Cracovie d'où il écrivit cette lettre en 1500, ait confondu les deux Sommerfeld, ainsi que le suppose Bauch, l. c. 327.

[2]) Ces lettres continuent après le séjour à Cracovie; ce Sommerfeld, s'étant rendu en Italie en 1499, écrit de Bologne en 1500,

du plus haut intérêt pour l'histoire de la civilisation de cette période. Sommerfeld, de même que Corvinus, prit place parmi le »honestissimus alumnorum coetus« l'auditoire de Celtes, dont parle celui-ci dans une de ses lettres; plus enthousiaste que son condisciple, Sommerfeld épuise les plus flatteuses hyperboles pour exprimer l'admiration qu'il ressent pour le savoir, l'éloquence, le charme de Celtes; il écrit très sérieusement à propos de la mission de ce dernier: numen coelitus demissum, quod ignorantiam propulsaret[1]). Il est probable que, n'ayant aucun grade, Sommerfeld n'occupa jamais à Cracovie aucun poste officiel parmi les »sophistes«. Nonobstant, il fut en rapports étroits avec l'université, puisqu'il y fréquenta, qu'il s'intéressa au développement de l'institution, »nostrum gymnasium«, dit-il. Vraisemblablement aussi il fit des cours à Cracovie, en dehors de l'université, soit dans les bourses, soit ailleurs. Erasme Beck, de Cracovie, fut son élève. Ce Beck est à Vienne en 1499; de 1500 à 1503, il enseigne à Cracovie, surtout les auteurs classiques, Cicéron, Virgile, Ovide et Sénèque. Mais, selon la coûtume humaniste, il ne péchait pas par trop de régularité dans ses cours. C'était cependant un homme d'un talent fort remarquable, s'il faut en croire Coxus qui dans son De laudibus Crac. acad. affirme que Beck joignait l'éloquence à la sagesse, égalant, là, Politien, ici, dépassant Ficinus.

Sommerfeld poursuivit de ses lettres ce disciple qui était venu à Vienne écouter les leçons de Celtes. Il faisait en même temps part à Celtes de ses impressions cracoviennes, et lui envoyait ses voeux affectueux et littéraires. En retour Celtes adresse à Cracovie des compositions qu'il charge Sommerfeld de distribuer parmi les jeunes gens et les savants. Celui-ci cherche évidemment à gagner

---

puis, de retour en Allemagne, d'Oppenheim, en 1502, avant de se fixer à Mayence.

[1]) Codex bibl. Caes. Viennensis 3448, p. 107 a.

l'estime du maître; il le prie de lui faire tenir des livres, Tacite, un Plaute correct; il se plaint de ne pas avoir Homère. Sommerfeld semble donc avoir voulu continuer à Cracovie ce dont Celtes avait jeté les fondements. Néanmoins, du fond de la Sarmatie, il gémit, il tend les bras vers le divin messager, envoyé du ciel pour confondre l'ignorance, et il lui écrit, en 1499 [1]): elle n'est plus florissante, notre école, comme lorsque vous étiez ici. Ces pleurs versés sur l'âge d'or évanoui, témoignent de la détresse où se trouvait l'humanisme à Cracovie dans les dix dernières années du XV-e siècle. Il paraît qu'à l'exemple de Celtes, Sommerfeld chassait les soucis par des amourettes: la dame de ses pensées était Hasa Stentzl Schwartzynne [2]) qu'il eut la douleur de voir mourir en 1497 [3]). Deux ans après, le jeune Sommerfeld fuyait Cracovie et courait vers l'Italie, berceau de la Renaissance. Il était accompagné dans ce voyage par Vincent Lang de Freystadt, en Silésie, Vincentius Longinus Eleutherius en humanisme, qui, en 1491, s'était sans doute inscrit à l'université de Cracovie, et avait été un des plus fervents amis de Celtes [4]). Sommerfeld quittait Cracovie, degoûté de vivre parmi les Sarmates, et désireux du reste de se livrer à cette fièvre d'action qui désormais l'embrasa jusqu'à sa mort. Il serait trop long d'accompagner partout cet infatigable aventurier; notons seulement qu'il commence en 1501 ses excursions en Allemagne; nous le retrouvons ensuite à Bâle; en 1507, il court de Francfort sur l'Oder à Leipzig, pour y rejoindre son élève Hutten [5]). Le séjour

---

[1]) Cod. Vienne 105 a.

[2]) Dans le Modus epistolandi d'Ursinus on lit une correspondance amoureuse échangée entre l'auteur et Blanca, virgo formosissima, »ex clarissima Nigrorum familia«.

[3]) Cod. Vienne 86 a, 92 b.

[4]) Voir Bauch dans Zeitschrift des Vereins für Gesch. Schlesiens Bd. 31 (1897), p. 123.

[5]) Son action est vivement mise en lumière par ses Epigram-

qu'il fit dans cette ville dut prendre fin en 1511, à cause d'une violente querelle avec »les sophistes« de l'université. Comme Celtes maudissant et abandonnant ces universités hostiles, il s'éloigna de Leipzig en fulminant contre ses persécuteurs une virulente diatribe [1]). Nous lisons aussi dans les Epistolae obscurorum virorum des attaques fielleuses contre ces mêmes adversaires, et il est fort possible qu'elles aient été rédigées par Sommerfeld lui-même [2]) Très souvent, en réponse à ses ennemis, il faisait sonner haut ses services: il faut en effet reconnaître qu'il fut un des pionniers les plus ardents de la propagation du classicisme antique; c'est lui qui, le premier, fit connaître Pline en Allemagne. Malgré ces mérites, les universités lui fermaient leurs portes, et Cologne, comme Leipzig, lui refusa une salle de cours. Enfin après bien des déboires et des épreuves, il trouva, en 1517, un port assuré à l'université de Wittemberg, où il passa ses derniers jours dans l'amitié de Mélanchthon et de Luther. Il y mourut en 1520 [3]).

C'est donc à Cracovie que s'instruisit et fit ses premiers pas cet humaniste, l'un des plus militants, l'un des plus irréductibles. L'atmosphère de cette ville, en effet, dut être assez favorable aux personnalités de cette trempe, même après le départ de Celtes; et si les modérés, comme Jean d'Oswiecim Sacranus et Jean de Glogow, firent opposition aux menées radicales et bruyantes ce ne fut que pour préserver l'université, sans empêcher ces manifestations de

---

mata, publiés à Leipzig en 1507; nous avons eu en mains l'exemplaire de la bibl. univ. de Breslau.

[1]) Bauch, Archiv für Litteraturgeschichte 13, 1. Comparez Otto Clemen, Neue Jahrbücher für das klass. Alterthum II Jahrg., 3 u. 4 Bdes, 4 Heft, p. 236.

[2]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 95.

[3]) Son passage à Cracovie n'est pas suffisamment connu et vaudrait qu'on y consacrât une monographie particulière. Tout ce qu'on en sait permet de penser, ainsi que nous l'avons dit, qu'il n'y occupa aucune chaire, et que les indications des Actes universitaires ont trait à l'autre Sommerfeld, le vieux.

se produire ailleurs, d'y gagner des adhérents. Le vieil ordre de choses devait s'effacer devant les juvéniles audaces: les nouveautés avaient pour elles l'attrait de la fraîcheur et une vitalité triomphante à opposer à la caducité des méthodes révolues. De 1490 à 1500, les élèves étrangers affluent à Cracovie; il en vient de la Bavière, de la Souabe, de la Franconie surtout, de la Suisse même. Il y eut alors, comme nous l'avons dit, quelques années stériles compensées bientôt par des années fécondes. C'est à ce moment, en 1491, que s'inscrivit à l'université Nicolas Copernic. Nous en reparlerons. Consacrons en attendant quelques lignes à ces nouveaux venus à Cracovie pour y chercher ou y apporter la lumière. Aussitôt après le départ de Celtes, arriva en Pologne un jeune homme qui pouvait rivaliser en impétuosité avec Sommerfeld, le jeune, et qui prit place parmi les humanistes les plus décidés, les plus ardents. Le fameux Henry Bebel, futur professeur à l'université de Tubingen (à partir de 1497), parut à Cracovie en 1492, et s'y inscrivit sans doute dans le registre matricule universitaire en 1493 [1]). Il fut l'élève de Corvinus dont il adopta les idées sur la correction du latin, idées que plus tard il soutint avec un acharnement bien éloigné de la manière de son professeur. Cependant dès 1492, il étudie et il écrit; il date ses premiers essais poétiques du gymnase cracovien:

Sarmata me vidit prima lusisse camena.

Mais au climat de Cracovie il contracta la fièvre; au milieu de ses souffrances, il chante le rossignol, il se console avec Bacchus, »médecin des chagrins«, auquel sa jeune inspiration consacre une ode saphique. Dans des réunions de joyeux compères, étaient racontées de plaisantes anec-

---

[1]) Album studiosorum 1493: Henricus Ebelli de Tangiresmendesz, dioec. Halberstatensis. Quel est ce nom de localité, certainement estropié? Bursian dans Geschichte der class. Philologie 140, parle d'Henry Bebel.

dotes que Bebel recueillait et qui devaient prendre place dans ses facéties. C'est là qu'il entendit le dicton connu sur les ponts polonais: Pons Polonicus, monachus Bohemicus, Suevica monialis, miles Australis, Italorum devotio et Alemannorum ieiunia, haec omnia fabam valent. Ce proverbe, comme on le voit, a de vieux parchemins. Dans ces assemblées, on essayait de caractériser les nations; à propos de quoi, on riait de la superstition et du penchant au vol des Polonais. Toutefois, Bebel racontant plus tard ces souvenirs, ajoute, plein de reconnaissance pour Cracovie et la Pologne, qu'il ne voudrait pourtant pas être injuste pour ce peuple chrétien et probe (nolim tamen serio quidquam inhonestius de illa natione dicere, honesta sane et proba [1]).

Nous ne saurions préciser la durée de son séjour à Cracovie [2]); il est néanmoins probable qu'elle fut de deux ans. Par la suite Bebel se rendit célèbre en Allemagne où il contribua puissamment à restaurer et à répandre la connaissance de la langue et de la littérature latines [3]). C'est ainsi qu'à Cracovie s'exercèrent à leurs luttes futures les deux athlètes de l'humanisme, les plus vaillants peut-être de l'Allemagne, Bebel et Aesticampianus.

Presque en même temps que Bebel, dans l'été de 1493, se mit au nombre des écoliers cracoviens un jeune homme qui devait se faire un nom dans l'historiographie. Il est inscrit dans le registre sous la désignation de Valerius Vilhelmi de Rothwyla dioec. Const.; en 1495, il est promu bachelier [4]). Après avoir acquis une instruction soi-

---

[1]) Facetiarum libri (ed. 1544) et dans les Opuscula Bebeliana (1514).

[2]) Nous n'avons pu découvrir les documents sur lesquels s'appuie Wiszniewski, Hist. lit. III, 322, pour assurer qu'il se montra encore à Cracovie en 1495.

[3]) Voir Paulsen, Geschichte des gel. Unterrichts I, 138 et Reichling, Alexander de Villa Dei.

[4]) Muczkowski, Liber Promot. 120.

gnée, il devint un des meilleurs chroniqueurs de la Suisse. Anselme Valerius remplissait, en 1505, les fonctions de schulmeister; puis, vers 1520, celles de médecin municipal à Berne. Sa chronique de la ville de Berne, des origines de la cité à l'année 1526, frappe par la variété des aperçus et la largeur des horizons. L'auteur joua en outre un rôle marquant dans la réforme suisse.

Quelques années après vint à Cracovie un étudiant qui allait, lui aussi, se rendre fameux en Occident, comme historien. Nous lisons en effet dans la métrique universitaire, au semestre d'été 1501, l'inscription de Johannes Petri de Habensberg, c'est-à-dire Turmair ou Aventinus, surnommé l'Hérodote bavarois. Il avait précédemment étudié à Ingolstadt; puis, en 1497, à la suite de Celtes, s'était rendu à Vienne. La renommée de Cracovie pour les études mathématiques l'avait décidé à visiter la Pologne. Passionné pour la science, il fut un des chefs de la réforme. Ses tendances humanistes se manifestaient dans l'innocente manie d'affubler les modernes de noms latinisés [1]). A Cracovie, où il passa dix mois, il dut sans doute acquérir le germe de bien des idées qui plus tard allaient s'épanouir dans son oeuvre considérable.

Cracovie n'avait donc rien perdu de son attrait, après le départ de Celtes; l'humanisme, il est vrai, y avait vu pâlir son étoile; mais l'université gardait toujours sa répu-

---

[1]) Voir Turmair's Sämmtliche Werke (Munich) I (1881) p. IV et XLIII; au sujet de Cracovie p. 658. Aventinus, très épris aussi de musique, rencontra peut-être à Cracovie le musicien Henry Fink qui, en 1492, écrit de Vienne à Celtes (Cod. Vienne, 3448, p. 14), qu'il a quitté la Sarmatie. Il se trouva sans doute pour la première fois en Pologne conjointement avec Celtes. Coxus néanmoins dit de lui (De laudibus acad. Crac.) qu'il était maître de musique de la chapelle royale, sous Olbracht et Alexandre. Voir Reissmann, Ill. Geschichte der deutschen Musik (1880), p. 161. Il y a probablement erreur de date, et même de fait, dans ce passage des Vitae Germanorum auctore Melchiore Adamo Silesio Francof. 1615. Vol. I, p. 76: Aventinus... a. 1507 grammaticam graecam Cracoviae publice docuit.

tation méritée. Les luttes entre les dialecticiens et les poètes y amenaient de tous côtés élèves et savants qu'y retenaient aussi les études mathématiques si florissantes alors. L'école jagellonienne pouvait avec orgueil contempler son passé déjà centenaire, et sur le seuil du nouveau siècle, le concours des plus heureuses circonstances semblait lui promettre un essor toujours ascendant vers l'avenir.

VIII.

Débuts du XVI-e siècle. — Mort d'Olbracht, Alexandre roi. — Ses rapports avec l'université. — Projets de création d'une université à Breslau. — Règne de Sigismond-le-Vieux. — Transformation humaniste des universités au commencement du XVI-e siècle. — Lutte avec le Doctrinale d'Alexandre. — Elégance est le mot d'ordre des humanistes. — Amélioration des cours de grammaire à Cracovie. — Modi epistolandi cracoviens. — Bernard Feyge. — Jean Ursinus. — Jean Sommerfeld. — Jean d'Oswiecim. — Stanislas Biel. — Stanislas de Lowicz. — Luc de Nowemiasto. — Auctores et artes. — Les classiques à Cracovie. — On les étudie tous les jours davantage au commencement du XVI-e siècle.

En 1501, ferma les yeux Jean Olbracht, le roi bien aimé des humanistes, en lequel tout ce qui était impatient de progrès, tout ce qui s'élançait en avant avait placé ses plus grandes espérances. Le tombeau de ce monarque au château du Wawel est bien le monument qui convenait à cette personnalité échappant au moyen âge et présentant une foule de traits propres à l'esprit des temps nouveaux. Ce mausolée, l'un des plus magnifiques exemplaires en Pologne de l'art de la renaissance au berceau [1]), nous représente l'image du roi, conçue dans le style gothique et encadrée d'une niche renaissance. Quand on considère cette statue, les merveilles ultérieures de notre âge d'or se retracent à la pensée: ce cénotaphe appelle la chapelle de Sigismond, les strophes ailées de Kochanowski; il sem-

---

[1]) Edifié peu après 1501. Voir Kopera (Przegląd Polski. Revue Polonaise, Octobre 1895, p. 22).

ble qu'au seuil de l'arcade de cette sépulture, les Muses et les Grâces antiques, ces filles du Midi, se sont enfin acclimatées dans le Nord. Le court règne du successeur d'Olbracht, Alexandre, a laissé moins de traces dans l'histoire de notre civilisation. Ce prince, au cerveau plus étroit, eut toujours les regards tournés vers l'Orient. Malgré ses relations avec Brudzewski qui fut quelque temps son hôte, avec Sacranus, malgré son affection toute particulière pour Erasme Ciołek, il passa presque sans exercer aucune action sur le développement intellectuel du pays; car, comme le dit Wapowski, »dotibus ingenii non admodum praestabat« [1]). A l'exemple de ses prédecesseurs, il confirme par un acte particulier tous les privilèges de l'université [2]). Il rendit en outre à l'école un service plutôt négatif. De même que les Teutoniques au XIV-e siècle, peu après la fondation casimirienne, formèrent le dessein de fonder un studium à Chełmno, on résolut, en 1505, d'ouvrir une nouvelle école à Breslau. Cette université, établie dans la Silésie voisine, eût sans aucun doute privé Cracovie des nombreux étudiants que lui envoyait cette province, eût même affaibli jusqu'à une certaine mesure la force attractive que Cracovie avait pour l'Occident, et fait passer l'université jagellonienne au rang d'école locale, régionale, comme cela devait d'ailleurs arriver au cours du XVI-e siècle. Ce danger imminent fut cependant pour un moment écarté. Le roi Ladislas Jagellon de Hongrie avait déjà accordé un privilège d'érection [3]): l'évêque de Breslau devait être

---

[1]) Scriptores rerum pol. II, 70.

[2]) Archives de l'univ. n. 12522. Cet acte spécifie, entre autres, que l'université perçoit les péages (pontalia) à Przedborz et à Boszczyn. Le péage du pont de Przedborz sur la Pilica appartenait à la chancellerie de Lenczyca et avec ce bénéfice était passé à l'université. Voir Długosz, Lib. Benef. I, 509: In Przedbor... habuit et habet cancellaria Lanciciensis theloneum integrum... quod nunc percipiunt magistri beneficiati ecclesiae S. Floriani, in quo a quolibet curru... Voir aussi Wierzbowski, Matériaux pour l'hist. de la lit. pol. 1900, p. 12 et 13.

[3]) Réimprimé par Kaufmann dans Gesch. der d. Univ. II, 565.

chancelier, et Jean Turzo, ancien recteur de Cracovie, en 1498, vice-chancelier de la future institution. Néanmoins le projet contrecarré, dit-on, par les Polonais, n'aboutit pas. Le roi Alexandre en effet fit parvenir à Rome les opinions des maîtres cracoviens absolument opposées à la création d'une école rivale à Breslau, en conséquence de quoi le pape en suspendit l'érection... erectionem inhibuit, comme s'exprime Miechowita [1]).

Le long règne de Sigismond succéda à l'éphémère passage sur le trône d'Alexandre. Nous ne nous arrêterons pas à exposer en détail les événements qui remplirent cette période, ni même tous ceux qui ont trait aux rapports du souverain avec l'université. L'école jagellonienne traversa alors une crise intérieure, non tant au point de vue des programmes qui s'étaient déjà profondément modifiés, qu'à celui de l'importance de l'institution dans le monde. Cette importance sans contredit subit alors un amoindrissement dont nous allons essayer de montrer les causes.

Au commencement du XVI-e siècle, dans beaucoup d'universités du Nord se livra la dernière bataille entre le moyen âge et les temps modernes. Vienne précéda toutes les autres dans la voie révolutionnaire; en 1499, en effet, elle introduisit des réformes absolument humanistes à la faculté des arts. Les autres écoles ne s'engagèrent dans cette voie que plus tard, et la date de 1520 marque le moment décisif de cette évolution en Allemagne. Leipzig change son plan d'études en 1519, Wittenberg, en 1519/20, Rostock, en 1520, Greifswald, Heidelberg, en 1521.

Nous avons déjà examiné les principaux points en litige. C'était avant tout au latin médiéval et aux manuels à l'aide desquels il était enseigné qu'on avait déclaré la guerre. Les traductions d'Aristote généralement en usage étaient écrites en une langue monstrueuse, et cette même langue, souillée d'innombrables barbarismes, était aussi

---

[1]) IV, 85.

celle qui retentissait dans les salles de cours. On accusa tout d'abord de cette corruption les grammaires usitées jusqu'alors. Alexandre de Villa Dei avait régné sans contestation pendant tout le moyen âge; c'est dans son Doctrinale que les élèves puisaient les principes du latin. Le livre primitif était déjà fort défectueux; mais les additions dont on l'avait surchargé le rendaient encore plus impropre à l'enseignement. Les commentateurs d'Alexandre en effet avaient ajouté au premier texte versifié un énorme fatras de notes, obscurcies par toutes les subtilités de la philosophie scolastique. Elles provenaient en grande partie, ces annotations, des livres de modis significandi, où les auteurs du moyen âge consignaient leurs essais sur la philosophie du langage. Ces auteurs, appelés »Modistae«, et à leur tête l'ancêtre Scot, se partageaient avec Alexandre la domination sur les écoles du moyen âge dans l'enseignement du latin et cultivaient ce qu'on a appelé la »grammatica speculativa«. Voici que, vers le milieu du XV-e siècle, Laurentius Valla, avec ses »Elegantiae linguae latinae«, jette le gant à ces méthodes vénérées et appelle au secours du latin menacé tous les amis du trop oublié classicisme. Mais ce ne fut qu'à la fin du XV-e et au commencement du XVI-e siècle que les grammairiens italiens, Sulpicius Verulanus, Nicolaus Perotti, Antonius Mancinellus, Pilades de Brescia et quelques autres s'élevèrent avec énergie contre le fameux Doctrinale. On eût dit qu'ils s'étaient conjurés pour renverser la pernicieuse autorité d'Alexandre, pour détrôner ce »barbare« et l'exiler des écoles. En Allemagne, les »Modistae« furent d'abord vivement pris à partie par Alexandre Hegius, en 1486; puis, plus tard, Bebel dirigea la campagne contre Alexandre et recommanda d'adopter à la place de ce traité méprisable les livres des grammairiens italiens, ou bien les manuels d'Henrichmann et de Brassicanus, ses disciples [1]. Dans le feu

[1] Voir Reichling: Das Doctrinale des Alexander (Berlin, 1893),

de la mêlée, le nom d'Alexandre devint la marque de l'ignorance, de la routine, de la grossièreté contre lesquelles toute arme, même la plus envenimée, était permise.

Et parce que les humanistes attachaient le plus haut prix à la beauté de la forme, ils multiplièrent les productions oratoires et poétiques, dans le but de retrouver la splendeur de la langue antique, de s'enivrer de son harmonie, et de faire partager à tous leur ivresse; aussi ne se contentèrent-ils pas de publier des grammaires; ils y joignirent des recueils de pièces d'éloquence, dignes d'être imitées. De là cette littérature prodigieusement riche, ces traités de grammaire, de rhétorique, de prosodie, d'épistolographie, auxquels les plus éminents parmi les humanistes ne dédaignèrent pas d'apporter leur contribution [1]). Elegantiae, avait intitulé son ouvrage Laurentius Valla; et les élégances furent dès lors le mot magique au nom duquel se livrèrent tous les combats. Les chrestomathies de discours réellement prononcés, ou composés arbitrairement, se mirent à pulluler; et en Pologne, Jean Sacranus se distingua tout particulièrement dans ce genre de pastiches. Puis ce fut une abondante éclosion de »Conversations latines«, comme le Latynum ydeoma de Laurent Corvinus, en 1503, et les fameux Colloques d'Erasme; le même Corvinus dédie, en 1496, aux écoliers cracoviens sa Carminum structura, manuel de versification. Rappelons enfin ces nombreux guides épistolaires, recueils de lettres pour toutes les circonstances de la vie.

La correspondance se prêtait d'ailleurs parfaitement à ces prouesses de style; et dès l'aurore de l'humanisme à Cracovie, avec Zbigniew Oleśnicki, on s'y appliqua avec une noble émulation. C'était pour les humanistes, sans cesse par monts et par vaux, sans cesse implorant des

---

surtout le chapitre: Der Kampf um das Doctrinale, p. LXXXIII et suiv. Voir aussi Bömer: Die latein. Schülergespräche der Humanisten. Berlin 1897, surtout p. 39.

[1]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, p. 59.

secours ou rédigeant des remerciements, un instrument à employer chaque jour. En outre les intérêts embrassaient des espaces de plus en plus grands, la lettre leur servait d'intermédiaire et supprimait les distances; elle transmettait les éloges et le blâme, l'apologie ou l'invective; elle jouait en un mot le rôle dont la presse la déposséda depuis. Les Modi epistolandi fournissaient à ces échanges des modèles tout prêts; aussi à partir de la fin du XV-e siècle les vit-on se multiplier sans merci, encombrer la production littéraire du temps.

Comment les courants nouveaux furent-ils accueillis, comment agirent-ils à Cracovie? Ici, comme à peu près partout au moyen âge, Alexandre de Villa Dei régnait souverainement; et à la fin du XV-e siècle, nous voyons deux et quelquefois trois cours qui lui sont consacrés dans un seul semestre; on le rencontre même dans la liste des leçons en 1533; nous ne citerons comme témoignage de la popularité dont jouissait ce livre que les éditions qu'on en imprima alors à Cracovie à l'usage des écoles; il y en eut une en 1500, une autre en 1504, une troisième en 1510, une dernière enfin en 1517[1]). Jean de Glogow enseignait la Secunda Pars, c'est-à-dire la syntaxe qui se maintint encore assez longtemps en faveur. Cependant, à côté de cette grammaire, surgissent çà et là dans les listes de cours des traités conçus sur un plan nouveau, et certainement déjà fort répandus en dehors de l'université. Mancinellus fait le sujet d'un cours à la grande école en 1511, Valla, en 1512 et 1513, Heinrichmann, en 1513, Pylades, en 1516; bientôt après Nicolas Perottus. Telles furent les étapes de la réaction contre le tout puissant Alexandre. De meilleure heure encore les maîtres cracoviens annoncent des leçons sur l'élégance, autrement dit sur les nouveaux manuels de l'art oratoire. Dès 1492, et pendant les années suivantes, nous voyons un cours sur le De confi-

---

[1]) Reichling l. c. XLVIII et LXVIII.

ciendis epistolis d'Augustin Datus, élève de Philelphe. En 1493, et à partir de 1498, pendant une longue suite de semestres, le De modo epistolandi de François Niger, composé à la fin même de ce siècle, est expliqué par les professeurs de l'école jagellonienne. Les lettres de François Philelphe ont le même honneur en 1501, 1502 et plus tard. Ces lettres eurent même alors plusieurs éditions à Cracovie où elles sont la lecture favorite des élèves. Maîtres et écoliers se préoccupaient donc à un haut degré des élégances nouvelles.

D'ailleurs à Cracovie même parurent à ce moment plusieurs guides épistolaires. Le premier fut sans doute celui de Bernard Feyge ou Caricinus (carica signifie figue sèche) de Breslau. En 1500, cet écrivain publie à Leipzig un recueil de lettres en tous genres, suppliques, remerciements, billets doux, ètc., sous le titre de: Epistolae exemplares communiores magistri Bernardini Feyge alias Caricini de Wratislavia, in studio communi Cracoviensi scriptae, 1500. L'auteur avait fait ses études à Cracovie: il y obtint en 1499 la maîtrise, et à partir de cette année jusqu'en 1502, il y expliqua Boëce et les lettres de François Niger, en qualité d'extraneus. Les modèles composés par ce Caricinus sont excessivement intéressants. Malgré la fiction en effet, la vie réelle, quotidienne, se fait jour à chaque instant à travers la composition imaginative, en sorte que nous avons ici un curieux tableau des moeurs et des coûtumes du temps. Il y est parlé de la déroute en Bukowine, de la légation turque à Cracovie, sous Jean Olbracht; on y décrit la Silésie: Breslau et Jean Haunolt, bourgeois de cette ville, le même que Sommerfeld avait déjà célébré, y sont comblés de chaleureux éloges. Cracovie n'y est pas moins bien traité. L'auteur en vante les »puellae mira venustate«; il raconte des promenades à Mogiła — splendidissima Mogillae arva amoenissimo micantia coenobio — où l'on buvait du lait délicieux, où l'on s'aspergeait de ce même lait, où l'on se fustigeait avec des orties. Dans une

autre lettre il fait des reproches à un étudiant de Cracovie, pilier de taverne, qui ne fréquente que rarement les leçons, et, bambalionum more, c'est-à-dire, en vrai débauché, passe son temps avec des filles, mettant en gage ses codex chez les Juifs. Sans doute ce sont des souvenirs personnels qui ont inspiré le récit de ces excursions à Mogiła, si frappant de verve et de vérité.

Fort semblable au précédent et présentant beaucoup de traits communs, un autre recueil de lettres fut aussi publié alors à Cracovie par Jean Ursinus (Ber), l'humaniste militant qui tint une place si considérable dans le mouvement des esprits et dans la vie sociale de l'époque. Pendant son séjour en Italie, il fut d'abord un des disciples de Pomponius Laetus; puis il continua ses études à Padoue. Plus tard, par une lettre de 1493, il offre à Callimaque et au cardinal Frédéric ce fruit de ses jeunes efforts... laborum primitias, où se révèlent les vastes connaissances et les nombreuses relations du savant, et où la vivacité de la pensée et du style enchante le lecteur. Parmi les publications analogues, le livre d'Ursinus tient certainement un rang fort élevé. Nous n'en dirons pas autant du Modus epistolandi de Sommerfeld dont la première édition est probablement de 1510 [1]). C'est une série de lettres, la plupart supposées, sans vie et sans réalité.

C'est aussi malheureusement la même critique que nous devons infliger à une troisième collection de lettres, due à Jean d'Oswiecim Sacranus, et imprimée, pour la première fois, sans doute vers 1506/7 [2]). Sacranus, élève de Philelphe, avait été pourtant à bonne école, et Stanislas de Łowicz dans une édition des lettres de Jean-publiée en 1520, l'appelle Musarum dux, magister et antesignanus; néanmoins ces Muses de Sacranus sont ici affublées d'une défroque toute moyenageuse. Le moyen âge

[1]) Estreicher. La Bibliog. assigne à cette édition la date de 1510; nous ne connaissons que l'édition de 1513.

[2]) Estreicher dans sa Bibliographie adopte la date de 1507.

y transperce aussi dans les règles rédigées à la manière scolastique, et dans le style fort éloigné de la limpidité de celui de Cicéron. Toutefois le Modus epistolandi de Sacranus, encore du vivant de l'auteur, fut admis à l'université de Cracovie: Jean de Szamotuly l'explique en 1506; en 1520, Stanislas de Łowicz, disciple zélé et éditeur des ouvrages de Jean d'Oswiecim, en fait l'objet de son cours. Le même honneur allait être décerné aux lettres d'Ursinus. En 1522, Jean de Piotrkow, après des leçons toutes médiévales sur Aristote, passa aux épîtres d'Ursinus, certainement à la grande joie de ses élèves et à la sienne.

Si Sacranus, malgré ses penchants et ses fonctions théologiques, ne fut pas avare d'encens aux divinités du jour, un autre maître cracovien, Stanislas Biel de Nowemiasto, près de Przemyśl, sacrifia aussi aux mêmes autels. Un humaniste dont nous avons parlé, Stanislas de Łowicz se proposait plus tard comme idéal la »facundia« de Sacranus et l'élégance de Biel. Ce dernier maître, après avoir traversé les écoles de Cologne, Leipzig et Francfort, figure dans la liste des leçons des artistes de 1487 à 1509, sous le pseudonyme d'Albinus. Il avait obtenu la maîtrise en 1485. De 1487 à 1489, il explique les Bucoliques, l'Enéide, Ovide; plus tard il s'occupe principalement d'Aristote. En 1502, il obtient le doctorat en théologie. A partir de 1509 jusqu'en 1532, il est recteur à dix reprises différentes. Il ne cessa jamais de s'intéresser aux studia politiora, ainsi qu'en témoignent ses Exordia epistolarum de 1512/13 [1]). Après une fort longue carrière, il mourut en 1541 seulement, vénérable »Abraham universitatis« [2]).

Des maîtres jeunes et ardents suivirent ces anciens dans la route timidement ouverte. L'un des plus remarquables fut Stanislas de Łowicz, humaniste fort actif à l'uni-

[1]) Nous ne connaissons ce livre que par la mention qu'en fait la Bibliographie; il n'existe dans aucune des grandes bibliothèques publiques.

[2]) Voir Wisłocki, Incunabula, p. 75.

versité, entre 1517 et 1540. En 1512, il publie les Epistolae familiares de Philelphe et dédie cette publication à Erasme Ciołek, Mécène de l'humanisme; en 1520, il donne au public le Modus de son maître aimé Sacranus; enfin, en 1521, il écrit lui-même un traité De arte componendi epistolas, avec une préface pleine de vivacité et d'intérêt, sur laquelle nous reviendrons. Il possédait le titre de docteur en médecine, mais jusqu'à sa mort, en 1540, il ne sortit pas du collegium minus. Luc de Nowemiasto, disciple et héritier des idées de Biel, paraît passagèrement à la faculté des artistes en 1521/22. Il publie en 1522 à Cracovie une Compendiosa in modum construendarum epistolarum manuductio, dans laquelle il célèbre son maître et compatriote, tout en se plaignant de la »langue gothique«, c'est-à-dire du latin incorrect employé par ses élèves. Un poète suisse, Faber y ajouta une pièce de vers à la gloire de Stanislas Biel qui, après avoir élargi ses connaissances en Italie et en Allemagne, les répand à présent en Pologne [1]).

Dans l'avant-propos de son vaste ouvrage, Długosz parle du goût délicat de ses contemporains à qui la grâce italienne seule peut complaire; il est cependant certain que ces fervents du nitor Italicus, n'étaient qu'en infime minorité au temps du grand historien. Au XV-e siècle en effet, Kadłubek ne passait-il pas encore pour un styliste consommé, digne d'être proposé en exemple pour l'étude du latin? On était loin maintenant de se contenter de si peu; avec le temps les exigences avaient grandi et les modi epistolandi réprouvaient les modi du moyen âge, les modi significandi, hérissés de subtilités ad mentem Scoti.

En définitive pourtant, si l'on se proposaient le retour à une exacte et pure latinité, on avait pour y par-

---

[1]) Ce Luc enseigna peu de temps à Cracovie. Dans le Lib. prom. p. 165, son nom est suivi de la note: uxorem duxit Sandomiriae, notarius Lublinensis.

venir un moyen beaucoup plus efficace: la lecture et l'étude directe des auteurs anciens, un peu trop mis de côté autrefois, et que l'imprimerie rendait alors accessibles à un large public. Sans doute la lutte contre Alexandre et sa grammaire était indispensable pour déblayer des ronces et des broussailles qui obstruaient l'entrée du Paradis perdu vers lequel tendaient tous les désirs, tous les rêves des humanistes. Cette apre besogne exécutée, il fallait maintenant pénétrer dans ce sanctuaire des sons et des couleurs et s'efforcer de s'en inspirer, de les imiter, de les reproduire dans des manuels. Les programmes universitaires jusque là en vigueur ne laissaient guère de place à une telle tentative. Aristote et les études scolastiques exigées pour les examens prenaient presque tout le temps des élèves. Les maîtres de l'enseignement supérieur ne s'occupaient du reste que de cela. Les collégiaux minores, chargés des leçons de grammaire et d'éloquence, pouvaient donc seuls de temps à autre les baser, ces leçons, sur les classiques; enfin les extranei, jeunes surnuméraires, pour ainsi dire, à l'université, avaient surtout le loisir de parler des auteurs anciens.

Ce furent aussi ces derniers qui, au nom des auctores, menèrent la campagne contre les artes du moyen âge. Au moment dont nous nous occupons, on était dans tout le feu de la lutte; mais dès le moyen âge, au temps de la prépondérance exclusive de la scolastique, s'étaient manifestés des signes avant-coureurs de ces combats. Sans remonter en effet jusqu'à Charlemagne, Jean Saresberiensis n'avait-il pas, au XII-e siècle, essayé de remettre en honneur les écrivains de l'antiquité; ne s'était-il pas élevé contre ceux qui préconisaient Aristote et méprisaient Cicéron? [1]) Jean Saresberiensis sortait de cette école de Chartres où professait Bernard Sylvestre, si épris de la

---

[1]) Voir là-dessus Norden, Die antike Kunstprosa (1898) T. II, 713 et suiv.

forme châtiée des classiques qu'il a pu passer à juste titre pour un précurseur du fameux Pétrarque. Plus tard, au XIII-e siècle, l'école d'Orléans avait aussi essayé de ressusciter la latinité classique, secouant le joug de Paris, forteresse de la scolastique. Mais ces efforts, ces rébellions locales n'avaient jamais pu déterminer un courant d'opinion, car les universités étaient l'expression même de la culture et de la pensée qu'elles avaient façonnées. Dans ces »studia« les auteurs de la vieille Rome n'occupèrent qu'une place insignifiante; habebantur infames, comme le déplore Saresberiensis; et ce n'est que fortuitement que de grands écrivains, comme Cicéron, avec ses ouvrages de rhétorique ou de philosophie, et Virgile étaient pris pour texte de spéculations scolastiques ou de grammaire spéculative.

L'humanisme allait bouleverser tout cela. Les classiques en masse, et non seulement pour le fond, mais aussi pour la beauté de leur forme, allaient envahir les citadelles scolaires dont ils avaient été bannis. Commencé en dehors des universités, ce mouvement voulait maintenant y faire irruption, y conquérir des chaires d'où l'on proclamerait hautement les doctrines nouvelles auxquelles les jeunes maîtres, souvent appelés poetae ou oratores, par leurs leçons de littérature ancienne se proposaient de frayer la voie. Parfois cependant un maître des facultés supérieures, captivé par les antiques Sirènes, annonçait un cours sur un ancien; parfois, comme nous le verrons, après s'être à la hâte débarrassé de l'obligatoire Aristote, il consacrait le temps qui lui restait à la lecture d'un classique ou d'un ouvrage tout imbu de l'esprit du jour.

A Cracovie, vers 1490, il ne manque pas de cours classiques. On y explique Cicéron, Virgile, Ovide, Stace, Horace, Lucain et même Juvénal. L'impulsion donnée se ralentit en 1494: la réaction qui suivit le départ de Celtes refroidit l'ardeur des novateurs. Mais à partir de 1501, le courant, un instant interrompu, se précipite de nouveau, et le Liber diligentiarum enregistre toujours de plus en

plus des leçons sur les auctores; Plaute y est inscrit pour la première fois en 1509; en 1522, un discours de Cicéron, presque uniquement étudié en vue de la beauté du style, la beauté, chose indifférente et complètement étrangère aux conceptions du moyen âge, où Cicéron orateur était à peu près ignoré [1]).

Les modernes aussi étaient présentés aux étudiants comme des modèles de pure et belle latinité. Les Lettres de François Philelphe ont en 1501 cet honneur, souvent réitéré depuis; en 1520, nous rencontrons pour la première fois le nom de Mantuanus Spagnoli, général des Camaldules de Mantoue (1448—1518) dont les compositions poétiques ne tardèrent pas à jouir d'une énorme popularité dans les universités. Le nombre des extranei s'accroît singulièrement dans cette période, ainsi qu'en fait foi le Liber diligentiarum de 1510 et 1512 [2]); et ces jeunes furent précisément les initiateurs de cette popularité.

Lorsque nous rencontrons dans la liste des cours un auteur moins connu, nous pouvons presque affirmer d'avance qu'il a été choisi par un extraneus. A partir de 1500 se multiplient les éditions cracoviennes des classiques, surtout de Cicéron. En 1507, Haller publie toute une suite d'ouvrages du célèbre orateur romain, efficaces auxiliaires de l'agitation soulevée pas les humanistes.

---

[1]) Voir Norden l. c. II, 707 et Zielinski: Cicero im Wandel der Jahrhunderte (1897) p. 20.

[2]) Edidit Wisłocki, p. 93.

IX.

Les «Poètes» à Cracovie. — Paul de Krosno. — Jean de Wiślica. — Rodolphe Agricola junior et l'affluence des Suisses à Cracovie, de 1510 à 1520. — La maison et la famille Watt. — Activité d'Agricola. — Ses élèves. — Valentin Eck. — Johannes Hadus, type du missionnaire humaniste brouillon. — Second séjour d'Agricola à Cracovie. — Sa maison devient un centre intellectuel et mondain. — Les évêques, ses protecteurs. — L'Anglais Léonard Coxus et Erasmus Licorianus.

Au début du XVI-e siècle figurent de plus en plus fréquemment parmi les maîtres enseignants à l'université jagellonienne, des jeunes gens portant la désignation humaniste de »poètes«. Ce terme, dans l'acception de la Renaissance, désigne les amoureux du beau langage, de l'éloquence ancienne, autrement dit, les apôtres de l'humanisme.

Quelques-uns de ces »poètes« qui contribuèrent pour une grande part à répandre les litterae politiores en Pologne, méritent une brève appréciation. Nous placerons à leur tête le fameux écrivain latin, Paul de Krosno. Il arrive à Cracovie en 1500, muni du grade de bachelier obtenu à Greifswald; en 1506 il devient maître. De 1507 à 1516, il fait des leçons intermittentes à l'université jagellonienne [1]), d'abord en qualité d'extraneus, puis de Collegiatus minor:

---

[1]) Il allait souvent en Hongrie, sur l'invitation de Stanislas Turzo, évêque de Varadin. Il a en Hongrie capella sua où il se rend en 1514. Acta Rect. n. 2259.

il ne gravit aucun autre degré plus élevé de la hiérarchie. Il s'occupe surtout des poètes latins, Claudien, Lucain, Ovide, Perse et Virgile, et par des allocutions chaleureuses, en vers et en prose, adressées à la jeunesse, il s'efforce d'éveiller l'amour des classiques et de gagner des auditeurs [1]). En même temps, il publie ses poésies, à la gloire du roi Sigismond. Qu'on s'imagine l'impression que devait faire sur ses élèves ce vrai poète parlant des poètes. Au même moment, un autre poète latin, Jean de Wiślica, auteur de chants sur la guerre de Prusse, à plusieurs reprises, de 1510 à 1512, monta dans une des chaires de l'université.

Lorsque Paul de Krosno mourut, en 1517 [2]), les humanistes s'empressèrent de lui donner un successeur dans les fonctions qu'il avait si honorablement remplies. Un des meilleurs disciples du maître pouvait seul recueillir ce lourd héritage. Il échut à un homme jeune encore, mais plein de talent, et dont le renom était déjà considérable.

Rodolphe Agricola, le jeune, était un de ces nombreux Suisses que l'éclat de l'université cracovienne avait attirés en Pologne. Nous avons maintes fois constaté cette affluence des étrangers de l'Occident. Des extrêmes confins du monde germanique, de l'Alsace, de la Suisse, de la Bavière, ils accouraient à Cracovie. Nuremberg et Breslau étaient alors les étapes commerciales vers la Pologne; cette direction adoptée par les trafiquants, le fut aussi par d'autre gens, mais pour de plus nobles mobiles.

---

[1]) Il expliqua probablement aussi les tragédies de Sénèque (Carmina ed. Kruczkiewicz, p. XI et XII), Térence, Valère Maxime, Apulée, Cicéron, car un manuscrit de la bibl. de Breslau IV, F, 36, contient des introductions à ces leçons (Voir Jezienicki dans les Archives d'Hist. lit. IX, p. 277). Ces leçons avaient lieu en dehors de l'université, dans les bourses ou ailleurs.

[2]) La bibl. de Cracovie possède plusieurs ouvrages qui lui ont appartenu: Lucain, Perse, Plaute, Properce, Tite-Live, Stace. Voir Wisłocki, Incunabula, 272—3.

Quelques bourgeois, originaires de l'Alsace, avaient acquis une brillante situation à Cracovie: les Betman, les Szylling, les Decius de Wissembourg, enfin les Boner de Landau. L'historien Decius rapporte que, de 1440 à 1507, la seule ville de Wissembourg envoya jusqu'à dix-huit émigrés dans la capitale de la Pologne; les étudiants alsaciens n'étaient pas rares non plus [1]) Dans les vingt premières années du XVI-e siècle. ces éléments allemands jouissent d'une vraie considération et d'une prépondérance incontestée; ils comprennent surtout des Suisses. Il y avait alors à Cracovie la riche maison de commerce des Watt de Saint-Gall. Cette famille se distingua par son industrie et ses talents; un de ses membres, Joachim, surnommé Vadianus, fut professeur à l'université de Vienne (1502—1518) et s'y fit remarquer par son vaste savoir; il s'y acquit une solide réputation comme polyhistor, et joua un rôle en vue dans les luttes humanistes. A Cracovie, ses fréres, Hector entre autres, tout en faisant prospérer leur négoce, répandaient aussi la civilisation: les toiles de Saint-Gall étaient tout particulièrement recherchées. A Posen, Conrad Watt avait aussi embrassé la même profession. A la tête de la maison de Cracovie était placé Jacques Sutor, negotiationis mercatoriae Vadianorum praefectus [2]). Cette maison était un refuge, un foyer pour l'émigration suisse à Cracovie, et elle ne tarda pas à devenir, non seulement un grand entrepôt de marchandises, mais encore un intermédiaire de l'importation des idées en Orient.

Entre 1510 et 1520, l'affluence de ces étrangers à Cracovie peut être comparée à celle de 1490, 1491. Ce fut le dernier grand mouvement de ce genre, auquel prirent part surtout des Suisses. Le contingent le plus nombreux était fourni par les villes avoisinant le lac de Constance:

---

[1]) Morawski. Contributions à l'histoire de la Renaissance p. 4.

[2]) Die Vadianische Briefsammlung I, II, III, St.-Gallen, 1890—1897. Voir n. 151.

d'abord Constance, puis Schaffhausen, Winterthur et Lindau, Saint-Gall et Altstetten, Bodman, enfin Wasserburg. Sans aucun doute ce n'est pas sans motif que cette région nous envoyait ses fils: l'université glorieuse, non moins que les Watt, les attirait. En 1450, Michel Fogelwager, d'une famille de Saint-Gall, établie plus tard à Cracovie, s'inscrit au nombre des élèves de l'université jagellonienne. A partir de 1490, les Suisses arrivent en plus grand nombre; les années 1510, 1511, 1512, 1513 sont les plus remarquables sous ce rapport. Jean Haller, issu peut-être d'une famille suisse qui s'établit à Rottenburg, imprimait alors à Cracovie; »Master Bernharth (Jocklin) papyrmacher zcu dem Mugell bi Kracem«, originaire de Küssnacht[1]) fabriquait du papier à Mogiła.

Ce fut donc en 1510 que fut admis à l'université de Cracovie Rudolphus Johannis de Constancia, appelé Agricola iunior, venant de Wasserburg, ainsi qu'en témoigne l'inscription à la même école, en 1512, de son frère »Joannes Joannis de Vasserborg«. Il portait le même nom que son prédécesseur dans la carrière humaniste, le grand Rodolphe Agricola de Groningue; mais il n'avait avec celui-ci d'autre parenté que celle des goûts et des opinions. Moins connu que son célèbre homonyme, il rendit pourtant de grands services à la cause de l'humanisme en Orient. Avant de se fixer à Cracovie, il avait subi bien des influences, s'était abreuvé à bien des sources de savoir: à Leipzig d'abord, en 1507 et 1508; puis à Breslau, où il rencontra Laurent Corvinus. De là, il avait gagné Cracovie où il se proposait de s'instruire lui-même et en même temps d'instruire les autres. Il parle plus tard avec gratitude de ses maîtres Constantin Clariti et Jean Amatus, Sicilien; il fut aussi en bonnes relations avec le libraire cracovien Marcus (Scharffenberg) chez lequel il

[1]) Voir: Die Vadianische Briefsammlung II, nr. 220 (année 1520).

habite en 1511[1]), quoique, cette même année, il date ses lettres ex contubernio Germanorum[2]). Bientôt il s'attache étroitement à Paul de Krosno, au pied de la chaire duquel s'empressait alors une foule captivée par les belles leçons du maître sur les poètes latins. Aussi est-ce à ce dernier qu'il consacre, en 1511, sa première grande composition poétique, une élégie sur Saint Casimir. Cet ouvrage fut suivi de beaucoup d'autres, d'un genre plus pratique, didactique, tels que: éditions d'auteurs, manuels destinés à répandre l'humanisme. Quoique Agricola n'eût aucun poste officiel — le grade de bachelier, acquis en 1511, n'en ouvrait guère devant lui — nous le voyons alors enseigner à Cracovie[3]). C'est sans doute à la bourse allemande qu'il déployait son zèle. Bientôt il fut entouré de nombreux élèves, principalement des Suisses; parmi ses »alumni« de 1511, se trouve Sébastien Grubel de Saint-Gall, poète et plus tard prédicant à Berg[4]), Benoît Burgauer qui fut ensuite l'auxiliaire et le partisan de Joachim Vadianus dans l'oeuvre de la réformation à Saint-Gall[5]). En 1511, s'inscrit à l'université Valentin Eck de Lindau, dans la suite poète humaniste fameux; en 1512, Johannes de Bodma, sans doute Wölfflin; en 1514, Louis Öchslin de Schaffhausen, musicien de valeur. Ces deux derniers s'essayèrent aussi en poésie[6]). Cependant Agricola ne resta à Cracovie que jusqu'en 1514; entraîné par son humeur aventureuse il gagna alors la Hongrie d'où il vint se fixer à Vienne pour quelques années.

Il ne manqua pas de remplaçants à Cracovie. Le

---

[1]) Die Vad. Briefsammlung. Nachträge, 3.

[2]) Ibid. I, n. 10.

[3]) Bauch. Rud. Agricola iunior, Breslau, 1892, p. 9.

[4]) Vad. Briefsammlung, n. 11.

[5]) Ibid. n. 22.

[6]) Une pièce de vers de Joh. Lupulus Bodmanensis se trouve dans le Panegyricus in laudem Augustini Moravi de Eck; une pièce du second, dans l'Ars versificandi de Eck (1515).

meilleur de ses disciples était ce Valentin Eck de Lindau en Suisse, surnommé Lindanus ou Philyropolitanus [1]). La personne et problablement l'appel d'Agricola l'avaient amené à Cracovie; en 1513, il y obtint le grade de bachelier et, se contentant de ce titre académique, eut dès lors la prétention de communiquer à autrui ses opinions. Il demeura à Cracovie peut-être jusqu'en 1516; dans cet intervalle il écrivit des poésies laudatives, où il excellait, et seconda en outre de tout son pouvoir l'oeuvre de propagande d'Agricola; il continua même d'enseigner après le départ de son maître, et, comme lui, travailla au Contubernium Germanorum. C'est de cet asile qu'il dédie à son protecteur Décius, secrétaire royal, son ouvrage De arte versificandi, écrit pour que les élèves, obligés jusque là d'écrire les règles sous la dictée, eussent en ce livre un traité facilitant leurs études [2]). Ces élèves, admirateurs de leur maître, ajoutèrent à ce petit manuel des hommages et des couronnes poétiques, surtout un certain Balthasar Latistomus de Lublin et Georgius Logus de Swidnica, fameux poète humaniste qui vraisemblablement, au semestre d'été de 1514, s'inscrivit à l'université de Cracovie [3]). Peu de temps après, Eck se rendit en Hongrie auprès des Turzo, et dès lors partagea son temps et son activité entre ce pays et la Pologne [4]).

Sur ces entrefaites arriva à Cracovie un homme qui fut une des individualités les plus tapageuses de cette époque et qui incarna dans toute son amplitude, avec toute son effronterie, toute son humeur batailleuse, le personnage assez répandu alors de l'humaniste errant. C'était Jean Hadus ou Hadelius, venant de l'Allemagne du Nord, du pays de Hadeln, entre l'embouchure de l'Elbe et celle du Weser. Après de multiples pérégrinations, il venait

---

1) Wiszniewski. Hist. lit. VI, 333.
2) De arte versificandi. Crac. Ungler. 1515.
3) Bauch, Georgius Logus. Breslau, 1896, p. 2.
4) Wiszniewski l. c. et Wisłocki, Liber dilig. Praefatio, p. X.

tenter la fortune en Pologne; il avait précédemment étudié à Leipzig, puis, en 1508, à Wittemberg; en 1513, il est à Francfort-sur-l'Oder, l'année suivante à Greifswald, en 1515, à Rostock. Dans ces deux dernières universités, Hadus s'était posé en »poète« universitaire, combattant sans relâche les adversaires de l'humanisme, et ne leur ménageant pas les plus véhémentes injures. Il ne fit néanmoins un séjour prolongé nulle part, et en quittant Greifswald il décocha quelques amers sarcasmes contre ses ennemis, sarcasmes qu'il renouvela à son départ de Rostock, contre Henry Cother. Des amours fort sensuelles l'avaient, il est vrai, attaché à une dame Sophie, peu sévère beauté de Rostock; cependant elles ne l'y retinrent pas[1]). En 1516, il traverse Francfort-sur-l'Oder pour atteindre Cracovie, où, en octobre, il s'inscrit dans le registre matricule de l'université jagellonienne.

Cet humaniste militant[2]) arrivait à Cracovie sous de facheux auspices: la peste qui l'avait contraint d'abandonner Francfort, régnait aussi dans la capitale de la Pologne. Il s'installa à la bourse hongroise[3]). Il se proposait d'étudier entre autres choses la médecine, et d'enseigner aussi

ut discamque artes ut doceamque bonas.

A la manière humaniste, par un poétique intimatum ad Cracovianum scholasticum, il invitait chez lui les jeunes gens. Il annonce une conférence sur l'Ibis d'Ovide; nous savons en outre qu'avant le 20 juillet 1517 il avait expliqué les Métamorphoses[4]). Mais ces leçons dans les bourses ne lui assuraient point l'existence. Il sollicita donc un praemium quelconque de l'université, et, dans ce but, adressa

---

[1]) Voir l'article de Bauch dans la Vierteljahrsschrift für Cultur und Litteratur der Renaissance de Geiger (1886) I, 206.

[2]) Nous connaissons sa conduite par le Jani Hadelii elegiarum liber I (Viennae 1518, exemplaire de la bibl. univ. de Breslau).

[3]) Bauch l. c. 221.

[4]) Acta rect. n. 2437.

une demande de secours au recteur en fonctions pendant le semestre d'hiver de 1516/17, Jean Przyjaciel (Amicinus), suffragant à l'évêché de Cracovie:

Fac mihi constituant pro magno parva labore..... Praemia;

il vint ensuite frapper à la porte de Dominique de Seczemin, docteur des canons et chanoine de Gniezno, se lamentant sur sa pauvreté qui ne lui permet même pas de s'adresser à un médecin pour le soulagement de ses souffrances. Néanmoins, la plupart du temps, ces démarches quémandeuses restaient vaines, tandis que les maladies continuaient à l'accabler. Jean Smigellius ou Smygiet lui vint pourtant en aide; aussi Hadus exprima-t-il pompeusement sa reconnaissance envers ce bienfaiteur, non moins qu'envers Jean Rosbach, docteur cracovien. Mais son disciple préféré, Frolicus Priscius, meurt prématurément, et il se plaint dans une pièce ad Viennensem scholasticum que

Cracoviae nec vivus eram nec mortuus...

L'ancien amant de dame Sophie de Rostock, soupirait après une divinité à adorer, et il était convaincu que ses malaises avaient pour origine la nimia continentia à laquelle il était réduit à Cracovie. Il projette donc de venir sous peu à Vienne se débarrasser de toutes ces indispositions. Comme presque tous les humanistes étrangers, à commencer par Callimaque, Hadus à Cracovie se disait exilé parmi les Scythes et rappelait la tragédie d'Ovide.

Nil mihi Crocca places.

Cracovie lui déplaît, parce que, ne sachant pas le polonais, il est forcé dans ses emplettes de payer, et pour la marchandise et pour son ignorance[1]). Il prend donc la fuite,

[1]) Ad Joh. Amicinum:

Quidquid emit, levius Sarmata semper emit,
Causa patet, vestram (nec mirum) nescio linguam.

Ce passage est fort significatif pour les moeurs commerciales du temps à Cracovie.

comme Celtes et beaucoup d'autres, en jetant pour adieu à la ville exécrée ce flot d'épithètes malsonnantes:

Ergo invisa deis, sacris invisa poetis,
Barbara, cana, rudis, dura, superba vale.

Et par contraste, il entrevoit des merveilles à Vienne:

Illustrem, pulchram lepidamque videbo Viennam.

A Vienne, en effet, il réussit beaucoup mieux sous tous les rapports. Bien accueilli par les humanistes, il y est honoré d'une couronne poétique, en 1517. Et ces douceurs pourtant ne parviennent pas à le fixer: après 1518 nous le voyons en Italie où il donna les essais de sa lyre aux fameuses Coryciana, le premier almanach des Muses, publié à Rome.

Entretemps le bruit des succès viennois de Hadus s'était répandu à Cracovie. Les Cracoviens s'en montrèrent fort surpris et furent en même temps indignés des invectives proférées contre leur cité. En novembre 1518, Melchior Watt écrit à Joachim Vadianus que les Cracoviens ont publié quelque chose contre Hadelius[1]). Effectivement Gaspard Ursinus Velius avait fait paraître une »Urbis Cracoviae defensio«, où il célébrait la capitale, siège des rois, du trône et de l'esprit[2]). Il y reprochait aussi à Hadus d'avoir diffamé la ville qui avait eu pour lui une si franche hospitalité et il invite les Viennois à expulser au plus vite ce vagabond:

Sedibus erronem pelle Vienna tuis.

Au moment où Hadus se rendait, s'enfuyait à Vienne, revenait à Cracovie un homme qui y avait déjà passé auparavant quelques années, dans le travail et l'étude, Rodolphe Agricola, résolu à renouveler dans le Nord ses

---

[1]) Vadian. Briefs. Nachträge III, n. 37.

[2]) Jointe à l'oratio de fel. electione Ferdinandi, Cracoviae 1531 (Exemplaire de la bibl. imp. Vienne).

tentatives d'autrefois. Nous ne pouvons comprendre à quel mobile il obéissait en quittant le paradis humaniste viennois pour s'égarer dans la Tomis septentrionale. Il est probable que des objurgations et des promesses de quelques protecteurs des lettres le déterminèrent à ce sacrifice. Ces promesses cependant ne se réalisèrent pas sur le champ et Agricola n'eut pas tout de suite la situation qu'on lui avait fait peut-être espérer. Il arriva à Cracovie vers la fin de 1517 et s'y établit dans le voisinage de la maison d'Hector de Watt[1]). Sans entrer dans le détail de ses faits et gestes pendant les années qui suivirent, les dernières de sa vie, nous en rapporterons cependant les événements les plus marquants. Sa demeure est ouverte, comme naguère, aux humanistes, surtout aux Suisses. Ils s'y pressent; ils y trouvent même des secours pécuniaires, souvent le vivre et le couvert. Agricola écrit à Vadianus[2]), le 25 août 1519, qu'il est recherché par les émigrés suisses. »Je voudrais, ajoute-t-il, pouvoir leur être à tous aussi utile que je le désire«. Il entretenait de ses deniers André Eck, frère de Valentin et élève de Vadianus[3]); il soutenait aussi Jean Zinck et Louis Öchslin. Avec ces disciples il fréquentait chez Sutor, et ses relations avec les Watt, les Boner, les Bethman, les Salomon, les Décius lui rendaient la vie fort agréable. Il a chanté les libéralités de Séverin Boner et de Jean Bethman; dix années durant il prit place sur le même banc à côté des Salomon et leur voua une amitié éternelle[4]). Dans cette colonie helvétique régnait la plus grande animation en 1519: le fameux humaniste suisse Joachim Vadianus, après avoir quitté Vienne, s'était arrêté à Cracovie avant de regagner sa patrie. On se réunissait en nombreuse compagnie; on allait visiter

---

1) Bauch, Rudolphus Agricola, 24.
2) Vad. Briefs., n. 165.
3) Ibid. Nachträge, 49.
4) Voir Passio dominica, Crac. 1520.

les salines de Wieliczka[1]). Toutes ces parties de plaisir étaient égayées par de la musique; Sébastien Steinhofer de Hall, élève fidèle d'Agricola et maître cracovien en 1520, charmait par sa voix mélodieuse les auditeurs qui l'entouraient dans la maison de Wietor[2]).

Cependant malgré la bienveillance des riches bourgeois, malgré l'amitié des secrétaires royaux, Decius et Dantiscus, malgré les bontés de l'éminent homme d'Etat Christophe Szydłowiecki, palatin de Cracovie[3]), Agricola, cette fois non plus, ne put parvenir à la position qu'il enviait et qui lui eût permis de déployer tout son zèle. L'année 1518 fut tout particulièrement brillante à Cracovie; à la pompe nuptiale du mariage du roi avec Bone Sforza fut convié tout un cortège de Muses; les humanistes rivalisèrent de verve et d'éclat dans leurs épithalames. Nous reparlerons de ces fêtes. Une foule d'Italiens étaient alors venus en Pologne et cet évènement eut pour conséquence la nomination d'Agricola aux fonctions d'instructeur des pages italiens de la reine, auxquels il dédia, en 1518, son édition de la Phisionomia de Jean de Glogow. Mais ce n'était pas ce qu'il avait rêvé, ce n'était pas la chaire universitaire tant convoitée.

Nous avons déjà rapporté que ses cours avaient eu lieu à la bourse allemande, lors de son premier séjour à Cracovie. Il n'avait pu obtenir accès à l'université, parce qu'il n'était que »poète«, et malgré les prétentions des humanistes, ce titre ne pouvait être l'équivalent de celui de maître. A son retour en Pologne, ses droits à pénétrer dans la grande école n'étaient pas devenus plus légitimes, et par conséquent il ne s'y trouva pas de place pour lui. Cependant quelques protecteurs illustres s'unirent pour écarter tous les obstacles et le faire ad-

---

[1]) Morawski. La Renaissance (1884), p. 6.

[2]) Vad. Briefs. n. 216.

[3]) Agricola lui dédia en 1519 son hymne de divo Stanislao.

mettre quand même à l'université. Ce furent les évêques de Pologne, hommes de coeur et de bon sens qui se firent les Mécènes de l'humanisme. Le 30 avril 1518, Agricola déclare pour la première fois qu'il compte sur un subside des évêques; bientôt, il se dit: episcoporum stipendiatus [1]). Ces prélats, animés des plus généreuses intentions, ne lui marchandèrent donc pas leur appui et lui procurèrent un lectorium au Collegium, avec rétribution convenable. Plus tard, au synode de Piotrkow en 1542, les évêques polonais s'engagèrent à verser une certaine somme, à l'effet d'accroître les revenus des lecteurs et de faire venir à Cracovie un légiste et deux professeurs »litterarum humanarum« [2]). En 1518, l'entente de quelque princes de l'Eglise amena un résultat analogue. Jean Lubrański, évêque de Posen, Mathias Drzewicki, évêque de Włocławek, Pierre Tomicki, évêque de Przemyśl et Jean Konarski, évêque de Cracovie, désireux de faire renaître la splendeur de la vieille école cracovienne, crurent que l'acquisition d'un maître de valeur, tel que Rodolphe Agricola, contribuerait à ce dessein. C'est ainsi qu'un simple »poète«, entra, ou plutôt fut imposé au Collegium, afin d'y enseigner bonas litteras. A partir de ce moment, il s'intitule »lector ordinarius Cracoviensis« [3]) et commence à faire ses cours: en 1518/1519, il explique les Fastes d'Ovide, les satires d'Horace l'année suivante. Le but poursuivi par luimême et par tant d'humanistes était enfin atteint: l'université s'était ouverte devant le »poète«, ou plutôt devant les nouveautés. Cependant les mauvais côtés de la position ainsi conquise ne tardèrent pas à se révéler à Agricola. Les évêques en effet avaient beaucoup promis, mais tenaient peu: la rétribution était fort insuffisante. Dès le mois d'août 1519, Agricola écrit: episcopi mei magni sunt

---

[1]) Vad. Briefsammlung, n. 120 et n. 150.
[2]) Archives de la commission jur. T. I, p. 400.
[3]) Vad. Briefs. n. 142.

pollicitatores et plane frigescunt [1]). Désormais ces plaintes contre le manque de parole des prélats ne font que se renouveler sans cesse. Agricola souvent songe à abandonner son poste; mais tantôt Lubranski, tantôt Drzewicki, prennent envers lui de nouveaux et tout aussi illusoires engagements, qui le font revenir sur sa détermination. En décembre 1520, il se lamente sur ses peines et ses mécomptes: »Les Polonais sont prodigues en magnifiques assurances, mais ils me donnent à peine de quoi me vêtir« [2]). A ces embarras matériels vinrent s'ajouter d'autres sujets de mécontentement: le climat insalubre de Cracovie, contre lequel André Eck avait déjà murmuré, disant que dans cette ville »tous les éléments sont empoisonnés«, la pénurie d'élèves, par suite de la guerre et des maladies, enfin l'antipathie que les Cracoviens commençaient à afficher pour les étrangers, surtout pour les Allemands [3]). Il résolut de s'éloigner coûte que coûte; il voulait retourner en Suisse, gagner Leipzig ou Wittemberg. D'une santé chancelante, il était très souvent souffrant: d'où son humeur chagrine et soupçonneuse; aussi sur la fin de sa vie il s'emporte continuellement contre la Sarmatie et appelle les Polonais »omnium mortalium superbissimos inconstantissimosque« [4]). Il ne lui fut pourtant pas donné de réaliser son projet: la mort vint le frapper au mois de mars 1521. En annonçant ce décès à Vadianus, le musicien Sébastien Steinhofer, ami d'Agricola, parle avec pitié de l'affreuse misère dans laquelle celui-ci avait passé ses derniers jours. On voulut compenser l'indigence de cette vie par de pompeuses obsèques: le 5 mars il fut inhumé au couvent des Cordeliers, et l'université en corps, ainsi qu'un nombreux clergé accompagna sa dépouille terrestre [5]).

---

[1]) Vad. Briefs. n. 165. [2]) Ibid. n. 225.

[3]) Ibid. n. 165. (Eckius omnia Cracoviae esse elementa infecta dicere solet) 225, 216.

[4]) Ibid. n. 196.

[5]) Ibid. n. 248. L'année même de sa mort arrive à Cracovie

Ce ne fut pas un génie créateur, mais ce fut un bon ouvrier de l'humanisme en Pologne, qui lui est redevable d'une foule d'excellents ouvrages et de bonnes éditions; il était attaché à Cracovie par les mille liens de la jeunesse, de l'âge mûr, de la science, de la vie, et ce fut en vain que, sur le tard, il essaya de les rompre.

En même temps que lui et après lui professa à l'université un autre poète, venu de la lointaine Angleterre, Léonard Coxe[1]). Lorsqu'il arriva en Pologne, c'était déjà un homme fait et d'une certaine notoriété; à l'occasion de son inscription, il prononça le 6 décembre 1518, une longue harangue: De laudibus celeberrimae Cracov. academiae. Il est cependant douteux qu'il possédât les titres exigés pour être reçu parmi les maîtres ordinaires. Peut-être n'était-il que poète et ne vit-il les difficultés s'aplanir devant lui que grâce à la haute intervention de Decius et de quelques autres dignitaires qui firent pour lui ce que les évêques avaient fait pour Agricola. Il était originaire du Montmouthshire, dans le diocèse de Lincoln, et avait passé sa vie à courir le monde; en 1518 et 1519 il explique à Cracovie Tite-Live, Quintilien et les lettres de S. Jérôme; en 1525 et 1526, Cicéron, Virgile et Quintilien. Cette dernière année, il est impliqué dans un procès au tribunal rectoral. Le poète Erasme Licorianus[2]) accuse Léonard devant la juridiction académique d'avoir affiché sur les portes du collegium un libelle infamant et de l'avoir tourné en dérision, lui Erasme, dans ses leçons publiques. Léonard Coxus se

Philippe Gundel, de Passau, en Bavière, poète et professeur de poétique et d'éloquence à Vienne; après un court séjour il regagne Vienne en 1522.

[1]) Voir à son sujet Morawski. La Renaissance (1884) p. 7 et suiv.

[2]) Il est inscrit dans le registre matricule cracovien au semestre d'été 1525: Erasmus Johannis Oempedophillus Lycorianus dioc. Salisburgensis. poeta t. s. Il était originaire de Carinthie et vint à Cracovie de Francfort-sur-l'Oder. Conf. Bauch, Deutsche Scholaren in Krak. Breslau, 1901, p. 17.

retrancha en cette conjoncture derrière l'autorité de l'évêque de Przemyśl, Krzycki qui l'aurait incité à ces sarcasmes [1]). Cette affaire et les personnages qui y furent mêlés ne nous sont qu'imparfaitement connus. Néanmoins, si l'on se rappelle qu'au commencement de 1526, Jean Laski, neveu de l'archevêque de Gniezno, revint de l'Occident, emmenant avec lui le poète Anianus, et que bientôt après éclata une violente guerre de plume, entre Tomicki et ses partisans, d'un côté, de l'autre, la famille Laski, »envieuse de la considération dont jouissait Tomicki« [2]), il est vraisemblable que cet Erasmus Licorianus était un des hôtes des Laski en Pologne, et qu'il leur prêtait, tout comme Anianus, l'arme de ses épigrammes; tandis que Coxus, à l'instigation de Krzycki, neveu de Tomicki, lui rendait ses malices avec usure.

Après s'être produit à l'université, l'Anglais Coxus se métamorphose en »adolescentiae formator« et devient le mentor du jeune André Zebrzydowski; il passe l'année 1527 à Paris, en compagnie du futur évêque; il mourut, paraît-il, en Angleterre, en 1549. C'était un savant, interprétateur avisé de Cicéron et d'Horace, un des derniers missionnaires humanistes qui, en si grand nombre, se ruèrent sur le Collegium jagellonien, aux confins des deux siècles. Nous les avons tous suivis, à partir de Callimaque; nous avons noté leur apport à l'oeuvre de la civilisation nationale. La marée humaniste avait envahi la Pologne; mais on attendait toujours avec impatience le flot sauveur qui y jetterait, enfin délivrée, Aphrodite, l'antique Anadyomène, enchaînée si longtemps dans les abîmes par le moyen âge.

---

[1]) Acta rectoralia n. 2869.

[2]) Voir notre note aux Carmina Cricii, p. 156.

X.

Le grec. — On l'ignore au moyen âge. — Réveil de l'étude de cette langue en Italie, dans la seconde moitié du XV-e siècle. — Alde Manuce. — Ce mouvement se propage dans le Nord au commencement du XVI-e siècle. — Erfurt, Wittemberg et Leipzig. — Le grec à Cracovie. — Joannes Sylvius. — Contanzo Clariti. — Le grec, de Cracovie gagne le Nord. — Gaspard Ursinus Velius. — Wenzel de Hirschberg. — Georges de Lignitz Libanus. — Le grec pénètre à l'université en 1520. — L'hébreu. — Pierre Tomicki. — Etat de la connaissance de cette langue en Occident. — Johannes van den Campen. — Valérien Pernus.

Enfin dégagé des aspérités et du fatras qui le souillaient, le latin en était donc revenu aux modèles classiques. Dans les esprits plus éveillés, plus entreprenants devaient dès lors naître une soif qu'on ne pourrait éteindre qu'aux vraies sources, un désir de pénétrer jusqu'aux origines, à l'essence même de la pensée qui jusque là, sous les déguisements les plus bizarres, avait parcouru et nourri le monde. La langue et les écrivains grecs, à la faveur de cet essor, émergeaient chaque jour de plus en plus des ténèbres épaisses où ils avaient été ensevelis et les yeux éblouis des humanistes contemplaient avec une pieuse admiration ces pères du savoir, ces enfants de la beauté, ouvraient ces livres si longtemps oubliés, si longtemps méconnus.

Au moyen âge la connaissance du grec était tout à fait exceptionnelle. En 1360, Pétrarque énumère les Ita-

liens qui savent cette langue: il en compte trois ou quatre à Florence, un à Bologne, deux à Vérone, un à Solmona, un à Mantoue; il n'y en a point à Rome. Au cours du XV-e siècle, le grec fait de grands progrès: les conciles mettent l'Occident en rapport avec l'Orient; la chute de Constantinople tourne les yeux de la chrétienté vers le pays où venait de succomber le monde grec. Bientôt le pape Nicolas V favorise l'étude du grec de toute la force de sa haute autorité et de sa vaste intelligence [1]). Aussi l'Italie devint-elle le foyer de cette étude dans la seconde moitié du XV-e siècle; le Nord lui-même peu à peu commença à s'y adonner. Ce mouvement s'accentua surtout lorsque le fameux Alde Manuce commença à imprimer les premières éditions des grands écrivains de la Grèce.

L'imprimerie des Aldes brilla comme un phare intellectuel en Europe, et ce ne fut pas un des moindres services du fondateur de cette maison que d'avoir créé la typographie grecque. Un auteur contemporain l'appelle pompeusement: graecanicae antiquitatis restaurator; nous pourrons bientôt nous convaincre qu'à l'égard de la Pologne, son action fut aussi du plus grand poids. Le pape Léon X couronna l'oeuvre commencée et préparée par le XV-e siècle. Nous savons en effet qu'il appela à l'université de Rome rénovée le professeur de grec Basilios Chalcondylas, qu'il fonda l'Académie Médicis uniquement pour propager cette langue, qu'il mit enfin à profit dans ce dessein la science de Lascaris et de Marc Musuros. L'enthousiasme pour le grec grandit alors au point qu'on rêvait d'Athènes dans le Latium, de l'Ilyssos au bord du Tibre [2]). Et quoique l'impulsion donnée par le Saint-Siège dût bientôt se ralentir, pendant la crise terrible des discordes religieuses qui allaient ensanglanter l'Église, cet enthousiasme hellé-

---

[1]) Voigt. Wiederbelebung des Alterthums II, 102 et suiv.

[2]) Voir Gnoli, Rivista d'Italia (1898, 15 Agosto) surtout p. 633 et suiv.

nique, dernier rayon, dernière ivresse de la Renaissance, devait avoir de larges conséquences dans l'avenir.

Le grec ne pouvait aisément pénétrer dans le Nord. Si, pendant le XV-e siècle, quelqu'un y connut le grec, il avait importé ce savoir du Midi où les écoliers septentrionaux commençaient alors à affluer. Mais ce savant isolé n'avait aucune influence sur la culture générale, sur les idées régnantes. Les universités persistaient dans leurs errements; et l'on continua à ignorer le grec, malgré que, comme on l'a si justement fait remarquer, la pensée du moyen âge fût surtout alimentée par la pensée grecque. N'étaient-ce pas en effet les philosophes, les mathématiciens, les astronomes, les médecins grecs qu'on expliquait sans cesse dans les universités? On les présentait, il est vrai, dans des traductions latines, presque toujours défectueuses; aussi la pensée grecque ne pénétrait-elle que défigurée, amoindrie par ce travestissement, dans les esprits du moyen âge. Par cela même l'intérêt ne s'attachait point à la forme, et la beauté de la forme seule eût pu exciter les studieux à se servir du texte original grec [1]). Ce n'est que vers la fin du XV-e siècle qu'éclatèrent des plaintes sur les mauvaises traductions d'Aristote dont quelques livres, par suite de ces interprétations erronées, étaient à peu près incompréhensibles. Ces cris de révolte devaient nécessairement aboutir à une réforme.

Vers 1500 et immédiatement après cette date, les premières lueurs de progrès se manifestent en Allemagne; à partir de ce moment on trouve chaque jour en plus grand nombre des hommes linguarum periti dans les universités. A Erfurt, c'est Nicolas Marschalk qui préside à cette évolution; en 1501, paraît son livre de orthographia, grammaire élémentaire latino-grecque, le premier manuel de langue grecque, le premier livre de lecture en cette langue

---

[1]) Voir Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 67 et 132.

qui ait été publié en Allemagne [1]). Mais ce n'était là qu'un premier pas, assez maladroit encore. Le grec est admis à Wittemberg, en 1503; à Leipzig, très probablement dès le début du siècle, il est enseigné par l'Italien Clariti. C'étaient les prémisses de l'expansion qu'il allait prendre plus tard, car ce ne fut que quinze ans après que le premier professeur en titre de grec paraît à Leipzig [2]). Ce ne fut aussi qu'en 1515 que des résultats sensibles de ces essais de la première heure se firent sentir: alors l'Anglais Richard Crocus et Pierre Mosellanus établissent définitivement cette langue à Leipzig, tandis qu'à Wittemberg, Mélanchton prend le titre de graecarum litterarum lector primus. Aussi peut-on affirmer à juste raison que lorsque, vers 1520, les universités allemandes modifièrent presque toutes leurs programmes, le grec y était déjà acclimaté et constituait une des matières essentielles de l'enseignement universitaire [3]).

Mais que se passait-il à ce moment en Pologne? Cracovie eut aussi au XV-e siècle ses éclaireurs de l'invasion grecque. Nous avons déjà parlé du Grec Demetrios qui y passa quelque temps pendant le concile de Bâle; nous avons aussi remarqué que la mission de ce personnage fut vaine et prématurée. Dans la suite du XV-e siècle, plus d'un écolier, de retour d'Italie, en importa une certaine connaissance de la langue grecque, dans son bagage scientifique. Mais pour que ces goûts individuels devinssent généraux il fallait, soit un enseignement excellent, soit une ardeur excessive, soit enfin l'influence d'une éclatante personnalité. Callimaque n'était point apte à jouer ce rôle, car le monde grec lui était sans doute assez inconnu;

---

[1]) Voir G. Bauch, Die Anfänge des Studiums der gr. Sprache in Norddeutschland, dans les Mittheil. der Gesellschaft für deutsche Erziehungsgeschichte VI, 1, 10.

[2]) Bauch l. c. 3, 16.

[3]) Horawitz nous donne certains renseignements là-dessus dans les Griechische Studien, Berlin 1884.

Conrad Celtes avait, il est vrai, goûté au grec à Heidelberg, sous la direction de Rodolphe Agricola; mais il ne s'en était pas pénétré assez profondément pour en devenir l'apôtre. Sans doute, il savait aussi le grec, ce Jean Ursinus qui avait passé par l'Italie et qui dans son Modus epistolandi décèle une connaissance assez sérieuse de l'antiquité grecque et latine. Le grec ne dut pas non plus être étranger à Sommerfeld le vieux, qui dans les notes de sa grammaire latine fait ressortir plusieurs analogies avec la langue grecque. Quant à Sommerfeld le jeune, Jean Rhagius qui, plus tard, fut un des fermes propagateurs de la nouvelle science en Allemagne, il l'avait certainement apprise à fond en Italie, où il arriva de Cracovie en 1499.

Cependant ce ne fut pas d'Allemagne mais bien du Midi que la lumière hellénique fut portée en Pologne. Après le flot considérable d'Occidentaux qui s'étendit chez nous dans la seconde moitié du XV-e siècle, un certain nombre d'Italiens, au commencement du XVI-e, y vinrent reprendre la tradition de leur illustre compatriote, continuer son oeuvre. En 1499, Sommerfeld le jeune par deux fois écrit, non sans inquiétude, à Celtes à Vienne qu'un Italien se propose, dit-on, de se rendre à Cracovie [1]. »Le maître Glogowita a répandu le bruit qu'un certain Siculus va nous arriver; ne savez-vous rien là-dessus?« Dans une seconde lettre il revient sur cette nouvelle: »On m'apprend qu'un Grec famélique ou un Sicilien (quidam Graeculus esuriens aut Siculus) se dirige vers notre ville. Il sera complètement déçu dans ses espérances, car notre gymnasium n'est plus aussi florissant que lorsque vous étiez ici«. Quel était ce Grec, ce Sicilien en route vers le Nord, sur qui Sommerfeld s'exprime avec aigreur? Sans aucun doute il s'agissait de Joannes Sylvius Siculus, legum doctor Patavinus, inscrit en 1497 à l'université de Vienne où il est appelé à la chaire de

[1] Codex de Vienne 3448, 101 a et 105 a.

droit romain [1]). Néanmoins nous ignorons ce qui pouvait ainsi l'attirer à Cracovie. Il est possible que Tomicki, à la recherche d'un juriste en Italie, ait cru l'avoir précisément découvert en ce maître viennois. Jean Sylvius quitta donc la capitale de l'Autriche, et cela avant l'année 1500. Peut-être se rendit-il immédiatement à Cracovie; en tout cas il s'y trouve en 1504. Nous ne retracerons pas ici sa carrière qui fut couronnée par les fonctions de précepteur de Sigismond Auguste [2]). Il savait conquérir les coeurs par sa science et son esprit, mais il scandalisait souvent par son caractère brouillon et ses moeurs dissolues. Les pages de l'histoire de l'université témoignent de son activité infatigable. En 1518, l'Anglais Coxus dans son panégyrique de la grande école donne une place d'honneur à Jean Sylvius »qui pendant de longues années y a enseigné les politiores litteras, et se faisait un jeu des études les plus abstruses (abstrusiorum)«. Sylvius initia-t-il ses élèves, ici comme à Vienne, aux complications du droit romain? L'absence de documents complets sur la faculté juridique ne nous permet pas de résoudre cette question. Quant aux politiores litterae, il ne les enseigna pas à l'université. car son nom ne se trouve nulle part dans la liste des cours des artistes; mais, comme nous le verrons, il dut déployer ailleurs une grande propagande humaniste. D'humeur agressive. il est cité en 1508 devant le tribunal rectoral sous l'accusation d'avoir calomnié l'université et ses membres; il fut défendu en cette occasion par le chancelier Jean Laski lui-même [3]). Mais ce furent d'autres procès avec un autre Italien, habitant alors Cracovie, qui, à partir de 1506, occupèrent surtout et à plusieurs reprises la juridiction académique. Les causes de ces chicanes ne nous sont

---

[1]) Aschbach, Geschichte der Wiener Univers. Bd. II, 57 et 104.

[2]) Voir Morawski, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen, Vienne, 1889.

[3]) Acta rect. 1508. Cette intervention de Laski est caractéristique. Aurait-il soutenu les humanistes italiens contre les Allemands?

point connues, mais elles étaient sans doute assez frivoles et toutes personnelles. L'adversaire contre lequel il plaida si souvent s'appelait Constanzo Claretti de' Cancellieri, et était né à Pistoie. Ce dernier avait probablement apporté de Bologne une connaissance plus approfondie du grec qu'il avait même professé publiquement dans cette ville [1]). Néanmoins il dut quitter son pays assez tôt, s'il est vrai qu'il ait paru à Leipzig en 1500, en qualité de maître de grec [2]). C'est donc de Leipzig que ce Claretti ou Clariti aurait gagné Cracovie.

A la fin de 1504, ces deux Italiens se trouvaient dans la capitale de la Pologne et y concouraient au même but: l'instauration du grec, et, chose à remarquer, étaient ouvertement protégés dans leurs efforts par Erasme Ciołek, évêque de Płock. Cet audacieux plébéien qui eut à lutter contre d'incessantes difficultés, à cause de sa naissance obscure, n'en fut pas moins un hardi défricheur du noble domaine de l'esprit. Le 16 décembre 1504, Jean Sylvius, surnommé Amatus, envoya de Cracovie à Venise [3]) une lettre qui est un des documents importants de l'histoire de notre civilisation. Il y informe le libraire Alde que Constance Clariti (appelé dans cette pièce Constantius noster) a demandé à l'évêque [4]) l'autorisation »d'expliquer

[1]) Luciani Philopseudes Bologna 1505. Voir Malagola, Antonio Urceo, detto Codro (1878), p. 102.

[2]) J. Cellarius dit dans sa brochure polémique: Nullus Lipsensis respondet nemini Wittembergensi (1519): non enim plerisque ignotum est, quendam Claricium Bononiensem plus ante viginti annos linguam graecam Lipsiae docuisse. — Les doutes émis par Bauch dans Die Anfänge des Studiums, etc. 3, 6, ne nous semblent pas justifiés.

[3]) Pierre de Nolhac. Les correspondants d'Alde Manuce (1888), n. 59.

[4]) D'après le texte, dans lequel vient d'être mentionné l'évêque de Płock, il ressort presque avec évidence que le Reverendissimus de Płock accorda l'autorisation en question. Mais en vertu de quel pouvoir, se demandera-t-on? L'évêque de Cracovie, en qualité de chan-

publiquement au gymnasium cracovien la grammaire de Constantin«. Il est ici question de la grammaire de Constantin Lascaris, le premier livre grec imprimé, paru à Milan en 1476, guide des humanistes dans le monde hellénique. Jean Sylvius compte absolument sur la réalisation de ses projets sur lesquels il fonde les plus vastes espérances. Il dit que la soif de cette nouvelle science est si grande que si l'on avait les livres nécessaires, on trouverait à l'université plus d'un millier, et dans le pays une quantité innombrable d'élèves. Mais il fallait acquérir ces livres, et ce n'était point chose aisée. Quelques années après, Mélanchton à Wittemberg se voyait obligé de faire prendre des copies de textes grecs pour ses leçons. Jean Sylvius implore donc d'Alde Manuce l'envoi d'imprimés grecs. »Aujourd'hui, écrit-il, nous avons demandé à nos disciples combien il leur fallait d'exemplaires; ils ont unanimement répondu qu'une centaine au moins leur était indispensable«. Comme on le voit, le zèle des auditeurs répondait à celui des maîtres. L'évêque de Płock promit des fonds pour couvrir ces achats de livres; mais Alde voulut plus tard avoir un dépositaire à Cracovie, par l'entremise duquel les commandes et l'argent seraient transmis à Venise. C'est Jean Haller qui se chargea de cette besogne [1]).

Après ces premières démarches, Constantius Clariti se rendit à Bologne, au commencement de 1505; il y conquiert le doctorat en médecine, le 25 février 1505, et le diplôme à lui délivré spécifie que le nouveau docteur »est très instruit en grec et en latin«. Au même moment l'évêque de Płock, Erasme Ciołek, se trouvait en mission à Rome; et il n'est pas téméraire d'affirmer que ces deux personnages, l'un le Mécène, l'autre le pionnier de l'humanisme, ou avaient fait route ensemble, ou s'étaient rencontrés en

celier de l'université pouvait donner cette licence. Quant à l'évêque de Płock, ses droits étaient fort douteux.

[1]) Nolhac l. c. n. 60 (année 1506).

Italie. Clariti pendant son séjour à Bologne suivait par la pensée son protecteur. En juillet 1505, il publie dans cette ville la traduction latine du dialogue de Lucien, Philopseudes, et il la dédie à Ciołek »unicum praesidium et decus nostrum«. L'auteur raconte qu'il a lu les oeuvres de l'excellent écrivain grec, en compagnie du Polonais Léonard et d'Angelus Cospius, à Bologne, et qu'il lui est alors venu l'idée d'en préparer une édition. Cet Angelus Cospi fut appelé à Vienne, au commencement du XVI-e siècle pour y animer l'étude du grec [1]. Quant au second lecteur, c'était — nous le supposons du moins — Léonard Pieczychowski, poète, médecin et astrologue qui se distingua ultérieurement à la cour de Sigismond-le-Vieux [2]. Un attachement commun pour Ciołek unissait ces trois compagnons.

Le petit ouvrage de Clariti ne parvint cependant au traducteur qu'en Pologne. Celui-ci en effet, aussitôt après avoir acquis son doctorat, s'était dirigé vers le Nord et le 19 avril 1505, il s'était inscrit à l'université sous la dénomination de: Constancius Clariti de Cancellaris Bononiensis.

Il reprit immédiatement la tâche autrefois assumée. Et Sylvius et Clariti professaient les »litterae politiores« ainsi que le grec; mais comme leurs leçons ne figurent pas dans la liste officielle universitaire, elles durent avoir lieu en dehors de l'école, ce qui n'en rétrécissait point la portée, ni n'en diminuait la valeur. Le 27 septembre 1507 Clariti rend compte à Alde de ses travaux; à ce propos il ne dit mot de Sylvius avec qui il est brouillé et en procès continuel devant le tribunal rectoral. Par contre, il demande encore des livres, surtout de petits volumes, »car ils sont rares dans notre école ceux qui peuvent acheter un Démosthène ou un Homère complet,

---

[1]) Sur Cospi voir Aschbach, Gesch. der Wiener Univ. II, 278.

[2]) Sur Pieczychowski voir Cricii Carmina, p. 178. En 1507, Alde remet à Léonard des livres pour Clariti (Nolhac, l. c. n. 65),

tandis qu'ils seraient à même de se procurer facilement deux ou trois livres de ces auteurs«. Il sollicite en outre un abaissement des prix, car il est plus avantageux de vendre meilleur marché mais en grande quantité; de plus il est juste de faire des concessions aux étrangers, pour qui le port et les frais de douane sont déjà si onéreux. Mais le passage le plus important de cette lettre est celui où Clariti assure que ses efforts pour répandre le grec en Pologne ont été couronnés de succès: Tale hic fundamentum in graecis litteris stabilivi, ut huius institutionis memoria longo tempore sit duratura [1]). On peut rarement dans l'histoire de la civilisation préciser avec autant de certitude la date d'un progrès accompli. Ici nous connaissons l'époque et les semeurs du bon grain: Clariti avant tout et, indirectement, le fameux Alde firent entendre les premiers à la Pologne l'harmonie de la pensée ou plutôt de la phrase grecque, et au XVI-e siècle, leur répondit la voix polonaise de Kochanowski par son »Renvoi des ambassadeurs«, joignant à la saveur du terroir un accent tout à fait hellénique. D'ailleurs à défaut du témoignage personnel de Clariti, beaucoup d'autres sources attestent son activité triomphante. Ils furent nombreux les humanistes qui, formés par ces maîtres, brillèrent plus tard par leur science et leur amour de la littérature grecque. Le jeune Rodolphe Agricola qui, en 1510, s'inscrivit à l'université jagellonienne, déclare expressément que Clariti et Sylvius lui enseignèrent la littérature classique [2]); le meilleur humaniste silésien, Gaspard Ursinus Velius, fait en 1505/6 ses »honesta studia« à Cracovie, et il salue en Clariti son maître et son initiateur [3]). En 1509, tout jeune encore, il fait usage à Leipzig du savoir acquis à Cracovie et y est un des premiers professeurs de grec [4]). La lumière de

---

[1]) Nolhac, l. c. n. 65.

[2]) Bauch, Rudolphus Agricola, p. 7.

[3]) Caspar Ursinus Velius de Bauch (1886) p. 8.

[4]) Ibid. p. 11.

Cracovie vient illuminer ensuite Vienne; en 1520, en effet, Georges Rithaimer écrit de cette ville à Vadianus que »les études grecques commencent à fleurir ici grâce aux leçons d'Ursinus [1]«, et il leur prédit un magnifique avenir.

Mais revenons à Cracovie. En 1507, alors que Clariti se faisait auprès d'Alde Manuce gloire des grands résultats obtenus, était promu à la maîtrise un Silésien qui devait être le continuateur de l'humaniste italien. Il s'appelait Venceslaus de Hirschberg. L'histoire est fort peu explicite sur cet apôtre des belles-lettres, quoiqu'il ait eu des mérites peu communs. Léonard Coxe, dans son éloge oratoire de l'université, l'appelle ornement, non seulement de Cracovie, mais de la Silésie entière; il célèbre en lui le savant en hébreu, en grec et en latin, auquel la nature a aussi révélé ses secrets; naturae ipsi a secretis esse videatur. Il entre à l'université dès 1507 et figure au Liber diligentiarum jusqu'en 1513; la première année il s'occupe d'Aristote, de Cicéron, d'Ovide; il explique les Métamorphoses, en 1513. Il cesse alors de travailler à titre d'extraneus; séduit par les sciences naturelles, il conquiert le baccalauréat en médecine et, en même temps, ainsi que le rapporte le Liber promotionum, il prend femme à Cracovie. Les cours officiels à l'université ne lui attirèrent aucun renom; mais il était estimé à titre de trilinguis, sachant l'hébreu, le latin, ainsi que le grec, et répandant autour de lui ces langues [2].

Mais l'heure n'avait-elle pas encore sonné pour le grec à l'université? Nous lisons, il est vrai, dans le Liber diligentiarum (hiver de 1504) l'annonce d'un cours de Martin Belsz de Cracovie sur »Aritmeticam cum musica et Homerum«; cette promiscuité est singulière et c'est sans

---

[1]) Vad. Briefsammlung, n. 177.

[2]) Voir Morawski, La Renaissance 17. Il fut plus tard un médecin très consulté, et c'est lui sans doute qui soigna Rodolphe Agricola dans sa dernière maladie. Voir Vadianische Briefsammlung 2, n. 248.

doute à une erreur du clerc chargé des écritures que nous devons cette indication à laquelle on ne saurait attacher aucune autorité.

En revanche le grec est signalé avec certitude dans les murs de la vieille institution jagellonienne en 1520. A cette date, Georges de Lignitz annonce des leçons de grammaire[1]). Ce Georges de Lignitz, dit Libanus, étudiait à l'université vers 1504 (Acta rectoralia n. 1967); il est chantre à l'école de Notre-Dame en 1506 (ibid. n. 2062), et, à partir de ce moment et pendant de longues années, il est directeur et instituteur à cette école allemande. Après avoir obtenu la maîtrise en 1511, il choisit comme sujet de son premier cours les Modi orandi de Mancinelli; deux ans après, le poème de Sedulius. Mais son principal champ d'action était ailleurs; il ne parut à l'université qu'à intervalles fort irréguliers, tandis qu'il consacrait tous ses soins à l'école de Notre-Dame. Au surplus, il donnait sans doute des leçons privées de grec; de là sa situation à part parmi ses contemporains. Libanus avait en effet été instruit dans cette langue par maître Venceslaus de Hirschberg envers lequel il se montra plus tard fort reconnaissant de ce bienfait. Tout à coup, en 1520, il se décide à agir dans une arène plus large et annonce un cours de grammaire grecque au Collegium. Ce faisant, il obéissait sans doute aux pressantes instances de ses amis et de ses protecteurs; mais il se heurte aussitôt à l'opposition des gardiens de Sion qui considéraient l'étude du grec comme un sacrilège, une profanation du sanctuaire universitaire. Le plus acharné de ces conservateurs, le plus hostilement disposé à l'égard de Libanus fut Grégoire de Szamotuly[2]). Aussi Libanus,

---

[1]) Simultanément Jacques de Sieradz explique Hésiode, probablement dans la traduction latine de Nicolas de Valle, publiée aussi à Cracovie par Haller en 1521.

[2]) Mulkowski. De vita et scriptis G. Libani (Crac. 1836) p. 12. Ce Grégoire de Szamotuly eut aussi plus tard maille à partir avec l'humaniste pédagogue posnanien Christophe Hegendorphinus.

après ce premier essai avorté ne se produisit-il plus en des leçons publiques. Il se retira dans son école, prêcha à Notre-Dame, publia ses écrits et entre autres des ouvrages grecs, comme les Carmina Sibyllae (1528), une traduction de Cebes (1522), enfin Aristote. Les Boner et Tomicki surtout lui prétèrent l'appui de toute leur haute situation. Libanus cependant se plaignait de voir Cracovie en retard dans la voie du progrès: partout ailleurs on apprend le grec, »excepté dans notre ville si réfractaire à l'étude des langues«. Il ne cessait pourtant de répéter avec raison: Non est sapientis cum suo saeculo pugnare' Plus tard, les circonstances s'étant transformées vers 1535' Libanus projeta de reprendre ses cours de grec. Il y était d'ailleurs poussé par Tomicki et quelques autres personnes; mais nous ne saurions dire aujourd'hui comment on répondit à son attente, ni où il expliqua »publice« la tabula Cebetis [1]).

En tout cas une place honorable appartient à Libanus dans l'introduction du grec en Pologne. Lorsque pour la seconde fois il résolut de rentrer en lice pour la cause hellénique, la situation s'était considérablement améliorée. Dans les années qui suivirent la première tentative de Libanus en 1520, quelques leçons sur l'antiquité grecque sont notées çà et là dans les actes universitaires. En 1521, l'extraneus Sébastien de Léopol, plus tard chanoine de la même ville, explique Homère. Sébastien de Halis annonce, en 1526, des leçons de grammaire grecque. Ce Sébastien était le Steinhofer de Hall, musicien que nous avons déjà rencontré dans l'entourage de Rodolphe Agricola: de 1520 à 1527, il fit à Cracovie, en qualité d'extraneus, des leçons humanistes. Enfin, en 1527, Antoine de Napachanie, futur théologien, mais alors collega minor,

[1]) Ces détails sont tirés des Carmina Sybillae de Libanus (éd. 1535), auxquels est ajoutée la Paraclesis id est annotatio ad graecarum litterarum studiosos: quant à la chronologie voir Zakrzewski, Epistolae Hosii, I, p. 29/30.

explique Homère et la grammaire grecque. Mais ce ne fut qu'à partir de 1534 que les leçons de grec devinrent plus fréquentes; cette année-là en effet la liste des cours porte Euripide, l'année d'après Plutarque, peut-être en traduction latine, Xénophon, en 1537, Hésiode, en 1538.

L'université s'était donc convaincue enfin que: Non est sapientis cum suo saeculo pugnare. Cependant, comme nous l'avons vu, les préventions contre le grec avaient été lentes à disparaître: cette langue sentait le fagot; aussi la plupart du temps fut-elle reléguée de l'université où elle ne se montra que transitoirement par l'initiative hardie de quelque extraneus. Lorsque Léonard Coxe prononça son discours en 1518, passant en revue les maîtres cracoviens, il en compte plusieurs »qui, non seulement savent à fond le latin, mais encore le grec«. Ces éloges sont certainement un peu exagérés, car, en 1515, lors de l'ouverture de son cours de grec à Leipzig, Richard Crocus, lui aussi, avec tout autant d'emphase, avait affirmé: »Adde quod inter istos non raros hic Phenices reperire est, viros graece, latine et hebraice pulchre gnaros«. Et pourtant il n'en était pas ainsi; cette phrase sonore n'est qu'un de ces confetti ou concetti dont les humanistes étaient coûtumiers pour acquérir les bonnes grâces de leurs auditeurs.

Néanmoins, il est certain qu'à ce moment à Cracovie on pouvait apprendre le grec. Nous avons déjà parlé des humanistes qui, après leurs études à Cracovie, allèrent propager cette langue dans l'Occident. Au semestre d'été 1513, s'inscrivit à l'université jagellonienne le fameux poète latin et polonais André Trzecieski, sachant le grec et le latin; il subit son examen de bachelier sept ans après, et le Liber promotionum le qualifie de: vir multarum linguarum peritus simul et humanista. L'évêque Tomicki prit la tête de tout ce mouvement, comme d'ailleurs de beaucoup d'autres, ainsi que l'attestent les éloges de Libanus et la biographie d'Hosius, dans laquelle nous lisons

que Tomicki entretenait des maîtres d'hébreu, de grec et de latin [1]).

Il y avait donc alors à Cracovie des professeurs d'hébreu rémunérés par Tomicki. L'évêque suit aussi en cette direction le courant du siècle, lui qui prêtait son chaleureux appui aux études grecques, au droit romain et en général à tout ce que l'humanisme apportait au monde. Dans leur ascension vers les sources premières de la science, les humanistes en effet se servirent aussi de la langue hébraïque. Mais ces études furent entravées, comme celle du grec, par mille obstacles: ceux qui s'y livraient passaient pour »iudaizantes«, et, d'un autre côté, la pénurie de maîtres et de livres étaient encore plus grande que pour le grec. On ne s'adressait pas volontiers à des juifs, et il n'était pas facile de se procurer des juifs baptisés [2]). Malgré toutes ces difficultés on pouvait assez fréquemment au commencement du XVI-e siècle rencontrer des trilingues. Le plus fameux maître d'hébreu de cette époque fut Jean Reuchlin qui, dès 1492, se mit à apprendre cette langue et l'enseigna ensuite à Tubingen et à Heidelberg. Peu à peu les universités entr'ouvrirent leur porte à l'hébreu et l'accueillirent quelquefois, au commencement du XVI-e siècle, dans leur programme. A Wittemberg, Böschenstein l'enseigne officiellement, en 1518; au même moment est créé à Louvain un Collegium trilingue, pour les trois langues antiques. Suivant cet exemple, François I fonde en 1529 le Collège Royal, entre autres pour l'enseignement des langues bibliques. Entretemps la réforme était venue vivifier ces études; ses amis et ses adversaires disputaient sur les textes originaux. Ce ne fut qu'en 1533 que parut à Vienne le premier professeur d'hébreu; à ce

[1]) Epistolae Hosii I, CLXVI.

[2]) Voir Geiger, Das Studium der hebr. Sprache in Deutschland (Breslau 1870) p. 16. Au moyen âge l'hébreu fut sauvé de l'oubli par les juifs. Voir Neumann: Ueber die orientalischen Sprachstudien seit dem XIII. Jahrh., Vienne 1899, p. 104.

précurseur succède en 1544 François Stankar, Italien, fameux plus tard dans les luttes religieuses, invité en 1546 à se rendre à Cracovie par Samuel Maciejowski.

L'évêque Maciejowski marcha sur les traces de Pierre Tomicki, grand remueur d'idées et conducteur d'hommes. Dans un pays où les juifs étaient fort nombreux, l'étude de leur langue difficile devenait moins ardue. Nous avons déjà parlé de Wenzel de Hirschberg, trilinguis en renom; c'est à lui que Libanus fut probablement redevable de son savoir. Tomicki donna à ces études la plus énergique impulsion. De ses propres deniers il payait un professeur, israélite converti et fort savant en hébreu; vraisemblablement ce maître instruisait les jeunes clercs du diocèse [1]. En 1524, séjourna quelque temps à Cracovie Johannes Campensis (van den Campen), ami de Dantiscus et professeur d'hébreu à Louvain. Tomicki lui fit l'accueil le plus flatteur et n'épargna rien pour le retenir [2]; cependant, malgré ces avances, Campensis ne put rester en Pologne; il ne put même, malgré les désirs de l'évêque, donner des leçons au Collegium; mais en revanche et en quelque sorte comme témoignage de gratitude, il publia à Cracovie sa grammaire hébraïque, à l'usage des classes [3]. Cette publication devait porter des fruits abondants. En 1536, en effet, le Cracovien Valérien Pernus, »artium magister et philosophiae doctor« de l'école de Paris, »respondit pro loco [4]) à Cracovie et prit comme sujet de son premier

---

[1]) En 1532, l'éditeur Ungler livre au public: Psalmorum omnium iuxta hebraicam veritatem paraphrastica interpretatio, autore Jo. Campensi. — La préface, datée de Nuremberg, est adressée à Dantiscus. Dans cet imprimé on fit usage en plusieurs endroits de caractères hébreux (Exemplaire de la bibl. Czapski, à Cracovie).

[2]) Voir Commentariolus in duas divi Pauli epistolas, Crac. 1534: Mansurus sum hic hebdomadibus paucis iussu Rev. D. Petri Tomicki.

[3]) Ex variis libellis Eliae... congestum etc. Crac. 1534.

[4]) Lib. dilig. (ed. Wisłocki) p. 355.

cours Campensis grammaticam hebraeam. De cette manière l'hébreu pénétra à l'université; le grand évêque n'eut pas la satisfaction d'assister à ce succès qu'il avait préparé; l'année précédente, la mort était venue briser cette vie si active.

XI.

L'humanisme s'enracine principalement hors de l'université, dans les bourses et chez les particuliers. — Resumptiones. — La bourse hongroise et allemande. Le chiffre des inscriptions baisse à l'université. — Lenteur apportée aux réformes; nonchalance dans l'exécution des statuts en vigueur. — Négligence des leçons; Aristote décline. — La dispute disparaît, malgré les efforts multipliés de l'université pour la maintenir. — La ruine matérielle menace quelques collégiatures

---

En définitive on avait fait de grands progrès vers les belles-lettres et les langues anciennes. Stanislas de Łowicz, dans l'avant-propos de son »De arte componendi epistolas« (1521), constate l'essor triomphant de l'humanisme à Cracovie et la décadence de la science médiévale. »Maiestas philosophica nunc apud nostrates vilipenditur... Aliena nunc tyrones nostros detinet professio,... exsulant veteres artes, sola regnat Polyhymnia«. Il semblerait donc que tout favorisait ce mouvement en avant; néanmoins écoutons les voix qui essayent d'étouffer ces clameurs victorieuses. L'auteur, ébloui sans doute par le spectacle de la cour royale et quelques manifestations brillantes, oublie qu'au foyer même des études la question n'était pas tranchée, que tous ces débats étaient loin d'ailleurs d'y être ardents et pouvaient être calmés par une paix assoupissante, réduisant à une indolence funeste l'un et l'autre parti.

Comme nous l'avons en effet rapporté, c'est en dehors de l'université et malgré cette institution que l'humanisme

s'était propagé. Les prêtres du nouveau temple trouvaient que les vieilles salles du Collegium n'étaient ni assez retentissantes, ni assez larges pour leur culte et allaient l'exercer loin de ces lectoria officiels, dans les bourses, dans les demeures privées. La vénérable école, sous le manteau des resumptiones, couvrait et tolérait les audaces de ces jeunes contempteurs du passé et leur donnait, en quelque façon, un semblant de légitimité. Ces resumptiones n'étaient primitivement que des répétitions où l'on repassait en commun les matières traitées dans les cours. Des maîtres ou des bacheliers en avaient la direction et surveillaient ces exercices, la préparation aux examens des étudiants. Mais il est certain que sous le couvert de ces resumptiones se cachèrent bien souvent les leçons humanistes, dans les bourses et chez les particuliers. Lorsque Jean Haller parle des leçons grecques de Clariti, il fait usage de l'expression studia resumptionesque [1]). A Leipzig, avant 1519, on se plaint de voir les cours des poètes humanistes se multiplier dans les bourses, et cela au détriment des artes du moyen âge. On demande de restreindre ces »resumptiones in poetica«, détournant des études traditionnelles [2]).

De cette manière en effet, il y avait deux universités dans la même ville, l'une, ancienne, à l'organisation bien réglée, l'autre, tacite, opérant dans les bourses et en cent endroits divers et visant au renversement de la première. A Cracovie surtout cet état de choses était flagrant. Nous avons vu que Celtes enseignait à la bourse hongroise. Nous avons aussi parlé de ces leçons grecques de Clariti et de Sylvius dont le Liber diligentiarum ne fait aucune mention. Nous ne savons où ces Italiens professèrent; mais par contre nous connaissons bien le foyer d'action et de propagande des apôtres venus d'Allemagne. A vrai dire,

---

[1]) Nolhac, Les correspondants d'Alde Manuce, n. 65.

[2]) Paulsen, Geschichte des gel. Unterrichts I, 104.

ils eurent deux de ces foyers: l'un où nous avons suivi Celtes, la bourse hongroise, l'autre, la bourse allemande, fondée en 1488, et souvent désignée sous le nom de Contubernium Germanorum. Ces bourses étaient devenues des espèces de cercles, d'asiles pour les émigrés allemands, de citadelles pour les nouveautés. C'est là qu'habita le jeune Agricola, arrivé à Cracovie en 1510; c'est là qu'il donna ses leçons avant d'obtenir une chaire à l'université; c'est au Contubernium Germanorum que s'abrita Valentin Eck qui dans son Ars versificandi (1515) parle expressément de cours (publica enodatio) non signalés dans le Liber diligentiarum, et, par conséquent, n'ayant pas eu lieu à l'université. Jean Hadus, lui, s'établit à la bourse hongroise [1]); il invita les étudiants à venir chez lui écouter des leçons sur l'Ibis, poème d'Ovide. Les Acta Rectoralia (n. 2437) relatent un procès que ce maître eut avec un élève de la bourse allemande qui avait suivi le cours de Hadus sur les Métamorphoses, cours sur lequel le Liber diligentiarum est absolument muet. C'était donc indépendamment de l'université que se multipliaient les leçons de tous ces partisans de l'humanisme, hardis et libres d'allure, comme des partisans.

La vieille université ne considérait pas d'un bon oeil l'usurpation de ses fonctions, gémissait de voir les élèves l'abandonner ou du moins s'émanciper outre mesure et n'avoir plus le respect de l'ordre établi, des droits et des grades académiques. Les lectoria étaient vides, désertés par les étudiants qui naguère encore y accouraient en foule. En 1507, Jean de Stobnica écrit au jeune prince Paul de Holszanski, en lui dédiant son Parvulus philosophiae naturalis: la noblesse trouve aujourd'hui notre science indigne d'elle; vous l'estimez au contraire et ne dédaignez pas »scholasticorum congregationem«. Ces disciples fidèles se faisaient pourtant de plus en plus rares. Alors débutait parmi les

[1]) Bauch dans la Vierteljahrschrift für Kultur I, 221.

gentilshommes cette abstention qui, avec le temps, devait transformer la grande école jagellonienne en un studium presque exclusivement plébéien. En 1513, sous le rectorat de Jean d'Oświecim, l'université se plaint de l'insubordination des étudiants et de l'abandon des salles de cours: scholae vacantia, studentium murmur et timor desertationis universitatis in suppositis [1]). En 1526, le Collegium renouvelle les mêmes doléances auprès de Tomicki [2]). Enfin la réforme de 1536 se propose de porter un demi-remède au mal, en défendant les leçons dans les bourses ou ailleurs pendant le temps des exercices à l'université [3]).

Ces mesures prohibitives étaient presque inefficaces, et en tous cas incapables de ranimer le passé suranné. Comme autrefois, les universités faisaient encore d'Aristote et de la dialectique l'axe autour duquel gravitaient toutes les conférences, tandis que les disputes du samedi devaient être la fleur de ce dressage intellectuel. On faisait pourtant à l'esprit nouveau certaines concessions: il était plus souvent tenu compte des auteurs classiques dans les programmes: de là une fausse situation et des pas boîteux vers l'avenir; les vieux réglements restaient en effet toujours en vigueur et ce n'est que par des amendements radicaux et rationnels qu'on eût pu sortir de l'équivoque et de la stagnation. Si encore tout en fermant les yeux sur quelques innovations l'on avait appliqué strictement et consciencieusement les dispositions des anciens statuts. Mais de l'indécision naquit la désorganisation à Cracovie, comme d'ailleurs en beaucoup d'autres universités: la lassitude et le dégoût ne sont partout que trop manifestes. Les devoirs anciens sont devenus des entraves dont les maîtres, à l'encontre de tout droit, essayent de s'affranchir.

Manquer aux leçons, aux exercices, aux disputes du

---

[1]) Conclus. univ. an. 1513.

[2]) Cod. univ. Crac. IV, 354.

[3]) Cod. un. n. 1536; infra exercitia non permittantur fieri aliae lectiones in bursis vel alias.

samedi est pour les maîtres à l'ordre ou plutôt au désordre du jour. Des congés et des voyages du corps enseignant venaient encore ajouter à la confusion. Les excursions en Italie sont fréquentes, comme jadis; les licences sont demandées à chaque instant, et il n'est même pas rare qu'un professeur quitte pour longtemps son poste sans en avoir obtenu la moindre autorisation. Les leçons faites par des substituts, des suppléants, sont devenues une habitude et un fléau pour l'université. La grande école voulut sévir, en 1517, contre ces maîtres fugitifs; en 1522 de nouveau elle délibère »de temerario recessu et absentia quorundam [1]«; bien plus, le roi Sigismond luimême promulgua à plusieurs reprises des édits rigoureux contre ces abus et somma les absents d'avoir à réintégrer leur domicile sous peine de perdre leurs émoluments [2]). Toutes ces dispositions comminatoires ne firent que constater le mal, et le résultat de tous ces désordres fut la suppression de plusieurs cours. Au surplus, les maîtres restés à Cracovie étaient aussi fort loin de s'acquitter exemplairement de leur tâche. A chaque instant nous lisons que tel ou tel fait ses leçons à la légère, ou n'en fait pas du tout, qu'il les finit avant l'heure (cessavit ante horam), qu'il y arrive en retard (in medio horae veniunt); en 1518 on ordonne au régulateur de l'horloge du Collegium maius de ne pas abréger ou prolonger les heures, sur le désir du premier-venu — non abbreviare vel prolongare horas ad vota aliquorum debet. Il est évident que les liens de la discipline s'étaient relâchés, et l'assaut des nouveaux courants ne fit qu'ajouter encore à ces troubles destructeurs. Les voyages n'étaient pas les seules causes des interruptions des cours: il y avait encore d'autres motifs futiles et locaux. Les enterrements et les services funèbres entre autres absorbaient le temps des maîtres. Aussi Mathias

---

[1]) Conclus. un. 1517 et 1522.

[2]) En 1512, 1516, 1518, 1539. Cod. univ. IV. 37, 55, 71, 170.

de Miechów, vigilant gardien du bon ordre universitaire, prend-il en 1508, en qualité de recteur, la défense des études »quae sedendo et quiescendo addiscuntur«, contre les abus de ce genre. Il fut alors décidé que l'université assisterait aux obsèques des maîtres depuis longtemps en fonctions, des bienfaiteurs de l'école, des souverains, mais que dans toute autre circonstance les cours ne seraient suspendus que conditionnellement. Par la même occasion, les solennités où l'université paraissait en corps, comme par exemple les réceptions du roi et de l'évêque de Cracovie, furent en partie abrogées. On n'irait ainsi rendre hommage au souverain qu'à son retour d'une longue absence [1]). Il est cependant permis de douter que ces mesures aient complètement déraciné les mauvaises habitudes contractées. Par suite du relâchement de l'esprit médiéval de l'université et de la force révolutionnaire des idées du jour, on ne tarda à en venir à la suppression de certaines lectiones ordinariae, et notamment des exercices sur Aristote. En 1524 et en 1525, l'abstention de toute leçon sur ce philosophe est signalée [2]). Le Stagirite était donc détrôné, dépossédé de la royauté exercée sans conteste pendant de longues années.

C'étaient surtout les jeunes maîtres, les collegiati minores qui remplissaient leurs devoirs avec le moins de zèle. Pour s'exempter des leçons auxquelles ils étaient astreints et qui leur déplaisaient, ils mettaient en oeuvre mille subterfuges. En 1524 (semestre d'hiver), il est consigné dans la liste des cours que l'extraneus André d'Opoczno a refusé de faire ordinaria lectio sur Aristote, malgré les admonitions réitérées du doyen. Dans d'autres circonstances on se débarrassait autrement de ces cours aristotéliques. En 1490, l'année de Celtes, l'extraneus Jean Kunasz de Cracovie suspend son cours sur les Parva naturalia

---

[1]) Conclus. univ. 1508.
[2]) Liber dilig. p. 169 et 171.

»propter auditores, quia non erant«. Le collégial minor, Felix Laski donne le même motif à l'interruption de ses leçons de generatione, en 1512; Mathias de Brzezie agit identiquement en 1515, à propos de ses cours de anima. Sur qui devons-nous rejeter la faute? Sans doute l'absence des étudiants n'était qu'une conséquence de l'incurie du maître. Parfois aussi le cours annoncé officiellement, après quelques heures de leçons, faisait place à une autre matière, et l'extraneus humaniste s'échappait des obscures déductions d'Aristote pour se réfugier dans l'étincelante beauté des classiques, quittait les artes pour les auctores. Les exemples de ces substitutions abondent à partir des premières années du XVI-e siècle. Les écrivains de l'antiquité servent de prétexte et d'excuse; de temps à autre aussi des modernes, comme les poésies de Mantuanus, ou la Poliscène de Leonardo Bruni qu'explique pour la première fois en 1518, Mathias de Przedborz, maître dont la vie fut des plus accidentées et des plus dissolues. Ce même humaniste avait déjà délaissé les Meteora, en 1515, pour passer aux Bucoliques de Virgile. Quelques jeunes professeurs opéraient systématiquement des mutations de ce genre, particulièrement André Pirzchalka d'Opoczno, adversaire résolu d'Aristote. Chez lui ces sauts brusques sont absolument coûtumiers: en 1521, il dépêche les Topiques pour prendre Mantuanus; en 1522, il quitte les Météorologiques pour les Paradoxes de Cicéron, en 1523, le Somnium Scipionis succède rapidement à la theorica planetarum, en 1524 enfin (semestre d'hiver) des Economiques il court aux Satires de Perse.

Comme on le voit ce qui ne pouvait pénétrer au grand jour à l'université y était introduit furtivement. La vieille forteresse se lézardait, elle n'était plus gardée comme il l'aurait fallu et se trouvait à la merci du premier assaut impétueux. Une des pratiques les plus usitées dans l'ancien programme, les controverses dialectiques, les actus du samedi commencèrent bientôt à tomber en désuétude.

Les maîtres étaient tenus d'assister à tour de rôle à ces actus, tout autant les collégiaux majores que minores et extranei. Cependant l'aversion grandissante pour ces tournois scolastiques les fit bientôt négliger. On y manquait délibérément et de plus en plus fréquemment. Aussi publia-t-on en 1523 une ordonnance de actibus ordinariis blâmant l'indolence des maîtres, des vieux particulièrement[1]; mais si ceux-ci étaient répréhensibles que devaient faire les extranei, les jeunes maîtres qui étaient en principe opposés à ces disputes? A chaque instant du reste on se plaint de leur hostilité contre ces actus: pendant l'hiver de 1524, plusieurs de ces jeunes gens refusent nettement d'y prendre part; en 1529, Georges Libanus appelé à s'y rendre, désobéit ouvertement, et en 1530, 1531, d'autres maîtres débutants suivent cet exemple d'insubordination[2]. En un mot, ces disputes, legs du moyen âge, dont on avait usé et abusé, étaient devenues caduques et ne se maintenaient qu'artificiellement, à Cracovie comme en d'autres universités[3]. En définitive, elles ne répondaient ni aux besoins des élèves, ni à ceux de l'époque: elles étaient condamnées à périr.

A tous ces motifs de dissolution profonds et en général moraux, vinrent s'en ajouter d'autres tout matériels: l'exiguité des ressources, les embarras pécuniaires. Dès le commencement du siècle et pendant de longues années consécutives, les bâtiments académiques menacent ruine, et l'on est dans l'impossibilité de les réparer[4]. Quelques collégiatures, faute de subsides suffisants, sont sur le point de disparaître. Les dotations primitives en effet n'étaient plus assez élevées pour l'époque, ne pouvaient permettre

[1]) Conclus. univ. 1523.

[2]) D'après le Liber diligentiarum.

[3]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 380.

[4]) En 1500 (arch. univ. pièce n. 3691) les professeurs s'adressent au cardinal Frédéric: quod fructus, redditus et proventus beneficiorum... ad sustentationem ipsorum sufficientem... minime suppetunt.

de faire face à tous les besoins; et du reste les fonds y assignés ne rentraient que très irrégulièrement. Aussi les collegiati se lamentent-ils de n'avoir point de quoi vivre. Lorsque le nombre des élèves diminua, soit par l'exode à l'étranger, soit par l'abandon de l'école pour les leçons humanistes, le pastus ou rétribution scolaire vint à manquer à son tour et les revenus, modiques déjà, s'en trouvèrent encore amoindris. Les documents contemporains nous parlent sans cesse de »collegiaturae periclitatae« ou »lapsae« et signalent les expédients auxquels on a continuellement recours pour obvier à cette détresse grandissante. C'était surtout le Collegium minus qui avait à souffrir et la »tenuitas proventuum« des jeunes maîtres leur rendait la vie fort difficile [1]). En cent façons on s'évertue à parer à cette misère; on fait des économies dans les promotions, on détourne au profit du trésor universitaire les sommes assignées aux festins des collations de grades; en 1506, l'évêque Konarski dispense huit petites collégiatures de la redevance à la chancellerie épiscopale [2]); l'évêque Tomicki, le roi Sigismond à chaque instant viennent au secours de l'école. Mais tous ces palliatifs temporaires ne parvinrent pas à faire cesser la pénurie dans laquelle l'université jagellonienne eut à se débattre, à partir du XVI-e siècle, pendant des siècles encore. On eût sans doute évité ces déboires si l'on se fût décidé à des réformes radicales, à des changements nécessités par la transformation que cent ans écoulés avaient fait subir aux conditions de développement de la grande école.

[1]) Cod. univ. Crac. III, 237.

[2]) Cod. univ. III, 238. Les autres quatre chaires «minores» avaient déjà précédemment obtenu cette exemption.

XII.

Le haut clergé s'efforce de relever l'université. — Jean Konarski protège l'humanisme. — Ses rapports avec l'université. — Jean Lubrański. — Erasme Ciołek, diplomate et protecteur des lettres. — Son compagnon Nicolas Czepiel. — Pierre Tomicki; son action; ses mérites. — Jean Laski, archevêque de Gniezno.

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'occasion de noter la sollicitude bienfaisante du haut clergé polonais pour l'université cracovienne. Cette sollicitude, loin de se démentir, ne fit que s'accentuer encore au commencement du XVI-e siécle, mais se manifesta sans hésitation en faveur de l'humanisme. Les dignitaires ecclésiastiques en effet étaient en général de doctes personnages, ayant pour la plupart rapporté de l'étranger une ample et solide instruction, de sorte que l'humanisme eut tout de suite en eux de fermes soutiens et des chefs éminents. Elles sont fort nombreuses à cette époque les décisions synodales tendant à la réforme de la grande école, à l'extirpation de l'ivraie sous laquelle succombait le bon grain. Le synode provincial de Piotrkow en 1510, charge l'archidiacre de Cracovie, Pierre Tomicki, de concert avec le chanoine Sigismond Targowicki et l'évêque chancelier, de »rechercher toutes les défectuosités de l'école cracovienne, en ce qui concerne l'enseignement«. Désormais ces mesures se renouvellent sans cesse à de brefs intervalles. Et ces démarches de l'épiscopat ne tardèrent pas à trouver une efficace sanction à Rome où le pape Léon X, par bref du 29 mars

10*

1518, confie la réforme du Collegium à l'archevêque Laski, à l'évêque Konarski et à Tomicki, alors évêque de Przemyśl [1]).

Après la mort du cardinal Frédéric, en 1503, Jean Konarski avait été promu évêque de Cracovie et chancelier de l'université. Il s'acquitta de ces dernières fonctions d'une manière assez inégale. Animé du meilleur vouloir à l'égard de la grande école, il prit tous les savants sous ses auspices, secondé et inspiré dans cette oeuvre tutélaire par l'archidiacre Pierre Tomicki. En 1506, il exonère les huit collégiatures minores de l'investiture et de la rétribution à verser à la chancellerie épiscopale, stipulant toutefois qu'en cas de vacances à ces postes, n'y seront nommés que des maîtres en possession de l'instruction convenable [2]). Cette ordonnance fut rendue sous le rectorat et à l'instigation de Mathias de Miechow. Cette bienveillance pour les chaires inférieures procédait sans aucun doute du vif désir de protéger l'humanisme. Aussi, plus tard, en 1523, Nicolas Szadek, dans son Judicium astronomicum, célèbre-t-il avec reconnaissance ces soins vigilants; il nous apprend que Konarski ne se borna pas à alléger de ce fardeau pécuniaire les petites collégiatures, mais qu'il restaura, embellit sur sa propre cassette la maison où ils habitaient [3]). Konarski s'intéressait donc tout particulièrement à ces jeunes générations de professeurs et n'épargnait rien pour améliorer leur sort, les pousser en avant.

Aussi lorsqu'en 1512, Mathias de Miechow, recteur pour la cinquième fois, déploya la plus énergique activité pour sauver d'une catastrophe les collégiatures inférieures, l'évêque de Cracovie vint lui prêter l'appui le plus méritoire en donnant à l'université un privilège, en vertu du-

---

[1]) Szujski, La Renaissance et la Réforme, p. 33 et 131. Des ordonnances synodales ultérieures s'autorisent de ce bref. Il ne nous a pas été possible de découvrir le texte même de ce document.

[2]) Cod. univ. III, 238.

[3]) Domum nostram restaurasti ornatissime.

quel lui serait attribué une partie de la succession des clercs décédés intestats[1]). En outre, le 25 novembre 1512, ce même Jean Konarski délégua au recteur en exercice (1512/13, semestre d'hiver) des pouvoirs extraordinaires à l'effet de réprimer des actes coupables qui étaient venus troubler la tranquillité de l'université[2]).

Malgré tous ces témoignages non équivoques de bonvouloir, nous voyons pourtant, peu de temps après, l'université en hostilité ouverte avec son chancelier. En 1512, en effet, Jean Konarski, en exécution d'un décret du synode de Piotrkow, avait frappé tout le clergé de son diocèse, sans en excepter les maîtres de la grande école, d'une contribution à verser au trésor. Cette disposition visait surtout les collégiatures richement dotées, les canonicats de la cathédrale et les membres du chapitre de S. Florian[3]). L'université toutefois protesta contre cet impôt, alléguant ses privilèges et franchises, et l'évêque irrité frappa d'excommunication les mutins qu'il menaça encore d'autres châtiments[4]). Le conflit devint aigu; les maîtres en appelèrent au pape, et en définitive obtinrent gain de cause. A ce propos cependant des opinions contradictoires se firent jour au collegium; le 25 et le 26 février 1513[5]) en effet les collégiaux minores sont sommés, sous peine de sévère répression, d'avoir à soutenir solidairement les revendications du corps et de se joindre à l'appel commun (starent in omnibus determinationibus cum universitate... nullo modo recedant ab universitatis appellatione). Il y avait donc désunion, manque d'entente, et les jeunes gens, les humanistes s'étaient évidemment rangés du parti de

---

[1]) Conclus. univ. 1512.

[2]) Cod. univ. IV, 40.

[3]) Szujski (La Renaissance, p. 33) suppose que l'évêque était surtout irrité de la lenteur avec laquelle l'université procédait aux réformes.

[4]) Cod. univ. IV, 49.

[5]) Concl. univ.

l'évêque qui d'ailleurs avait pour eux des bontés toutes spéciales. Tomicki succéda à Konarski en 1523; il montait sur le trône épiscopal précisément cent ans après l'avènement d'Oleśnicki, et sur le champ il reprit les glorieuses traditions du grand chancelier, redoubla d'énergie pour mener à bonne fin la tâche de restauration entreprise par Konarski.

Entretemps Jean Lubrański avait été promu évêque de Posen, au commencement du siècle; lors du différend entre Konarski et l'université, il n'hésita pas à prendre la défense des droits des maîtres, malgré qu'il fût un des partisans les plus résolus du progrès, un ami des plus sincères de la science. Les humanistes étrangers, comme Alde et Regius, lui dédiaient leurs éditions de classiques; il fonda à Posen une école qui, pour la Grande-Pologne, devait tenir lieu d'université [1]); Rodolphe Agricola, pendant son séjour en Pologne, eut en lui un protecteur sincère. Cependant l'action de Lubrański, si fertile en excellents résultats pour la civilisation du pays, n'est qu'incidemment et transitoirement mêlée à l'histoire de l'université jagellonienne. Tout au contraire celle de quelques autres grands dignitaires ecclésiastiques, comme Erasme Ciołek et Pierre Tomicki, y fut étroitement liée, et par mille attaches. Le premier s'inscrivit au Collegium en 1485, le second, en 1488; Ciołek devient maître en 1490 et Tomicki, en 1493. Tous les deux obtiennent bientôt des chaires en qualité d'extranei; Ciołek professe à Cracovie, de 1490 à 1493, Tomicki transitoirement, en 1493. Ils ne restèrent donc pas longtemps dans ces fonctions et les échangèrent pour l'arène politique. Mais l'un et l'autre furent toute leur vie fidèles au drapeau sous lequel ils avaient combattu dans leur jeunesse. Erasme Ciołek était bien l'homme arrivé, parti de fort bas, mais plein d'ambition,

---

[1]) Voir sur les débuts de cette école Hegendorphinus dans l'Encomium Terrae Polonae (Crac. Vietor, 1530). L'auteur de ce livre, ainsi que Thomas Bedermann et quelques autres, y étaient professeurs.

de désirs, d'ardeur à acquérir toutes les connaissances qu'il sentait nécessaires pour faire un beau chemin dans le monde. Il sut gagner la faveur du grand-duc Alexandre, et fut dès lors chargé de plusieurs missions diplomatiques, notamment à Rome; il fut un bon serviteur de la Pologne; mais il abusa aussi de sa situation pour se livrer à des intrigues, à des machinations, sans autre but que son élévation personnelle, ou la perte de ses adversaires. Lorsqu'il se présenta, en 1501, à la cour d'Alexandre VI, tout le monde fut séduit par son éloquence[1]). De plus, dans ces voyages, il entra en relations avec une foule de savants, enrichit avec passion sa belle bibliothèque, afficha enfin un luxe qui lui gagna des courtisans et des clients. Il évitait cependant la société de ses compatriotes et s'entourait volontiers d'étrangers, surtout d'Allemands[2]). Il mourut prématurément à Rome, en 1522, frappé au moment où dans ses rêves il entrevoyait déjà la pourpre cardinalice.

Ce fut sans contredit un homme de haute valeur et d'un poids énorme dans l'essor intellectuel de sa patrie: »Imprimeurs et éditeurs avaient en lui un constant soutien et il encourageait tous leurs travaux«[3]). Le fameux humaniste italien Beroaldus lui dédia son traité »De terrae motu«, et, en 1505, fut publié à Bologne le dialogue Philopseudes de Lucien, avec une préface adressée à Ciołek. Mais le plus magnifique témoignage de son bon goût est le splendide Pontificale, illustré de magnifiques miniatures dues probablement à l'artiste qui nous a laissé le célèbre codex de Behem. Cet ouvrage fut exécuté sans doute à la commande et d'après les indications de Ciołek, peut-être à l'exemple de Jean Burchard qui à cette époque décrivit

---

[1]) Optima pronuntiatione et aptitudine, comme l'écrit Joh. Burchard dans son Diarium (ed. 1883) III, 122. Voir sur Sapieha, ibid. 124.

[2]) Lukas, Erasme Ciołek (1878) p. 101.

[3]) Lukas, l. c. 109.

à Rome les cérémonies pontificales qu'il avait pu contempler en qualité de courtisan favori d'Alexandre VI [1]).

Ciołek s'était fait construire, rue des Chanoines à Cracovie, une somptueuse demeure »magnificentissimum palatium«, dont les fenêtres et les portes présentaient une fastueuse ornementation; cet édifice faisait l'admiration du médecin italien Adam Gadius [2]). A la cour épiscopale de Płock, encombrée d'étrangers, fleurissait aussi la vie la plus raffinée. L'évêque avait pour secrétaire Charles Antoine Moncinereus de Bologne [3]). Parmi les familiers du prélat, on voyait encore le jurisconsulte espagnol Garsias Quadros, docteur en droit de l'école de Bologne et professeur inscrit au registre matricule universitaire de Cracovie en 1510. Le roi avait prié Ciołek d'envoyer ce savant à Cracovie »pour y illustrer l'université« [4]), et le prélat fit bon accueil à cette demande, puisque nous lisons dans l'Album studiosorum un passage où Quadros est appelé »pro iure pontificio lector nostri studii continuus«. C'est sans doute au cours de ses fréquentes pérégrinations que Ciołek avait recruté pour lui et pour la Pologne ces hommes remarquables.

Il serait cependant injuste de ne pas associer à son nom celui d'un homme qui eut avec lui une grande parenté de caractère et se distingua, comme Ciołek, dans la carrière diplomatique. C'est de Nicolas Czepiel que nous voulons parler. Après avoir acquis la maîtrise à Cracovie, il figure au liber diligentiarum de 1487 à 1516. Mais cette

---

[1]) Lukas, Erasme Ciołek 108; Sokołowski, Trimestre historique 1889, III-ème année. fascic. 4, 738 et suiv.

[2]) Acta Tomiciana IV, 86.

[3]) Bauch, Rodolphe Agricola, p. 29.

[4]) Acta Tomiciana I, 111. La bibliographie d'Estreicher signale à la date de 1512 un ouvrage inconnu de cet écrivain: Breviarium iuris utriusque (Crac. Haller); nous connaissons encore du même auteur un traité sur les degrés de parenté conservé à la bibliothèque Czapski: Lecturae arborum consanguinitatis, édition posthume, Unger, 1522.

mention n'est qu'illusoire, car Czepiel n'eut de professeur que le titre et se faisait constamment remplacer par des suppléants, occupé lui-même à briguer des postes plus rémunérés, des bénéfices de mieux en mieux rentés. Sa naissance plébéienne l'entravait dans cette course vers les grandeurs; nous ne savons néanmoins de quelle façon il s'appropria le blason Korab; de même que Ciołek, malgré sa basse origine, il se vit comblé de tant de faveurs, de tant de charges que d'après des contemporains leur nombre égalait celui des jours de l'année ronde [1]). C'était donc un vrai courtisan; il passa de longues années à Rome [2]), sans cesse à l'affût de nouveaux titres. Il devint ainsi docteur du décret promotionis Romanae et obtint la dignité comitis palatini Lateranensis. Rassasié ou plutôt avide encore de prébendes et d'honneurs, comme Ciołek, il mourut dans la capitale papale en 1518, précédant de quatre ans dans la tombe son auguste protecteur.

Sa bibliothèque atteste que Czepiel fut non seulement »empressé à parvenir«, mais s'intéressa encore à la science, mit à profit ses voyages pour de nobles et idéales ambitions. Parmi les ouvrages qu'il a légués à la collection jagellonienne, on remarque quelques rares exemplaires des premiers imprimés grecs, Apollonius de Rhodes, les comédies d'Aristophane, Suidas [3]). C'était donc un humaniste convaincu, digne collaborateur de Ciołek dont il partagea consciencieusement les travaux diplomatiques, et avec lequel aussi il puisa, avec moins de conscience, dans les fonds envoyés de Pologne pour faire aboutir différentes affaires [4]). Ce fut un homme avisé, souple dans sa vie et sans doute aussi dans ses principes qu'il faisait plier selon les circonstances à ses innombrables besoins matériels,

---

[1]) Voir Cricii Carmina (ed. Morawski) p. 182.

[2]) Dès 1485 (Acta Rect. 983).

[3]) Voir Wisłocki, Catalogus Incunabulorum, Czepiel.

[4]) Voir Stanislas Lukas, Erasme Ciołek, p. 88.

entretenant sa pensée et sa volonté dans une tension perpétuelle.

Bien supérieur à Ciołek et à son Achates, fut Pierre Tomicki. Après avoir commencé ses études à Gniezno, il les continua à Leipzig où il apprit entre autres l'allemand, et enfin conquit ses grades académiques à Cracovie. Son biographe Hosius raconte que sur les bancs universitaires il se fit remarquer déjà par sa vivacité, son habile dialectique dans les disputes. Il alla ensuite en Italie perfectionner, approfondir ce savoir, et y acquit cette brillante instruction universelle et cet amour ardent des lettres qui en firent le plus éminent peut-être des promoteurs de la Renaissance, le meilleur ouvrier de l'humanisme. On eût dit, prétend Erasme de Rotterdam, qu'il avait été créé par Dieu pour le bien de l'humanité [1]) De retour à Cracovie en 1500, Tomicki remplit auprès du cardinal Frédéric les fonctions de chancelier archiépiscopal. Ce fut le premier pas de cette carrière si éclatante qui devait l'élever jusqu'à l'évêché de Cracovie et à la vice-chancellerie de la couronne.

Tout jeune encore, au moment où il enseignait à l'université, et plus tard, Tomicki fut toujours un partisan décidé des doctrines nouvelles et de ceux qui les répandaient dans le pays. Nous avons eu mainte occasion de signaler les services qu'il rendit à la grande école. En 1510 le synode de Piotrkow lui confie la réforme de l'institution, et désormais elle fut l'objet de sa constante préoccupation, surtout lorsqu'il succéda à Konarski sur le siège épiscopal de Cracovie. Il fit pénétrer à l'université de grandes idées, il lui donna une chaleureuse impulsion, frayant le chemin du progrès, soit qu'il s'agît des langues antiques, soit qu'il fût question de l'hébreu ou du droit romain. Si l'on assure que l'arrivée en Pologne de la reine Bone fut le point de départ d'une ère de haute culture, il n'est pas

---

[1]) Morawski, Nidecki, p. 34.

moins légitime d'attribuer une part égale dans cet essor à l'admirable évêque de Cracovie. Zbigniew Oleśnicki eût sans doute blâmé plus d'une faiblesse politique chez son successeur; mais il eût aussi reconnu dans les nobles et généreux efforts de Tomicki la pensée de sa pensée, le coeur de son coeur et aurait salué en lui un digne héritier.

L'archevêque de Gniezno, Jean Laski, d'un tout autre tempérament, joua un tout autre rôle dans le mouvement des esprits de cette époque. Il n'est pas catégoriquement hostile aux nouveautés; n'est-ce pas sur son initiative que Léon X promulgua, en 1518, le bref recommandant la réforme de l'université? Mais il n'avait pas, comme les autres princes de l'Eglise, de larges connaissances, et il recule effrayé devant l'invasion des étrangers, surtout des Allemands. Aussi s'éloigna-t-il avec aversion du camp de Tomicki, séparé de lui, non tant par la politique que par ces incompatibilités de goûts. Tout en effet devait le détourner de ces novateurs: tandis que ceux-ci ne prisent que l'aristocratie du nom ou de l'intelligence, sont entichés de l'étranger, surtout de l'Allemagne, et font le plus large accueil à ces influences du dehors, soit dans la politique, soit dans la vie sociale, ce gentilhomme de Sieradz se renferme dans les étroites limites du terroir, de la nation, représente et ne veut représenter que les idées de la noblesse autochtone, s'insurge en toute circonstance contre le teutonisme, et déployant son étendard polonais, part en guerre contre les éléments qui n'ont que trop envahi la patrie, s'acharne à dégermaniser les villes régies par la coûtume de Magdebourg[1]).

Il n'avait reçu aucune instruction universitaire ni à Cracovie, ni ailleurs; le maître cracovien André Góra lui avait enseigné les quelques principes de droits indispensables[2]).

[1]) Zakrzewski, Ateneum 1882, 2, p. 215.

[2]) Cet André de Góra mourut en 1520 «veluti alter iustus Simeon», d'après les arch. univ. Cod. 69, 40.

En face des humanistes, il se dit dans son testament, avec une ironique modestie »indoctus et inutilis« [1]), néanmoins, tout aussi bien que les savants, il ambitionnait de servir la république. Un bon sens d'élite et la confiance de la noblesse qui ne lui fit jamais défaut le poussèrent aux emplois élevés et le mirent en relief. Il fut le représentant le plus déterminé de la réaction contre l'esprit qui commençait à gagner, à dominer toutes les classes de la nation; et il est certain que plus d'un partagea alors l'aversion de ce hobereau pour les nouveautés, préférant la culture exclusivement nationale, et même l'ignorance à la finesse de ces diplomates instruits, polis, mais sans fermeté, formés à l'école de l'humanisme.

Comme nous l'avons fait remarquer, Laski ne fut pas absolument réfractaire au mouvement contemporain. Toutefois il semble avoir préféré les gens d'origine romane aux Allemands. En 1508, alors chanoine de Posen et chancelier de la couronne, il vient en personne défendre devant le tribunal rectoral son familier [2]), l'Italien Jean Siculus, accusé d'avoir offensé l'université. Plus tard, vers 1526, il donne l'hospitalité au poète français Anianus qui se porte le tenant de son auguste bienfaiteur dans le tournoi poétique entre ce dernier et Tomicki [3]). Les sentiments antigermaniques du chancelier le poussèrent sans doute à ces amitiés, à ces relations.

Les rapports de Laski avec l'université s'accentuèrent lorsque devenu archevêque de Gniezno et ayant obtenu en 1515 le titre de légat a latere, il s'immisça volontiers dans les affaires intérieures de l'école, se considéra comme l'instance supérieure, empiétant en quelque sorte sur les droits et les attributions de l'évêque de Cracovie, chancelier de l'université. Dès 1517, deux médecins se dispu-

---

[1]) Zeissberg. Johannes Laski und sein Testament (Vienne 1874), p. 159.

[2]) Acta rectoralia, n. 2137.

[3]) Cricii Carmina, p. 156/7.

tant la priorité (ratione prioris loci) au Collegium, l'un de ces maîtres en appela à l'archevêque. Le roi Sigismond manda alors à Laski d'avoir égard aux droits et privilèges du chancelier: »d'ailleurs de tels appels lointains allaient à l'encontre du bon ordre et des coûtumes à l'université«[1]. Plus tard, en 1523, l'université protesta encore contre certaines prétentions de l'archevêque qui, »zelo non bono contra universitatem concepto«, voulait limiter les prérogatives et la juridiction des »conservateurs«. A ce propos fut renouvelée la récusation des juges étrangers dans les causes concernant les affaires intérieures de l'école[2]. Quant à la réforme du studium, il était d'accord avec plusieurs évêques, entre autre Tomicki; néanmoins il est probable que dans les détails, dans l'estimation des »defectus« qu'il fallait effacer ainsi que dans le choix des moyens à employer pour parvenir à ce but, les avis étaient loin d'être unanimes; toutefois nous ne pouvons aujourd'hui savoir rien de précis là-dessus.

---

[1]) Acta Tomiciana IV, 198.
[2]) Conclus. univ. (1523).

XIII.

Quelques réformes au début du siècle. — Fondations de Miechowita et de Tomicki. — Demi-modifications. — Défectuosités et continuation de la lutte. — Cracovie, foyer de plusieurs sciences. — Historiographie après Długosz. — Miechowita. — Le roi Alexandre et ses desseins historiques. — Décadence de quelques universités et de celle de Cracovie au commencement du XVI-e siècle. — Le nombre des élèves diminue; les étrangers cessent de s'inscrire. — Causes du mal. — Causes politiques, en général, et cracoviennes, en particulier. — Cracovie se polonise et l'université devint une école polonaise, plébéienne. — L'éclat du règne de Sigismond a de tout autres sources.

Toutes ces mesures, tous ces synodes épiscopaux de longtemps n'eurent aucun résultat, et de longtemps encore on ne s'enhardit à de radicales réformes à l'université. Nous avons pourtant vu que l'humanisme avait pénétré dans la grande école, que ses apôtres y avaient multiplié leurs leçons, qu'ils y avaient combattu avec vaillance et remporté bien des victoires; mais il aurait fallu introduire une sorte de consécration de ces progrès, les régulariser par des statuts, mettre sur le même pied les cours traitant de nouveautés et les anciennes chaires médiévales: rien de semblable n'avait été fait. Au commencement du siècle on tente timidement des demi-réformes, sans oser aller résolument jusqu'au bout. On reconnaît bien qu'il faut agir, mais l'on n'agit point.

Parmi ces essais d'amendements du caduc état de chose d'autrefois, nous devons compter la fondation de Miechowita, en 1522. On sait que les études avaient

beaucoup à souffrir de l'instabilité des maîtres dans les universités du moyen âge; les maîtres en effet n'avaient pas de spécialité déterminée et, passant d'une charge à une autre, changeaient de sujets de cours en même temps que de bénéfices, enseignaient tour à tour les sept arts, tantôt la météorologie, tantôt l'astronomie, tantôt la métaphysique, bref étaient des encyclopédies vivantes, mais nécessairement par cela même assez superficielles. On s'en tenait à l'écorce, n'ayant pas le temps d'approfondir. Miechowita voulut rompre avec cette fâcheuse tradition. Il dota richement une chaire d'astrologie à l'université, avec toutefois la restriction que cette chaire ne serait point soumise à l'option, c'est-à-dire ne passerait pas indifféremment à tel ou tel maître; l'université devrait au contraire nommer à ce poste un savant éclairé qui »y resterait au moins quinze ans, pour le progrès de la science... propter maiorem experientiam conquirendam« [1]). C'était une opposition catégorique aux errements jusque là suivis, c'était montrer la voie du salut.

En 1531, l'évêque Tomicki, dans le but évident de protéger et de fortifier l'humanisme, marcha sur les traces de Miechowita. En 1406, Nowko avait doté la chaire de grammaire et de rhétorique à l'universitó jagellonienne, chaire jointe à l'altarie de S. Alexis à la cathédrale de Cracovie. Les revenus de la maison Zerwikaptur, située rue Grodzka, au coin de la place S. André, devaient pourvoir à cette dotation. Mais la collégiature, avec le temps, devint des plus pauvres, et fut une des »periclitatae«, car la maison de la Grodzka, fort délabrée, rapportait plus d'ennuis que d'argent. On la céda en 1530 au chapitre de Cracovie. Mais comment sauver la collégiature dont elle était le soutien? Le chapitre offrit alors à l'université le patronat sur l'église paroissiale de Zielonki, et l'altarie de S. Alexis fut incorporée à ce bénéfice. Le curé de Zielonki,

[1]) Cod. univ. IV, 87.

choisi par les collégiaux supérieurs, devait faire des cours in theologia sive in artibus. Mais en même temps, pour venir au secours de la chaire de Nowko, de l'Oratoriae lectura »qui, non seulement pour l'université, mais pour tout le royaume était utile et nécessaire«, Tomicki prit des mesures, où se révèlent les tendances de l'époque et de l'évêque lui-même. L'altariste de l'autel placé dans la grand' salle du collegium majus, sera tenu de payer annuellement treize marcs au collégial de Nowko, et ce dernier à l'avenir ne sera point promu à cette chaire par option, mais bien par désignation des collégiaux supérieurs qui devront tenir compte avant tout des capacités spéciales de ce maître d'éloquence, sans considérer l'ancienneté, ni le grade universitaire. L'élu peut même être marié. Il a l'obligation d'enseigner la rhétorique, non seulement pendant les semestres d'hiver et d'été, mais encore pendant »la canicule, en s'appuyant toujours sur les classiques«, Cicéron, Quintilien et Tite-Live; il devra en outre, dans les grandes solennités, prendre la parole au nom de l'université. L'université ajoutera quatre marcs, pris sur ses revenus généraux, au traitement de ce professeur. Cette réforme de 1531 [1]) est une nouveauté; elle consacre le principe d'élection, et ouvre les portes de l'école aux humanistes errants et aux jeunes orateurs désireux d'y introduire la nouvelle culture et ses méthodes. Tomicki, ici comme partout d'ailleurs, s'élance audacieusement en avant et combat pour une cause dont il brandit courageusement le drapeau.

Mais c'était réparer le toit d'un édifice dont les fondements menaçaient ruine. La réforme complète, indispensable était toujours retardée. Pour remédier aux defectus, d'insignifiantes améliorations, comme la réduction des frais de promotions à plusieurs reprises diminués au

---

[1]) Cod. univ. IV, 107. Si le nouveau collégial était marié, il pouvait habiter en dehors du collegium.

commencement du siècle, étaient tout à fait insuffisantes. En 1521, les nouveaux statuts de la faculté de théologie sont pourtant animés d'un esprit de progrès; mais malgré les heureuses dispositions qu'ils renferment, ils ne peuvent être considérés comme un véritable instrument de rénovation. Ce n'est qu'en 1536, après bien des hésitations, que l'on se décida à ouvrir les yeux sur le péril menaçant la faculté des artistes et à édicter quelques constitutions pour enrayer le mal. En quoi consistaient-elles? Pour relever les exercitia désertés par les disciples et les maîtres, on prononça des peines sévères contre les professeurs négligents; il fut recommandé de veiller dans ces exercices à la concision et au brillant du style (quod illa exercitia... ad cultiorem stilum et compendiosiorem modum... reducerentur); on rappela aux élèves que les leçons de philosophie et de logique étaient obligatoires; enfin on les invita à fréquenter assidûment les »actus« du samedi où les bacheliers devront défendre leurs thèses par des arguments philosophiques et non théologiques [1]. Ces prescriptions de 1536 ne peuvent donc passer pour une rupture décisive avec le moyen âge, un point de départ vers une nouvelle époque. La même organisation, les mêmes règlements subsistaient; on leur donnait seulement de pompeuses parures, comme s'il se fût agi d'un décor extérieur et non du fond même des choses. Dès lors les modifications réformatrices furent introduites avec une telle lenteur que le public, plus avide de progrès que la conservatrice université, commença à témoigner de la méfiance et du mépris à l'égard de l'école jagellonienne. En 1538, on limita le nombre des exercices; en 1548, on changea leur dénomination en celle de progymnasmata, on leur traça un programme légèrement transformé, afin que ce legs principal du studium médiéval ne parût pas trop suranné avec ses subtilités scolastiques et n'inspirât pas trop d'aversion

---

[1]) Muczkowski. Liber prom. LII.

aux jeunes gens. On remplaça en même temps certains livres vieillis par des ouvrages plus appropriés aux besoins et au goût du moment. En 1550, on s'efforça de préciser de nouveau la nature et le but des exercices. Quelques-uns de ces exercices furent supprimés, d'autres ne devaient être que de simples répétitions des leçons, dans le genre des anciennes »résomptions«, »afin que le nom odieux d'exercices ne détournât pas les élèves de ces utiles travaux«. Ce ne fut enfin qu'en 1579 que la réforme de Gorski garantit aux humaniora studia la place qui leur était due et une complète liberté d'action. C'est ainsi qu'il fallut presque un siècle entier[1]) pour se délivrer des lourdes chaînes du moyen âge, pour secouer ce joug qui paralysait tout essor et contraignait les impatients à enfreindre, à braver continuellement les lois et les méthodes en vigueur.

Cependant si la lutte fut longue, elle ne fut que passagèrement acharnée; et précisément ce calme ne fit que retarder le combat suprême des deux mondes en présence et le triomphe définitif.

Commencée dans les vingt dernières années du XV-e siècle, cette lutte devint plus vive dans le premier quart du XVI-e. Mais — et cela fut un mal pour l'université — elle ne prit fin ni par un désastre, ni par une victoire décisive; il n'y eut pas en effet d'homme assez fort pour faire pencher la balance vers le progrès. Après que les ardeurs se furent éteintes, que les discordes se furent émoussées, des personnages n'appartenant pas à l'université, comme Tomicki, par leur puissante influence dictèrent les conditions de l'existence ultérieure; enfin l'esprit du temps amena insensiblement ce que les esprits des hommes eussent introduit avec plus de promptitude. Car l'esprit du temps amène toujours des réformes boiteuses, de moindre portée, elles n'ont pas la marque d'in-

---

[1]) Voir là-dessus Liber Promot. LVII, LVIII, LXIII, LXIX.

dividualité qui donne de la chaleur et de l'énergie aux résolutions.

Toutefois cette période combative fut brillante, pleine de vie, de fécondité, de variété dans les événements et les facteurs en jeu. Alors fermentaient à Cracovie, ainsi qu'en un grand foyer, les idées d'avant-garde venues de l'étranger et représentées par des hommes comme Callimaque, Celtes, sans parler de cette multitude de voyageurs accourus de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Angleterre. Et de là ces idées rayonnaient à travers presque tout l'Occident: le mouvement helléniste en Allemagne trouva à Cracovie un ferme appui et de vivifiantes inspirations. C'est auprès des maîtres de l'école jagellonienne qu'on venait chercher des lumières pour explorer les cieux et connaître le cours des astres; le soleil de Copernic dès lors versa sa flamme sur le berceau des nouvelles théories astronomiques. A cette même époque l'histoire trouva aussi de fervents adeptes parmi les membres du collegium. En terminant son immortel ouvrage, en 1480, Długosz, le grand historien du moyen âge, s'adressant à l'université la priait de continuer l'oeuvre qu'il avait entreprise. Dans ses objurgations [1]) éloquentes et sincères il leur disait: »Je vous demande, je vous supplie... et tout particulièrement... les docteurs, professeurs, maîtres, élèves, clercs... de l'université de Cracovie, de vouloir bien, après ma mort, tenir au courant mes annales. Bien plus, je les implore d'accorder une collégiature à un maître capable, expert en belles-lettres et en beau-style (studiorum et literarum humanitatis peritum), qui, déchargé de tout autre travail, s'occuperait exclusivement des annales, y penserait sans cesse, y donnerait tous ses soins, et, jour et nuit, s'en entretiendrait avec lui-même ou avec tous ceux qui l'approcheraient, s'intéresserait au bonheur, au profit et à la gloire de la patrie, bien plus encore à la gloire de Dieu et à la vé-

[1]) Hist. V, 701.

rité«. Ces paroles ne furent pas oubliées. Il ne fut pas question, il est vrai, d'assigner une chaire spéciale à l'historien de la nation; mais un des maîtres de la grande école suivit le conseil de Długosz, reprit la plume du célèbre chroniqueur. Ce fut son digne successeur, tout animé, comme lui, des plus hautes et des plus nobles ambitions. Le talent d'écrivain de Miechowita est sans doute inférieur; mais cet homme que les préjugés et les superstitions entravaient souvent en médecine, en histoire a les plus larges horizons, la curiosité la plus ingénieuse et abonde en observations fort justes, frappées au coin du bon sens le plus avisé. Avant que Miechowita n'eût mis la dernière main à son oeuvre, l'histoire fut encouragée d'un côté où l'on ne se serait guère attendu à trouver des auxiliaires pour la science. Le roi Alexandre, peu de temps avant sa mort en 1506, ordonna au préfet des salines à Cracovie, de payer soixante gros hebdomadairement pendant une année entière, à Nicolas Rozemberg auquel »nous avons confié la mission d'écrire l'histoire de la Pologne«. Cet historiographe s'était préalablement signalé par des voyages diplomatiques en Allemagne, à l'effet d'y préparer une action commune contre les Turcs. Beau parleur, il allait maintenant servir par la plume la nation et son souverain. Nous ne savons jusqu'à quel point ce projet fut exécuté [1]; il n'en est pas moins caractéristique, et fait honneur au souverain qui payait ainsi la dette de reconnaissance contractée envers son précepteur, Długosz, dont les recommandations n'avaient pas trouvé à l'université tout l'accueil qu'elles méritaient.

Le grand successeur d'Alexandre, Etienne Batory, à la fin du siècle, apporta tout son zèle, toute son attention à faire fleurir les mêmes travaux; il faut aussi recon-

---

[1]) Voir à ce propos Liber Quitantiarum Alexandri regis, p. 216 et Charitas, ouvrage collectif. Pétersbourg, 1894, p. 494: Pawiński. Un historien inconnu de la Pologne.

naître que, jamais monarque, jamais homme d'action ne fut plus digne d'inspirer ceux qui voulurent alors chanter la guerre et les héros. Enfin, longtemps après, en 1621, les conseils de Długosz furent écoutés à l'université. Le célèbre savant Sébastien Petrycy leur donna une sanction en créant et dotant une chaire d'historiographie à l'école jagellonienne. Le voeu du fameux historien médiéval recevait ainsi une tardive exécution; mais le maître espéré ne se révéla point, le monument désiré ne fut point édifié: peut-être d'ailleurs y avait-il alors moins de hauts faits à raconter que du temps de Długosz.

Si le résultat de la lutte qui remplit tout le déclin du moyen âge ne répondit pas à l'éclat de cette lutte, si l'université, même après ces joûtes ardentes, tomba dans une sorte de stagnation, il faut l'attribuer à des motifs généraux d'une nature plutôt locale et temporaire. Nous en avons déjà noté quelques-uns. Le XVI-e siècle, avec ses guerres de religion, avec ses agitations, fut aussi ailleurs une époque de stagnation, d'éclipse parfois. Cette décadence s'affirme dans plusieurs universités: le relachement de la discipline parmi les maîtres et les élèves, l'indolence des professeurs, l'appauvrissement de ces institutions du moyen âge — tout se réunit pour les faire dégénérer. Vers 1525, Vienne est en complète désorganisation; Erfurt n'est guère plus prospère, Rostock et Greifswald tombent en une triste décadence. La tempête qui ébranlait ces créations du moyen âge, glaçait leur vitalité. Cracovie ne put échapper à la tourmente.

Malgré la pléiade d'hommes de valeur dont la voix tombait du haut des chaires jagelloniennes au commencement du siècle, malgré les efforts de Tomicki et du roi Sigismond lui-même, l'école avait perdu son caractère européen pour devenir une institution plus strictement nationale, et même elle ne fut bientôt plus apte à jouer ce dernier rôle, à contenter les aspirations plus hautes et plus étendues. Le nombre des disciples est encore considérable

pendant les vingt premières années du siècle: en 1520, on compte 294 nouveaux inscrits. A côté des Polonais, on voit beaucoup de Moraves, de Silésiens, de Hongrois dont l'université était du reste l'école régionale; mais des noms d'élèves de l'extrême Occident ne sont pas non plus fort rares. Cet état florissant n'est pourtant que très éphémère. A partir de 1520, il n'y a que peu de gradés; au semestre d'été de 1528, un seul candidat subit les examens du baccalauréat. Ce fait, il est vrai, reste isolé; mais en général il y a alors un temps d'arrêt dans l'obtention des grades. De même, le nombre des élèves diminue et se modifie. Dès 1524, et en 1526, 1527, 1528, les inscriptions sont faibles; le chiffre des étudiants est en baisse, et l'attraction qu'exerçait naguère le studium cracovien sur l'étranger se relache de plus en plus. Il y eut à cette déchéance des causes variées et nombreuses.

D'abord la politique polonaise: ces mêmes humanistes qui s'efforcèrent d'implanter en Pologne l'idéal et la pensée du monde civilisé, de leur ouvrir les portes toutes grandes, adoptèrent, dans le domaine de l'action, une politique de mollesse et d'abdication, amoindrirent l'importance de la Pologne en Europe et détendirent les liens qui l'y rattachaient. Christophe Szydłowiecki, mécène humaniste et son frère d'armes, Pierre Tomicki, inféodés à la politique des Habsbourgs, assurèrent au congrès de Vienne de 1515 la succession éventuelle de cette maison souveraine sur les trônes de Bohème et de Hongrie; de sorte que, dès 1526, les Jagellons disparaissent de l'histoire de ces pays. Une année auparavant, une autre renonciation dictée, elle aussi, par les débiles politiques humanistes amena la sécularisation de la Prusse. »Si c'est vrai, dit alors le chancelier Gattinara à Dantiscus, à Madrid, si votre roi a commis cette faute, c'en est fait de son rang parmi les princes chrétiens«. Ces événements amoindrirent la puissance de la Pologne en Orient, son bon renom à l'Occident, et ces pertes durent nécessairement se faire sentir dans toutes

les manifestations de la vie publique. Quant aux Hongrois, élèves de l'université, nous laisserons parler les chiffres; de 1493 à 1506, on compte 28 Hongrois en moyenne à chaque semestre; de 1507 à 1515, ils ne sont plus que 22; 15 de 1516 à 1525; de 1526 à 1539, il n'y en a que 138 en tout, enfin de 1540 à 1550 inclusivement, il en reste à peine 36 [1]. De même pour les Allemands. Au commencement du XVI-e siècle on créa dans les régions orientales de l'Allemagne deux universités, l'une à Wittenberg en 1502, l'autre à Francfort sur l'Oder en 1506, de là naturellement réduction du contingent germanique à Cracovie. Survint bientôt la révolution religieuse qui éclaircit encore beaucoup plus cruellement les rangs des écoliers de notre studium. Les antagonismes religieux et politiques se creusèrent plus profondément, et beaucoup de jeunes gens se laissèrent séduire par l'aurore brillant à Wittenberg, tandis que l'université de Cracovie perdait son lustre d'autrefois en des hésitations stériles entre les anciens et les nouveaux courants. Et les Polonais séduits par »la nouveauté« commencèrent à se rendre volontiers dans les institutions d'Allemagne: Wittenberg et Leipzig surtout les attiraient [2]. Cette émigration dut bientôt prendre des proportions alarmantes, puisque le roi Sigismond défendit en 1534 de se rendre dans les universités étrangères. Il est cependant probable que cet édit royal n'arrêta pas les épris de »nouveautés«; la jeunesse continua sans doute d'aller à l'étranger, et les studieux avides de science plus profonde désertèrent Cracovie pour les universités italiennes. D'un côté donc la réforme, l'humanisme italien de l'autre, entraînèrent au dehors les Polonais.

Certaines autres influences locales contribuèrent encore à ralentir le mouvement des Allemands vers Craco-

---

[1] Voir Charles Schrauf, Regestrum bursae Hungarorum Cracov. Wien, 1893, p. XVII/XVIII.

[2] Voir Morawski, Archives de la Commission de littérature, 1884, t. V.

vie. Nous avons déjà parlé de la nombreuse bourgeoisie allemande établie dans la ville, de la force d'attraction qu'elle exerçait sur ses compatriotes. Peu à peu les familles fixées en Pologne se polonisèrent, et les nouveaux venus se firent de plus en plus rares, au point qu'à partir de la venue de la reine Bone l'immigration italienne fut plus nombreuse que la germanique. Les lettres de Rodolphe Agricola sont à cet égard fort curieuses. Il écrit à Vadianus, le 5 août 1519[1]): »Le bruit court ici d'une révolte des Polonais contre les Allemands; nous étions tous préparés à cette éventualité; mais le roi a apaisé les esprits, non entièrement toutefois«. Les marchands surtout se montraient inquiets; c'était en effet tout particulièrement contre eux qu'était dirigée cette agitation. Une année après (n. 213) Agricola écrit encore à Vadianus qu'il voudrait bien quitter Cracovie, inhospitalier aux Allemands. Il dit que ces derniers y sont plus méprisés que les Juifs (n. 216), et c'est surtout des »polonicati Germani« qu'on a le plus à se plaindre. Les esprits étaient alors surexcités par la guerre qui, dans le Nord, devait enfin résoudre la querelle séculaire entre la Pologne et les Teutoniques. Presque à ce même moment Jean Hadus invectivait Cracovie, où faute de savoir la langue du pays, on lui surfaisait toutes les marchandises. Il est évident que la vieille cité germanisée d'autrefois s'était transformée en ville polonaise. Un décret royal de 1537 fait ressortir cette métamorphose. Jusqu'à cette date l'église de Notre-Dame sur la Grand' place avait été la cathédrale de la bourgeoisie allemande; en exécution de ce décret et avec l'assentiment du sénat, le primat, André Krzycki, transporta le prédicateur allemand à l'église de S. Barbe[2]).

C'est donc vers 1530 que l'université devient à peu près exclusivement polonaise, passe du rang de grande

---

[1]) Die Vadian. Briefsammlung n. 165.
[2]) Cricii Carmina XLI/II.

école internationale à celui de simple institution nationale. Ce phénomène n'est pas d'ailleurs unique. Au déclin du moyen âge, pendant lequel des puissances universelles avaient uni les peuples en une immense famille chrétienne, commencèrent à se marquer les frontières entre les nations. A Leipzig on constate avec douleur que l'université prend le caractère »magis privatae eruditionis quam universalis academiae«; et c'est exactement ce qu'on pouvait aussi reprocher au studium cracovien. De plus, au XVI-e siècle, le collegium cessa d'être l'asile de toutes les classes de la société. Dans le siècle précédent, nobles et vilains se mêlaient dans ses murs; dès l'origine, les maîtres de la faculté des décrets appartiennent en majorité à des familles patriciennes [1]); tous ceux qui se faisaient un nom dans l'arène publique avaient passé sur les bancs de l'alma mater jagellonienne. Au XVI-e, elle devient plébéienne. On trouve à peine quelques noms de gentilshommes dans la liste des maîtres; elle ne contient presque que des bourgeois et des villageois. De même en ce qui concerne les étudiants. A partir de 1525, l'aristocratie plus ou moins opulente s'abstient systématiquement d'envoyer ses fils à l'université de Cracovie. Dès cette époque, on n'y voit plus que quelques pauvres fils de hobereaux, des bourgeois ou des paysans, et, çà et là, un héritier de grande maison [2]).

L'université, par cet abandon des siens, en était arrivée à une lamentable disette d'hommes et d'argent. De plus, l'abstention des étrangers la privait des sucs nourriciers apportés du dehors; aussi commençait-elle à dépérir, à s'étioler, tendant en vain les bras vers un sauveur, un héritier d'Hedvige et de Jagellon, un restaurateur des hautes traditions de ces fondateurs dont la pensée vivifiante avait suffi pour assurer du travail à un siècle, pour remplir les âmes à toute une suite de générations. La plainte

[1]) M. Fijałek, Etudes sur l'hist. de l'univ. jagel. (1898), p. 54.

[2]) Wisłocki, A propos de l'édition du Liber diligent. (1886), p. 12 et 20.

que proféra plus tard le magnanime Jacques Gorski [1]), eût été tout aussi justifiée au moment dont nous parlons. »Ces raisonnements, ces discours stupides, dit Gorski, ont corrompu et corrompent l'école de Cracovie, car monsieur le docteur n'a d'yeux que pour son compatriote, son serviteur, ne favorise pas le plus digne, mais uniquement sa créature, alors même qu'elle ne le mérite pas... Ce n'est pas seulement pour les Polonais, les Cracoviens, les Léopoliens, les Posnaniens que l'école a été créée... Et maintenant où en sommes-nous? Que sont devenus les Hongrois, les Allemands, les autres étrangers?« C'est un cri contre le népotisme qui chassait de l'antique école les vrais amis du savoir, une accusation véhémente contre l'étroitesse des vues favorable aux grandeurs de clochers, semence d'ombres épaisses. Par suite de toutes ces funestes circonstances l'université d'alors périclita, comme du reste beaucoup d'autres écoles d'Occident qui perdirent aussi à ce moment leur ancienne splendeur. Rappelons ici que la fameuse université de Paris, au commencement du XVI-e siècle, conservait toujours avec opiniâtreté l'ancien système et les anciennes méthodes d'enseignement. La scolastique y dominait encore en souveraine; et lorsque l'humaniste Berquin osa entrer en guerre contre cet antique et puissant organisme, Erasme de Rotterdam lui écrivit sagement: »Ton ennemi ne meurt pas, la faculté est immortelle«. Et cette faculté résistait victorieusement aux coups vigoureux du plus terrible satirique de ce siècle et de tous les siècles, François Rabelais [2]). La faculté de Cracovie, elle aussi, voulait être immortelle, de cette immortalité implacable adversaire de la vie.

Elle était donc loin de la terre promise l'université jagellonienne au moment dont nous nous occupons, bien

---

[1]) Conseil d'Etat, éd. Czermak, p. 84.

[2]) Voir sur l'université de Paris vers 1530, Gothein, Ignace de Loyola, p. 244 et suiv.

loin en était le peuple qu'elle guidait. Et cependant, à côté d'elle et sur le même sol, des Polonais, des Italiens surent faire mûrir d'éblouissantes moissons, éternel ornement du règne de Sigismond. L'école ne donna point au pays cette gloire: elle lui fut apportée par d'autres voies, grâce à quelques grands hommes, à quelques vigoureux talents. C'est l'éclosion de cette riche floraison de poésie latine des Trzycieski, des Krzycki, des Janicki, des Dantyszek, inspirée en majeure partie par l'étranger; le temps où la cour de Sigismond donne asile au génie italien qui prodigue les chefs-d'oeuvre d'architecture. Alors qu'à l'université les camps opposés échangent les derniers traits avant l'armistice qui devait tout laisser en suspens, à la cour de Pologne sont célébrées les noces du roi, splendide concours de tous les champions, de tous les enthousiastes de la Renaissance, où fraternisent le Nord et le Midi dans la célébration du triomphe des muses ressuscitées. Le congrès de Vienne en 1515 avait été aussi une grande réunion d'humanistes et de poètes: ils se donnèrent rendez-vous à Cracovie pour le mariage de Bone en 1518. Bone Sforza fit alors son entrée dans la capitale et, avec elle, comme l'ont répété à l'envi les contemporains, la civilisation italienne envahissait le lointain Septentrion. Après les brillantes passes d'armes des tournois chevaleresques fut donné un véritable tournoi poétique, où se disputèrent la palme des écrivains comme Dantyszek, Krzycki, Agricola, Ursinus Velius, Laurentius Corvinus. Une foule d'Italiens — la suite de Bone s'élevait à 287 personnes — vinrent alors en Pologne, y propagèrent le goût de leurs arts et de leurs belles lettres, y apportèrent ce style vite adopté par le monarque et les grands seigneurs[1]), y firent éclore enfin ces fleurs de grâce, ornements de l'époque de Sigismond.

---

[1]) Voir Sokołowski, Repertorium für Kunstwissenschaft, 8 Bd. (1885). Die ital. Künstler in Krakau, et Morawski, La cour de Sigismond le Vieux (Revue de Pologne 1886/7, IV, p. 201 et 531).

On s'enivra de plaisirs et de délices, on oublia l'école jagellonienne, »où fréquentaient autrefois les étrangers«, l'école en détresse, et Kochanowski dut prendre la défense de ses vieux maîtres qui »pour dix marcs cependant peinent assez«.

Les deniers de la reine Hedvige, qui jadis avaient fait des miracles, étaient insuffisants en ces jours nouveaux; mais la société, elle aussi, était insuffisamment digne de ces miracles.

CHAPITRE IV.

Les mathématiques et l'astronomie à Cracovie.

La connaissance de la nature au moyen âge. — Les mathématiques et leur enseignement à Cracovie. — L'arithmétique et les algorithmes. — Martin Krol de Zorawica vers le milieu du XV-e siècle contribue aux progrès de la science mathématique. — Trigonométrie. Astronomie. — Théorie de la sphère et des planètes. — La chaire de Stobner et sa fonction. — Les calendriers de l'époque. — La chaire de Martin Krol. — Les judicia ou pronostics. — Circonstances faisant obstacle au développement de l'astronomie au moyen âge. — Les tabulae et les défectuosités de l'observation. — A partir du milieu du XV-e siècle le progrès s'accentue dans ce domaine. — Martin Krol. — Pierre Gaszowiec et ses observations. — Martin Bylica d'Olkusz. — Ses travaux à l'étranger; ses relations avec Regiomontanus en Italie. — Séjour en Hongrie; Bylica en faveur auprès de Mathias Corvin. — Bylica et la Pologne; son influence à Cracovie. — Ses dons à Cracovie.

Adalbert Brudzewski, astronome et humaniste. Ses travaux et son influence en astronomie, Copernic son élève. — Autres astronomes à ce moment à Cracovie.

Jean de Glogow et Michel de Breslau font de l'astronomie pratique, ou plutôt de l'astrologie. — Astrologia iudiciaria et les prédictions d'alors. — Penchant pour le merveilleux et la superstition. — Alchimie, chiromancie, nécromancie. — Faust et Cracovie. — Conclusion. — Astronomes étrangers sortis de l'école de Cracovie.

La faculté des artistes devait initier les jeunes étudiants aux sept arts libéraux que l'on divisait en deux catégories, en deux degrés: le premier, inférieur, le tri-

vium comprenant les sciences formelles, la grammaire, la rhétorique, la dialectique; le second, supérieur, le quadrivium où l'on apprenait l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Le débutant se préparant au baccalauréat avait d'abord à se familiariser avec le trivium; il suivait donc assidûment les cours sur Alexandre, la nouvelle poétique, les livres d'Aristote; on exigeait en outre qu'il eût quelques notions d'astronomie, indispensables pour établir le calendrier religieux et fixer la date des fêtes de l'Eglise; on lui enseignait donc le Computus et la Sphaera materialis[1]). Pour passer maître, il étudiait les ouvrages plus difficiles d'Aristote et notamment ceux qui traitent de la vie de l'homme et des sciences naturelles; il y joignait les quatre arts du quadrivium.

Nous avons déjà exposé le rôle joué par ces sciences au XV-e siècle: au moyen âge la dialectique avait le pas sur toutes les études; elle prédominait dans les universités au point de porter préjudice aux autres travaux. La Renaissance fit passer au premier plan la poétique et la rhétorique; on voulut même les affranchir du joug de la dialectique pesant sur les arts libéraux. Si pour les sciences exactes et naturelles cette souveraineté de la dialectique ne pouvait être favorable, les courants nouveaux n'améliorèrent que fort peu la situation sous ce rapport.

Le moyen âge ne se distingua donc ni dans les mathématiques, ni dans l'histoire naturelle. Les premières, dédaignées, ne sortaient jamais du champ tracé par la Grèce; la seconde avait contre elle l'esprit et les moeurs du temps. Le culte pour les livres prescrits et la tradition détournait les yeux et l'intelligence de la réalité ambiante: au lieu d'examiner directement la nature, on l'étudiait dans de poudreux manuscrits où les antiques observations étaient noyées sous un flot de commentaires ultérieurs. C'est à Aristote qu'on demandait la clé de ses lois et de ses mystères.

---

[1]) Muczkowski. Lib. promot. XIII.

On enseignait donc De coelo et mundo, de generatione et de anima du Stagyrite; on expliquait ses Metheora, on prenait pour base de la science les traités Physicorum; chaque doyen organisait à tour de rôle des Exercitia physicorum; en un mot Aristote était l'autorité suprême, l'oracle incontesté, et les addita de Scot ou d'Albert-le-Grand n'avaient d'autre but que de l'expliquer, de même qu'il avait expliqué le monde. Il est évident qu'une semblable méthode excluait tout progrès; à moins qu'on ne considérât comme tel l'écheveau inextricable dans lequel avait été de plus en plus enchevêtré le texte du philosophe. Là aussi la dialectique s'imposait tyrannique; la physique d'Aristote n'était-elle pas d'ailleurs un ouvrage philosophique demandant de philosophiques élucidations? La seule science réellement physique dans les universités du moyen âge était l'optique ou perspective, enseignée d'après la Perspectiva communis du Cordelier Peckam (mort en 1292)[1]. A Cracovie cette connaissance était exigée pour l'examen de maîtrise.

Et sur ce point l'étranger n'était guère plus avancé que Cracovie. Aucune université ne peut réellement être mise à part; aussi les historiens ne s'arrêtent-ils guère à ces stériles manifestations qui, du reste, sont assez peu intéressantes.

Les mathématiques et l'astronomie, tout comme l'histoire naturelle, ne furent pas goûtées du moyen âge, n'y firent aucun progrès. Nous parlons ici, bien entendu, du XIV-e et de la première moitié du XV-e siècle; car il serait injuste de ne pas reconnaître qu'au XIII-e, sous l'influence salutaire des Arabes, s'éveilla avec une certaine intensité un mouvement scientifique qui ne manqua pas d'éclat et où se rendit fameux »le premier mathématicien du moyen âge«, Leonardo Fibonacci de Pise[2]. Mais ce regard hardi

---

[1]) Günther, Geschichte des matem. Unterrichts, 191.

[2]) Zeuthen, Geschichte der Matematik, Kopenhagen 1896, p. 315.

jeté sur le monde des phénomènes ne fut hélas que rapide et passager. Lorsque s'ouvrirent les universités du Nord, l'ardeur pour ces recherches s'était éteinte; et ce ne fut que vers la fin du XV-e siècle qu'on sembla s'y intéresser à nouveau, spécialement à ce qui touchait les mathématiques, en tant qu'elles étaient en rapport avec l'astronomie. Ici Cracovie ne se laissa devancer par personne et même souvent se tint à l'avant-garde et fraya la voie.

Les mathématiques se développèrent lentement et en silence. Nous avons déjà dit que dans l'université renouvelée de 1400, il y eut dès la première heure une chaire de mathématiques et d'astronomie; chaque collégial de la fondation Stobner était tenu à des cours sur ces matières, et si, par un hasard heureux, il ne quittait pas de longtemps ce poste pour un meilleur bénéfice, les leçons s'en trouvaient singulièrement mieux préparées et plus suivies. Il enseignait entre autres les propositions d'Euclide et l'arithmétique. Mais cette chaire très secondaire était des plus pauvrement rétribuées; par conséquent on n'y voyait passer que des débutants, et les mathématiques à Cracovie, comme en beaucoup d'autres écoles, étaient livrées à des professeurs inexpérimentés [1]).

En général l'arithmétique se bornait alors aux principes les plus simples, et la géométrie, à la répétition fort superficielle des premiers livres d'Euclide. Il est certain que les Elementa de cet auteur, source vénérée de toute la science géométrique du moyen âge, furent enseignés à Cracovie à partir de 1404. On en lisait et expliquait la traduction latine avec notes de Jean Campanus. Les maîtres cracoviens les prenaient par fragments, deux ou trois livres par semestre, en commençant par le premier, parfois par un autre. L'arithmétique végéta jusqu'à la fin du XVI-e siècle où elle prit tout à coup un vigoureux essor; les

---

[1]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 481. Voir Günther, Geschichte des matem. Unterrichts im d. Mittelalter (Berlin 1887), p. 210.

écrits de Fibonacci ne parvinrent jamais en Pologne; ils furent d'ailleurs ignorés à peu près partout, tandis qu'à Cracovie, comme dans la plupart des universités, on faisait usage du De algorithmo, ou du De arte numerandi de Jean de Holywood (Joannes de Sacrobusto), ou encore de petits manuels anonymes portant les mêmes titres. On distinguait l'Algorithmus integrorum, opérations sur les nombres entiers et l'Algorithmus minutiarum, opérations sur les fractions, le plus souvent aussi l'Algorithmus linealis, par lequel on enseignait sur des lignes, à titre de méthode visuelle, l'addition, la soustraction, les quatre règles [1]).

Le niveau de ces études si élémentaires s'éleva insensiblement vers le milieu du XV-e siècle, grâce à une éclatante personnalité, Martin Król de Zorawica. Nous avons déjà parlé de ce savant et de ses relations avec Peuerbach. Si celui-ci eut la gloire de répandre en Europe la trigonométrie de Ptolémée et des Arabes [2]), Martin Król rendit en Pologne des services analogues qui eurent aussi d'excellents résultats. A son instigation, la trigonométrie parut à Cracovie, mais non celle de Ptolémée où en dehors des cordes (chordae) il n'y point d'autre fonction, mais celle des Arabes, de Geber (Dschabir ihn Aflah), perfectionnement des mathématiques grecques. Dans un volumineux traité astronomique, encore inédit, de Martin Król nous trouvons couramment dans les calculs, le sinus, sinus versus, l'umbra recta, umbra versa, c'est-à-dire des données goniométriques; quant à la trigonométrie proprement dite, il sait non seulement l'Almagest de Ptolémée, mais, ce qui est bien mieux, il connaît le traité peu répandu de Geber, bien supérieur à tous les ouvrages

1) Nous avons quelques-uns de ces »Algorithmi« dans le Cod. Czart. Nr. 3910, manuscrit fort curieux pour l'histoire de la science à Cracovie. Il y a des traités de musique, des préceptes pour bien lire le latin dans les bréviaires et missels (p. 81), tirés du de tractatulo accentuum Mathiae de Miechow.

2) Zeuthen l. c. 328.

grecs ou arabes antérieurs. La route ainsi tracée ne fut plus abandonnée en Pologne; et quoique à l'université on enseignât rarement ces choses, elles n'en furent pas moins cultivées en dehors du collegium par des particuliers jaloux de conserver et d'agrandir cette belle tradition scientifique. Brudzewski, à la fin du siècle, faisait fort souvent usage de calculs trigonométriques dans ses leçons; son disciple, Martin Biem d'Olkusz employait la trigonométrie »comme science généralement connue«. D'après les calculs de Martin Król, il est certain que ce savant eut en mains des tables trigonométriques, sans doute celles de Bianchini qu'il apporta à Cracovie, à la fin de 1449 ou en 1450. Martin Król composa aussi une géométrie pratique, ainsi que nous l'avons déjà dit, ouvrage probablement peu original, mais le premier manuel d'arpentage écrit en Pologne. Ici, comme en arithmétique, Peuerbach lui avait fourni les matériaux essentiels. Quoi qu'il en soit, c'est de Martin que date à Cracovie l'éveil des études mathématiques, et c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi Enéas Silvius, vers le milieu du siècle, parlait de l'état florissant de ces sciences à Cracovie.

L'astronomie, étroitement en rapports avec les mathématiques, l'emportait sur ces dernières, et par l'intérêt qu'elle éveillait, et par l'importance qu'on y prêtait. Du reste elle se rattachait aussi à la philosophie d'Aristote, liens qui suffisaient pour lui donner des adeptes, sans compter des applications pratiques fort avantageuses. N'était-elle pas la base du calendrier religieux et par conséquent d'une quotidienne utilité? Cette astronomie comportait deux divisions: la théorie de la sphère, celle des planètes. La première était généralement puisée dans le De sphaera de Jean de Sacrobosco, qui jusqu'au XVI-e siècle fut exclusivement en usage. L'auteur y donne la définition de la sphère, en démontre la composition, indique le lever et le coucher des astres, la différence de durée des jours et des nuits, la variété des climats, enfin le mouvement

des planètes et les éclipses. Ce petit ouvrage, simple compilation des notions les plus primitives, suffisait à la plupart des universités comme manuel d'astronomie. A Cracovie, il était prescrit pour les examens du baccalauréat [1]). Pour la maîtrise on exigeait en plus la theorica planetarum, d'après Gerhard de Sabbionetta, auteur du XIV-e siècle, dont le traité fourmillait d'erreurs et d'obscurités. Cependant il était partout admis, et à Cracovie le cours supérieur d'astronomie théorique le prit pour guide jusqu'à la fin du XV-e siècle.

A l'astronomie proprement dite étaient adjoints des cours sur le calendrier ecclésiastique, le Computus ecclesiasticus que le bachelier cracovien était tenu de connaître, et sur l'astrologie qui s'appuyant sur l'astronomie, venait en aide à la médecine. Le tetrabiblos de Ptolémée servait de base à cette discipline pour laquelle on se servait encore de quelques ouvrages arabes traduits en latin, et tout particulièrement des »Astronomiae iudiciariae praecepta« d'Alkabitius.

Le collegium jagellonien avait deux chaires pour les mathématiques et l'astronomie: la première et la plus ancienne était celle de Stobner où l'on enseignait Euclide, la perspective, l'arithmétique, la musique, la théorie des planètes, les tables alphonsines, l'algorithmus minutiarum [2]). Le statut de 1476 introduisit dans ce programme quelques modifications inspirées par le progrès: le collégial eut dès lors l'obligation d'annoncer les éclipses et d'indiquer les précautions à prendre pour détourner leur funeste influence [3]). De plus le Collegiatus Stobnerianus devait chaque année offrir à l'université un calendrier ou almanach. Ce calendrier au XV-e siècle était dans une singulière confusion, par suite de ce que l'année tropique était de 11

---

[1]) Voir Günther, Geschichte des matem. Unterrichts 184. Muczkowski, Liber promot. XIII.

[2]) Conclus. domus Maioris, 1449.

[3]) Cod. univ. Cracov. III, 47.

minutes et 1/5 plus courte que l'année julienne (365 jours et 1/4); et cependant l'on croyait que l'équinoxe du printemps devait nécessairement tomber le 21 mars, comme cela avait eu lieu lors du concile de Nicée. Ni les tentatives de Nicolas de Cuse, ni les délibérations du concile de Bâle, délibérations auxquelles prit part Thomas de Strzempin, ne parvinrent à corriger l'erreur. Elle ne faisait que grandir, cette erreur, et la mission du prébendier de Stobner consistait seulement à informer ses collègues des défectuosités obligatoires que tous les almanachs du XV-e siècle ne font que répéter d'année en année, en faisant suivre d'éclaircissements des bévues qui ne pouvaient être ni éclaircies, ni justifiées. Les calendriers cracoviens acquirent bientôt un grand renom; c'est même à Cracovie que fut, dit-on, imprimé le premier almanach, et à Vienne on vendait encore au XIX-e siècle un petit livre intitulé Krakauer Kalender [1]). La chaire de Stobner était donc un des ressorts importants de la vie universitaire à Cracovie, et malgré que l'exiguité de sa dotation n'encourageât guère le zèle des maîtres, elle n'en contribua pas moins dans une large mesure à la gloire de l'université et au développement de la science. Elle fut illustrée par plusieurs maîtres dont les noms figurent avec honneur dans les annales de la vieille institution.

La seconde chaire fut créée dans le milieu du XV-e siècle par Martin Król, ainsi que nous l'avons déjà dit: Stobner avait pourvu aux mathématiques et à l'astronomie; Martin Król voulut soutenir l'astrologie, la »närrisches Töchterlein« de l'astronomie qui malgré les égarements et les folies de cette fille dégénérée lui est néanmoins redevable de bien des découvertes. Le titulaire de la chaire de Martin Król devait expliquer le Quadripartitus et le Centiloquium de Ptolémée, quelques traités arabes, et enfin présenter tous les ans à l'université un iudicium, c'est-à-

[1]) Zeissberg, Polnische Geschichtsschreibung 404, 2.

dire des pronostics pour l'année suivante, sur les moissons, la température, la situation des pays, des régions et de chaque classe sociale. Le premier essai en ce genre fut publié par Martin Król lui-même: Judicium anni Domini 1451; dès lors ces iudicia furent régulièrement édités et des écrivains comme Jean de Glogau, Michel de Breslau, Nicolas de Szadek rendirent des oracles à qui mieux mieux. Dans ces prophéties les Juifs étaient tout particulièrement rendus responsables des plus épouvantables catastrophes que l'année prochaine recélât dans son cours. En outre ces iudicia donnèrent bientôt à Cracovie, un renom... de douteux aloi. Au commencement du XVI-e siècle l'université elle-même, soucieuse de relever la chaire de Król en péril, avouait que ces iudicia foisonnant de »contes bleus« courent à travers le monde et y compromettent la grande école[1]).

Mais quittons ces accessoires pour arriver à la vraie science. L'astronomie ne pouvait guère progresser au moyen âge, et cela pour plusieurs raisons. D'abord le manque d'observation, le dégoût même pour ces observations, c'est-à-dire pour la contemplation du ciel et de la terre. On avait des Canones astronomici, des tabulae, des théorica pour les plus exigeants, avec manière de s'en servir et toutes commodités désirables. Ces livres faisaient foi à tel point qu'on soutenait avec confiance qu'ils épargnaient la peine de regarder le ciel. L'astronome de ce temps voulait-il connaître l'heure du lever ou du coucher du soleil ou de la lune, savoir en quel point du ciel se trouve à un moment donné telle ou telle planète, prévoir une éclipse et sa durée, il aimait mieux le plus souvent faire ses calculs entre les quatre murs de sa cellule que d'étudier le firmament; il préférait »exercere in tugurio«, son astronomie, comme s'exprimait en frémissant Regiomontanus. On en arriva à une telle aberration que lorsque une éclipse

---

[1]) Cod. univ. Crac. IV, 93 (1524).

annoncée n'avait pas lieu, ou lorsque une éclipse imprévue venait surprendre les ignorants et les savants, ces derniers affirmaient gravement que quelque chose s'était dérangé dans le ciel, car les tables, les fameuses tables étaient incontestablement infaillibles. Et pourtant ces tables, et celles d'Alphonse, les plus estimées, et celles de Jean Linerius et celles de Blanchini étaient fausses par cela seul qu'elles étaient basées sur un système planétaire géocentrique, et puis parce que, même en admettant ce système, elles étaient mal dressées, inexactes par suite de grossières erreurs de calcul.

Faute d'observation, pendant tout le moyen âge l'astronomie ne fit que languir. Là, comme malheureusement en beaucoup de régions du domaine de l'esprit, la lettre tuait, paralysait le libre et rationnel essor. Pendant toute la première moitié du siècle nous ne voyons à citer que Pierre de Zwanow qui, vers 1434, se distingua par son activité dans la chaire de Stobner.

Vers le milieu du siècle la situation s'améliore. A Vienne surtout les mathématiques et l'astronomie jettent un certain éclat; c'est vers 1450 que Georges de Peuerbach y commence ses leçons que continue son disciple, Johannes Müller Regiomontanus, le plus grand mathématicien du siècle. L'influence de ces hautes personnalités se fît plus d'une fois sentir à Cracovie.

Nous avons vu que Martin Król de Zorawica avait eu des rapports avec Peuerbach qu'il avait connu à Padoue, en 1448, qu'il s'était adonné aux mêmes sciences, s'était signalé par des services analogues. Les travaux de Peuerbach en astronomie et en géométrie trouvent un écho dans ceux de Król qui, en bien des cas, s'inspire des leçons du maître viennois. Dans les oeuvres de Król nous voyons citer fort souvent la Magna Constructio de Ptolémée, l'Almageste arabe, le meilleur traité du savant grec, le code de l'astronomie hellénique. Et l'on sait que Peuerbach et Regiomontanus par leurs études sur l'Almageste furent

les grands propagateurs de la doctrine de Ptolémée dans le Nord [1]).

Comme Martin Król, un autre excellent astronome de cette époque fut physicus regius et lui succéda peut-être dans cette charge de cour. Nous nous sommes déjà occupé de Pierre Gaszowiec de Locmierz, professeur de médecine, personnage de marque dans la cité et à l'université. Nous allons dire quelques mots de l'astronome. Jean de Glogau, dans son Introductorium compendiosum (1506), parle des recherches astronomiques de Gaszowiec. Les mérites de ce dernier devaient donc être éminents puisqu'on les célébrait si longtemps après sa mort survenue avant 1474. Nous possédons une copie de ces observations datée de 1492/3 [2]): elles ont trait aux étoiles fixes, et sont au nombre de quinze. Gaszowiec les avait exécutées à l'aide d'un astrolabium qu'on s'était procuré depuis longtemps à Cracovie. Nous en sommes réduits aux hypothèses sur leur but. On écrivit beaucoup alors en Europe sur les motus octavae sphaerae, c'est-à-dire sur le mouvement apparent des étoiles fixes, conséquence directe de la précession. Ce phénomène découvert par Hipparque, avait plus tard attiré l'attention des Arabes; mais les lois en avaient été à peine esquissées. De fausses observations comblèrent la mesure des idées erronées qui sur ce sujet régnèrent pendant tout le moyen âge, jusqu'à Copernic. Les uns prétendaient que ce mouvement apparent de toutes les étoiles fixes avait continuellement lieu vers une même direction, de l'occident à l'orient, d'autres, comme les auteurs des tables d'Alphonse, que ce mouvement oscille d'abord pendant un certain temps, d'occident vers l'orient, puis, pendant une série de siècles, de l'orient à l'occident, et ainsi de suite, alternativement. Ce fut le grand débat astronomique du XV-e siècle. Comprendre que la dialectique n'avait rien à y voir et qu'on ne pouvait

---

[1]) Wolf, Geschichte der Astronomie (1877), p. 199.
[2]) Wisłocki, Catalogue des man. 2703, p. 272.

le résoudre que par l'observation seule, c'était s'élever au-dessus de ses contemporains, et c'est ce que fit Gaszowiec, ce que firent quelques rares savants. Après avoir découvert dans le ciel la place des étoiles fixes, Pierre compara le résultat de son observation avec les indications de l'Almageste de Ptolémée et des tables d'Alphonse. Ce fait témoigne hautement de l'esprit investigateur et critique du maître cracovien.

Mais le meilleur disciple et successeur de Król, décédé en 1460, fut Martin Bylica d'Olkusz [1]). Maître Martin s'était lié avec Peuerbach; son élève Bylica eut avec le fameux Regiomontanus des relations suivies, décisives sur sa carrière. Nous ne nous arrêterons pas à raconter en détail la vie de cet astronome; il la passe d'ailleurs en grande partie à l'étranger et ce n'est qu'incidemment qu'il exerce quelque action sur les destinées de la science à l'université de Cracovie. Il était originaire d'Olkusz, petite ville qui envoyait alors nombre d'élèves sur les bancs du collegium jagellonien; parmi eux se distinguèrent surtout les Bylica et les Biem. Martin Bylica s'inscrivit à l'université en 1452, devint bachelier en 1456, maître, en 1459. Le Liber promotionum, à l'occasion de ces inscriptions, fait suivre le nom du gradé d'éloges flatteurs et l'appelle »maximus astrologorum«. En 1459, il occupe passagèrement une chaire à Cracovie et fait un cours sur le Computus chirometralis. On le perd de vue pendant les deux ou trois années suivantes. »Après les tableaux du mouvement des planètes (sur le méridien de Cracovie) pour les années 1460 et 1461, les manuscrits conservés accusent une lacune de plusieurs années pendant lesquelles on ne trouve ni tableaux, ni iudicia. Il faut aller jusqu'en 1466 pour découvrir les tableaux pour 1467, dressés, non d'après les canons surannés d'Alphonse, mais, d'après ceux que venait

[1]) Voir à son sujet la monographie définitive que lui a consacrée M. Birkenmajer, Cracovie 1892.

de publier Jean Blanchini, professeur d'astronomie à Ferrare... Les tables de Blanchini, calculées sur le méridien de Ferrare, parvinrent pour la première fois à Cracovie en 1456« [1]).

Il est possible donc que Martin Bylica soit resté à Cracovie dans les années qui suivirent immédiatement 1459. Il ne tarda pas cependant à se mettre en route, à l'exemple de son maître Król, et ces voyages l'arrachèrent définitivement à son pays. C'est probablement à Padoue, en 1463, qu'il rencontra Regiomontanus. A partir de ce moment, ils se revirent souvent et en mainte circonstance. »Au mois d'août 1463, Bylica est conduit (conductus) à Bologne par les réformateurs de l'académie bolonaise pour y enseigner l'astronomie; c'est sans doute à Padoue qu'étaient venus le prendre les Bolonais qui volontiers tiraient de cette ville leurs médecins et leurs astrologues«. Bylica connut à ce moment quelques Hongrois de marque, entre autre ce Jean de Cesmicze, plus tard évêque de Fünfkirchen, et poète célèbre sous le nom de Jean Pannonius. Ces relations, comme nous le verrons, pesèrent d'un grand poids dans la destinée de Bylica. Après un court séjour à Bologne, Martin vient à Rome en 1464. Il y est à titre d'astrologue et de conclaviste d'un des cardinaux assemblés à la mort du pape Pie II. De récentes recherches [2]) ont dévoilé que ce prince de l'Eglise, avec lequel Bylica fut en excellents termes de 1463 à 1466 ou 1467 et qu'il appelle Dominus meus, était Pierre Barbo, pape sous le nom de Paul II, depuis 1464, et successeur de Pie II [3]). Ce prélat, souverain pontife plus tard, était

---

[1]) Birkenmajer l. c. p. 27/28.

[2]) M. Birkenmajer avait émis cette hypothèse (Martin Bylica, p. 33 et 122) dont il a trouvé plus tard la confirmation dans un opuscule astrologico-astronomique de Bylica sur la comète de 1468, manuscrit de la bibl. de Munich.

[3]) Ils se lièrent sans doute à Bologne où le futur pape était archidiacre de la cathédrale.

un astrologue passionné: par là s'explique la faveur dont jouissait auprès de lui Bylica, faveur qui plus tard s'affirma par le don de divers bénéfices ecclésiastiques. Cette science était alors prisée au plus haut point, si bien qu'elle conduisit Regiomontanus à un siège épiscopal.

Regiomontanus était aussi à Rome, en 1464, sous l'active protection du cardinal Bessarion qui, après une mission à Vienne en 1461—1463, de retour dans la Ville éternelle, passait, dit un humaniste, pour le »litterarum patronus, cui Apollo totum se concessit« [1]. Le jeune Callimaque chantait alors les jardins de Bessarion, et peut-être s'y rencontra-t-il avec des nationaux de ce pays qui devait devenir sa patrie d'adoption. L'amitié qui unissait Bylica et Regiomontanus nous est attestée par un petit ouvrage de ce dernier: Disputatio inter Viennensem et Cracoviensem super Cremonensia in planetarum theoricas deliramenta, dans lequel Bylica est sans aucun doute ce Cracoviensis, cet amicorum dulcissimus. Le dialogue se propose de démontrer la fausseté des théories planétaires répandues sous le nom de Gerhard de Crémone. Bylica est donc mêlé à une des premières attaques de Regiomontanus contre l'astronomie officielle.

Bientôt après la destinée appela les deux amis sur d'autres champs d'action, dans le Nord. Le roi de Hongrie, Mathias Corvin voyait avec peine que son pays n'avait pas d'université vraiment nationale, et que les essais tentés à Fünfkirchen et Bude n'avaient point réussi. En 1465, il fit les plus pressantes démarches auprès du Saint Siège pour faire cesser cette infériorité. Jean Vitez, dont nous avons parlé à propos de Grégoire de Sanok, et Janus Pannonius secondaient de toute leur énergie les desseins éclairés de leur souverain et créaient à leur cour des foyers de civilisation et de lumière. Accédant à ces sollicitations, le pape Paul II autorisa par un bref de 1465 l'érection

---

[1]) M. Fijałek, Eos (1897), p. 70.

d'un Studium hongrois à Presbourg, sous le nom d'Academia Istropolitana [1]). Il n'y avait plus qu'à trouver des maîtres. Corvinus et ses auxiliaires se mirent en campagne et en firent chercher en Italie. C'est alors que Bylica et Regiomontanus partirent pour la Hongrie. Ils y furent rejoints par l'humaniste et astrologue italien Martius Galeotti de Narni, jadis professeur de Pannonius à Ferrare, parfait courtisan, homme du monde et homme de savoir, favori des Muses et des princes [2]). Et sous l'impulsion de Corvin s'épanouit une magnifique renaissance qui se fit même ressentir plus d'une fois en Pologne, car entre les deux pays il y avait contact permanent, échange d'hommes et d'idées. Les savants affluèrent en Hongrie, attirés par de généreux Mécènes qui rivalisèrent de largesses autour de Corvin, et même loin du trône, comme, par exemple, les Turzo.

Bylica jusqu'à la fin de sa vie resta en Hongrie. Il y était retenu par des obligations, des dignités, surtout par l'affection du roi à la personne duquel il était attaché à titre d'astrologue et qu'il accompagnait dans ses voyages, dans ses expéditions militaires. L'académie de Presbourg ayant disparu en 1472, on en créa une autre à Bude en 1475, et Bylica fut un des membres les plus en vue de cette institution.

A la même époque, Regiomontanus qui séjourna en Hongrie jusqu'en 1471, y combattait les traditions routinières, ennemies du progrès, secondé vaillamment par Bylica. En 1467, les deux savants reçoivent l'hospitalité du primat Jean Vitez au château archiépiscopal de Gran. Là, de concert, ils composent des tables astronomiques, publiées à plusieurs reprises par la suite, sous le titre de tabulae directionum; c'est une sorte d'astronomie sphérique, un traité de résolution de divers triangles sphériques décrits sur la surface apparente de la voûte céleste par l'in-

---

[1]) Denifle, Die Universitäten des Mittelalters I, 422.
[2]) Fraknoi, Mathias Corvinus 295.

tersection de quelques grands cercles, comme l'équateur, l'écliptique, le plan d'horizon, la déclinaison, etc. Simultanément Regiomontanus démontrait les deliramenta des théories planétaires de Gerhard, écrivait son dialogue avec Bylica, soi-disant échangé à Rome en 1464. Les Novae theoricae de Georges Peuerbach avaient en Bylica et Regiomontanus d'indomptables champions.

Ces travaux, ces luttes de Bylica eurent leur répercussion à Cracovie que d'ailleurs le savant polonais n'oublia jamais. Des adversaires le lui rappelaient, des rivaux, aemuli et oblocutores, entre autres son disciple, magister Joannes Stercz qui, inscrit à l'université jagellonienne en 1458, succéda peut-être à Bylica dans les fonctions d'astrologue. Il nous a laissé quelques menus écrits sur certains phénomènes astronomiques, et des pronostics [1]). Il partageait son temps entre Cracovie et la Hongrie; il fit dans ce dernier pays plusieurs séjours et y soutint même, en 1467, en présence du roi Mathias et de savants professeurs, une dispute »concertationem astrologicam«, dans laquelle il fut battu par son illustre contradicteur.

Peu de temps après, malgré cette opposition, Bylica envoya »à la célèbre académie cracovienne« un manuscrit des tabulae directionum qu'il avait dressées avec Regiomontanus à Gran [2]). Ce n'était là que le prélude d'autres dons faits à la patrie par un fils fidèle et plein de sollicitude pour la grandeur de l'école nationale. Il ne tarda pas en effet à faire parvenir à Cracovie, à l'effet d'y supprimer les theoricae de Gerhard, les Novae theoricae de Georges Peuerbach, »magnifique manuscrit copié pour Jean Vitez, une des richesses de la bibliothèque jagellonienne (n. 599), vraie merveille de reliure, de calligraphie, ornée de superbes miniatures«. Grâce à Bylica, les théories de Gerhard, sapées avec acharnement par Regiomontanus,

---

[1]) Birkenmajer, Martin Bylica, 39.

[2]) Birkenmajer, Martin Bylica, 129. Manusc. de la bibliot. jagel. 596 et 597.

disparaissent en 1475; et la conservatrice université ne s'oppose pas à l'adoption des theoricae novae planetarum, à la place de l'ouvrage expulsé. Sur ce point Cracovie précédait plusieurs et non des moindres universités étrangères.

Après le départ de Regiomontanus, après la mort de Vitez en 1472, Bylica ne quitta point sa patrie adoptive, voyant chaque jour grandir son crédit auprès de son souverain, comblé de dignités et d'honneurs. Il composa alors plusieurs ouvrages astronomiques: il détermina entre autres, en 1474, la latitude géographique de beaucoup de villes hongroises; peut-être ces travaux étaient-ils exécutés en vue de la cartographie de la Hongrie, projetée par Corvin. Toujours aux côtés du roi, il assiste à Vienne à l'hommage rendu au vainqueur hongrois en 1485, par le corps universitaire humblement prosterné. Il survécut même à son puissant protecteur décédé en 1490. Nous citerons un fait des dernières années de Bylica, qui témoigne de son sincère attachement pour l'école cracovienne. Plus d'une fois il était venu en aide aux savants polonais par des envois de livres. Dans les Conclusiones de 1494 nous lisons que le 10 septembre les professeurs ont été convoqués »ad videnda instrumenta astronomica aenea missa ex Hungaria per mgrum Martinum de Ilkusch plebanum Budensem«. Il mourut probablement en 1494, car cette année-là affluent à l'université une foule de livres mathématiques, astronomiques et astrologiques que l'on n'y avait pas auparavant. On est donc autorisé à supposer que Bylica, par sa dernière volonté, les avait transmis à l'école jagellonienne A cette date aussi le studium s'enrichit des divers instruments astronomiques qui avaient appartenu à Bylica. Il est même permis de croire, d'après les Conclusiones, que ce savant lui-même les fit parvenir à Cracovie. C'étaient un globe céleste, le seul construit dans le monde chrétien, avant la fin du XV-e siècle, globe que nous possédons encore aujourd'hui; un torquetum en cuivre, forgé à Nüremberg en 1471—1472, de la main même de

Regiomontanus, enfin deux astrolabes. Ces précieux souvenirs attestent non seulement la générosité du donateur, mais encore ses sentiments de gratitude pour Cracovie, pour le pays natal abandonné, et la science astronomique dans cette ville leur est redevable de son essor. C'est par l'intermédiaire de Bylica que les théories scientifiques de Regiomontanus, le plus grand astronome mathématicien du temps, s'implantèrent à l'université et y furent enseignées.

C'est vers cette époque que l'école cracovienne s'acquit une éclatante renommée en astronomie. Gaszowiec, après Martin Król, s'était distingué dans cette science; il mourut vers 1474. Précisément cette même année parvenait à la maîtrise un jeune homme qui plus que personne, avant et après lui, devait faire fleurir l'astronomie à Cracovie. Adalbert de Brudzewo s'inscrivit à l'université en 1468, et termina en 1474 ses études à la faculté des artistes [1]). Il ne tarda pas à y déployer une activité qui porta au loin son nom et celui du collegium jagellonien. Comme ses émules en sciences exactes, ses prédécesseurs à Vienne, Peuerbach et Regiomontanus, Adalbert joignait à son entraînement pour les mathématiques et l'astronomie un goût fort vif pour l'humanisme naissant. Il n'est pas bien sûr qu'il ait fait des cours de belles-lettres, mais on sait que Celtes lui voua une affection profonde, eut pour ce maître une piété presque filiale, et cette particularité ne laisse pas d'être fort caractéristique. Il mettait dans ses cours la plus grande précision, la clarté la plus scrupuleuse au service de son vaste savoir, et les élèves savaient apprécier ces rares qualités pédagogiques [2]). Bien supérieur à son époque, il fut un précurseur, sans qu'il nous soit possible aujour-

---

[1]) Pour une biographie détaillée nous renvoyons à l'édition de M. Birkenmajer, Commentarii in theoricas Peurbachii (Cracoviae 1900) et à la préface de cette publication.

[2]) Voir le témoignage de Sommerfeld dans le Modus Epistolandi (Calimachus Hieronymo Aretino).

d'hui de juger de quel poids ses doctes leçons pesèrent sur son auditoire et surtout sur son meilleur disciple, Copernic, chez qui il éveilla peut-être des doutes sur le système du monde jusqu'alors accepté, et sema les germes des vérités futures. On a relevé à juste titre quelques-unes de ses remarques; le premier probablement il affirma que la révolution de la lune est ellipsoïde [1]); il enseignait aussi que cet astre présente toujours la même face à la terre, et appuyait cette assertion sur l'identité constante des taches qu'on y voit. Copernic s'inspira souvent de ses écrits et y puisa même des arguments, ce qui suffit pour placer Adalbert de Brudzewo au premier rang des savants de son époque.

A partir de 1476, il fait des cours de mathématiques et d'astronomie, en qualité de collegiatus minor, et, depuis 1483, comme collégial supérieur; il joint à ces matières des commentaires sur Aristote. Bachelier en théologie en 1490, il ne s'occupe plus dans ses leçons publiques que de déductions dialectiques sur Aristote [2]). Il est néanmoins probable qu'en dehors de son enseignement à l'université, il avait des élèves particuliers à qui il dispensait ses idées neuves. Ces lourdes occupations ne lui faisaient point négliger la plume: il étendit les tabulae directionum, envoyées de Hongrie par Martin Bylica (Cod. jag. 596); il écrivit encore des commentaires à la théorie des planètes de Peuerbach, imprimés à Milan en 1495, et plusieurs autres opuscules [3]).

Toutefois sa carrière universitaire prit fin en 1494. Sur le désir du cardinal Frédéric, le collegium accorda alors un congé d'un an à Brudzewski pour lui permettre d'entrer au service (ad serviendum) du grand-duc de Lithuanie, Alexandre. Il parut donc à la cour lithuanienne

---

[1]) Birkenmajer l. c. XV.

[2]) Voir entre autres Prowe, Nicolaus Copernicus I, 139.

[3]) La liste s'en trouve dans Birkenmajer XXXIX et suiv.

à titre de secrétaire. C'était, il n'en faut pas douter, une mission diplomatique et religieuse. Brudzewski, bachelier en théologie, fort estimé des princes à cause de sa science et de ses talents, semblait tout désigné pour une telle tâche. Nous avons déjà parlé de ce voyage. A ce moment la grave question de l'union des Eglises agitait tous les esprits, et le mariage du grand-duc avec une princesse orthodoxe était l'objet de pourparlers et de vives discussions. C'est probablement en ces conjonctures que Brudzewski écrivit le traité théologique Conciliator[1]) que l'on n'a point retrouvé jusqu'ici. Il éleva donc la voix dans ces débats importants, comme le fit plus tard au nom de l'université Jean d'Oświęcim, envoyé en Lithuanie après la mort d'Adalbert de Brudzewo. La mission de ce dernier ne dut pas être de longue durée, puisqu'il mourut en avril 1495.

Sa célébrité posthume grandit démesurément avec celle de son disciple qui accomplit la plus grande révolution dans la conception du monde. Copernic s'inscrivit en 1491 à l'université de Cracovie et vraisemblablement mit à profit les leçons du maître déjà presque universellement applaudi, Adalbert de Brudzewo. C'est à lui que Cracovie fut redevable du glorieux renom qu'il eut dès lors parmi les mathématiciens et les astronomes. Des témoignages locaux placent ces sciences au premier rang à l'université, et Hartmann Schedel écrivait dans sa chronique en 1493, au sujet de notre ville: astronomiae studium maxime viget. Nec in tota Germania... illo clarius reperitur. C'est attiré par cet éclat que Celtes vient à Cracovie, imité en cela par une foule d'étudiants de lointaines contrées, parmi lesquels nous ne citerons que Jean Aventinus et Jean Vierdung de Hassfurt; ce dernier séjourna longtemps à Cracovie, puis se distingua à Heidelberg, comme professeur de mathématiques.

Dans les dernières années du siècle se multiplièrent

---

[1]) Birkenmajer l. c. XLI.

à Cracovie les maîtres épris d'astronomie ou de sciences analogues: ce penchant était visiblement dans l'air et entraînait les intelligences en même temps que l'humanisme. Citons-en quelques-uns. Adalbert de Pniewy, maître en 1477, enseigna Aristote et, en outre, expliqua la sphère, les Tabulae eclipsium, les Theoricae Planetarum, jusqu'en 1497. Il mourut en 1504[1]). Bernard de Biskupie, surnommé Episcopius, est le collègue du précédent jusqu'en 1503; il fait des cours sur Aristote, l'astronomie et l'astrologie. Il avait été recu bachelier en médecine vers 1492. Stanislas Bylica d'Olkusz, neveu de Martin, maître en 1484, travaille à la faculté des artistes jusqu'en 1499, où il prend place parmi les chanoines de la collégiale de S. Florian. Il succèda sans doute à Brudzewski dans la chaire Stobner, en 1490, et y continua les leçons de son prédécesseur. La bibliothèque jagellonienne possède de lui un manuscrit (n. 579) contenant des éphémérides cracoviennes, calculées pour l'année 1492 sur le méridien de Cracovie, autrement dit, un almanach composé pour l'université. A cette époque passait pour »astrologus summae experientiae« Léonard de Dobczyce, dit Vitreator, issu d'une famille où le savoir et le talent étaient, pour ainsi parler, héréditaires, et qui donna plusieurs professeurs au collegium[2]). Maître en 1489, il enseigna souvent jusqu'en 1507 les mathématiques et

[1]) Birkenmajer (Martin Bylica p. 114) se demande timidement si ce savant n'est pas l'Albertus de Polonia qui enseigna les mathématiques et l'astronomie à Bologne, de 1454 à 1456. Ces dates sont inadmissibles pour Albert de Pniewy. Remarquons pourtant, avec M. Birkenmajer, que beaucoup de Polonais s'occupèrent à Bologne de mathématiques et d'astronomie, dans la seconde moitié du XV-e siècle: Jacobus de Polonia (1469—70), Joannes de Bossis Polonus (1471—72), Joannes Polonis (1472—73), Joannes Polachus (1474—75), (c'est probablement toujours le même Jean), Georgius de Russia (1478—79), Nicolaus de Insulamarie Polonus (1479—80), Nicolaus de Leopoli (1480—82).

[2]) Nicolas de Szadek en parle dans le Judicium Astrologicum de 1525, dédié à Erasme, membre de cette famille et abbé de Mogila. Il cite les gloires de cette maison.

l'astronomie, et surtout l'astrologie. On le considérait aussi comme un mathematicus acutissimus [1]), et il se livra à des expériences personnelles, ce qui le met à part entre ses contemporains. Il faut enfin nommer un autre parent de Martin Bylica, son petit-neveu Martin Biem d'Olkusz, maître en 1491, qui vécut jusqu'en 1540. Il s'intéressait beaucoup à l'astronomie et à l'astrologie; et lorsque Léon X au concile de Latran prit en mains la réforme du calendrier et demanda le concours des universités, Biem fut chargé par l'école de Cracovie de répondre à l'appel du pontife. De là naquit sa Nova Calendarii Romani reformatio qui n'a encore été l'objet d'aucun travail critique [2]).

Nous venons de passer en revue les maîtres qui du haut de la chaire de Stobner et de Król, dispensaient leur savoir ou se consacraient aux problèmes astronomiques, tout en remplissant diverses fonctions. Ils étaient en général des collègues ou des disciples d'Adalbert de Brudzewo, supérieur à eux tous. Ils mêlent à leurs études la dialectique d'Aristote, et celles-là sont d'autant plus sérieuses que celle-ci ne les détourne pas du spectacle de la nature et ne les égare pas en de vaines spéculations scolastiques. Car il y en eut plusieurs parmi les astrologues de l'époque, qui mirent la scolastique au service de l'astronomie:

Tu non pensavi ch'io loico fossi!

---

[1]) Il eut des relations avec Ludolfus Ludolfi de Brunszwyczk, qui vint à l'université de Cracovie en 1485 et y fut le condisciple de Léonard. Ce Ludolf, nommé Borchtorp, était le fils d'un docteur en médecine de Padoue, originaire de Sickte, près de Brunswick. En envoyant son fils à Cracovie, ce médecin lui donna un astrolabe pour lui faciliter l'intelligence des cours. Cet instrument est encore conservé à Cracovie. Voir Birkenmajer, Martin Bylica, p. 101 et suiv. Le jeune Ludolf en 1491 fit des caractères russes pour Sweybold Fiol. Voir Acta Consul. ab a. 1484 p. 286.

[2]) Cod. Jag. n. 1853. Il en existe un second exemplaire dans les collections vaticanes.

pouvaient-ils répéter, après Dante. Pour eux Aristote était la suprême autorité, et ils essayaient de persuader à leurs élèves qu'en dehors d'Aristote et de ses commentateurs il n'y a ni vérité, ni sagesse. Celui qui s'arrachait à ce cercle vicieux de distinctions, de définitions et osait jeter un oeil hardi sur la nature, celui-là certes ne manquait pas de mérite; mais les érudits les plus considérés ne faisaient rien pour encourager ces recherches. Non seulement leurs travaux étaient infructueux, mais ils étaient nuisibles, car ils servaient d'appui au funeste système régnant, étouffaient toute tentative indépendante et heureusement audacieuse. Aussi la célébrité dont ils jouissaient fut-elle de peu de durée: la postérité refusa de sanctionner le jugement trop élogieux des contemporains. C'est Jean de Glogau et Michel de Breslau que nous avons ici en vue.

Tous les deux se distinguèrent par leurs ouvrages dialectiques et scolastiques. Jean de Glogau qui, de 1468 à 1507, professa à l'école de Cracovie, est le type du savant encyclopédique médiéval. Sans compter la dialectique, il s'occupait de physionomique, suivant les auteurs grecs et arabes [1]), et prétendait, d'après la conformation extérieure du corps determiner le caractère: dans des notes au de anima de Jean Versor (Crac. 1505), il soulève des questions de craniologie, expliquant la substance et la destination des cellules cérébrales [2]). Mais c'est l'astronomie ou plutôt l'astrologie qui donna lieu à ses plus nombreux écrits; une foule de ses manuscrits restèrent manuscrits; d'autres furent imprimés; tous ont trait à l'astrologie, ou

---

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. III, 263. Phisionomia hinc inde ex illustribus scriptoribus recollecta. Crac. 1518. Agricola la publia et la dédia aux Italiens de Bone Sforza.

[2]) Wiszniewski III. 266 et suiv. Mélanchthon dans son ouvrage de anima s'occupe aussi de ces problèmes. C'était une tradition du moyen âge. Voir Grohmann. Annalen der Universität zu Wittenberg 1801) 1, 186.

dù moins à ses applications pratiques, aux calendriers et aux pronostics. De même qu'en dialectique, Jean de Glogau voulut jouer le rôle de médiateur éclectique entre les diverses écoles astrologiques. L'ancienne et la nouvelle se querellaient à propos de la rectificatio' nativitatum: fallait-il l'établir d'après le Quadripartitus de Ptolémée, livre consacré par la voix des siècles, ou bien d'après les principes d'un Hermès naguère découvert, et de son principal protagoniste, Abraham ibn Esdras [1])? Glogowita, prenant un moyen terme, essaya de concilier les deux camps [2]). Pour répondre aux besoins des élèves il écrivit des manuels, in communem studentium utilitatem; il fit un Introductorium... in tractatum sphere materialis Joh. de Sacrobusto (Crac. 1506), où, entre autres, il parle d'une des colonnes d'Hercule encore debout, à ce qu'on assure; à l'appui de cette affirmation... risquée il cite Virgile, Ovide et Boccaccio. Son introductorium astronomie (Crac. 1514) n'est qu'un ouvrage astrologique [3]); le computus chirometralis, publié en 1507, traite du cycle solaire,des fêtes mobiles, des ides et calendes. Nous avons encore de lui des almanachs, par exemple, un Calendarium Cracov. pro anno D-ni 1500.

Grandeur vraiment éphémère, sans aucune signification pour la science, il savait tout ce que l'on pouvait apprendre alors: ce fut son seul mérite; mais il ne s'éleva jamais au-dessus de cet horizon étroit, au-dessus de la tradition d'un passé caduc dont les conquêtes allaient s'évanouir comme bulles de savon sous le verbe de celui qui, peut-être en sceptique, écoutait alors sur les

---

[1]) Birkenmajer, Martin Bylica 144.

[2]) Manuscrit de la bib. Ossoliński 764 et Introductorium in scientiam nativitatum.

[3]) Weidler, Historia astronomiae p. 336: auctor non tam usum ephemeridum in astronomia quam in thematibus astrologicis condendis docet. Dans ce même genre le Tractatus... in Iudiciis astrorum. Voir Wiszniewski IV, 164 et plusieurs autres travaux secondaires.

bancs universitaires la spécieuse argumentation de Glogowita. C'est le même esprit qui animait Michel de Breslau; non sans valeur dans d'autres domaines, à la faculté des artistes il fit souvent jusqu'en 1512 des cours d'astronomie et d'astrologie. Son ouvrage Introductorium Astronomie... elucidans Almanach (Crac. 1506) est plutôt de l'astrologie que de la science [1]; il y parle de la nature et de l'influence des astres sur la terre et les hommes. C'était un des coryphées de la servitude scolastique en pédagogie. Cependant c'est Jean de Glogau qui en astrologie était partout considéré comme le plus docte oracle — maximus sagax vir in omni scientia, proclame un contemporain [2]).

Pendant tout le moyen âge fleurit l'astrologie, reléguant au second plan l'astronomie, dont elle faussait les conceptions, dont elle troublait les recherches. Cette fille insensée de l'astronomie, comme l'appellait Kepler, domina souverainement tous les esprits. Son origine se perd dans la nuit des temps. Des Chaldéens elle passe aux Grecs, puis aux Arabes, enfin de ces derniers elle se répand parmi tous les peuples. Elle n'était pas, cette astrologie, sans avoir quelque base légitime; n'a-t-elle pas ressuscité de nos jours, sous une forme plus rationnelle, dans l'étude de l'action de la lune et des tâches solaires sur certains phénomènes terrestres. Mais au moyen âge elle était avant tout judiciaire et prétendait tirer de l'interrogation des astres des réponses sur les événements, d'après le signe sous lequel on naissait conjecturer une nativitas, prononcer l'horoscope d'un homme [3]), en un mot dévoiler l'avenir tout entier à tous les peuples et à tous les individus. Aussi les plus belles intelligences ne dédaignaient-elles pas de s'y intéresser; et c'est à juste titre qu'on a relevé les services qu'elle rendit à la science, malgré ses

---

1) Weidler. l. c. 340, astronomica argumenta hic frustra quis requirat.

2) Script. rerum polon. II. 340.

3) Rudolf Wolf, Geschichte der Astronomie (1877) p. 23.

égarements. Que d'observations, que de calculs n'auraient jamais été faits, si l'astrologie ne les avaient pas rendus possibles [1])! A travers les fautes et les divagations on servait le vrai; de même que l'alchimie n'a pas peu contribué aux progrès de la chimie. Au XV-e siècle l'astrologie eut une période de puissante activité. «La domination exclusive des quatre livres de Ptolémée cesse, et les inévitables Electiones, judicia et horoscopes sont composés d'après de nombreux ouvrages qu'on venait à peine de découvrir» [2]). Pour prédire l'avenir on se servait de tables astronomiques; mais lorsque ces judicia et ces pronostics eurent souvent déçu la crédulité des gens, on commença à suspecter l'exactitude de ces tables, à en demander la correction. C'était donc rendre service à la science; cette seule considération suffit pour qu'on ne jette pas impitoyablement la pierre à l'astrologie.

L'astrologie et les présages dès longtemps s'étaient acclimatés en Pologne; on prophétisait à la cour d'Hedvige et de Jagellon: on prophétisait à celle de Casimir Jagellon [3]). Ce penchant ne fit que s'accroître à la fin du siècle; l'humanisme le protégeait, et les partisans des nouvelles doctrines, souvent épris d'une philosophie mystique, se plongeaient avec passion dans des spéculations sur les liens mystérieux rattachant le microcosmos au macrocosmos [4]), s'inclinaient devant les sept puissances du genre humain et forçaient ces astres à rendre les plus optimistes oracles en faveur des grands de ce monde, leurs protecteurs.

---

[1]) Wolf, l. c. 71. Günther. Geschichte des mathem. Unterrichts p. 189—90.

[2]) Birkenmajer, Martin Bylica 42.

[3]) Birkenmajer. Les tables cracoviennes des syzygies (1891) p. 16. Id. Martin Bylica p. 116; Wiszniewski, Hist. lit. IV. 153. Sur Ladislas le Varnésien couraient en Pologne et à l'étranger une foule de prédictions. Voir M. Fijalek, Jacques de Paradis p. 208.

[4]) Voir Bezold, Konrad Celtis dans la Historische Zeitschrift 49, (1883) p. 202.

Les pratiques astrologiques eurent à Cracovie un centre prépondérant; là se multiplièrent les judicia, les almanachs, les pronostics. Il est certain qu'on s'adressa souvent aux savants cracoviens pour en obtenir des conseils et des lumières d'une valeur fort relative. Antonio Bonfini d'Ascoli, historiographe de la Hongrie, ne parle-t-il pas des coniectores et astrologi fourmillant à Cracovie, quibus referta Cracovia est [1]); et l'université ne se targuait-elle pas avec orgueil de ce que l'astrologie avait porté son nom »apud exteras remotissimasque nationes« [2]). Cela était écrit en 1524; peu de temps auparavant, en 1522, Mathias de Miechow avait fait une fondation en faveur de la collégiature astrologique de Martin Król, jusque là trop déshéritée, malgré qu'elle fût le principal organe de l'astronomie et, en même temps, de cette science dégénérée faisant alors tant de bruit en Europe. Miechowita partageait les opinions de son temps et de sa génération; il ne se distinguait ni en mal, ni en bien de son entourage. Le XVI-e siècle lui-même d'ailleurs ne parvint pas à se libérer de ces superstitions et de ces puérilités; ce ne fut qu'au XVII-e que les astres perdirent leur démoniaque pouvoir.

Avec cette démonologie stellaire, il y en avait une autre qui marchait de pair: la croyance au merveilleux, à la possibilité pour l'homme de faire des miracles, des incantations, de fréquenter les esprits, de ressusciter les morts. L'époque où l'on prédisait l'avenir et où l'on croyait à ces fallacieuses prophéties, devait être tout particulièrement favorable à ces sortilèges. Toutefois le néoplatonisme restauré par les humanistes ne faisait usage que des pratiques et manoeuvres démoniaques, transmises par le moyen âge [3]).

C'est ainsi que l'alchimie fut cultivée avec ardeur au XV-e siècle et, plus tard, donna naissance à une

---

[1]) Dec. V. lib. II, p. 715, an. 1491.

[2]) Cod. univ. IV. 93.

[3]) Voir Bezold l. c. 205.

riche littérature. On s'en occupait beaucoup, dit Dlugosz, chez les Dominicains de Cracovie, et c'est même en cherchant à faire de l'or que des frères mirent le feu au couvent d'où l'incendie se propagea au quartier voisin qu'il détruisit (1462)[1]; on rapporte aussi qu'un religieux de cet ordre, Vincent Koffski ou Kowski, mort à Dantzig en 1488, s'était rendu fameux par un traité d'alchimie[2].

La chiromancie, divination du caractère de l'homme et prédiction de sa destinée future d'après les lignes de la main, avait aussi ses fervents adeptes. Au XVI-e siècle, le médecin et philosophe italien Jérôme Cardanus en codifia les préceptes; mais avant lui une foule de savants et de particuliers s'y étaient appliqués. Jean de Glogau, un des luminaires de l'université jagellonienne, avait consacré tout un traité spécial à cet art: Recollectio chiromancie in florigera Cracov. Universitate[3]. On l'exerçait même au studium; et la preuve c'est qu'en 1505, deux élèves, le bachelier Melchior et Marc de Dantzig, furent condamnés à une amende par le tribunal rectoral »ob exercicium chiromancie«[4].

Les nécromanciens ou nigromanciens étaient plutôt des sorciers, car ils prétendaient évoquer les esprits, et employaient mille sortilèges dans leurs procédés. Ils étaient excessivement nombreux; à Cracovie, en 1505, deux bacheliers, Petrus de Monte nivis, du diocèse de Cologne, et Gaspard de Gdana, au diocèse de Cracovie, comparaissent devant le recteur, sous l'accusation d'avoir été surpris »in certis actibus nigromanticis«[5]. Nous avons ici un témoignage de ces fréquentes pratiques magiques, soi-

---

[1]) Dlugosz. Hist. V. 342: alchimiae opera certis fratribus laborantibus.

[2]) Wiszniewski. Hist. lit. IV. 133.

[3]) Malheureusement inconnu. Wiszniewski en parle dans l'Histoire de la littérature III, 271.

[4]) Acta Rect. n. 2052.

[5]) Acta Rect. n. 1988.

gneusement cachées aux yeux des contemporains, à plus forte raison à ceux de la postérité. De l'évocation des esprits à celle du diable, il n'y avait qu'un pas qui fut souvent franchi. Aussi les compromis et contrats avec satan sont-ils alors très fréquents. Les récits abondent de ces pactes conclus avec le malin, de ces entreprises avec son aide. Le magicien Faust est resté le type légendaire de ces nécromanciens; il naquit vers 1480, à ce qu'on prétend, à Sondvedel ou Salzwedel près de Magdebourg. Il se nommait lui-même fons necromanticorum, et effectivement savait tous les secrets de la sorcellerie. Il serait difficile de démontrer qu'il séjourna à Cracovie, quoique par la suite on l'ait souvent prétendu, quoiqu'on invoque son autorité à l'appui des leçons de magie publiquement professées au collegium. Mélanchthon raconte ce qui suit: hic cum esset scholasticus Cracoviensis, ibi magiam didicerat, sicut ibi olim fuit magnus usus et ibidem fuerunt publicae eiusdem artis professiones. Camerarius et Lercheimer répètent la même assertion [1]). Nous savons d'autre part et avec certitude que Faust passa quelque temps à Heidelberg et à Erfurt; son séjour à Cracovie, que ne confirme aucun document, ne serait-il qu'une légende, il n'en constitue pas moins pour l'école jagellonienne un témoignage cultural de haute importance. Si réellement Faust fut originaire de Salzwedel, il est fort curieux de constater que, du vivant même de ce mage, cette petite localité, si éloignée de la Pologne, envoya à l'université plusieurs étudiants; en 1487 le registre matricule signale un certain Herman de Zoldwedel, qui devient bachelier en 1489. Cette même année un Hynyngus de Zoltwedyl passe aussi bachelier. En 1493, deux élèves du même endroit, Hermann et Théodoric s'incrivent à Cracovie. Il est donc fort admissible que Faust, lui aussi, ait vécu dans

[1]) Voir Housse (Luxembourg 1862). Die Faustsage und der hist. Faust et Georges Witkowski: Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft. N. F. I. (1897) p. 346, 347, 350.

nos murs, afin d'y apprendre quelques-unes des jongleries par quoi il se rendit si célèbre dans le monde. Plus tard il vécut loin de la Vistule; mais à sa place y germa et grandit la figure de Twardowski, revêtue de toutes les élucubrations de l'imagination populaire qui s'est évertuée à broder ses plus étranges fantaisies sur l'image de ce sorcier fameux aux confins des deux siècles[1]).

Tel fut le cours de la pensée humaine à l'université jagellonienne au crépuscule du moyen âge et à l'aurore des temps modernes, ballotée entre les énigmes d'une théologie malade d'excès de maturité et les dieux de l'Olympe, entre les hauteurs des cieux et le roi des enfers. Il fallait espérer que ces tâtonnements, ces détours et ces hésitations conduiraient enfin dans le droit chemin. On se mit à le chercher dans les paroles du Christ dont l'interprétation souleva bientôt une terrible collision d'âmes et de consciences; les oppositions s'accusèrent; le monde chrétien se divisa en deux camps dont l'un jeta le gant au passé et s'attribua la capacité et le pouvoir d'expliquer et de traduire la vérité, tandis que l'autre s'affermissant sur la tradition, voulut en rejeter les fruits dégénérés, se retrouver lui-même, et par là retrouver et vivifier la foi transmise par la révélation et cette tradition. La lutte s'enflamma, déchira tout l'Occident de l'Europe, créa deux mondes d'aspirations et de civilisation différentes, et l'unité fut à jamais perdue; aux mille causes de division sur la terre venait s'ajouter un antagonisme remuant l'homme dans ses plus intimes profondeurs, mettant en jeu l'essence même de son être. A partir de cette scission était fini le rôle de l'université médiévale, qui vraiment de fait et de nom fut un studium universale.

---

[1]) Il n'existe pas de monographie au sujet des rapports entre ces deux personnalités.

Ajoutons un mot en épilogue à ce chapitre. Nous avons exposé les travaux du collegium cracovien en astronomie, ainsi que dans les sciences s'y rattachant. Ils eurent des lacunes sautant aux yeux et découlant de fausses prémisses, de fausses conceptions. Néanmoins le rang qu'occupa notre école dans la science de son temps fut des plus éminents; elle s'acquit un large renom au dehors, s'attira des disciples et produisit des maîtres. Adalbert de Brudzewo tient une place glorieuse dans l'histoire du développement de la pensée humaine et de son essor vers le progrès scientifique. De Cracovie sortirent des savants qui se firent un beau nom à l'étranger. Rappelons seulement Jean Vierdung de Hassfurt qui, après avoir fait ses études à Cracovie, illustra Heidelberg par son savoir [1]; Etienne Rosslin ou Rosinus qui, probablement en 1496, devint maître à Cracovie [2], puis, en 1501, se fixa à Vienne où il s'acquit une réputation de mathématicien et d'astronome [3]. D'autres universités encore eurent des professeurs formés à Cracovie. Mais par dessus tous ces noms éclate celui du savant qui changea le cours des mondes, révolutionna le ciel et la terre, le nom qui rayonne dans le registre de la vieille institution et en est la gloire éternelle, le nom devant lequel pâlissent ceux de tous les autres maîtres ou disciples: Nicolaus Nicolai de Thuronia.

---

[1]) Dans le reg. matricule est inscrit en 1484, un Joh. Johannis de Hasworth; le même est bachelier en 1486 (Lib. promot. p. 97). Il s'agit sans doute ici de Vierdung.

[2]) Stephanus de Augusta. Liber Promot. p. 121.

[3]) Voir Aschbach, Geschichte der Wiener Universität II, 348; Günther, Geschichte des mathem. Unterrichts 254. Voir aussi la récente publication de Bauch, Die deutschen Scholaren in Krakau.

LIVRE QUATRIEME.

Vie des écoliers et des maîtres.
Contribution à l'étude de l'organisation de l'université.

I.

Les élèves de l'université, leur condition et leur origine.

Age des étudiants. — Droits d'inscriptions. — Limitation. — Depositio beaniae. — Origine des étudiants. — La jeunesse conventuelle à l'université et surtout les Cisterciens et les Dominicains. — Silésiens et Prussiens. — Hongrois.

A plusieurs reprises nous avons parlé de l'affluence des élèves au nouveau collège du roi Jagellon, de ce flot coulant de sources diverses vers Cracovie, et ne faisant que s'accroître, à de petites oscillations près, pendant tout le cours du XV-e siècle. Au moyen âge, il était le plus souvent fort jeune, le nouvel écolier, et presque sans préparation aucune, car la faculté des artistes avait précisément pour but de lui apprendre ce qu'on enseigne dans les gymnases de nos jours. Comme minimum d'âge permettant l'inscription, on avait généralement adopté quatorze ans; le statut de Heidelberg de 1464 est explicite là-dessus. La plupart donc des inscrits comptaient de 14 à 16 ans. A cet âge-là on ne pouvait guère admettre chez ces adolescents une préparation sérieuse; mais il fallait qu'ils eussent préalablement quelque connaisance du latin, car tous les cours de l'université avaient lieu en cette langue; cependant, cela n'est pas douteux, les exceptions étaient fort nom-

breuses. L'accès à l'université était bien plus large qu'aujourd'hui; on y recevait parfois des jeunes gens sans préparation suffisante, ne sachant même pas lire[1]). Des leçons privées devaient alors effacer cette criante ignorance.

A l'université entraient des enfants de toutes les classes, depuis les fils des princes et des magnats jusqu'à ceux des pauvres bourgeois des villes, et même des paysans. Les indigents étaient en grande majorité, ainsi qu'en témoignent les inscriptions. L'écolier qui s'immatriculait devait verser une certaine rétribution à l'université; elle s'élevait à huit gros; et à côté du nom de celui qui s'en était acquitté entièrement, on mettait: solvit totum. Il arrivait quelquefois que les riches offraient des suppléments de rétribution, par exemple un double droit d'inscription, ce qui était considéré comme insigne »liberalitas«. Il y avait encore des dons en nature, comme des tonneaux de vin, barilia malmatici. Mais ces largesses étaient tout à fait exceptionnelles; le plus fréquemment au contraire la totalité de la somme exigée n'était pas payée. Presque tous les élèves n'en donnaient qu'une partie, depuis un demi-gros jusqu'à six; d'autres promettaient de s'acquitter plus tard (promisit dare); d'autres enfin, les »pauperes«, profitaient des exemptions qui leur étaient accordées. L'université les inscrivait gratis pro Deo, ou bien propter Deum.

Le nouveau venu avait besoin de conseils, d'appui, d'indications pour entrer dans la vie scolaire. Cet appui, il le cherchait parmi ses maîtres ou ses camarades, et organisait son existence d'après son entourage. L'université elle-même d'ailleurs traçait la voie à l'écolier en lui ordonnant de choisir, aussitôt après son inscription, un professeur qui voulût bien s'occuper de lui, de ses études, de ses progrès. Cet acte s'appelait »limitation« — se magistris limitare[2]). Le maître ainsi adopté devait introduire

[1]) Voir Bezold, Histor. Zeitschrift. N. F. 47, 3. p. 466.

[2]) Muczkowski, Liber promot. XXXIX.

aux cours »suos limitantes«, diriger leurs premiers pas, choisir les leçons à suivre [1]). Mais l'étudiant était soumis à de rudes épreuves par ses condisciples du même âge et de la même condition. Il était en effet considéré tout d'abord comme un être inférieur, indigne de prendre place en la compagnie des anciens. Avant de l'y recevoir, il était soumis à certaines formalités et épreuves qui, selon l'époque et les dispositions de la jeunesse, revêtaient une forme plus ou moins pénible, se faisaient plus ou moins durement sentir au jeune inexpérimenté. On l'appelait bejaunus, très probablement en français bec jaune, c'est-à-dire poussin. On chantait en son honneur le vers acrostiche:

Beanus est animal, nesciens vitam studiosorum,

on lui attribuait des »mores agrestes«, une bestialité innée qu'il fallait déraciner avant de l'admettre sur le pied de camaraderie [2]). Cette depositio beaniae avait lieu de diverses manières; souvent, et surtout en Allemagne, le symbole dégénérait en une cérémonie brutale et grossière, où l'on torturait le malheureux et où l'on le dépouillait même de son argent; les autorités universitaires durent mainte fois défendre ces violentes brimades.

Ces dépositions s'acclimatèrent aussi à Cracovie et y prirent des formes variées. Quelquefois les anciens étudiants, »revêtus de costumes burlesques«, allaient hors de la ville à la rencontre des jeunes gens se rendant à l'université; ils les attaquaient, les battaient et les entraînaient dans des auberges (officinae cauponum) où ils se faisaient régaler copieusement. Les bourses, les maisons mêmes des maîtres étaient parfois le théâtre de ces amusements cruels, si préjudiciables aux débutants. Ce sont

---

[1]) Loc. cit. p. LIV.

[2]) Voir à ce sujet Rashdall. The universities of Europe II, 2, 628 et Winter, La vie dans les écoles supérieures à Prague (Prague 1899) p. 218.

les »conclusiones« prises en 1511, sous le rectorat d'Adam de Bochyn qui nous apprennent tous ces détails. Les abus dépassaient sans doute toute mesure puisque l'université déplore que ces »enormitates« éloignent les élèves de Cracovie, et les interdit catégoriquement. L'argent qu'on y dépense sera bien mieux employé à acheter des livres ou autres choses nécessaires [1]).

En s'inscrivant, au XV-e siècle, à Cracovie, l'écolier tombait dans un milieu assez hétérogène et dans une société fort mêlée. Opinions, croyances, langues se confondaient et se heurtaient à chaque pas; une seule chose reliait ces éléments disparates, la religion, l'Eglise et le latin, organe général de la science. Nous avons vu quel rôle élevé joua en Orient l'université de Cracovie, quel flambeau civilisateur elle y fut. Nous avons aussi dit que des bords du Rhin, de la Suisse, des frontières septentrionales de l'Allemagne, de la lointaine Scandinavie, de l'Italie même y accouraient des disciples. Les guerres religieuses, les mouvements nationaux particularistes firent pâlir au commencement du XV-e siècle la splendeur de l'école de Prague, et celle de Cracovie hérita de la mission de sa rivale déchue.

Les pays polonais contribuent diversement au succès de leur grand collegium; à côté des élèves de Cracovie et de la Petite Pologne, le contingent de la Grande Pologne est tout à fait important; et ce ne sont pas seulement les grandes villes comme Posen qui fournissent des inscrits, mais encore des bourgades comme Kosten. Par contre, la Mazovie a beaucoup moins de représentants; elle n'a de nombreux élèves que par intermittence; en 1474, par exemple, vingt étudiants de Varsovie s'inscrivent ensemble [2]).

---

[1]) Voir Conclus. univ. 1511, en outre Muczkowski, Habitations et coûtumes des étudiants cracoviens (1842) p. 88.

[2]) Il ne serait pas oiseux d'étudier les causes de ces afflux

La jeunesse monacale se pressa aussi en foule au pied des chaires de l'université de Cracovie, pendant tout le XV-e siècle. »La création des universités releva considérablement le niveau intellectuel dans les couvents«[1]. Notre collegium accueillit beaucoup de Prémontrés, des religieux du St. Sépulcre de Miechów en plus grand nombre encore; les Bénédictins de Tyniec ont six de leurs frères inscrits en 1403. Les Carmes apparaissent aussi la même année, et par la suite, quelquefois même en fort contingent, comme en 1466 et 1483, ne cessent de fréquenter le studium; les Franciscains se sentaient attirés par la communauté des principes et du but; ne se proposaient-ils pas, eux aussi, de christianiser, de civiliser l'Orient, oeuvre pour laquelle le collegium jagellonien avait été institué. Mais ce furent les Cisterciens qui, dans cette période, fournirent le plus d'élèves. »Au moment où le chapitre général de l'ordre de Citeaux décida de réformer tous ses monastères en Allemagne et dans les pays slaves voisins, le roi Jagellon, fondateur de l'université cracovienne, obtint de la bienveillance pontificale du pape Boniface IX, en 1401, un privilège en vertu duquel tous les Cisterciens polonais, sous peine d'excommunication, étaient tenus de prendre leurs grades en théologie au studium de Cracovie, et non ailleurs«[2]. Bientôt cette mesure reçut encore de l'extension. Sous l'administration de l'abbé Jean Stechir, qui accompagna son parent Nicolas Tromba au concile de Constance, et par ses instances jointes à celles des professeurs de l'université, Jean, général de l'Ordre, promulgua en 1417 une ordonnance aux termes de laquelle »tous les écoliers cisterciens des provinces polonaises et de celles de Gran, Prague, Magdebourg, Riga et du diocèse de Kamin en Poméranie seront tenus de faire leur éduca-

---

subits, non moins que la classification par provinces du régistre matricule.

[1]) M. Fijałek. Jacques de Paradis (1900) p. 15.

[2]) M. Fijałek. l. c. 15.

tion théologique exclusivement à l'académie de Cracovie, ou, selon l'antique usage, à celle de Paris, ainsi que le prescrivaient les anciens statuts de l'Ordre«. Le premier privilège avait sans doute été sollicité à la demande du Cistercien Jean Sczekna, un des plus zélés ouvriers de la création de l'université, où il fut professeur de théologie aussitôt après l'inauguration des cours. La seconde disposition fut déterminée par le manque d'instruction des Cisterciens, manque qui se fit sentir tout particulièrement à Constance où l'Ordre ne joua qu'un rôle effacé dans la grande assemblée; de plus, c'était une arme qu'on forgeait contre le danger hussite et l'université de Prague.

Les envoyés polonais au concile, de retour au pays, y reçurent une belle récompense de leurs efforts, et cette récompense s'étendit aussi aux Cisterciens. En 1417, le roi Jagellon avait promis au général de cet ordre de bâtir à Cracovie un collegium pour la jeunesse conventuelle. Or, en décembre de l'année suivante, Jagellon octroya à son université et en même temps à l'abbé de Mogiła le patronat sur l'église Sainte-Anne. Désormais le sort des étudiants cisterciens fut assuré par ce bénéfice; car la fondation du collegium projeté n'ayant pu être menée à bonne fin, la cure de Sainte-Anne fut désignée pour servir d'asile aux jeunes gens de l'ordre qui, pendant de longues années, y résidèrent. Malgré toutes ces mesures comminatoires, malgré ces facilités, l'affluence des Cisterciens à Cracovie resta assez faible, et les couvents en dehors du Royaume s'en détournèrent même complètement. En 1420 seulement, sous la première impression des ordonnances et des rescrits, nous voyons jusqu'à dix Cisterciens inscrits dans le registre: mais ce chiffre ne se maintient pas et quelques noms à peine par la suite attestent la continuité du lien formé avec Cracovie[1].

---

[1]) Voir à ce sujet M. Fijałek, l. c. p. 21. suiv.

Mogiła cependant comptait toujours au studium un certain nombre d'élèves; ce monastère était d'ailleurs tout près de la ville, et l'abbé était un des conservateurs de l'université; il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu des relations constantes entre le couvent et l'école. Mais pour les autres, rien ne put secouer leur apathie. En 1520[1]) Sigismond le Vieux écrivait à Erasme Ciołek que les Cisterciens ont obtenu du Saint Siège la prescription d'envoyer leurs jeunes clercs à Leipzig. Le souverain se plaint de voir les religieux du pays déserter l'école cracovienne. Cette opposition, cette négligence n'étaient pas sans motifs: le collegium particulier promis n'avait pas encore été construit, malgré les objurgations réitérées des chapitres généraux, en 1469, 1486 et 1499[2]). — Une seule modification avait été introduite tout à la fin du XV-e siècle: les jeunes moines logés à la cure de Sainte-Anne furent transportés à la bourse de Jérusalem, et une aile de ce bâtiment fut assignée à leur usage[3]).

Si l'on avait espéré à la première heure de l'université que cet ordre contribuerait dans de larges proportions à son développement et à ses progrès, on fut cruellement déçu. Il lui donna cependant un des plus éminents théologiens du siècle, Jacques de Paradis, et ce nom le rattache honorablement au studium jagellonien.

Il était permis de penser que, plus que les Cisterciens encore, les Dominicains tiendraient une place prépondérante au collegium. Au moyen âge cet ordre n'était-il pas le plus instruit, ne considérait-il pas l'étude comme une des conditions de son existence? Les universités ellesmêmes ne dédaignèrent pas de lui emprunter souvent des maîtres et des méthodes[4]), restèrent en contact étroit

---

1) Acta Tomiciana. V. 321.

2) Collections des diplômes de l'abbaye de Mogiła 104/105.

3) C'est ce que confirme l'université dans les Conclusiones du 12 Octobre 1488.

4) Voir Schwab. Johannes Gerson, p. 65.

avec lui, en échange continuel d'hommes, de pensées, de prières et de mérites. Un des premiers actes de l'université récemment créée à Paris fut une adresse aux religieux de Saint Dominique qui venaient de s'établir dans cette capitale (1221). Les maîtres demandent d'avoir part, en qualité de frères, aux bénédictions que s'attire l'Ordre, et d'être ensevelis à l'église du monastère. Pour les mêmes raisons fut conclue, en 1383, l'union ou colligation entre l'université de Prague et les Dominicains. En vertu de cet accord, les membres de l'université participent aux grâces accordées aux religieux, et ceux-ci s'engagent à prier pour les maîtres. Il est en outre permis, recommandé même aux Dominicains de faire leurs études et de conquérir leurs grades à l'université[1]). Quelque chose d'analogue eut lieu à Cracovie en 1450: les Dominicains firent alliance avec l'université par incorporation[2]). A cette date Benoît Hesse était recteur, Jacques de Bydgoszcz, prieur du monastère de la Sainte-Trinité. C'est ce dernier qui fit aboutir cette incorporation, s'autorisant des exemples de Paris et de Cologne. Elle garantissait aux Dominicains qui fréquenteraient les cours et subiraient leurs examens, tous les droits attachés aux titres scolaires et, de plus, des places et une ingérence à l'université. On comprend donc que dans un écrit de 1481 [3]), le général Salvus Cassetta assure à l'université, »qui s'est montrée singulièrement bienveillante pour notre Ordre«, la participation à toutes les grâces divines que les mérites des fils de Saint Dominique attireront sur l'humanité.

Néanmoins, malgré ces engagements solennels, malgré ces protestations d'amitié, les rapports entre les Dominicains et le collegium furent toujours assez tièdes. Le

---

[1]) Monum. Univ. Prag. II, 276. III 68.
[2]) Conclusiones univ. 28 août 1450.
[3]) Cod. univ. Crac. III, 88.

registre matricule porte les premières inscriptions de leurs religieux en 1407; à partir du milieu du XV-e siècle, le rapprochement s'accentue: les moines suivent les cours et prennent une partie de leurs grades théologiques au studium. Cependant en général »la fréquentation des Dominicains à l'académie cracovienne, même en comparaison de celle ces Franciscains, est très restreinte« [1]. Parmi les profeseurs de théologie on compte fort peu de Dominicains. Un des plus connus au XV-e siècle fut Jacques Godziemba de Bydgoszcz, provincial pour la Pologne, le même qui, prieur du couvent de Cracovie, conclut l'union avec l'université; il mourut en 1478. Il eut pour successeur Albert de Siecin que Długosz appelle avec raison professeur de théologie [2]; on lit en effet dans les conclusions de 1474, qu'alors assistait aux délibérations »frater Albertus conventus s. Trinitatis s. theol. professor«.

On peut donc affirmer que les congrégations n'eurent qu'une part insignifiante au mouvement de l'université. Il est néanmoins certain que la grande école contribua à la polonisation des monastères, en bannit les éléments étrangers qui jusque là y avaient prédominé.

Les religieux étrangers n'étaient qu'une infime minorité dans le nombre des étudiants qui, pendant tout le XV-e siècle, vinrent du dehors à Cracovie. Ceux-ci accouraient parfois des plus lointaines contrées, de l'Occident et du Nord. Les Moraves se rendaient non seulement à Prague, mais encore à Cracovie. La Prusse et la Silésie fournissaient un fort contingent d'Allemands. La Silésie qui se détache définitivement de la Pologne sous le règne de Casimir-le-Grand, n'était du reste qu'à moitié germanique, et pendant tout le XV-e siècle elle resta dans la sphère civilisatrice de la Pologne; il en fut de même pour les provinces soumises aux Teutoniques. On tenta en

---

[1]) M. Fijałek. Etudes pour l'hist. de l'univ. de Cracovie. 116.
[2]) Lib. Benef. III. 452.

vain, comme nous le savons, de créer des écoles régionales à Kulm et à Breslau.

La Silésie envoya donc à Cracovie une pépinière d'élèves et de maîtres. Les villes de Kreuzburg, Ratibor, Brieg, Breslau, Neisse, Glogau figurent à chaque pas dans les listes de professeurs et d'étudiants; au semestre d'été 1464, par exemple, sur 117 inscrits, 31 proviennent du diocèse de Breslau. Les registres portent parfois le nom d'un Piast silésien. En 1447 s'inscrit le prince Przemko; en 1464, un autre prince, du même nom [1]).

Les Prussiens se rendaient en foule à Leipzig ou à Cracovie. On a compté que de 1400 à 1524, il y eut à l'école jagellonienne 962 élèves originaires de la Prusse, et 190 d'entre eux obtinrent des grades à la faculté des artistes. Mais leur rôle dans les chaires du studium fut beaucoup plus effacé que celui des Silésiens [2]); ils sont submergés dans la masse des professeurs.

Les Hongrois eurent une situation tout à fait à part à Cracovie. Ce pays en effet, malgré des efforts répétés, ne put avoir sa propre université que vers la fin du XV-e siècle, et Cracovie, situé non loin de ses frontières, devait par cela même absorber les éléments désireux de savoir. Les rapports politiques au surplus contribuèrent à resserrer les liens entre les deux royaumes. Le Zips, remis en gage en 1412 à Jagellon, se trouva plus tard dans la dépendance de la Pologne [3]), et, dans le cours du siècle, à deux reprises différentes, les Jagellons portèrent avec

---

[1]) Le premier mourut chanoine de Breslau en 1478, le second, avec la même dignité en 1493. Voir Grotefend Stammtafeln der schles. Fürsten Tab. XI. Deux ans il étudia in artibus à Cracovie, puis il voulut aller ailleurs apprendre les canons; à ce propos l'université lui délivra un curieux certificat d'assiduité en une lettre de recommandation. Voir Lewicki. Cod. epistolaris. III. 39.

[2]) Perlbach. Prussia scholastica (1895), X et XXVII.

[3]) Voir Maur. Dzieduszycki. Przewodnik naukowy (Léopol) 1876, p. 704 et suiv.; 945.

succès la main sur la couronne de S. Etienne. Toutes ces causes expliquent l'importance civilisatrice de Cracovie pour ce royaume. La route de Soncz à Pest était alors l'artère principale entre la Pologne et la Hongrie, et elle passait par Bartfeld, Epéries, Kaschau qui, avec Lewocza, étaient »quattuor civitates Hungariae superioris principales«. C'est par cette voie, traversant ensuite Erlau (Agria), que se dirigeaient au XV-e siècle les caravanes polonaises[1]). C'est surtout le Zips et la Hongrie septentrionale qui fournissaient des élèves à Cracovie; mais le mouvement ne se renfermait pas en ces limites; il y avait aussi des écoliers de la Hongrie centrale, de Debreczyn, de Varadyn; du sud, de Funfkirchen, de Kalocsa, de Temeswar, de Szegedin; parfois même des extrêmes confins méridionaux, de Salankemen, comme, par exemple, en 1467 et en 1468. La Transylvanie, Kolosvar et Torda participaient aussi à l'exode vers Cracovie; en un mot toutes les contrées qui font partie aujourd'hui de la monarchie hongroise avaient des fils à l'école jagellonienne. Ils arrivent dès le début, dès 1400, en bien moins grand continent toutefois que les Silésiens. Vers les milieu du siècle, en 1444, on trouve beaucoup d'inscrits hongrois; bien plus encore en 1446. De 1431 à 1440, on en compte 61, c'est-à-dire 5·4°/₀ de la totalité des élèves. De 1441 à 1450, il y en a 91, soit 5·8°/₀; de 1451 à 1460, 122, autrement dit 6·6°/₀, enfin de 1461 à 1470, 208, ce qui élève la moyenne à 10·2°/₀. Dans les deux dizaines d'années suivantes on en relève dans le registre 185 et 209[2]). En 1493, sur 382 élèves, il y a 83 Hongrois et 113 autres étrangers. Ces chiffres démontrent éloquemment quel était le renom du studium cracovien. Ces Hongrois n'étaient pas seulement en grand nombre, ils étaient aussi fort appliqués aux études. Dans

[1]) Voir Papée. Archives de la Commission d'histoire, VIII (1898) p. 438.

[2]) Cette statistique a été établie par M. Birkenmaier dans son ouvrage Martin Bylica, p. 132.

la liste des gradés en effet, leurs noms foisonnent, et vers 1468, ils sont même en majorité. Plus tard, cette prépondérance se renouvelle encore parfois; en 1491 par exemple, deux Polonais, un Allemand et sept Hongrois passent bacheliers. Si les gradés étrangers prédominent relativement, c'est que les élèves venus de loin constituaient un élément de choix, car ceux-là seuls qui avaient de sérieuses intentions et étaient vraiment animés de l'amour du savoir entreprenaient ces longs et périlleux voyages.

Et qui sait si ces pupilles de la Pologne ne firent pas pencher la balance en faveur du pays qui les avait élevés, dans les compétitions réitérées pour la couronne de Saint Etienne au XV-e siècle? Leur affluence nécessita même la création d'une institution qui leur servît de refuge et leur assurât une situation privilégiée au milieu des autres étrangers.

II.

Demeures des étudiants. Bourses.

Le système hospitalier et collégial. — Les collèges à Cracovie et leur destination. — Bourses: la bourse des pauvres ou d'Isner, Jérusalem; la bourse des canonistes. — Dlugosz et la dotation des bourses. — Bourses des philosophes, des médecins, divitum. — Bourse hongroise. — Bourse allemande, fondée par Jean de Glogau. — A la fin du siècle l'université rend obligatoire l'habitation dans les bourses. — Les étudiants dans les collèges et écoles paroissiales. — Organisation des bourses.

Ceci nous conduit à la question des demeures des étudiants cracoviens [1]). Lorsqu'on créait une université, il fallait en même temps songer à procurer aux élèves un abri, et même une surveillance protectrice. C'est pour cela que Casimir-le-Grand dans son privilège d'érection parle de »hospitia« pour les maîtres et les disciples; le loyer devait être taxé par deux citoyens de Cracovie conjointement avec deux écoliers [2]). Ce mot »hospitia« employé ici est caractéristique pour toutes les universités, et principalement pour les universités italiennes, surtout jusqu'au XIV-e siècle. D'après ce système hospitalier, il était loisible à un étudiant de louer une »camera«, soit pour lui

[1]) Voir Muczkowski. Les habitations et les coûtumes des écoliers cracoviens (1842) et Karbowiak: Habitations des »Jacques« cracoviens. Léopol, 1887.

[2]) Cod. univ. I, 2.

seul, soit pour y habiter en commun avec des camarades. Ce genre de logement ne donnait à la jeunesse universitaire ni secours, ni appui; aussi fut-il surtout en faveur dans les écoles italiennes, à Padoue et à Bologne, où l'on étudiait principalement le droit, et où les adeptes de cette science, plus âgés d'habitude, étaient à même de se tirer d'affaire et de se gouverner seuls. C'est pour ce motif que les universités d'Italie conservèrent une organisation d'un caractère séculier.

En regard de ce mode hospitalier, naquit à Paris le système dit collégial qui, avec le temps, fit de l'université un amas de maisons pour les maîtres et les élèves; et dans ces habitations furent créées des organisations spéciales qui donnèrent à leurs hôtes et une protection, et des subsides. Cette université qui avait porté la théologie à un si haut degré de splendeur, mettait à tout ce qui la concernait une sorte d'empreinte spiritualiste. On institua donc une foule de collegia avec des règles monastiques; et cette discipline fut successivement adoptée par toutes les universités de l'Orient et du Nord [1]).

Quand Ladislas Jagellon fonda son université, il assigna en même temps une maison sise rue S. Anne comme collegium pour les maîtres ès arts et théologie. C'était donc une imitation de Paris. A ce premier collegium s'en adjoignit un autre pour les juristes, en 1403, et un troisième, dit minus, en 1449. Néanmoins ce système collégial adopté à Cracovie présentait de profondes différences avec celui qui régnait en France; celui-ci en effet avaient d'abord en vue les étudiants pauvres; puis, mais en second lieu, les professeurs; tandis qu'en Pologne ces établissements comprenaient des logements de maîtres et des »lectoria«, mais n'étaient ouverts aux écoliers que fort rarement et en minime proportion. Ladislas Jagellon

---

[1]) Kämmel. Die Universitäten des Mittelalters (Schmid, Geschichte der Erziehung II) p. 510.

offre la maison de la rue S. Anne »pour y loger les maîtres et pour servir de lieu de réunion quotidienne aux élèves«, qui y viendront écouter les cours et les disputes. En somme, la création des collèges à Cracovie ne donnait aucune solution à la question épineuse des habitations et de la surveillance des étudiants.

Sans doute le fondateur de l'université et ceux qui le secondèrent dans l'exécution de ses projets, auraient bien voulu grouper maîtres et élèves dans la stricte réglementation d'une communauté monastique. Mais ils se heurtèrent à une impossibilité matérielle, car l'université au berceau n'avait ni bâtiments, ni fonds pour ouvrir un refuge aux phalanges de jeunes gens envahissant Cracovie. Pour réaliser ces désirs il fallait attendre que la générosité des donateurs vînt en donner les moyens. En attendant les étudiants durent se contenter des »hospitia«, demeurer chez des particuliers, parfois chez un maître pour lequel ils étaient une source de revenus, souvent enfin dans une école paroissiale. Et l'université avait à déployer quelque vigilance, ou tout au moins ombre d'une vigilance à l'égard de toute cette jeunesse dispersée dont elle avait la garde. Par la suite ce devoir lui fut facilité par des fondations qui peu à peu firent disparaître les défectuosités, causes fatales de relâchement, en concentrant en une certaine organisation tous ces éléments disséminés. On construisit des maisons appelées bourses, où moyennant une rétribution, les étudiants trouvèrent un abri sous le contrôle d'un maître ou d'un bachelier, nommé senior de cet établissement. Le nom de bourse leur vint précisément de cette contribution versée par les locataires qui, d'ailleurs, lorsqu'ils étaient pauvres en étaient exempts.

Cracovie au XV-e siècle vit naître plusieurs de ces institutions. La libéralité de quelques particuliers en permit la création et l'entretien; nous ne saurions passer sous silence les noms de ces généreux bienfaiteurs. Parmi eux

se distingue le grand historien Jean Długosz par ses efforts constants à améliorer la condition des écoliers indigents, à leur assurer le don du savoir, à faire régner l'ordre et le bien être à l'université. Son nom glorieux est attaché à plusieurs fondations nouvelles et à la régénération de quelques vieilles institutions en péril.

La bourse Isner, créée en 1409 et 1410, était la plus ancienne de Cracovie. Jean Isner, professeur de théologie, acheta en 1409 une maison sise rue Wiślna, et par ses dernières volontés, formulées en 1410, la destina »à l'usage des maîtres pauvres, des bacheliers et des étudiants; et l'on devra avant tout y donner l'hospitalité à des Lithuaniens ou à des Ruthènes doués pour la théologie ou pour les arts; les pièces sur les derrières seront réservées aux besogneux, tandis que les riches habiteront sur le devant et payeront un loyer au profit des susdits«. Nous ne savons si ces dispositions furent toujours respectées; toutefois la bourse ne tarda pas à fonctionner et la maison d'angle de la rue Wiślna et de la rue Gołębia [1]) actuelle fut de bonne heure un asile pour les étudiants, et, selon la pensée du fondateur, surtout pour les Lithuaniens. Nous y voyons en effet assez souvent des jeunes gens de cette contrée, comme le prince André Swirski [2]), ou les »nobiles« Janus et Stanislas de Lithuanie [3]). Et sans compter les élèves, les maîtres parfois résidaient à cette bourse, s'ils y trouvaient de la place [4]). Mais le collégial inférieur qui était Senior de la bourse des pauvres et en avait la direction, habitait de droit cette maison, tout en faisant des cours au collegium [5]). Plus tard, en 1461, cette institution fut élargie. A cette date Jean Długosz acheta

---

[1]) Aujourd'hui propriété de la banque austro-hongroise.

[2]) Voir Acta rect. 1215, 1729, 2190, 2191, 2208, 2229.

[3]) Voir Pawiński, Liber Quitantiarum Regis Casimiri (1897), p. 174.

[4]) Acta rect. 1785.

[5]) Conclus. univ. an. 1501.

le bâtiment adjacent rue Wiślna, réunit les deux constructions qu'il restaura et mit au service des écoliers l'établissement ainsi agrandi [1]. Ce fut là son premier acte de munificence en faveur de l'université.

Cependant avant cette riche donation il avait pris fort à coeur les intérêts du studium, avait souvent été un bienveillant intermédiaire entre l'école et son grand protecteur, le cardinal Zbigniew, puis, il continua ces bienfaits en qualité d'exécuteur testamentaire du cardinal. Peu de temps avant sa mort, en 1453, Oleśnicki avait acheté une maison et un terrain rue Garncarska (aujourd'hui Golembia) à l'endroit ou s'élève actuellement le Collegium novum, du côté des rues Golembia et Jagellonska. Ce lieu s'appelait Jérusalem. Zbigniew se proposait d'y élever de vastes bâtiments pour y recevoir des élèves. Mais la place était occupée par des constructions quelconques, car un écrit des consuls cracoviens de 1460 parle de deux maisons d'angle achetées par Zbigniew [2]. Le cardinal reconstruisit donc ces maisons, consacrant à ces réparations mille marcs en 1453; en 1454 il en débourse encore mille pour l'achèvement de son oeuvre, et le résultat de ces dépenses fut un assez grand édifice en brique, divisé en deux corps de logis. D'après le testament de Zbigniew (1454) il devait avoir 50 pièces et donner le couvert à 100 étudiants [3]. Le revenu annuel pourvoirait à son entretien, et la bibliothèque léguée par le prélat ferait face aux besoins intellectuels de ses hôtes. Une

---

[1]) Cod. univ. Crac. II, 203 et Liber benef. I, 515. Il est dit dans la vie de Dlugosz (Opera I, VI): Ampliavit collegium, quod pauperum nuncupatur; nam veteri aedificio instaurato, totam partem, quae in postico est, demptis ruinis et casulis quibusdam semirutis et obsoletis statim ex integro aedificavit. D'après des dessins appartenant à M. Friedlein c'était un édifice imposant, avec montants de portes fort beaux et une attíque monumentale.

[2]) Cod. univ. II, 197.

[3]) Cod. univ. II, 156.

année après la mort d'Oleśnicki, cette bourse fut ouverte par les soins de Jean Długosz (1456): »collegium Jerusalem inter ceteras bursas insigne et in aliis partibus famatius« [1]). Plus tard, peut-être en 1462, l'établissement fut ravagé par un incendie; mais Długosz le restaura magnifiquement [2]). Le senior, choisi dans sein de l'université, était à la tête de l'institution, tout comme à la bourse des pauvres. »Tout le monde y avait accès, sans acception d'origine, de condition, de nationalité. Il arriva donc qu'à la bourse de Jérusalem logèrent, à côte d'écoliers sans grades, des maîtres et des bacheliers, avec des prêtres séculiers, des alumni monacaux, en même temps que des Polonais, des Allemands, des Hongrois et d'autres étrangers« [3]). Dans les statuts, promulgués en 1456 [4]), il est spécifié que l'on choisira les conseillers de la maison de diverses nationalités — passim ex nationibus pro tunc in domo existentibus. Mais, en raison de ce que cette ruche nombreuse était souvent agitée et troublait mainte fois le bon ordre de l'université, à plusieurs reprises on en renouvela les statuts en les rendant plus sévères, et notamment en 1495 et en 1498, sous les rectorats de Mathias de Szydlow et de Jean de Wysoka. Au point de vue des études, elle accueillait des élèves des diverses facultés, des artistes, des canonistes, des théologiens.

Beaucoup plus étroit était le champ d'action de la bourse des juristes. La première fondation dans ce but fut effectuée vers le milieu du XV-e siècle; en 1451 il est déjà fait mention de cette bourse [5]). Elle était située rue du Chapitre, à gauche en venant du château [6]), et s'appelait aussi bursa pisarum ou Grochowa; elle avait été créée par le

---

[1]) Concl. univ. a. 1495.
[2]) Vita Dlugossii. Opera Vol. I. p. VI.
[3]) Karbowiak. Règlements de la bourse de Jérusalem (1888) p. 10.
[4]) L. c. p. 14, 26.
[5]) Acta officialia Crac. I (1451, 8 Junii).
[6]) Aujourd'hui Nr. 3.

don d'une maison à l'université en faveur des canonistes, don fait par le chapitre de Cracovie avec le consentement de Zbigniew. Toutefois cette maison était fort délabrée. Aussi l'université en décide-t-elle la restauration, en 1454, car elle n'était presque pas habitable [1]). D'un autre côté cette bourse ne pouvait remplir convenablement sa mission: elle était trop exiguë pour contenir beaucoup d'élèves [2]).

Cependant, en 1469, furent introduits certains changements qui frayèrent la voie à la suppression de ces inconvénients, et c'est encore à Długosz qu'on fut redevable de ces améliorations. Conjointement avec le jeune Jean Długosz, comme lui chanoine de Cracovie, il fit avec les juifs des conventions qui éloignèrent ces derniers du voisinage immédiat de l'université. A cette époque, les israëlites avaient encore derrière le Collegium artistarum deux vieilles synagogues, des hôpitaux et un cimetière pour leur communauté. Les Długosz entrèrent donc en négociations avec eux et les décidèrent à céder ces bâtiments et ces terrains en échange d'une maison et d'un emplacement rue Spiglarska, près de l'église S. Etienne[3]). D'après la biographie de Długosz [4]), il destinait ce terrain ainsi conquis à la construction du collegium pour les Cisterciens, en vain promis par Jagellon. Cette fois encore l'édifice attendu resta à l'état de projet. Sur ces entrefaites l'université avait engagé des pourparlers avec le chapitre de Cracovie, au mois de février 1469, à la suite desquels elle restitua la vieille maison qui lui avait été donnée rue du Chapitre, et reçut celle que Długosz venait d'acheter aux juifs [5]). Simultanément Długosz résolut de créer une bourse pour les jeunes canonistes. Dans ce but il acheta rue Grodzka, proche S. André, et en face du

[1]) Concl. univ.
[2]) Cod. univ. Crac. II, 264.
[3]) Cod. univ. Crac. II, 262.
[4]) Opera I, XV.
[5]) Cod. univ. Crac. II, 263.

collège des juristes[1]), la maison Warcholowska, et y établit, en 1471, une bourse des canonistes, ainsi que l'atteste une plaque commémorative que l'on voit encore aujourd'hui sur le mur de l'aile orientale de la bibliothèque jagellonienne. Après avoir commencé de restaurer cet immeuble, il l'offrit en propriété au studium; mais la restauration n'étant pas encore terminée en 1483, l'université décida de continuer et de mener à bonne fin l'oeuvre du fondateur décédé[2]). Néanmoins l'institution avait été ouverte, même avant la mort de Długosz; car des documents parlent d'étudiants qui y étaient logés en 1479. On en rédigea les statuts en 1485, sous le rectorat de Mathias de Kosten[3]). D'après ces statuts le senior devait être un docteur des décrets, un licencié ou un bachelier en droit canon, élu par l'université. Par son testament, Jacques de Szadek dota ce seniorat de l'altarie de S. Jean ante portam Latinam à l'église cathédrale, avec dix-sept marcs de revenu, en lui imposant l'obligation de faire des cours sur le quatrième livre des Décrétales[4]).

Elle fut la plus belle fondation de Jean Długosz — si actif par ailleurs pour le bien de l'université — cette bourse de Longinus, comme s'exprime la biographie du grand historien, soutien de la faculté de droit, canonicae facultatis maximum robur. Aussi, en 1480, aux funérailles de cet infatigable bienfaiteur, avec un long cortège de prêtres et un peuple immense, l'université en corps suivit le convoi du défunt, pour honorer, dit un témoin oculaire, celui qui par ses écrits et par ses actions avait semé tant de germes féconds que l'avenir devait faire éclore[5]).

---

[1]) Ibid. III, 38.
[2]) Conclus. univ. 1483.
[3]) Voir Wiszniewski, Hist. lit. IV, 381.
[4]) Voir l'ordonnance de 1491 dans le Cod. univ. Crac. III, 174.
[5]) Długosz, Opera I, XVI. Cette maison fut démolie en 1836; la façade ornée de sculptures et la vaste cour étaient assez imposantes, d'après les dessins que possède M. le bourgmestre Friedlein.

Outre ces grandes bourses, accueillant de nombreux élèves, il y en avait de plus petites, à l'existence souvent précaire, et au rôle assez effacé. On cite en effet plusieurs institutions secondaires sur le modèle de la bourse des juristes. On parle, entre autres, assez souvent de la bourse des philosophes, sise rue Golembia, près de la bourse de Jérusalem. Elle remontait aux premières années de l'université, sans avoir pu jamais acquérir l'importance d'autres établissements similaires. Elle avait pour seniors des maîtres, ou même parfois de simples bacheliers [1]). En 1494, il est question d'un étudiant habitant »la maison des médecins«, et cette même année nous trouvons une mention concernant le senior de la bourse des médecins [2]), sans qu'on indique où elle se trouvait. Il est fort probable que le vieux collegium medicum, rue Grodzka, quoique menaçant ruine, inhabitable pour les professeurs et pour les leçons, suffisait encore pour fournir un asile aux élèves. La bourse divitum, des riches, joue aussi un rôle assez effacé. Le premier document où elle est signalée date de 1447 [3]), quoiqu'elle existât certainement auparavant. Elle était installée rue Golembia, non loin de la bourse des philosophes d'où on jetait des pierres dans ses fenêtres [4]). En 1476, le Collegium minus fut transporté dans le local qu'elle occupait, et à partir de cette date, on la perd complètement de vue [5]). Elle manquait, semble-t-il, des fonds nécessaires pour en assurer le fonctionnement régulier et stable.

Deux autres bourses n'avaient pas non plus de dotation particulière; elles étaient surtout destinées aux étrangers in-

---

[1]) Par exemple en 1478. Acta Rect. n. 717. Valentin de Grünberg.

[2]) Acta Rect. n. 1671 et 1724.

[3]) Cod. jag. n. 1859: Explicit nova Compilacio Algorismi a. d. 1447 in bursa divitum.

[4]) Acta Rect. 314.

[5]) Voir Cod. univ. Crac. III, 46. Muczkowski. Habitations etc. p. 37.

scrits à l'université. C'étaient les bourses hongroise et allemande qui, aux confins des deux siècles, furent assez en relief.

A plusieurs reprises nous nous sommes occupé des Hongrois et de l'extension extraordinaire de cet élément à partir du milieu du siècle. C'est aussi vers la même époque qu'on songea à leur assurer une demeure fixe. Un certain gentilhomme, du nom de Nicolas Belonka ou Bielonka, par testament créa à l'église S. Anne un autel de S. Nicolas et, en même temps, une nouvelle collégiature au Collegium minus. L'altariste, présenté par le Collegium maius aux autorités ecclésiastiques, devait professer au Collegium minus, et recevoir une rémunération sur les revenus de la maison léguée par Bielonka et située »ex opposito« du petit collège. Cette maison serait louée aux Hongrois, et au cas où ceux-ci feraient défaut, aux Allemands. Hongrois et Allemands sont donc assimilés dans cette première fondation, ou tout au moins dans son esprit; nous verrons d'ailleurs que cette alliance se répéta assez souvent par la suite. En 1457, Nicolas de Kalisz, vicarius in spiritualibus, confirma ces dispositions, après la mort de Belonka[1]. Cette fondation cependant, ou ne fut point réalisée, ou n'eut qu'une existence éphémère. Nous lisons en effet dans les conclusions de 1501 que les professeurs délibèrent au sujet de la maison de Belonka, usurpée par la dame Tenczynska, veuve de Nicolas, et décident qu'on en revendiquera la possession, qu'on en chassera cette femme pour y fonder une collégiature inférieure, en exécution des privilèges et documents rédigés dans ce but. Il est vrai qu'il n'est nulle part noté que cette décision ait eu des résultats positifs; et pas plus que précédemment le Collegium minus n'a de collégiature Belonka. Quelque obstacle inconnu dut annihiler alors les intentions du fondateur.

Entretemps l'université avait acheté, en 1464, de Jean

---

[1]) Cod. univ. Crac. II. 185 et suiv.

et de Spytek de Melsztyn une vaste construction rue Bracka[1]), qu'elle avait payée 900 florins de Hongrie. C'est Długosz qui préside à cette transaction; il avait même, dit une vieille biographie, »exhorté Jean de Melsztyn à faire don de cette maison pour y loger des étudiants«[2]). Nous ne savons dans quel dessein, ni pour quel usage l'université fit cette acquisition.

La maison de la rue Bracka ne fut d'abord utile qu'indirectement aux écoliers. Le contrat de vente fut signé au mois de février 1464, et dès le mois d'avril de la même année cet immeuble est déjà nommé Collegium Novum; on y fait quelque cours de droit et de médecine; mais avant tout on y donne les leçons aux artistes qui, après l'incendie du Collegium minus, étaient sur le pavé; de plus, quelques actes académiques, les disputes, par exemple, y ont lieu. Cet état de choses dura jusqu'en 1476 où l'on assigna la bourse divitum comme demeure et collegium aux collégiatures inférieures.

Cette maison de la rue Bracka devint plus tard la résidence des Hongrois. Vers 1452, comme nous l'avons dit, fut formé le projet de créer une bourse pour ces étrangers, projet confirmé en 1457. Or, en 1470, les sources attestent expressément l'existence de cette bourse[3]). Où se trouvait-elle? Etait-ce dans cette maison Belonka »en face du Collegium minus?« Nous l'ignorons. Cependant lors de l'ouverture du novum collegium minus en 1476, elle fut installée définitivement, semble-t-il, rue Bracka, dans la maison Melsztyn, qui venait d'être évacuée. A cette date de 1476 en effet, cet évènement est signalé[4]), et, en 1482, la bourse porte le nom de Collegium dominorum de Melsztyn[5]). Elle prend alors en cette place un brillant essor et devient

---

[1]) C'est aujourd'hui la propriété de M. Stan. Żeleński.

[2]) Voir Vita Dlugosii dans Opera I, VII et XV.

[3]) Acta Rectoralia n. 152.

[4]) Muczkowski, Habitations etc. p. 26.

[5]) Acta Rect. n. 879.

bientôt une des institutions importantes de l'université par l'affluence grandissante de ses hôtes. Elle pouvait contenir quarante locataires [1]); très rarement elle accueillit des Polonais; assez souvent, au contraire, des Allemands. En 1483, par exemple, un maître la loua, pro Almanis studentibus suis. En 1513, elle a pour senior ce Venceslas de Hirschberg que nous connaissons; enfin, en 1516, le poète allemand Johannes Hadus y réside. Les habitants choisissaient un de leurs codomiciliés comme senior [2]). Elles n'étaient pas aisées les fonctions de cet élu aux prises avec la violence du tempérament hongrois, cause constante de conflits avec les autres étudiants, conflits attisés d'ailleurs par un certain antagonisme de race.

La maison de la bourse appartenait à l'université qui la donnait en louage à des entrepreneurs: ceux-ci prenaient à leur charge le côté financier de l'affaire et touchaient les redevances des hébergés. Ils versaient à l'université une certaine somme [3]). En 1483 et les années suivantes, Jean de Glogau en est le fermier; en 1488, Jean de Sommerfeld [4]). A la fin du XV-e siècle, ainsi que nous l'avons vu, cette bourse devint l'asile de l'humanisme et des humanistes. Bien des leçons, qui ne pouvaient être admises ailleurs, trouvaient là un auditoire: il nous suffit de rappeler Celtes et ses annonces de cours.

Au commencement du XVI-e siècle néanmoins elle commença à déchoir. Sigismond-le-Vieux, il est vrai, témoignait à cette institution et à ses habitants une bienveillance toute particulière; il leur concéda par exemple, en 1510, le droit de prélever gratuitement à Wieliczka quelques blocs de sel [5]). Plus tard, alors que le nombre des

---

[1]) Conclus. univ. a. 1491.

[2]) Acta Rect. n. 2078.

[3]) En 1529, paraît-il, la bourse de Longinus fut aussi louée. C'était évidemment une coutume du temps. Acta Rect. n. 2970.

[4]) Conclus. univ. 1483 et 1488.

[5]) Codex univ. Crac. IV, 31.

Hongrois logés à la bourse avait considérablement diminué, il y eut entre cette dernière et l'université de graves désaccords. En 1535, la grande école regrette que le loyer de la maison occupé par la bourse ne lui procure que de modiques revenus, parce que cette maison n'a que peu de locataires; il est en outre intolérable que les Hongrois s'y considèrent absolument comme chez eux, quoique cet immeuble ait été acheté par l'université; peut-être serait-il mieux d'éloigner ces hôtes embarrassants [1]). En 1541, en effet, la bourse est fermée [2]). En 1557, les Hongrois sont autorisés à demeurer à la bourse dite naguère allemande et nommée maintenant nouvelle bourse. Cependant cette concession ne fut pas longtemps en vigueur car, en 1558, la communauté hongroise fut définitivement dispersée — desiit communitas haec Hungarorum [3]). A ce moment elle n'était pas assez nombreuse pour constituer une corporation spéciale.

A la bourse allemande, d'une destination analogue, est attaché le nom de Jean de Glogau. Nous avons déjà vu qu'en 1483 il loua la maison Melsztyn pour ses élèves d'Allemagne. Ce n'était là cependant qu'une demi-mesure. Jean projetait de leur donner un meilleur asile fixe. Or, en 1486, les exécuteurs testamentaires de l'historien Jean Długosz, cédèrent moyennant une certaine redevance annuelle »la place autrefois juive derrière le collegium« à Jean Glogier qui a le dessein d'y construire une maison pour les étudiants [4]). Ce dessein fut bientôt réalisé et le bâtiment ne tarda pas à être achevé, grâce aux pressantes démarches et aux sacrifices personnels de Glogovita [5]). Dès 1487,

---

[1]) Conclus. univ. 1535.

[2]) Schrauf, Regestrum Bursae Hungarorum, Vienne 1893, p. XVIII.

[3]) Ibidem p. 33, 34.

[4]) Voir Acta univ. Fasc. 268, n. 5905. Par conséquent, quoique cet emplacement eût été cédé en 1469 (voir plus haut) à l'université, Długosz n'en avait pas moins conservé certains droits de propriété.

[5]) Voir Cod. Jag. n. 59, p. 58 (Brevis historia Acad. Crac.). Nous

on signale des écoliers de bursa Alemannorum [1]), Germains ou Hongrois; peu après (1488) les Acta Rectoralia mentionnent la bourse noviter extructa [2]); les conclusions parlent aussi de cette maison sise rue S. Anne, et dans le Livre des privilèges de l'université il est question de la construction en bois, fondée par Jean de Glogau pour les Allemands, et appellée Bursa nova [3]).

Jean de Glogau fut pour les Allemands un protecteur et un bienfaiteur actif. Mais la bourse qu'il créa pour eux peut être considérée comme la plus haute marque de sa sollicitude. Ce bâtiment en bois était situé sur les derrières du Collegium maius [4]). Il fut détruit par un incendie en 1523, et, comme le nombre des Allemands avaient sensiblement diminué à cette époque, on ne jugea pas urgent de le rétablir. Il fut alors remplacé par la Bursa nova dont les Conclusiones, à la date de 1535, annoncent la construction par maître Benoît de Kozmin. Maître Benoît en devenait le régisseur et pouvait y admettre des Polonais, des Allemands ou des Hongrois [5]). Rappelons que, cette même année on se proposa de déloger ces derniers de la maison Melsztyn qu'ils avaient occupée jusqu'alors.

Ces deux bourses, l'allemande et la hongroise, furent donc fondées et jetèrent leur plus vif éclat au moment où l'université traversait la période la plus brillante de son histoire, où la vie y était la plus intense, à la fin du XV-e siècle et au commencement du XVI-e. Lorsque les

---

ne saurions dire quel rapport il y a entre ce projet et la maison achetée en 1487 à un certain Martin par Jean de Glogow (pro universitate comparata et empta). (Acta Rect. n. 1107). Peut-être avait-il fait cette acquisition pour agrandir sa bourse.

[1]) Acta Rect. 1097.

[2]) Acta Rect. 1180.

[3]) Concl. univ. 1488 et Muczkowski, Les Habitations, etc. p. 39.

[4]) Muczkowski, l. c. 39.

[5]) Voir Conclus. univ. année 1534 et Cod. jag. n. 59. Cette maison porta plus tard la dénomination de domus classium; plus tard encore l'Italien Jo. Maria Padovano y établit un atelier de marbrerie.

étrangers se firent plus rares à Cracovie, elles disparurent, n'ayant plus de raison d'être. Elles n'avaient d'ailleurs aucune dotation qui en eût assuré l'existence ou pu les faire servir à un autre but.

La création de nouvelles bourses était accueillie avec joie par l'université, car on y voyait alors une condition essentielle du développement des études et du maintien de la moralité scolaire. Les bourses devaient mettre un frein salutaire aux ardeurs de la jeunesse, la contenir dans le droit chemin et la règle, lui épargner les chutes irréparables. Aussi les universités médiévales invitaient-elles, forçaient-elles même les élèves à habiter dans les bourses ou les maisons désignées à cet effet. L'inexpérience des jeunes gens légitimait cette contrainte, cette sollicitude tyrannique. En 1382, on promulgue à Prague un statut aux termes duquel la jeunesse est tenue de demeurer dans les bourses et collèges; en 1421, Vienne imite cette prescription. A la fin du XV-e siècle, l'université de Cracovie disposant de plusieurs institutions de ce genre, prit aussi des mesures semblables, à la suite d'excès et de tumultes violents. Pour mettre un terme à ces désordres, »pour que les étudiants ne fussent plus détournés de leurs études et ne perdissent dans le péché les sommes provenant de pieux donateurs ou de la maison paternelle«, on décida en 1491 que dorénavant il serait expressément défendu à tout étudiant ou bachelier de louer un logement particulier, et que »chacun serait obligé de demeurer dans une bourse ou un collegium surveillé« [1]). Toutefois il était fait exception pour ceux qui avaient des parents en ville, pour les pauvres entrant en service, pour les fils de magnats qui pourraient et même devraient avoir des pédagogues et gouverneurs particuliers.

Cette ordonnance était le résultat de besoins se faisant depuis longtemps sentir, besoins devenant de plus en

---

[1]) Liber Promot. XLII.

plus urgents dans les moments de troubles; dès 1483, le recteur avait prescrit aux étudiants turbulents d'abandonner les »hospitia« suspects et d'entrer »dans les bourses, les écoles ou les collegia« [1]. Il faut néanmoins reconnaître que l'ordre établi par ces nouvelles prohibitions fut par la suite mainte fois transgressé. Les recteurs en effet ne procédaient pas uniformément: parfois sous de futiles prétextes ils permettaient de rester dans les »hospitia«; parfois ils usaient de répressions sévères à l'égard des élèves insubordonnés [2]. Avoir une demeure privée s'appelait alors expensas ad aliquem habere, expensas alicui saliare [3]. Aussi, pendant presque tout le XVI-e siècle, voyons-nous se renouveler de la part des autorités des avertissements au sujet de la stricte observation des règlements. Il en était de même à Paris et à Oxford: là aussi, au XV-e siècle, on prit des mesures pour astreindre les étudiants à loger dans des maisons surveillées. Mais, tout comme à Cracovie, on se plaint à Paris, en 1486, des nombreuses contraventions aux édits rectoraux — quod multi temeriter starent extra collegia et essent vagabundi, errabundi.

L'arrêté de 1491 a trait, entre autres, à l'habitation des étudiants dans les collèges, fait néanmoins tout-à-fait accidentel; car, ainsi que nous l'avons noté, pour les étudiants il n'y avait pas de place, à proprement parler, dans les collèges cracoviens. Un très petit nombre d'entre eux y trouvaient asile, soit à titre de pensionnaires privés accueillis par certains maîtres, soit comme domestiques ou hébergés gratuitement. Les maîtres en effet avaient à leur service des écoliers à qui le collegium donnait pour cela le couvert et une partie du vivre; l'autre partie incombait au magister auquel était attaché le jeune homme [4]. Parmi ces servitores on comptait parfois des

[1]) Acta Rect. n. 915.
[2]) Acta Rect. 2180, 2182, 2375.
[3]) Voir sur ces loueurs Acta Rect. 1412.
[4]) Karbowiak, Demeures des étudiants crac. p. 13.

bacheliers. L'ordonnance de 1446 en fixe le nombre et déclare que le collegium ne fournirait qu'un seul domestique à chaque maître; elle établit en outre la taxe que le magister devra verser pour tout domestique supplémentaire.

Enfin on appelait gracialistes les étudiants pauvres auxquels le collegium accordait un asile gratuit. Ils versaient une contribution pour leur nourriture [1]). Parfois un maître accueillait chez lui un de ces gracialistes, après accord mutuel; puis il payait une certaine somme à la caisse du collegium [2]). Comme dans les collèges il n'y avait pas de logements pouvant être affectés aux étudiants, ceux qu'on y recevait par faveur habitaient dans les vestibules et corridors, à moins qu'un magister charitable ne leur ouvrît la porte de sa propre chambre.

Les écoles paroissiales cracoviennes, par contre, donnaient refuge à une multitude d'écoliers, mais d'une catégorie inférieure, c'est-à-dire d'écoliers paroissiens; cependant on y voyait aussi des élèves de l'université. A chaque page les actes nous parlent d'étudiants domiciliés à S. Etienne, à S. Anne, au Château, à Tous-les-Saints, au Corpus Christi, au St. Esprit ou Hôpital. Il y avait à Cracovie, au XV-e siècle et plus tard, douze de ces écoles. Le recteur de l'école ou ses auxiliaires donnaient le logement aux écoliers, et ceux-ci étaient tenus à certains services, surtout pendant les offices religieux. La jeunesse indigente qui se pressait dans ces asiles, gagnait son pain de différentes manières; elle n'hésitait pas même à mendier, ce qui d'ailleurs n'était pas considéré comme honteux pour un étudiant du moyen âge. Les hôtes des écoles paroissiales mendicantes se répandaient dans la ville, et, pour capter la bienveillance de ceux qu'ils sollicitaient, faisaient des tours, chantaient, jouaient et obtenaient ainsi quelque argent pour

---

[1]) Karbowiak l. c. 14.

[2]) Acta Rect. 3039: est cité maître Adam Matla, ratione cameralium occasione gracialistae, quem fovebat in propria habitatione.

leurs plaisirs[1]). Ils avaient aussi des redevances à acquitter aux recteurs, telles que les introitalia et les lignalia[2]).

Cependant les bourses étaient les véritables soutiens du bon ordre à l'université; elles enfermaient l'étudiant dans la vie corporative, presque claustrale, propre aux studia du moyen âge. A la tête de ces bourses il y avait des proviseurs et des seniors. »Le proviseur choisi d'ordinaire parmi les maîtres plus âgés, n'habitait pas à la bourse; mais il en administrait les fonds, la pourvoyait de bois, de charbon, de vivres, veillait au bon état des bâtiments, donnait ses ordres au senior, jugeait en première instance les litiges surgis entre ce dernier et les boursiers, et examinait les plaintes portées par ceux-ci contre celui-là«[3]). En général les seniors étaient des professeurs, parfois de jeunes extranei; à la bourse des pauvres, c'était toujours un des plus jeunes collégiaux qui était senior; à celle des juristes, c'était un professeur de droit[4]). La bourse hongroise eut le plus souvent pour senior un Hongrois, sans doute élu par les boursiers eux-mêmes. Le senior était fixé à la bourse, en était le supérieur, le directeur, le gardien[5]). Aussi est-ce de lui que dépendait la bonne tenue de l'institution, et c'est contre lui que s'élevaient toujours les doléances des administrés qui parfois en venaient à le battre. Michel de Bystrzykow, par exemple, étant senior de la bourse de Jérusalem, fut en perpétuel conflit avec ses pupilles. En 1489, on le roua de coups, on le blessa même[6]), et un arrêt de 1490[7]) atteste en effet qu'il se permettait des abus de pouvoir, outrepassait ses droits et apportait une humeur acrimonieuse dans les relations avec

---

[1]) Karbowiak, l. c. 15—17.
[2]) Acta Rect. n. 1056—1624—1626.
[3]) Karbowiak, l. c. 29.
[4]) Cod. univ. Crac. III, 175 et suiv.
[5]) Karbowiak, l. c. 29.
[6]) Acta Rect. n. 1221.
[7]) Acta Rect. n. 1325.

ses subordonnés. Martin de Lezajsk, senior de la bourse des pauvres, fut aussi peu tendre pour ses élèves; on le rappela au calme, à la modération, au respect de ses devoirs[1]); on lui recommanda d'user modérément des privilèges qui lui étaient reconnus à table, de prendre une portion copieuse, mais non excessive... potiorem sed non valde magnam.

Dans les questions ménagères, le senior était secondé par un préposé et un »armoirier«. L'argent pour subvenir à tous les besoins et les subsistances provenait des cotisations des élèves qui, à moins d'une exemption spéciale, devaient payer les droits introitalia, lignalia et cameralia[2]). A heure fixe, boursiers, professeurs, habitants temporaires de la bourse et senior se réunissaient à une table commune[3]). Le senior recevait les étudiants à la bourse, et exigeait à leur entrée un certificat d'inscription — ce que plusieurs évitaient de fournir — de plus, un habit convenable, c'est-à-dire, conforme aux prescriptions universitaires exigeant un costume semblable à celui des ecclésiastiques. En dehors de ces occupations administratives, les seniors avaient encore des fonctions pédagogiques. Dans les bourses en effet, avaient lieu fort souvent les »résomptions«, c'est-à-dire les répétitions et la préparation aux examens. Ces travaux étaient dirigés ou surveillés par le senior. Il était par surcroît tenu de veiller à ce que ces résomptions ne fissent point manquer aux élèves les cours obligatoires ou essentiels[4]). Le contrôle des leçons et de l'assiduité des élèves à ces leçons lui incombait entièrement. Dans les conclusions de l'université il est dit du senior des pauvres, que sa charge consiste — actus disputando, domum et inhabitatores regendo et lectionem in Collegio perficiendo. Par

---

[1]) Acta Rect. n. 2130.

[2]) Acta Rect. n. 1056, 1240, 2579.

[3]) Pour plus amples détails Wiszniewski IV, 381 (bourse des canonistes) et Karbowiak, Règlements de la bourse de Jérusalem.

[4]) Acta Rect. 1209.

conséquent les seniors des bourses — de celle de Jérusalem comme des autres [1]) — étaient astreints à organiser à la bourse même des disputes pour multipler ces exercices favoris, auxquels on se livra si passionnément en ces siècles friands des tournois intellectuels [2]).

Les cours devaient être faits dans les collèges; l'université tenait la main à la stricte observation de ce principe et en réprimait la transgression. Malgré tout, on ne put empêcher certains jeunes maîtres, à la fin du XV-e siècle, de donner des leçons dans les bourses et cela même assez fréquemment. Cette licence était en formelle opposition aux règlements. De plus, elle arrachait la science au contrôle qui l'avait jusqu'alors renfermée dans d'officielles murailles et dans des programmes officiels.

---

[1]) Règlements 29 et 38.

[2]) Voir Bauch, Gesch. des Leipz. Frühhumanismus (1899) p. 10.

III.

Conduite de la jeunesse et juridiction universitaire.

Excès commis par les écoliers. — Antagonismes provinciaux. — Les Mazours sont l'objet de fréquentes taquineries. — Oppositions nationales. — Les Hongrois et les Allemands à Cracovie. — Le tribunal rectoral. — Les tribunaux privés des bourses et collèges. — Juridiction des Conservateurs. — Conflits avec les Hongrois. — Détails de procédure. — Peines infligées.

Les universités, nous venons de lé voir, s'efforçaient de contenir la jeunesse qui les fréquentait par une discipline sévère, par des cadres déterminés et fixes. Les connexions entre la science et l'Eglise, devaient être affirmées par des marques extérieures. La science, en effet, était au service de la théologie, mère de toutes les sciences; les maîtres appartenaient au clergé; par conséquent les élèves, qui d'ailleurs se destinaient en grande partie aux Ordres, étaient soumis à une règle ecclésiastique, presque monacale. Leurs vêtements rappelaient ceux des prêtres: ils portaient une longue capote brun foncé, avec ou sans capuce, et ce vestitus clericalis était imposé à l'écolier à l'exclusion de tout autre qui eût passé pour vestis indecens. Mais bien des fois on fit des exceptions, on éluda les édits somptuaires.

L'esprit des jeunes gens ne se laissa pas aisément dompter par les entraves dont on l'enchaîna. A chaque in-

stant, les anciens actes parlent des excès, des explosions violentes des fortes natures médiévales venant rompre le calme réglé de la vie studieuse. Prohibitions et, par cela même, délits se multipliaient à l'envi. Il ne faudrait pourtant pas pousser trop au noir le tableau de ces désordres. Les témoignages contemporains négligent de nous parler de l'uniforme suite des jours sans nuages, tandis qu'au contraire ils se plaisent à étaler le récit des évènements tumultueux. Gardons-nous donc de trop généraliser ce qui n'était qu'accidentel. Néanmoins on ne saurait nier non plus que les rudes caractères de la jeunesse ne se courbaient qu'en regimbant sous le joug, et que souvent au mépris des décisions, décrets et règlements édictés par les bourses et les autorités gardiennes du bon ordre, n'éclataient des troubles graves.

Nous en avons parlé plusieurs fois incidemment. On était alors prompt à l'injure et à la querelle. A la moindre contestation les épithètes offensantes pleuvaient; on échangeait communément d'ignobles vocables comme fur, filius meretricis. Et naturellement on n'en restait pas toujours à ces aménités verbales: on en venait aux coups, on se prenait aux cheveux (capillatio), on se roulait à terre; souvent même épées et poignards sortaient du fourreau, et l'on ne tenait aucun compte de la défense à plusieurs reprises renouvelée de porter des armes. Les barbitonsores pansaient les blessés. Nous avons vu que les maîtres eux-mêmes n'étaient pas à l'abri des outrages et des voies de fait des étudiants. Les Acta Rectoralia abondent en longs comptes-rendus de ces bagarres sanglantes. Fort souvent aussi la question d'argent faisait naître des conflits; tailleurs et cordonniers n'obtenaient pas facilement ce qui leur était dû. On avait au moyen âge la conscience beaucoup plus large qu'aujourd'hui à ce sujet; on allait jusqu'à voler, jusqu'à s'approprier le bien d'autrui avec la plus aisée desinvolture; les livres et les pelisses surtout étaient l'objet des convoitises et donnaient lieu à des milliers de procès.

Parfois les combattants se rencontraient dans la rue, malgré les mesures les plus sévères contre les étudiants qui, la nuit surtout, vagabondaient par la ville. Les documents racontent une foule de rixes à issue sanglante; on lançait en outre des pierres dans les fenêtres des bourgeois qui, de leur côté, ripostaient avec des flèches [1]); les longues séances au cabaret ne faisaient que jeter de l'huile sur le feu. Les sources anciennes sont fort sobres de renseignements sur les amusements des adolescents; il est probable qu'on n'y attachait aucune importance et qu'on n'en sentait nullement le besoin. Aussi l'ardeur des jeunes gens ne trouvant pas à se dépenser dans des distractions permises, s'épanchait en pugilats et en injures. Certains jeux, les dés, les cartes, étaient réprimés comme ludi inhonesti. En 1505, le recteur punit un maître et un bachelier pour avoir joué ensemble [2]); en 1529, le recteur blâme l'étudiant Mathias de Piotrków qui s'adonne passionnément au jeu... in superfluo lusu cartharum et taxillorum [3]). Les outrages aux bonnes moeurs sur lesquelles l'université étendait toute sa sollicitude, banissant les femmes des maisons habitées par les maîtres et les étudiants, sont rarement notés dans les actes rectoraux [4]); le nombre des délits de ce genre est presque insignifiant en face de la multitude des autres.

Parmi les jeunes gens se formaient des partis et des antagonismes. Les bourses, souvent sur le pied de guerre entre elles, alimentaient certaines rivalités, certaines aversions provinciales. Les Mazoviens en particulier eurent fort à souffrir de ces haines absurdes. Ils passaient, d'un côté, pour simples d'esprit, de l'autre, pour intrigants. Dès le XV-e siècle, la verve d'un poëte s'exerça à leurs dépens dans un Carmen Zaphicum ayant pour sujet Qualis naturalitas

---

[1]) Acta Rect. 2569.
[2]) Ibid. 2029.
[3]) Ibid. 2956.
[4]) Ibid. n. 797.

Mazovitarum [1]). Il y est écrit que les Mazoviens naissent aveugles, qu'ils sont inépuisables en fourberies, qu'ils volent et se souillent de toutes les vilenies. Une autre épigramme du temps ne les épargne pas davantage

Dico vobis rite, fugite consortium Mazovite
Quia fraus et invidia regnat in Mazovia [2]).

Ces préventions eurent un écho à l'université. On y tourna en dérision les Mazoviens, on les appela scrofae mazovianae [3]); on se moqua de leur langage, et, à la bourse des pauvres, »Mazoures« et »Polonais« en vinrent aux mains. Ces derniers, courant de chambre en chambre demandaient si Judas n'avait pas porté la foi aux Mazoviens et en même temps raillaient les dénominations étranges des voyelles mazoviennes [4]). Les rapports s'envenimèrent au point que le tribunal du recteur dut intervenir. On aura une idée de la réputation qu'avaient les Mazoviens par le fait suivant: en 1558, lorsqu'on voulut transporter à la bourse des philosophes les quelques habitants de la bourse hongroise dissoute, les Hongrois refusèrent de profiter de cette faveur, »car, dirent-ils, il n'était pas possible à des agneaux de vivre, inter lupos Mazovitas« [5]).

Toutefois les inimitiés provinciales étaient loin d'être aussi graves que les discordes entre nations. Dans les universités où il y avait des représentants de plusieurs pays, des collisions se produisaient souvent, et à Prague

---

[1]) Cod. bibl. jag. 2036.

[2]) Monum. Pol. V, 1010. Mazovita interpretatur quasi malarum accionum zelator, odiens veritatem iramque tenens amarissimam.

[3]) Acta Rect. 1580.

[4]) Cette langue mazovienne fut souvent ridiculisée, entre autres dans les universaux humoristiques publiés par Bol. Erzepki, dans les Annales de la Société des amis des Sciences. Posen XXI. Voir ibid. XXII. Ce conflit est raconté dans les Acta Rect. 2189—2191. En marge un Mazovien a mis à côté des paroles attribuées aux Mazoviens: ceci a été écrit par un fieffé coquin, un menteur, un traître.

[5]) Schrauf, Regestrum bursae Hungar. p. 35.

les choses en vinrent au point de provoquer ce fameux exode des étudiants étrangers. Ces luttes internationales avaient lieu à coups des poings, mais aussi à coups de plumes. Elles donnèrent naissance à quantité de chansons satiriques, d'épigrammes courant de bouche en bouche, colportées d'endroit en endroit, affichées sur les murs. Les Tchèques formulaient contre les Allemands d'amères invectives:

Teutonici sunt nati, venerunt de culo Pilati,
Bohemi sunt tristi, venerunt de corpore Christi.

Le latin est à la hauteur du fond de ces compositions poétiques. D'autres chants d'étudiants déchiraient les étrangers venus à Prague, et les Polonais d'ordinaire étaient traités de voleurs dans ces couplets agressifs:

Hos attingit Hungarorum
Natio crassorum morum
Rudis atque barbara.

Infra illos sunt Poloni
Ad furandum valde proni
Et Lithuani pauperes.

Marcomanni et Bohemi
Sunt haeretici blasphemi
Madidi Austriaci [1]).

Ces hostilités ne se manifestèrent pas à Cracovie aussi violemment qu'à Prague, mais n'en existèrent pas moins. Il était aisé de se quereller avec les Hongrois fort nombreux et au tempérament de flamme. Aussi échangea-t-on force horions [2]); en 1507, les Hongrois sont accusés d'avoir roué de coups un Polonais; ceux-là allègent à leur décharge que c'était la fête des Innocents, et que ce jour là il est d'usage en Hongrie de battre les garçons. Néanmoins

[1]) Voir Tadra, Kulturni styky Čech s cizinou (Prague 1897), p. 387, 391.

[2]) Acta Rect. 2131 (an. 1507) 2318 (1515).

le recteur les admonesta et leur fit observer qu'une telle conduite était inadmissible à Cracovie. On affichait sur les portes du collegium de la bourse hongroise et en d'autres lieux de cruelles diatribes contre les Hongrois. En 1522, un bourgeois cracovien, Jean Medyk, apposa des pamphlets de ce genre sur les murs de la bourse hongroise, sur les portes de la chapelle des Hongrois à l'église S. François et dans d'autres églises[1]). Enfin le tribunal mit un terme à cette lutte littéraire qui battait son plein au commencement du XVI-e siècle; alors les antagonismes nationaux s'accrurent à un tel degré qu'ils détournèrent de Cracovie les étudiants étrangers.

Nous avons déjà dit que vers la même époque les Allemands commencèrent à ne pas se sentir non plus en sûreté à Cracovie. C'était cependant depuis longtemps qu'ils avaient eu maille à partir avec les Hongrois[2]) ou les Polonais. En 1474, un certain Bernard de Lubiszow, gentilhomme étudiant, demeurant à la bourse des riches, se présenta armé devant la bourse de Jérusalem, provoqua les Allemands qui y séjournaient, les appelant »Codriani«, juifs, hurlant la chanson où il était prétendu que les Allemands descendaient de culo Pilati, et joignant à cette grêle d'injures, une grêle de pierres dans les croisées du bâtiment[3]). De ce fait il fut cité par le senior de la bourse devant le tribunal rectoral. Ces violences prirent fin par une lente mais progressive désertion des Allemands, qui se font de plus en plus rares dans le registre matricule universitaire au commencement du XVI-e siècle, pour disparaître plus tard à peu près complètement. Il y avait, il est vrai, à cet abandon de l'école jagellonienne, des motifs plus sérieux, comme, par exemple, la Réforme; néanmoins

[1]) Acta Rect. 1697, 1705, 2337.

[2]) Ibid. 1560 (an. 1493).

[3]) Ibid. 316, Codrius, Codrianus est l'équivalent de gueux. En réalité le Codrianus était le boursier pauvre; cette dénomination s'étendit à tous les boursiers en général.

les susceptibilités froissées ne contribuèrent pas peu à creuser un fossé entre les deux nations qui naguère puisaient de concert à la même source du savoir.

Les bourses avaient donc pour but le maintien de l'ordre parmi les élèves de l'école, ordre auquel, d'autre part, veillaient les autorités universitaires et, en premier lieu, le tribunal rectoral, — ut ordo debitus et rigor ordinatus... per scolares iugiter observetur. Le document érectif de Jagellon, aussi bien que les actes de fondation d'autres universités, précisait et confirmait la compétence de cette juridiction. »Nous voulons, y lisons-nous, que les écoliers venus à Cracovie pour y faire leurs études, aient un recteur qui soit leur juge dans les affaires civiles et ait iurisdictionem ordinariam sur eux tous qui, par serment, lui jureront obéissance et respect. Et que personne, en quelque affaire civile que ce soit, ne s'avise de citer les étudiants de Cracovie, à quelque classe qu'ils appartiennent, devant un juge étranger, soit clerc, soit laïque. Nul ne pourra faire appel, ni être exonéré de la sentence du recteur; nul ne pourra par voie de pétition tenter d'obtenir restitutio in integrum; au cas où l'on en appellerait, l'appel ne sera point admis, et l'appelant ne pourra être entendu par aucun juge religieux ou séculier; le jugement prononcé par le recteur restera toujours exécutoire, sans aucune restriction. Toutefois si ce jugement paraît inique ou irrégulier, les consiliarii de l'université auront à en apprécier la teneur, et à prononcer en dernier ressort. De plus, le dit recteur connaîtra des délits et légères contraventions criminelles des étudiants, comme, par exemple, lorsqu'ils se seront pris aux cheveux, frappés à coups de poings jusqu'à effusion du sang, ou pour toute autre batterie sans conséquence très grave; et pour ces fautes, ni les étudiants, ni leurs compagnons, ni leurs domestiques ne pourront être cités, ni comparaître devant extranea iudicia. Si toutefois — ce dont Dieu garde — un étudiant ou toute autre personne ci-dessus désignée, est saisi en

flagrant délit de vol, d'adultère, d'outrage aux bonnes moeurs, d'assassinat ou de tout crime énorme et infamant, il ne sera pas déféré à la juridiction rectorale; mais si l'accusé est clerc, il devra comparaître devant l'évêque, s'il est laïque, devant notre tribunal royal«.

Telles sont les stipulations principales de l'acte de Jagellon. On y différencie donc le civil et le criminel, l'ecclésiastique et le séculier. C'est le recteur qui sera le juge incontesté de l'université et de ses membres pour la plupart des actes prohibés dont ils se seront rendus coupables. Cependant l'université comprenant une multitude de corporations, à côté de ce pouvoir judiciaire du recteur se trouvaient d'autres compétences qui, conjointement avec l'autorité rectorale, avaient pour mission de garantir le bon ordre dans le champ de leurs attributions, et, par conséquent, indirectement à l'université. Il existait donc des »iudicia domestica«, appelés à juger des causes et des différends surgis dans telle ou telle institution; on pouvait en appeler de leur jugement au recteur. Cette juridiction intra muros était attribuée aux préposés des collèges [1]), aux seniors des bourses [2]), qui, de concert avec les consiliarii élus parmi les boursiers, jugeaient leurs administrés; en cas de conflit entre les boursiers et leur senior, le proviseur intervenait [3]), c'est-à-dire le professeur qui avait été désigné par ses collègues pour administrer les fonds de la bourse, avoir la haute main sur le senior, procurer à l'institution tout ce dont elle avait besoin pour vivre et fonctionner. Ces dispositions avaient pour but de ne rien laisser transpirer au dehors de ce qui se passait dans la bourse — ne causae rixosae et litigiosae in domo exortae ad extra volarent, sed in domo consopirentur. Ainsi s'étouffaient dans l'enceinte même ou elles s'étaient produites et dont elles

---

[1]) Acta rect. 788.

[2]) Ibid. 3057.

[3]) Ibid. 1325 et 3114.

avaient troublé la paix, les discussions et les injurieuses offenses.

Nous avons encore à parler de la juridiction des conservateurs de l'université. Cette charge fut créée pour assurer au studium un gardien permanent de ses droits, de sa liberté, de ses propriétés et privilèges. Jagellon la confia, en 1400, à l'évêque de Cracovie [1]). En 1410, Jean XXIII institua trois conservateurs: les doyens des chapitres de Gniezno, de Cracovie et de Breslau [2]). Le doyen de Cracovie, par la nature même des choses, était principalis conservator, étant mieux placé que tout autre pour bien remplir cette fonction. Néanmoins, il fut plus tard remplacé par l'abbé de Mogiła. Ce dernier est, dès 1429, investi de cet emploi qu'il conserva depuis [3]). On pouvait, à ce qu'il semble, en appeler à ce conservateur des sentences rectorales rendues en certaines circonstances [4]). Mais il était tout spécialement désigné pour connaître des affaires dans lesquelles l'université ou l'un de ses membres avaient été lésés dans leurs droits ou dans leur avoir. Le plus souvent le conservateur se substituait un sous-conservateur qui conduisait l'instruction des procès et les jugeait ordinairement. Ce dernier était toujours un maître de l'université.

Comme il était de la compétence du conservateur de citer des personnes habitant d'autres villes et d'autres diocèses et prévenues d'avoir nui à l'université ou à ses membres [5]), l'autorité de ce fonctionnaire était assez étendue. Elle le fut même parfois avec excès et arbitraire, au point qu'elle amena de graves conflits, et notamment avec les Hongrois. Si, en effet, un étudiant cracovien avait procès avec un Hongrois, il s'adressait au conservateur et faisait

[1]) Cod. univ. crac. I, 29.
[2]) Ibid. 84.
[3]) Ibid. 165.
[4]) Acta Rect. 2288.
[5]) Cod. univ. crac. I, 166.

citer son adversaire qui, au cas de non comparution, était jugé in contumaciam par le conservateur. La ville de Kaschau, ainsi qu'en témoignent des actes parvenus jusqu'à nous, eut bien des fois à subir cette juridiction [1]). Il arriva même que les marchands cracoviens revendiquèrent leurs créances hongroises par la voie universitaire. Plusieurs de ces affaires traînèrent en longueur pendant tout le XV-e siècle, à partir de 1417 [2]). Les Hongrois protestèrent vivement contre ces procédés; en 1422, le roi Sigismond combat cette »prérogative« de l'université; en 1446, ce sont les »praelati, barones, nobiles et proceres regni Hungariae« qui réclament; enfin, en 1454, le roi Ladislas se refuse à reconnaître cette juridiction en vertu de laquelle »certaines personnes, aussi bien étrangères que sujettes de la couronne hongroise, et principalement les écoliers faisant leurs études à Cracovie... citent à comparoir des citoyens hongrois hors de leur pays, et, en particulier, devant l'université de Cracovie«. A ces privilèges, prétendus papaux, de l'université on opposait la loi hongroise niant à tout tribunal étranger le droit de juger un habitant du royaume.

Le tribunal universitaire fut donc la cause de différends internationaux. Mais la juridiction des conservateurs commit des abus criants, s'il est vrai qu'un individu n'appartenant pas à l'université put s'inscrire au registre matricule pour faire protéger ses propres intérêts par ces juges exceptionnels. L'archevêque Jean Laski se montra fort mécontent de ce que les conservateurs se fussent per-

---

[1]) M. Frédéric Papée a le premier fait remarquer ce fait dans ses Notes sur les Archives hongroises (Arch. de la Commission d'histoire 8, 443). L'administration des archives a bien voulu communiquer ces actes à l'auteur.

[2]) Cette même année François Creysewicz, délégué par le doyen de Cracovie, cite ad instantiam... Georgii Debringer, étudiant de Cracovie, Catherine Dorstin de Kaschau, et prononce contre cette dernière un jugement par défaut. Georgius Debringer de Casschovia s'inscrivit à l'université en 1417. Voir Album I, p. 40.

mis de citer des gens de son diocèse et d'ailleurs. Aussi, en 1522, se décida-t-il à mettre la question au clair, à limiter la juridiction des conservateurs, à en préciser les attributions. Zelo non bono contra universitatem concepto — rapportent les conclusions — voluit et nitebatur conservatoria privilegia... destruere et provinciam ab ea (sic!) purgare. Néanmoins le studium ne manqua point de défendre ces prérogatives. En 1523, les plaintes s'étant renouvelées et ayant été portées aux pieds du roi, avec l'assentiment de l'université et du primat, fut instituée une commission à l'effet d'examiner l'affaire avec soin. En faisaient partie Jean Chojeński, Pierre Myszkowski, Stanislas Biel, Jacques d'Arciszew et le recteur de l'université. Il en résulta que dorénavant ne pourraient faire usage de l'intervention des conservateurs que les personnes actu laborantes à l'université et les étudiants. Il ne serait point permis d'y avoir recours aux personnes autrefois gradées ou incorporées, non plus qu'à celles qui prendraient de fictives inscriptions à l'université [1]).

Laski qui ne voyait pas d'un bon oeil l'ingérence d'autrui dans son diocèse et qui, en qualité de primat et de légat, aimait à empiéter sur les droits du prochain, contribua à régler la situation. Le »zelus« fut-il en cette occasion malveillant? Nous ne saurions le dire. Il est certain toutefois, et facile d'ailleurs à comprendre, que les susceptibilités du prélat froissèrent l'université.

Le tribunal rectoral lui-même donna lieu à plusieurs contestations. Le décret de Jagellon était, il est vrai, fort

---

[1]) Voir Conclus. un. 1523. Il est ajouté: item praefati domini etiam invenerunt, quod nedum pro bonis universitatis, verum etiam pro privatis patrimonialibus bonis seu personalibus tales manentes circa universitatem possunt uti illo conservatorio, tali tamen sub moderatione quod prius tales a dominis temporalibus sive spiritualibus sive saecularibus quibus talia subsunt bona, quaerere debent eis administrari iustitiam etiam cum intercessione per litteras ad eosdem rectoris.

explicite, et définissait exactement la compétence des divers tribunaux. Mais, malgré tout, on en vint à des discussions et à des mises en question; on éluda la juridiction rectorale, même dans des affaires qui lui appartenait de droit et on les porta devant d'autres tribunanx — aliena fora — au mépris et au détriment des privilèges de l'université — in enervationem iurium universitatis. D'ailleurs, les limites entre la compétence épiscopale ou officiale et celle du recteur étaient loin d'être rigoureusement tracées. Souvent le recteur renvoyait à l'official une affaire où il s'agissait de choses touchant à l'église, se déclarant incompétent — quod non pertinet ad eum iudicare de rebus ecclesiasticis [1]). Au surplus les clercs étudiants, à l'encontre des statuts prescrivant de soumettre leurs causes civiles au tribunal rectoral, excipaient de leur caractère ecclésiastique pour s'exempter de la juridiction du recteur [2]). De là des conflits, des rémissions d'un forum à l'autre; et ces hésitations portaient une grave atteinte à la discipline ainsi qu'à l'autorité de l'université.

Le rector jugeait en général avec l'assistance des consiliarii, pris parmi les maîtres [3]). Si, seul, il avait rendu une sentence, on pouvait en appeler d'abord à ces consiliari; de ceux-ci, en troisième instance, à l'université, ou plutôt aux doyens, ses représentants [4]). Le recteur alors s'adjoignait les doyens des facultés de théologie, de droit canon, des arts; ce tribunal examinait à nouveau le procès pendant et y donnait une solution [5]).

---

[1]) Acta Rect. 84, 569. Dans le statut de Dobrocieski de 1604 (Arch. pour l'hist. de la littér. II, 377), il est expressément dit: si causa fuerit inter professores beneficiatos, ad episcopum Crac.... recurri debet iuxta privilegium Vladislai regis.

[2]) Acta Rect. 1379—2907.

[3]) Ibid. 2311.

[4]) Ibid. 2312.

[5]) Ibid. 1752: dominus... convocatis decanis trium facultatum, theol., canon. et art., ad quos finaliter pertinet omnes differencias per appellacionem devolutas determinare.

Les peines étaient le plus souvent pécuniaires; on en évaluait le montant d'après la gravité du délit; l'échelle d'appréciation comportait quantité de degrés et de détails; parfois on jetait l'excommunication; rarement on sévissait jusqu'à la prison. Quant aux punitions corporelles, elles n'ont jamais été infligées dans les universités du moyen âge; c'est avec la renaissance du classicisme qu'ont apparu les verges dans les lectoria académiques [1]).

En lisant les actes disciplinaires de l'école cracovienne on n'est aucunement autorisé à en tirer des conclusions pessimistes pour la moralité des jeunes gens qui y fréquentait alors, et la comparaison avec notre époque ne leur saurait être défavorable; mais on est cependant frappé par les explosions de juvénile vivacité de ces étudiants qui passaient, avec le plus rapide emportement, des paroles aux coups, de ceux-ci aux couteaux. La férocité, la grossièreté des maîtres et des élèves nous étonnera encore. La civilisation n'a pas détruit le mal sur la terre; mais elle en a adouci les formes: à côté de la morale et du droit, elle a placé le decorum, frein efficace du vice, il est vrai, mais aussi, voile commode et spécieux sous lequel il se cache. Car la civilisation joue plus souvent le rôle de maître de cérémonie que celui de régent des moeurs.

---

[1]) Rashdall, The universities of Europe II, 2, 610.

IV.

Les grades universitaires.

But des études au moyen âge. — Carrière ecclésiastique. — Etudiants temporaires.

Grades à la faculté des artistes. — L'examen du baccalauréat et ses conditions. — Occupations des bacheliers. Leurs études. Les grades supérieurs: la licence et la maîtrise.

Les élèves moins nombreux aux autres facultés. — Les bacheliers en médecine. — Leurs fonctions; pratique restreinte. — La licence. La première promotion au doctorat en médecine à Cracovie en 1527. Les grades à la faculté de droit. — Longue durée des études théologiques. — Premier grade: Cursor. — Sententiarius. — Baccalaureus formatus. — Licentiatus et magister. — La maîtrise en théologie est fort rare.

Confirmation des grades obtenus dans d'autres universités par l'université de Cracovie.

Il est évident que l'unique devoir de l'université ne se bornait pas au contrôle et à la surveillance de la jeunesse: elle devait en outre encourager, exciter ses élèves à progresser dans la voie du savoir, et les soutenir dans leurs travaux. C'était là le but principal des studia: enseigner, répandre la science dans les esprits des auditeurs pressés autour des chaires des maîtres. C'est pour s'instruire qu'on entrait au collegium, quoique en vérité les intentions fussent fort diverses, et diverses aussi les façons de les faire aboutir. Les uns bornaient leurs désirs à des con-

naissances superficielles, élémentaires, et se contentaient d'un minimum très accessible; d'autres, au contraire, animés des plus larges ambitions songeaient à pénétrer tous les arcanes, à conquérir tous les grades. Ces grades n'étaient cependant pas indispensables pour vivre; mais une certaine instruction et, à plus forte raison, un grade universitaire constituaient de sûres recommandations pour l'avenir. L'université était le grand vestibule conduisant à l'église, et l'église, à cette époque, ouvrait la porte aux plus hautes carrières. Aussi pour y arriver, devait-on passer par l'université. On y entrait pour devenir prêtre, ou tout au moins pour obtenir les ordres mineurs, afin de se faire une position, de gagner un bénéfice [1]). Maîtres et élèves n'avaient pas d'autre dessein: les uns étaient déjà pourvus d'une prébende ecclésiastique, les autres la poursuivaient. Par là s'explique le caractère ecclésiastique des universités médiévales, leur vestitus clericalis, que portèrent réellement les élèves, mais dont furent aussi revêtues les universités, dans la signification figurée de ce terme. Sans doute tous les écoliers ne recevaient pas les ordres, même mineurs; sans doute tous ne devenaient pas prêtres. Mais le fait seul de l'inscription les rapprochait de l'Eglise, les entraînait, devait forcément les entraîner vers le service sacerdotal; et leur costume leur rappelait qu'ils faisaient partie de la milice du Christ, dans laquelle il fallait être soldat ou tout au moins mercenaire. Cette pensée de solde et de carrière future poussait beaucoup d'étudiants à recevoir les ordres. Aussi les statuts de Vienne appellent-ils la communauté universitaire clerus universitatis; à Rostock les étudiants sont nommés demi-prêtres — Halfpapen [2]). Quant à Cra-

[1]) Sur l'accès ouvert par les studia aux dignités ecclésiastiques voir Emile Michael S. I. Geschichte des deutschen Volkes etc. II, p. 435 et suiv.

[2]) Voir Paulsen dans la Hist. Zeitschrift 45, 404. Au sujet des rapports entre les écoliers et le clergé voir Rashdall, The universities of Europe II, 2, 644. C'est avec raison que cet auteur remarque

covie, Tomicki écrivait encore en 1534: il y a peu d'étudiants chez nous, qui ne soient clercs et n'aient été consacrés [1]).

Pour la plupart des étudiants s'inscrivant à l'université, l'idéal à réaliser était d'appartenir à l'Eglise et, par là, d'acquérir places et dignités. Il y avait des exceptions: les fils de grands seigneurs venaient à l'école pour s'y polir, s'y instruire, s'y frotter de connaissances quelconques: noblesse oblige. Les circonstances, le cours de la vie interrompaient aussi les études d'une foule de jeunes gens. Beaucoup d'entre eux en effet remplissaient mollement leurs devoirs, et, après avoir traîné quelque temps sur les bancs, abandonnaient l'école sans en avoir tiré de profit appréciable. C'est surtout à la faculté inférieure, celle des arts, que tous les ans se pressaient des nouveaux-venus qui ayant à peine goûté à la coupe du savoir s'en détournaient désenchantés et rentraient dans le monde pour s'y faire un chemin par d'autres moyens. Plus d'un ne pouvait supporter longtemps les entraves des règlements universitaires, et, après un bref passage à l'école, revenait à la chère liberté, ou bien s'en allait convaincu »qu'il en savait assez«, comme le prétendait le père de Nicolas Rey après la première année d'études de son fils. D'autres étaient ennuyés par »ces études épineuses et embrouillées«, et, avides d'indépendance et d'action, s'empressaient d'échanger les sept arts libéraux pour des occupations plus libérales. Dès le XII-e siècle on opposa aux sept arts pratiqués par le clerc les septem probitates du chevalier, telles que monter à cheval, nager, tirer de l'arc, boxer, chasser, jouer aux échecs, écrire des vers. Et ils n'étaient pas rares ceux

que le clergé inférieur ne sortait pas de l'université; il était composé de gens à instruction rudimentaire n'ayant pas passé par l'université, ou n'y ayant passé que quelque temps sans y conquérir aucun grade.

[1]) Ms. Czart. 273, 443. Pauci apud nos sunt scholares, qui non sint clerici et sacris initiati.

qui ayant goûté aux subtilités et aux abstractions dont l'université nourrissait ses élèves, se sentaient attirés de préférence vers ces probitates.

Oxoniam multi veniunt redeunt quoque stulti, chantait-on au sujet des étudiants d'Oxford; on aurait pu en dire autant de ceux d'ailleurs, sans en excepter Cracovie.

Par contre, ceux qui avaient le ferme dessein de travailler et de conquérir des grades, devaient répartir leur tâche en plusieurs années et se conformer aux exigences, aux conditions imposées par l'université. La besogne était énorme, elle était aussi variée: les leçons alternaient avec les exercices, et, dans ces derniers, on pouvait faire étalage de son talent et de son savoir. Fort peu de récréations, mais en revanche quantité de fêtes; les cérémonies religieuses, les processions, les sermons étaient en somme des heures de loisir accordées aux jeunes gens: ils rompaient la monotonie grise et terne de la vie scolaire. Sans compter les vacances, dont nous parlerons plus tard, il y avait beaucoup de jours fériés, festivitates, dies non legibiles, sans cours. A Toulouse, ces chômages où à la place des leçons on écoutait un sermon, étaient au nombre de 93, de 92, à Angers [1]). A Cracovie, peu après 1400, on désigna une multitude de fêtes, de vigiles, pendant lesquelles leçons et disputes seraient suspendues à la faculté des artistes [2]). A cette faculté le cours des études durait de trois à cinq ans. Après une année, après deux à Cracovie, le candidat pouvait demander à subir le premier examen pour l'obtention du grade le moins élevé, le baccalauréat. Ces examens avaient lieu quatre fois l'an, avant les quatre-temps, c'est-à-dire au commencement du carême, à la Pentecôte, en septembre et en décembre [3]); et malgré qu'une ordonnance eût plus tard réduit à deux ces termini [4]), en pratique

---

[1]) Kämmel dans Schmid, Geschichte der Erziehung II, 429.

[2]) Muczkowski, Liber Promot. XXI.

[3]) Ibid. VII.

[4]) Ibid. XXXVIII.

et cela même jusqu'à la fin du siècle, on conserva l'ancien usage. Dans cet examen l'étudiant devait justifier de la connaissance des sciences appartenant au trivium: la grammaire, la rhétorique et la logique; prouver qu'il était initié à la doctrine dialectique d'après Aristote [1]). Le candidat devait en outre faire constater qu'il avait assisté aux leçons et exercices obligatoires pour cet examen, gradum baccalariatus concernentes [2]); il n'était admis que s'il avait entendu chaque jour deux leçons »concernant ce grade« [3]). Néanmoins il y avait parfois des exceptions; mais on exigeait que le jeune homme eût au moins trois fois par semaine fait acte de présence aux leçons et exercices [4]). De plus, il était tenu de fournir le témoignage qu'il n'avait pas omis les exercices considérés au moyen âge comme le pivot des études: les disputes; car si l'étudiant doit être instruit, il doit aussi mettre à profit son savoir; et c'est pour cela que dans le semestre qui précédait l'examen du baccalauréat, les étudiants assistaient à la disputatio ordinaria du samedi, tournoi dialectique entre maîtres et bacheliers, et prenaient part à trois disputes de suite [5]). A côté des maîtres posant une thèse avec arguments et les bacheliers respondentes, discutant ces arguments, les élèves, pour se faire la main, jouaient aussi un certain rôle dans les disputes [6]). Tout impétrant devait donc faire certifier qu'il avait à plusieurs reprises répondu (respondere) dans les disputes ordinaires et même dans les extraordinaires [7]), c'est-à-dire celles que les maîtres nouvellement promus

---

[1]) Muczkowski, Lib. Promot. XIII.

[2]) Ainsi s'exprime la cédule dans Muczkowski, ibid. p. CXLI.

[3]) Ibid. XV.

[4]) Ibid. VIII.

[5]) Ibid. XVII C'est ainsi, croyons-nous, qu'il faut interpréter la prescription de ces trois disputes de suite, par analogie avec d'autres universités.

[6]) Ibid. XXXI.

[7]) Ibid. VIII.

étaient obligés d'organiser et celles qui avaient lieu le soir ou pendant les vacances sous la direction d'un bachelier [1]).

Ainsi préparé et armé, l'écolier se présentait devant la commission désignée pour l'interroger. Nous ne décrirons pas en détail les cérémonies de cet acte. Il se composait de plusieurs épreuves, comme du reste dans les autres universités [2]). La promotion (primae laureae) n'allait pas sans entraîner quelques frais. Le candidat payait une taxe dont une partie revenait à la caisse universitaire, l'autre, au doyen et aux examinateurs. Et ce n'était pas tout; il y avait encore d'autres dépenses. L'examen terminé, les jeunes gens conduisaient leurs examinateurs au bain; puis ils les régalaient de vin de Malvoisie et des mets les plus délicats [3]).

Ces repas n'étaient pas, il est vrai, obligatoires [4]), mais ils étaient traditionnels et coûteux, au point qu'on avait ensuite des difficultés pour en acquitter le montant. En 1475, l'apothecarius Paulus réclame en justice à l'étudiant Wróblewski le payement du souper servi à l'occasion de la promotion de ce dernier; en 1495, une certaine Agnès [5]) cite devant le recteur deux bacheliers parce qu'elle n'a presque rien reçu pour leur avoir fourni des victuailles et des ustensiles »ad ornamentum mensarum«, à propos de leur promotion, et que, pour comble de malheur, elle a perdu quelques pièces du linge qu'elle leur avait prêté pour le festin. Les dettes contractées à l'occasion de ces banquets pesaient ensuite de longues années sur les jeunes gens et leur empoisonnaient l'existence [6]).

---

[1]) Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg I, 72.

[2]) Muczkowski en donne un tableau étendu se rapportant à une époque plus récente. Liber Promot. LXXXVIII et suiv. Thorbecke l. c. p. 88 et suiv.

[3]) Muczkowski, Lib. Promot. IX et C.

[4]) Ibid. IX.

[5]) Acta Rect. 409, 1736.

[6]) Ibid. 2313.

Ce grade, le plus bas de la hiérarchie universitaire, était en général obtenu vers la vingtième année. Le lauréat de l'époque possédait à peu près le même bagage de connaissances qu'un bachelier de nos jours; il était cependant beaucoup plus versé en philosophie, et les leçons, les exercices, les disputes avaient mûri son esprit et lui avaient donné de la souplesse. Un très petit nombre seulement des inscrits annuels à l'université parvenaient à ce premier échelon de la science. On a compté qu'un quart à peine, et, dans les meilleures conditions, un tiers des immatriculés atteignaient en moyenne à ce but. Le reste se tenait à un niveau plus modeste ou s'égarait, se perdait dans la nullité et la paresse. Quelques-uns pourtant essayaient ensuite de se distinguer, sans avoir pour les y aider des distinctions.

Beaucoup de bacheliers se contentaient de ce titre. Il leur ouvrait en effet plusieurs situations. A la tête des écoles paroissiales de Cracovie et d'autres villes on voit fort souvent des bacheliers; un d'eux est recteur scholarum in hospitali, un second, de l'école S. Anne, un troisième dirige celle de Wieliczka, un autre est recteur à Tarnów, un autre, à Bochnia, d'autres enfin à Miechów, Lenczyca et Szydłow [1]). Cependant nombre de bacheliers s'adonnaient à des occupations fort différentes: en qualité de répétiteurs ils préparaient aux examens, par les resumptiones et leçons privées dans les bourses [2]), ou bien ils prenaient comme locataires des étudiants et s'engageaient à veiller sur eux [3]).

Le bachelier qui ne quittait pas Cracovie, trouvant des ressources dans ces travaux, avait toute facilité pour continuer ses études, arriver à la maîtrise. Néanmoins ce

---

[1]) Acta Rect. 1621, 315, 1090, 1626, 3163, 1646, 325, 1750, 2365, 2744. Le recteur des écoles de Szydłow, Abraham de Piotrkow, s'appropria frauduleusement le titre de bachelier, usurpando sibi titulum personae promotae; le recteur prononce un jugement contre lui.

[2]) Acta Rect. 946.

[3]) Ibid. 605 le bachelier a pueros sibi a parentibus commendatos; 677, on lui confie des garçons ad conservandum.

titre de maître était beaucoup moins recherché que celui de bachelier. Un vingtième à peu près, un seizième par extraordinaire de la totalité des inscrits passaient maîtres. On a remarqué avec raison que le cours des études universitaires avait des particularités communes avec les corporations. Le bachelier était l'apprenti passé ouvrier, mais ayant encore besoin de se perfectionner, tout en étant en mesure et même en devoir d'enseigner à autrui. Si le bachelier était tenu d'assister aux leçons des cours supérieurs, à prendre part aux disputes du samedi, c'est-à-dire à discuter les arguments avancés par les maîtres, autrement dit à respondere, il avait en outre l'obligation de faire oeuvre personnelle, comme par exemple d'organiser le dimanche des disputes sur le modèle de celles que les maîtres dirigeaient le samedi. Ces actus baccalariorum, où les écoliers sans doute remplissaient le rôle de respondentes, étaient aussi de ces joûtes intellectuelles où se complaisait le moyen âge. De plus, pendant la canicule, en juillet et août, les bacheliers devaient faire un cours durant un mois ou trois semaines; de même en carême. C'étaient en quelque sorte des essais d'aptitude, un entraînement pour l'avenir; la plupart du temps on expliquait dans ces cours les compendia des traités commentés par les professeurs. Tous les travaux que nous venons d'énumérer incombaient au bachelier deux années; cela s'appelait »biennium complere in gradu baccalarii« [1]).

Ces deux ans écoulés, il était permis de demander à subir le second examen des artistes. Pour y prétendre, il avait fallu approfondir les hautes questions de philosophie, apprendre les plus difficiles traités de logique, la physique, la métaphysique, l'éthique, la politique, l'économique d'après les principes d'Aristote, les mathématiques, la musique et l'astronomie [2]). Comme pour le premier examen, on exigeait

---

1) Muczkowski, Liber Promot. XXIX.

2) Ibid. XIII.

que le candidat prouvât qu'il avait satisfait à toutes les prescriptions, rempli toutes les conditions. L'examen avait lieu une fois l'an, peu après la Noël. Si on le passait avec succès, on obtenait le jus docendi, autrement dit la licence. Ce droit pouvait seulement être accordé par l'Eglise, c'est-à-dire par le chancelier de l'université qui, en cette circonstance, se faisait remplacer par le vice-chancelier; et le jour où avait lieu cette solennité se nommait festum Aristotelis[1]).

En dehors des frais d'examen, les candidats en avaient encore d'autres à supporter. Au cours de l'examen, ils donnaient un festin aux examinateurs et aux autres maîtres; ils avaient aussi à faire des présents au vice-chancelier[2]). Après l'examen, ils invitaient encore les maîtres et surtout leurs examinateurs à un repas appelé prandium Aristotelis. Le doyen en était »directeur«, comme cela eut lieu par exemple, en 1493, où Paul de Zakliczew, par suite du tapage et des scènes tumultueuses qui souillèrent une de ces orgies, se vit contraint à venir s'expliquer devant le tribunal rectoral[3]).

Parfois les chanceliers de l'université, évêques de Cracovie offraient des banquets pour les licenciés nouvellement créés. Libanus dans sa Paraclesis nous parle d'un festin, convivium splendidissimum, donné au palais épiscopal par Pierre Tomicki et dans lequel les mets — omnigena ferculorum edulia — rivalisaient de finesse avec les vins qui mirent en singulière humeur la compagnie. Samuel Maciejowski suivit plus tard l'exemple de Tomicki. Après la licence restait l'acte suprême, la promotion à la maîtrise. C'était une cérémonie exclusivement universitaire, c'est-à-dire que cette dernière détermination avait lieu peu de temps après la licence, en présence du doyen et de la

---

[1]) Muczkowski, Liber Promot. XXIV.
[2]) Ibid. CXXVII.
[3]) Acta Rect. 1641.

faculté. Il arrivait d'ordinaire que les licenciés en philosophie demandaient à être promus maîtres aussitôt leur grade obtenu; aucun examen n'était nécessaire, mais il fallait verser des taxes. Dans les facultés supérieures où ces taxes étaient très lourdes, beaucoup en restaient à la licence, trouvant trop coûteuse l'obtention du titre de maître [1]). L'acte même de la promotion à la maîtrise consistait en une brève dispute et en la remise par le promoteur de la barrette professionnelle.

Longtemps l'université toléra les repas offerts par les nouveaux maîtres, parce que c'était un antique usage et servait, pensait-on, pro refectione atque consolatione laborantium in universitate. Cependant au commencement du XVI-e siècle, alors que l'école appauvrie ne pouvait faire face à d'urgents besoins, on s'efforça de mettre un frein aux prodigalités inutiles. Il fut décidé que les prandia luxueux seraient supprimés; qu'on se bornerait à faire servir un goûter composé le plus souvent de sucreries, de gâteaux et de vins; en revanche, au festin serait substituée une contribution en argent.

En 1512, sous le rectorat de Mathias de Miechow, on vote une suspension de six années des prandia à l'occasion des promotions de toutes les facultés; par contre, les promus devront verser à l'université vingt florins pour aider à combler le déficit et offrir aux maîtres présents à l'acte de nouvelles barrettes ainsi que des cirothecae, c'est-à-dire des gants. Cette même disposition établissait aussi des taxes pour les promotions au baccalauréat et à la licence [2]); toutefois le festum Aristotelis était maintenu et serait célébré comme par le passé. En 1524, on renouvelle les prescriptions restrictives sur les prandia pour le doctorat, et cela à peu près dans le même sens; plus tard pourtant, en 1531, ce décret est rapporté et les pran-

---

[1]) Winter, O životě na vysokých školách pražských (1899), p. 539.

[2]) Conclus. univ. 1512.

dia sont rétablis, »car l'université se trouvait peinée et humiliée à ces promotions où étaient invités divers étrangers, tant séculiers qu'ecclésiastiques, et ces personnages, après une longue séance à l'aula de l'université, sans aucun des rafraîchissements et réconfortants autrefois en usage, devaient rentrer chez eux fatigués, à jeun, et maugréant sans aucun doute contre la ladrerie et la frugalité de l'université [1])«.

Ayant subi tous ces examens et actes le jeune homme devenait magister artium regens et legens. Il avait alors à rester certain temps et à enseigner à l'université qui lui avait conféré le doctorat, à faire son biennium d'épreuve. Cependant on s'exemptait assez facilement de cette obligation en demandant des dispenses [2]). Mais ceux qui s'attachaient à l'école et y commençaient des cours ne comptaient pas en général s'immobiliser dans ce grade philosophique. Les maîtres qui passaient leur vie entière à la faculté des arts, comme Stanislas de Sobniow, étaient fort peu nombreux, et ce n'est que dénué d'ambition, de capacité ou de volonté laborieuse qu'on s'y fixait.

Le jeune maître ès arts songeait donc aux facultés supérieures et d'ordinaire y devenait élève tout de suite. Certains même, après avoir fini leurs études philosophiques, parcouraient ensuite tous les degrés de la faculté de droit et de celle de théologie. L'évêque de Cracovie, Thomas Strzempiński, fut reçu maître ès arts en 1427, docteur en droit en 1431, maître en théologie en 1443. Il paraît que son camarade, Jean Dombrowka, consacra de longues années à s'abreuver de connaissances aux diverses facultés. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette application, cette persévérance était peu commune.

En général celui qui visait à faire des études plus complètes, choisissait une des facultés supérieures et n'allait

---

[1]) Conclus. univ. 1524 et 1531.

[2]) Muczkowski, Liber Promot. V.

pas plus loin. Avoir passé par la philosophie était considéré comme une bonne introduction aux sciences privilégiées, mais cependant ce n'était pas indispensable. Souvent les statuts exigèrent des étudiants en droit ou en théologie le diplôme de maître ès arts. C'est ainsi que les règlements de la faculté de théologie, en 1521, posent comme condition à la maîtrise »cinq ans passés à apprendre les arts libéraux et les grades correspondants« — anhelans proficere in theologia, primum per quinquennium artibus liberalibus et promotionibus in eisdem operam navet operosam [1]); cependant nous lisons dans les Conclusiones de 1524 que serait admis à la faculté de théologie et pourrait y prendre ses grades, tel qui n'avait pas été gradé dans les autres facultés. Dans les mêmes conclusions il est encore spécifié que seront admissibles au doctorat canonique ceux qui n'auront pas le titre de magister artium. Quant à la médecine, il fut décidé en 1433 et 1525 [2]), que nul ne serait admis à la promotion, s'il n'était maître en philosophie. Mais dans la pratique là aussi on se départait souvent de l'application rigoureuse des statuts [3]).

Toutefois les dispenses n'étaient que fort exceptionnelles, et l'écolier des deux hautes facultés possédait presque toujours les grades ès arts. Naturellement ces facultés avaient moins d'élèves que la première. Dans un mémoire sur la faculté canonique de Leipzig, adressé au souverain vers le début du XVI-e siècle, il est constaté que non seulement la faculté des arts est la plus fréquentée, mais qu'elle constitue à proprement parler l'université. La faculté de droit ne compta jamais plus de cent élèves, et même atteignit rarement ce chiffre. Les théologiens sont rarement plus de six ou sept; il y a de quatre à six mé-

---

[1]) Archives hist. et lit. (1878), T. I, 74.

[2]) Conclusiones 1525/26.

[3]) En 1536 les Conclusiones affirment que les dispenses et exceptions sont admissibles et l'on se base pour accorder ces allégeances sur la manière d'agir tolérée aux facultés supérieures.

decins, rapporte ce document[1]). Et dans toutes les universités les proportions sont plus ou moins semblables.

Passons à la faculté de médecine, la plus délaissée. Les promotions, comme d'ailleurs dans les facultés supérieures, y étaient très rares; plusieurs années s'écoulaient parfois sans qu'on y passât un seul examen. D'après le statut de 1433, l'étudiant en médecine à Cracovie devait suivre les cours pendant cinq ans; cette période quinquennale resta plus tard la règle. Dans cet intervalle, il avait à apprendre les ouvrages d'Avicenne, de Galenus, d'Hippocrate et de Rases: ce dernier était considéré comme une autorité canonique en la matière. Les deux premières années, ainsi qu'en témoignent les conclusions de 1525, l'élève écoutait assidûment »lectiones essentiales lectorum ordinariorum«. De plus, il était obligé d'avoir deux disputes — sustentet conclusiones seu respondeat — avec les maîtres de sa faculté. Comme on le voit, ici comme à la faculté des artistes, quoique on y ajoutât moins d'importance, les disputes étaient en honneur; peu après une ordonnance en laissa l'organisation à la bonne volonté ou la convenance des professeurs. Enfin l'étudiant assistera aux cours du bachelier en médecine pendant la canicule et le carême.

Cette préparation achevée, il est autorisé à demander au doyen de réunir la commission des docteurs en médecine qui lui feront subir les épreuves du baccalauréat. L'examen passé, le candidat donnera quatre florins de rémunération à ces docteurs, un florin au trésor de l'université, douze deniers aux appariteurs.

Le bachelier en médecine avait plusieurs devoirs à remplir: d'abord les leçons, qui toutefois n'excluaient pas la pratique de son art, puis, la continuation de ses études. Ces leçons du bachelier avaient lieu à deux époques de l'année: pendant la canicule et le carême; il y expliquait les livres élémentaires, à l'instar des bacheliers — curso-

[1]) Paulsen, Hist. Zeitschr. 45, 304.

res — en théologie. Comme nous venons de le dire, il lui était permis d'exercer son métier, mais en se soumettant toutefois à certaines conditions. A Montpellier et, à l'imitation de Montpellier, à Cologne, on limita cette pratique de telle sorte que le jeune médecin, tout en ayant un large champ d'expériences, fût aussi peu dangereux que possible à cause de son inhabileté; on lui désignait tout simplement des localités éloignées à visiter. A Cologne, par exemple le statut ne leur ouvrait que les endroits situés à six milles au moins de la ville. On n'aurait guère pu imaginer de plus prudentes mesures de précaution et de charité.... égoïste.

A Vienne, à Leipzig, on imposait au bachelier l'obligation d'accompagner le docteur au chevet des malades, et de lui servir d'aide [1]). Des dispositions analogues étaient sans doute en vigueur à Cracovie. Les bacheliers n'avaient pas le droit de pratiquer sans contrôle, et le statut de 1511 (Conclusiones), promulgué sous le rectorat d'Adam de Bochyn, mettait cent entraves à leur indépendance. Les conclusions de 1525, s'appuyant sur un »statutum antiquum«, décident »que les écoliers et bacheliers en médecine, pour se former dans leur art, visiteront les malades avec leurs maîtres et même pourront remplacer ces derniers au cas où ceux-ci les y autoriseraient«. En 1513, le tribunal rectoral voit comparaître Jean d'Ostrzeszow, docteur, et Nicolas de Tuliszkow, bachelier en médecine. Il s'agissait d'offenses et d'injures. Le bachelier avait appelé le docteur »âne élevé en Italie«. Il dut rétracter ses paroles, et se vit en outre privé du droit de continuer à exercer [2]). En mai de l'année suivante, ces deux personnages sont encore en instance devant le recteur. Nicolas de Tuliszkow, au mépris de la sentence qui l'avait frappé, n'avait pas cessé de soigner les malades. Jean d'Ostrzeszow l'accusait

---

1) Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 296.

2) Conclusiones an. 1513.

donc d'abus, et l'inculpé allégua pour sa défense qu'il n'avait donné ses conseils et ses secours médicaux qu'à ses parents les plus proches et à ses amis [1]). Enfin, le 17 juillet 1514, le procès pendant reçut une solution. Le jugement rendu est fort curieux et fort caractéristique. L'université réunie au complet en assemblée générale cassa l'arrêt de suspension, naguère obtenu contre Nicolas de Tuliszkow, et, »eu égard au petit nombre des médecins à l'université de Cracovie«, autorisa le bachelier à pratiquer »in casibus minoribus«, c'est-à-dire dans les occasions où les connaissances d'un bachelier étaient suffisantes. Toutefois, il était recommandé à Nicolas de Tuliszkow d'habere respectum pour un docteur en médecine et notamment pour Jean de Smygel, alors doyen de la faculté. Ces mots »habere respectum« signifiaient sans doute de se faire assister où de demander l'avis de son supérieur [2]).

Le bachelier ne manquait donc pas de travail. Et ses leçons n'avaient pas seulement lieu pendant le carême et la canicule; il est probable qu'il en faisait aussi aux époques réservées au maître; il y avait en effet grande pénurie de médecins avec tous leurs titres; parfois même ils faisaient complètement défaut [3]).

Mais si le bachelier voulait acquérir des grades plus élevés, il devait évidemment ne pas négliger ses études, et par conséquent suivre des cours et prendre part en outre à quatres disputes. Après deux années passées dans cette préparation, il pouvait se présenter à l'examen. Le doyen et les maîtres examinaient ensuite en conseil les titres, le passé et la conduite du pétitionnaire. Puis, en vertu des statuts de 1433, le doyen et un autre docteur

[1]) Acta Rect. n. 2275. Voir 2297.

[2]) Conclus. univ. 1514.

[3]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 295, écrit: In der medicinischen Facultät tritt das Recht der Baccalare Vorlesungen zu halten und die entsprechende Pflicht stärker hervor, als bei den Juristen.

de la faculté le présentaient au chancelier[1]; d'après les conclusions de 1525, le bachelier, accompagné du promoteur qu'il avait choisi, se rendait chez le vice-chancelier pour le prier de lui »ouvrir l'examen«, et de lui accorder la licence s'il subissait bien l'épreuve. Admis à l'examen, le candidat déboursait deux florins pour le vice-chancelier, deux florins pour chacun des examinateurs; il faisait encore préparer un repas, une »réfection«, pour ces maîtres, et un tonnelet du meilleur Malvoisie. Il obtenait la licence dans un acte solennel de l'université, toutes facultés réunies, et s'il voulait se faire conférer le titre de docteur, il sollicitait le recteur de lui assigner un jour pour cette pompe dans l'aula. Là avait lieu la dispute et l'éloge de l'art médical ainsi que de la faculté, en présence de tous les maîtres de toutes les facultés conviés à la cérémonie. Puis il distribuait des gants aux maîtres, donnait trois florins au trésor de l'école, un marc aux appariteurs. Après avoir reçu les insignes du doctorat, il invitait à un banquet toute l'université.

Ce règlement précéda immédiatement la première promotion au doctorat en médecine à l'université de Cracovie. Jusqu'alors le studium jagellonien n'avait produit que des bacheliers, ou tout au plus des licenciés. Personne n'avait acquis le grade suprême, car la faculté était médiocre et peu nombreuse, et personne ne s'était soucié de cette haute distinction. Ce premier acte dont nous parlons fut célébré avec le plus grand apparat, le 28 février 1527, sous le rectorat du médecin Luc Noskowski. Il y avait trois candidats: Adam de Brzezie, Nicolas Sokolnicki et Simon de Szamotuly. La grande salle du premier étage, appelée aula au Collegium maius, fut décorée de magnifiques tentures, empruntées pour la circonstance; tous les maîtres de l'université et tous les échevins de la ville y furent invités.

On commença par une dispute entre le promoteur

---

[1] Annales de la faculté de médecine I, 58.

et les candidats; ensuite le promoteur prononça un discours à la louange de la médecine et de la philosophie et appela en chaire les candidats pour leur remettre les insignes du doctorat. Puis les jeunes docteurs prêtèrent serment, répétant la formule lue par un appariteur. Après avoir fait des présents au promoteur, Sokolnicki se fit l'interprète des remerciements de ses collègues; après quoi tout le monde se rendit à l'église S. Anne pour y chanter l'hymne de S. Ambroise. Enfin on accompagna les docteurs à leur demeure; il n'y eut ni festin ni distribution de gants, car en considération de la nouveauté de cette fête, on déchargea les candidats de cette libéralité [1]).

Nous n'avons que des renseignements fort défectueux sur les grades et la marche des études à la faculté de droit; car quelques lignes disséminées dans les conclusions et le statut de 1719 qui, en bien des points, il est vrai, consacre »les anciens usages et règlements«, sont les seules sources où nous puissions puiser, et encore dans ce dernier statut y a-t-il quantité de généralités. L'étude du droit durait plus longtemps que celle de la médecine; huit ans à Erfurt, sept à Vienne. Au bout de trois années, on se présentait au baccalauréat. Le premier examen, le tentamen, avait pour but de reconnaître si le candidat possédait toutes les conditions exigées; venait ensuite l'examen proprement dit, ou plutôt une conférence faite par le candidat sur certaines questions de droit à lui posées; il devait les expliquer memoriter et magistraliter [2]), répondre aux interrogations et arguments des maîtres. Après avoir subi ces épreuves, en vertu de l'arrêté de 1524 [3]), il invitait à sa détermination, c'est-à-dire à sa promotion solennelle au baccalauréat, le recteur, tous les docteurs et bacheliers en droit canon, puis, cet acte accompli, à une »honestam

[1]) Nous tirons cette description des Conclusiones de 1527.

[2]) Voir Statuta facultatis iuridicae dans le Journal de Droit (1864) II, XXIX.

[3]) Conclusiones.

et moderatam collationem« dans la »stuba communis«, du collegium juridicum. Cette collation était composée de douceurs, gâteaux et autres friandises; on pouvait s'en dispenser moyennant la somme de quatre florins [1]).

Le candidat à la licence et au doctorat est tenu »d'après un antique usage observé dans cette faculté«, de débourser 35 florins de Hongrie, qui seront partagés entre le vice-chancelier, le promoteur, le doyen et les examinateurs [2]). C'est le vice-chancelier qui conférait la licence, comme dans les autres facultés; toutefois il était stipulé que pouvait aussi collationner ce grade le procancellarius de la faculté de droit »laquelle avait autrefois son vice-chancelier« [3]). Au préalable avaient lieu les vesperiae, c'est-à-dire disputes publiques du soir [4]). Après avoir obtenu la licence, on pouvait recevoir les insignes doctoraux. Le recteur conviait à cet acte les maîtres et bacheliers de toutes les facultés, qui conduisaient processionnellement le candidat à l'église de Tous-les-Saints, ou au collegium des canonistes, car les promotions se faisaient dans l'un ou l'autre de ces deux endroits. Là, après plusieurs discours préliminaires, on appelait en chaire le nouveau docteur et on lui remettait les insignes de sa dignité.

---

[1]) Chez les décrétistes, comme chez les théologiens, les bacheliers jouaient un grand rôle; c'étaient eux qui en majeure partie faisaient les cours de l'université. Voir Kaufmann, Die Geschichte der deutschen Univ. I, 357.

[2]) Journal de Droit, p. XXX.

[3]) Dans les statuts cités p. XXX, on lit: baccalaureus.... ad procancellarium universitatis, si facultas iuridica suum seorsivum procancellarium non habeat, sicut antea habebat... remittatur. Donc après la création du studium à Cracovie le chancelier nommait des vice-chanceliers pour les canonistes et peut-être même pour toutes les facultés. A Heidelberg, après quelques tâtonnements et essais, le chancelier nomme en 1429 les doyens vice-chanceliers, et peu à peu cet usage s'établit. Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg I, 66 (Anmerkungen). A Cracovie, au contraire, de bonne heure il n'y eut qu'un vice-chancelier pour toute l'université.

[4]) Journal de Droit, p. XXXIX.

Les coûtumes et conditions à observer pour l'obtention des grades à la faculté de théologie nous sont mieux connues, car nous possédons en entier le statut de 1521 [1]). Ce n'était que par extraordinaire qu'on parvenait à gravir tous les degrés de la hiérarchie, car il y fallait une longue application et le doctorat coûtait fort cher. Nous avons déjà parlé des étapes successives qu'on avait à franchir au studium de théologie; examinons-les en détail. Elles étaient fort nombreuses, duraient douze années et même davantage; de sorte que l'on n'en voyait la fin que dans un âge mûr, entre 36 et 40 ans [2]). A Cracovie il y eut des exemples vraiment extraordinaires d'études prolongées. Mathias de Labiszyn s'inscrit à l'université en 1419 et devient maître en philosophie en 1425; il passe à la théologie en 1427, est bachelier en 1434 seulement, maître enfin en 1446; de telle sorte qu'il traîna vingt-sept ans sur les bancs avant d'atteindre au terme qu'il s'était assigné [3]). Si Jean Kanty passa quinze ans à la faculté de théologie (1429—1443), en qualité d'écolier et de docent [4]), Benoît de Kozmin, maître de philosophie en 1525, n'est promu docteur en théologie qu'en 1553. D'autres sans doute avancèrent plus rapidement; mais la route ne fut jamais courte ni facile. Les statuts de 1521 dressés par les professeurs de théologie Martin d'Olkusz et Michel de Breslau en décrivent le parcours et les relais.

Le jeune homme qui ayant achevé ses études de philosophie entrait en théologie s'initiait d'abord aux Sentences de Lombard, canons de la dogmatique, et suivait les cours de la faculté; avant de passer bachelier, il avait à travailler énergiquement pendant deux ans au moins.

---

[1]) Archives d'hist. et de litt. I, 73 (éd. Szujski).

[2]) Voir Adolphe Franz: Der Magister Nicolaus Magni de Jawor (1898), p. 30.

[3]) M. l'abbé Fijałek, Etudes sur l'hist. de l'univ. de Cracovie, p. 164/65.

[4]) M. l'abbé Fijałek, Jacques de Paradis, p. 46.

En réalité cette préparation durait beaucoup plus longtemps. Certaines écoles exigeaient six, d'autres cinq années d'efforts assidus avant le baccalauréat. Puis l'écolier s'adressait à un des maîtres qui le présentât pour le baccalauréat inférieur, le cursorat »praesentare ad cursum legendum«. Ce maître ayant consenti à cette démarche, priait le doyen de convoquer les théologiens en assemblée. Au cours de la séance, le postulant renouvelait solennellement sa demande dont la congrégation examinait le bien-fondé. C'était donc sans examen et uniquement d'après le témoignage d'un maître et l'opinion des autres, qu'on était créé bachelier-curseur. Par le serment qu'on était tenu de prêter, on s'engageait, entre autres, à ne solliciter ce grade dans aucune autre université, à expliquer pendant deux ans, l'après midi, 80 chapitres désignés de l'Ecriture sainte, non à fond mais sommairement, à disputer une fois l'an »ordinarie« et dans d'autres circonstances, à remplir enfin consciencieusement tous ses devoirs comprenant des lectiones, disputationes et sermones. Le curseur avait donc à prononcer des sermons en latin; ces sermons des théologiens débutants n'étaient que des exercices préparatoires à leurs futures fonctions; on les leur imposait dans toutes les universités. Comme on le voit, ce premier grade comportaient de multiples travaux. Bien plus que dans les autres facultés l'enseignement est ici allié à l'étude, combinaison typique de l'université médiévale [1]). Avant tout, la science théologique était si vaste que des maîtres peu nombreux n'auraient pu l'embrasser tout entière, s'ils n'avaient eu recours à l'aide des élèves. Le »receptus ad cursum« qui, à vrai dire, n'était nullement autorisé à prendre le titre de bachelier, devait encore payer trois florins à chaque docteur en théologie, six florins à l'université, un florin à chaque appariteur. Peu de temps après avoir été reçu, il inaugurait ses leçons »facere principium«, acte solennel où le

---

1) Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg. 110.

jeune théologien, en présence de la faculté et des élèves, parlait sur un sujet touchant ses obligations. Cela n'allait pas, bien entendu, sans redevances, ni sans régals; ces derniers toutefois pouvaient être rachetés pécuniairement, aux termes du statut de 1524. Tout en s'acquittant de ces leçons cursoriques, l'écolier travaillait pour parvenir aux grades supérieurs. Le »cours« fini, il lui était permis de se préparer une année encore. Puis un promoteur choisi parmi les maîtres le présentait ad legendas sententias. Ce sententiarius, la première année, expliquait les deux premiers livres des Sentences, et la seconde année, en commençant ses leçons sur le troisième et le quatrième livre, il devenait baccalaureus formatus.

Au début du cours sur chacun de ces livres, il faisait une leçon d'introduction appelée principium, accompagnée, elle aussi, de taxes et de réceptions gastronomiques. Un congé de six mois était accordé au sententiarius; pendant ce temps il n'avait pas de leçons, mais il fallait qu'il assistât aux cours et disputes pour la licence. On l'obtenait aussi sans examen, cette licence, par simple décision de l'assemblée des théologiens sur l'idoneitas du candidat; lorsque cette décision était favorable, on le recommandait au chancelier ou au vice-chancelier. C'est le chancelier qui, dans un acte en grande cérémonie, conférait au théologien la licence — licentiam incipiendi in theologia et magisterium in ea capiendi et deinde omnes actus ad magisterium in theologia pertinentes faciendi. Le licencié offrait ensuite aux assistants »refectio in zuccar et confectionibus«. En 1524, dans un beau zèle pour les économies, on édicta des prescriptions réduisant tous ces frais onéreux. Restait le dernier grade, la dignité suprême de l'université, le magisterium ou doctorat en théologie. Nous avons déjà dit qu'il entraînait des dépenses telles que la majorité des étudiants n'étaient pas en état d'y faire face; c'est pour cela que parmi les théologiens nous rencontrons tant de bacheliers et de licenciés et peu de doc-

teurs. L'acte lui-même du doctorat, étant le plus élevé, était célébré avec beaucoup d'éclat. En 1449, l'université acheta des bancs pour la cérémonie, pro gradu magisterii in theologia, lesquels les huissiers de l'université prêtaient plus tard à l'église pour la promotion, moyennant finance [1]). La veille de ce grand jour, avaient lieu les vesperiae. Les maîtres et bacheliers, en costumes d'apparat, conduisaient les vesperiandi à l'endroit où allait se dérouler le tournoi scolastique. Pendant la marche du cortège des musiciens, placés aux fenêtres d'un lectorium, jouaient de la trompette. D'abord le directeur de l'acte — tenens vesperias — posait une question qu'attaquait un des bacheliers; ensuite un des plus anciens maîtres agitait une autre problème et exposait ses arguments; puis le vesperiandus prenait la parole et combattait les affirmations du maître; enfin le directeur des vesperiae cloturait la séance en recommandant le candidat. Le lendemain, dans une église servant d'aula, l'aulandus était amené, suivie d'une brillante suite. A genoux, il jurait de servir fidèlement l'Eglise, de la défendre et d'honorer ses maîtres. On lui remettait ensuite les insignes du doctorat; après quoi le nouveau docteur montait en chaire, et un maître lui ordonnait d'entrer en fonctions doctorales: incipiatis in nomine patris etc. Cette première conférence était toujours un éloge de l'Ecriture Sainte; elle était suivie par une joûte oratoire entre le maître qu'on venait de créer et un des plus anciens bacheliers. Enfin une dispute avait lieu entre les maîtres; puis le nouveau dignitaire remerciait la faculté de l'honneur qu'elle avait bien voulu lui faire. En même temps, on distribuait des présents, des pièces de drap, des gants. On entonnait le Te Deum, et, après l'avoir chanté, on se rendait au collegium à une »refectio« ou »prandium«, offert par les nouveaux maîtres. Telle se déroulait la promotion des theologiens; souvent même des

---

[1]) Conclus. univ. 1449 (Nov.).

circonstances exceptionnelles ajoutaient de l'éclat à cette cérémonie si éclatante par elle-même. En 1553, à la promotion de trois docteurs, parmi lesquels se trouvait Benoît de Koźmin, prédicateur de la cathédrale, le roi Sigismond Auguste vint en personne visiter le collegium, puis assista à l'église S. Anne à la dispute qu'il écouta attentivement; il daigna même prendre part au banquet que fit servir ensuite André Zebrzydowski, évêque de Cracovie[1]).

Nous avons déjà noté que ce sommet des études théologiques, de toutes les études universitaires, était fort rarement atteint. Ce n'est que sur le tard qu'on désirait être couronné de ces lauriers qui semblaient être une récompense décernée aux professeurs de mérite. L'immense effort et les sommes qu'ils coûtaient en détournaient ordinairement. Aussi la plupart des obligations pédagogiques de la faculté de théologie étaient-elles remplies par des baccalarii formati ou par des licenciés. Le premier qui vraisemblablement ait obtenu le doctorat en théologie à Cracovie, fut Jean de Kreuzburg, en Silésie, professeur pendant de longues années à l'école jagellonienne[2]).

Outre ces graduati formés par l'université pour y être professeurs, il y en paraissait d'autres ayant conquis leurs grades dans des écoles étrangères. Fort souvent ils demandaient la reconnaissance de leurs titres, c'est-à-dire, leur nostrification, leur assimilation, comme on dit aujourd'hui. Le studium s'en trouvait renforcé de précieuses acquisitions, surtout dans les facultés où les individualités locales faisaient défaut pour occuper des chaires qui par conséquent ne pouvaient être alimentées que par des

---

[1]) Wisłocki, Lib. diligentiarum 356. Sigismond Auguste visita l'université pour la première fois en 1553 »clenodium praedecessorum suorum«.

[2]) Voir Miaskowski, Beitr. zur Krakauer Theologengeschichte, 9—11 (Paderborn 1899).

maîtres venus d'ailleurs. La faculté de médecine, par exemple, qui, à Cracovie, ne créa des docteurs qu'au XVI-e siècle, n'eut longtemps que des professeurs avec des grades conférés par d'autres universités. Parmi ceux qui sollicitaient l'assimilation on distinguait deux catégories; les uns avaient réellement l'intention de se fixer et d'enseigner à Cracovie, tandis qu'il ne s'agissait pour un grand nombre que de la simple reconnaissance de leurs titres, sans aucune portée pratique. Les conclusions de 1490 et de 1516 établissent nettement cette distinction. Ces derniers y sont désignés comme »qui ingenium suum ostentare et militiam voluerint et solum... loco gaudere«. Les premiers avaient à acquitter certaines contributions; les conclusions de 1516 exigent d'eux le versement de 20 florins au profit de l'université; les seconds au contraire étaient exemptés de toute redevance. Cependant les personnes sorties d'une université étrangère devaient toujours passer un examen; il consistait en une dispute avec les titulaires cracoviens du même grade et de la même branche que le postulant, bachelier contre bachelier, maître contre maître. Cet examen est déjà prescrit par les statuts du commencement du XV-e siècle [1]), confirmés et régularisés dans quelques détails par un arrêté de 1516 [2]). Le »promotus alibi« s'adressait donc à l'université qui en réunion plénière pesait les titres du pétitionnaire et, les ayant trouvés valables, le renvoyait à la faculté dont il était docteur (remittere ad facultatem) [3]). Devant cette faculté le candidat à recevoir soutenait une longue dispute. C'est ainsi qu'en 1485, trente maîtres se mesurèrent avec Michel de Bystrzykow, magister artium promotionis Parisiensis [4]). Cette épreuve subie, le »locus« était accordé au nouveau-venu parmi les bacheliers ou

---

[1]) Muczkowski, Lib. Prom. XX.

[2]) Conclus. univ. 1516.

[3]) Voir Conclus. univ. 1479, 1490 (Marcus Sulcer) 1518 (Nicolas de Wieliczka), 1536 (Valérien Pernus).

[4]) Lib. dilig. p. 355.

maîtres de l'université, dans la liste desquels il était inscrit. Toutes ces conditions remplies, il pouvait devenir professeur en titre, actu regens.

Toutefois les promotions constituant la principale source de revenus des universités, ces réceptions étaient l'objet de certaines difficultés et d'exigences onéreuses. Quelques écoles fameuses, comme Paris et Bologne, qui n'admettaient même sur le pied d'égalité aucune autre école, ne confirmaient que très rarement les grades étrangers.

V.

Division et ordre des études.

L'année universitaire et ses semestres. — Les vacances. — Jours fériés. — Le travail ne cesse pas absolument pendant les vacances et les fêtes. — Elles sont remplies par les cours des professeurs de second ordre, par les conférences et disputes des bacheliers.

Horaire quotidien des études. — Plusieurs cours exigent plus ou moins de temps, c'est pourquoi on les commence et on les termine à époques variables. — Choix des leçons à la faculté des arts. — Méthode d'enseignement.

Avant d'être autorisé à se présenter à un examen, l'écolier ambitieux de n'importe quel grade devait établir qu'il avait suivi les cours obligatoires, assisté aux exercices (cum his stetit in exercitiis) dans lesquels certains livres étaient commentés au mode socratique, qu'enfin il avait été présent à un certain nombre de disputes, ou même y avait pris une part active. Lectio, exercitium, disputatio — telles étaient les trois sources d'où la science s'épanchait et se répandait sur les étudiants. Certaines travaux universitaires cessaient dans le courant de l'année pour faire place à d'autres; mais les disputes duraient l'année ronde, de telle sorte que l'écolier assidu et laborieux trouvait à s'abreuver pendant douze mois, jusqu'à la satiété, du flot ininterrompu du savoir. A une époque où le livre était peu commun et fort coûteux, la parole vivante, par la nature même des choses, devait avoir un rôle prépondérant dans l'éducation et dans l'instruction.

Sur les divisions de l'année scolaire à Cracovie nous ne possédons que des renseignements épars dont il est possible de faire un tableau général, mais assez confus, car on s'écartait à chaque instant de l'ordre établi; d'un autre côté, nous ne sommes riches qu'en informations touchant la faculté des artistes, et il serait téméraire de les rapporter sans restrictions aux autres facultés. L'année était partagée en deux semestres: celui d'hiver, le plus long, et celui d'été. Deux fois l'an avait lieu l'innovatio studii: en hiver, in crastino S. Lucae, le 19 octobre, en été, le lendemain de S. Marc, c'est-à-dire le 26 avril. A la Noël, à Pâques, on avait une courte suspension des études; mais les vacances proprement dites s'ouvraient aux dies caniculares et duraient du commencement de juillet à la mi-août. Naturellement la date de Pâques déterminait la longueur du semestre d'hiver. Par conséquent ce semestre durait d'octobre au quatrième dimanche du Carême (Laetare) ou jusqu'aux Rameaux; celui d'été, de la fin d'avril à octobre, avec l'interruption des grandes vacances. A la faculté des artistes les maîtres reprenaient leurs leçons après le 15 août ou après la S. Barthélemy, jusqu'au 29 septembre [1]). Cependant il existe des conclusions fixant la fin du semestre d'hiver au commencement du carême, et de celui d'été, au 14 septembre [2]). Dans ce cas, on avait encore des vacances à partir de ce jour jusqu'au commencement du semestre d'hiver, le 19 octobre [3]). Ces vacances étaient destinées, ainsi que s'expriment les documents, »à la réfection des forces et à la préparation des leçons pour le semestre suivant, autrement dit pour à la »commutatio«. En dehors de ces congés les maîtres étaient règlementairement

---

[1]) Liber Prom. p. LXIV.

[2]) Ibid. p. LXVII et CLVI.

[3]) Archives d'instruction II, 398: vacationes, quae communiter absolvuntur; videlicet diebus canicularibus, a quattuor temporibus s. Crucis (14 sept.) ad Festum s. Lucae (18 octob.) et a Dominica Laetare vel palmarum ad festum s. Marci (25 avril).

tenus à faire leurs cours avec régularité et conscience. Mais il y avait encore une quantité d'autres arrêts, beaucoup de festivitates, sans leçons ni disputes, chômées totalement ou à moitié. Chaque faculté avait des statuts et des usages divers [1]). Le nombre des jours de travail diminuait donc en conséquence; à chaque instant un dies non legibilis venait suspendre le cours des études et des exercices universitaires. A Toulouse, on comptait 93 de ces jours auxquels il fallait ajouter encore les vigiles, les crastina ou lendemains de fête, parfois même les octaves entières, fériées en une certaine mesure [2]). Ces prescriptions toutefois ne concernaient que les cours principaux dont les livres obligatoires (libri ordinarii, formales) désignés pour les élèves candidats à un grade étaient l'objet. A titre de compensation pour ces intermittences de cours, afin d'occuper le temps des élèves et de compléter les études, il était permis à ceux qui enseignaient des matières supplémentaires, moins importantes, de faire leurs leçons les jours non legibiles, même pendant les vacances, de sorte que, malgré ces fêtes nombreuses, l'écolier zélé ne manquait jamais de travail. Les bacheliers des artistes professaient pendant le carême et les jours caniculaires; ils organisaient alors des disputes; le dimanche avaient lieu les disputes ordinaires. Evidemment, cela ne devait pas porter préjudice aux offices religieux, et se trouvait d'ailleurs pleinement justifié, en ce que, comme s'exprime le statut de Vienne de 1389 [3]), il vaut mieux »que nos écoliers et bacheliers, même les jours fériés, se rendent à l'école qu'à l'auberge, et se battent à coups de langue qu'à coups de sabre«. Les cours extraordinaires, c'est-à-dire ceux où il n'était pas traité des livres obligatoires (ordinarii), expli-

[1]) Pour la faculté des artistes nous possédons la liste de ces jours — de festivitatibus per facultatem celebrandis — dans le Lib. Prom. XXI.

[2]) Kämmel dans Schmid, Geschichte der Erziehung. II, 429.

[3]) Kaufmann, Die Geschichte der deutschen Univ., II, 264.

qués avec moins de suite, pouvaient aussi être faits pendant les fêtes et les vacances. Nous aurons une idée de ce qu'étaient les devoirs des professeurs secondaires, enseignant les matières d'importance moindre, en lisant les règlements concernant le décrétiste chargé d'expliquer le quatrième livre des décrétales. Dans les conclusions de 1464 il est spécifié qu'il professera »sabbatis vigiliarum«, les jours de fêtes et pendant la canicule. Lorsque vers la fin du siècle une collégiature fut fondée pour ce décrétiste [1]), on lui imposa l'obligation de donner des leçons le samedi et autres jours où les nova iura sont enseignés, c'est-à-dire les jours fériés du collegium iuridicum et pendant les vacances, entre la Noël et l'Epiphanie après le dimanche Conductus Paschae jusqu'à la S. Georges (24 avril), de la S. Michel (29 sept.) à la S. Gallus (16 oct.). Mais lorsque ce collégial obtiendra dotation plenière, dont au début il ne jouira qu'en partie, il devra, en plus des jours désignés, travailler le dimanche et les jours de fêtes, à l'exception des principales et des fêtes mobiles, de celles de la Sainte-Vierge et de S. Jean Baptiste.

C'est à dessein que nous avons reproduit toutes ces prescriptions, car elles sont fort instructives sur les devoirs incombant aux maîtres auxiliaires de l'université et, en même temps, témoignent de la continuité des occupations à l'université médiévale, où de nombreuses fêtes allégeaient les charges des maîtres titulaires, pour en rejeter le poids sur les professeurs à situation plus modeste. Enfin, si l'écolier manquait d'occupations à l'université, il en trouvait aux domiciles des professeurs ou dans les bourses; dans ces dernières en effet on faisait assez souvent des cours, surtout à partir du moment où commença à crouler le vieil ordre des choses et où les règlements promulgués par l'université ne furent plus respectés comme jadis. Du reste, cet écolier avait une foule de répétitions, de disputes

---

[1]) Voir Cod. univ. II, 180 et Concl. univ. 1491.

pratiquées même pendant les vacances, d'exercices en un mot ayant pour but de le familiariser avec la dialectique et de lui apprendre à manier l'arme aristotélique.

On se mettait de fort bonne heure à l'ouvrage. D'après le liber diligentiarum les leçons commençaient en hiver à la treizième ou quatorzième heure et duraient jusqu'à la vingt-deuxième. Si l'on compte à partir du coucher du soleil en hiver à 5 heures, cette treizième heure équivaut à 6 h. du matin, et la vingt-deuxième, à 3 h. de l'après-midi. On est un peu surpris de cette matinale reprise de la besogne en hiver, car le luminaire était fort cher, et les croisées, en général garnies de toile, ne laissaient pénétrer que fort parcimonieusement le jour. Les fenêtres à vitres étaient un grand luxe, même dans la seconde moitié du XVI-e siècle. En 1463, à Prague, on s'en permit une pour le lectorium de théologie du fameux collège Charles [1]). Il est donc probable qu'un unique flambeau placé près du professeur servait à éclairer toute la salle [2]). En été, on commençait à la neuvième heure pour terminer à la vingtième. Si l'on part de 8 h. du soir, c'est à 5 h. du matin qu'on arrivait à l'université où l'on restait jusqu'à quatre heures du soir. Vers onze heures en hiver on dinait, c'est-à-dire on avait le prandium [3]); on soupait à cinq heures. Les heures de la matinée étaient consacrées aux matières obligatoires pour les examens, aux libri ordinarii. Dans l'après-midi avaient lieu les leçons »extraordinariae«, dans lesquelles on enseignait »cursoriquement«. Mais il était fréquent qu'on lût les livres ordinaires après le prandium;

[1]) Anno D. 1463... comparatum est vitrum per facultatem artium ad fenestram unam in lectorio theologorum collegii Caroli, ne imbres et tempestates impediant magistros in legendo et disputando. Cf. Mon. univ. Prag. I, 2, 81 et Rashdall, The universities of Europe II, 2, 666.

[2]) Acta Rect. 933 (2 X-bre) un étudiant se plaint d'avoir été attaqué summo mane et alias ante auroram ipso actore ad lecciones suas audiendas in Collegium artistarum transeunte.

[3]) Lib. dilig. p. 117.

en outre, dans les heures du soir, fort souvent des exercices étaient organisés par les maîtres qui étaient astreints à deux »actus«, c'est-à-dire à une leçon et à un exercitium [1]).

En lisant la liste des cours dans le Liber diligentiarum de la faculté des artistes, on se perd dans un fouillis de dates, et dans l'instabilité de ces dates; tout de suite du reste on remarque que le commencement et la fin des leçons sont indiqués à des heures fort variables. Les deux semestres d'hiver et d'été étaient délimités assez exactement et d'une manière uniforme; mais dans le cours de ces semestres les leçons s'ouvraient ou prenaient fin avec beaucoup d'arbitraire, ne fut-ce que parce que certains sujets exigeaient pour être traités et épuisés par les maîtres un laps de temps plus ou moins long, selon les conceptions de l'époque. Le Computus, par exemple, pouvait être expliqué pendant un mois; la seconde partie d'Alexandre, pendant six semaines, les ouvrages de Pierre d'Espagne demandaient trois mois; la métaphysique d'Aristote absorbait tout un semestre, la Physique et l'Ethique trois trimestres. Aussi existait-il des règlements spéciaux sur »le temps à consacrer à chaque livre« [2]). Pour ces motifs, il était donc impossible d'obtenir la régularité uniforme des cours. C'est aussi pourquoi les leçons du semestre d'hiver commençaient à des termes différents. Prenons pour exemple le semestre d'hiver de 1508/9. Quelques-uns inaugurent leurs leçons dès l'ouverture de l'école, a principio innovationis, c'est-à-dire le 19 octobre; d'autres, dans les premiers jours de novembre, d'autres, vers le milieu de décembre: il y en a enfin qui montent en chaire dans la seconde moitié de janvier seulement [3]). Même diversité pour la fin des leçons. Ceux-ci lisent jusqu'au carême;

---

[1]) Lib. Promot. LXII—LXIII. Dans le semestre d'hiver 1514/15 l'extraneus Martin Garbarz, lit à la vingt-quatrième heure, soit à 5 heures. Acta Rect. 2337.

[2]) Lib. Promot. XIII.

[3]) Lib. Dilig. 85/86.

ceux-là pendant le carême, plusieurs après la suspension pascale reprennent leurs cours jusqu'au terme même du semestre d'hiver, dans les derniers jours d'avril [1]). On n'était pas moins irrégulier en été. L'école se fermait au commencement de juillet; parfois cependant certains maîtres se remettaient à leurs leçons après la canicule, tandis que d'autres s'en abstenaient. De temps à autre, après la canicule, on faisait un cours nouveau de peu d'étendue [2]). Il n'était pas rare en effet de voir enseigner de suite dans le même semestre deux choses différentes. A cette incertitude résultant de l'objet même des leçons venait s'ajouter la versatilité et la négligence des maîtres qui, à plaisir, abrégeaient ou interrompaient leur enseignement. Les doyens fulminaient contre cet oubli des devoirs; dans le semestre d'été de 1505, par exemple, le doyen met en note du cours de Métaphysique professé par Vincent de Cracovie: male finivit, una hora tres libros expedivit [3]).

Quant au choix des sujets par les maîtres, il était réglé par diverses ordonnances dans chaque faculté. A l'université incombait le soin de veiller à ce que les leçons principales touchant les libri ordinarii fussent données. Dans les facultés supérieures, il y avait d'habitude des professeurs fixes pour des matières strictement déterminées. Il en était autrement chez les artistes. Là régnait l'opinion que tout professeur est apte à enseigner toute science faisant partie des arts libéraux, et il n'y avait, à peu d'exception près, aucune chaire à attribution précise. Aussi au début de chaque semestre se distribuait-on les livres ad evitandam invidiam et rancorem. C'est le sort qui décidait de cette distribution. Deux fois l'an, le 12 mars, jour de S. Grégoire, et le premier septembre, jour de S.

---

[1]) Voir par exemple le semestre d'hiver 1509/10 dans le Lib. Dilig. p. 90.

[2]) Ibid. p. 88, 89, 99, 145.

[3]) Lib. Diligent. p. 70.

Giles, les maîtres ès arts se réunissaient »pro recipiendis ordinariis« [1]). Par la même occasion on faisait choix des heures et des salles.

Au collegium maius il y avait sept lectoria; ils portaient les noms suivants: le grand lectorium theologorum, les lectoria plus petits de Ptolémée, Maro, Socrate, Aristote, Platon et prope valvam. De plus, les leçons aux facultés supérieures différaient de celles des artistes, en ce que dans les premières un seul cours durait deux et même trois ans, tandis que chez les artistes il ne se prolongeait pas au delà d'un semestre, excepté quelques leçons de neuf mois qui empiétaient sur le semestre suivant.

Les cours se basaient tous sur un livre considéré comme canonique. Le professeur le lisait et l'expliquait chapitre par chapitre, hérissant le texte d'un buisson de commentaires, accrochés à chaque ligne, et parmi lesquels il s'égarait souvent. C'était là le grand défaut de la méthode médiévale. Au lieu de regarder les faits et de les étudier, de contempler la réalité et la nature, on s'enfermait, on se murait dans la lettre d'un ouvrage, et la lettre pouvait alors rester morte et le livre scellé de sept sceaux. Books were put in the place of things — a dit avec raison au sujet de ce système un intelligent auteur anglais. Les fréquentes disputes ne parvenaient pas à animer ces matériaux inertes, car la dispute n'était en quelque sorte que la danse macabre de cette pensée toujours en quête d'abstractions, toujours errante dans les nuages, et ne touchant jamais la terre où elle eût puisé la force nécessaire pour prendre essor vers le progrès. L'abus de la méditation — superfluitas meditationis — était la marque de ces études; plus tard on est tombé dans l'excès contraire, dans l'abus de la lecture et de l'écriture.

---

[1]) Lib. Promot. VI et CLVI.

VI.

Le recteur et le conseil administratif de l'université.

Election du recteur. — Droits d'élection et d'éligibilité. — Devoirs du recteur. — Ses auxiliaires. — Les appariteurs. — Le conseil privé. — L'assemblée des professeurs et sa compétence.

C'est le recteur de l'université qui avait la haute main sur le bon ordre des cours, et lorsqu'il apprenait qu'un maître s'était rendu coupable de négligence, il intervenait et sévissait. C'était le chef et le directeur de toute l'institution. »Le recteur de l'université, dit Putanowicz, qui tient le gouvernail, tant de la direction des études que de la police intérieure, étend son pouvoir sur tout, sur les membres omnium facultatum et sur la jeunesse scolaire«. Aussi importait-il à l'université de confier à d'habiles et dignes mains ces graves fonctions. Casimir-le-Grand avait autrefois décidé que, selon ce qui se passait à Bologne, les élèves choisiraient le recteur parmi eux. Cette disposition ne fut pas maintenue dans l'université réformée de Jagellon. Les recteurs furent élus par les maîtres et parmi les maîtres. Nous ne savons au juste comment avait lieu cette élection. Les conclusions de 1515 ne nous donnent à ce propos que quelques vagues indications. A cet acte

devaient assister »tous les docteurs, les maîtres de toutes les facultés, les bacheliers et les étudiants en costumes d'apparat, et attendre jusqu'à ce que le nouveau recteur fût désigné«. Le plus ancien statut où l'élection du recteur soit bien décrite est de 1607, sous le rectorat de Sébastien Krupka [1]). Il s'exprime de la manière suivante: Les docteurs et maîtres de toutes les facultés en ce moment présents choisiront parmi eux quatre délégués; les bacheliers de toutes les facultés en ce moment présents en choisiront deux. Ces six personnes désigneront ensuite sept autres maîtres lesquels désigneront à leur tour cinq maîtres ou docteurs, chargés d'élire le recteur. C'est, comme on le voit, une procédure des plus compliquées, semblable à celle qu'on suivait à Erfurt. Dans le statut de Waleszynski de 1724, nous trouvons un mode d'élection encore plus étrange; les jeunes magnats, ex nobilissima iuventute, y ont droit de vote préalable. C'est ainsi qu'il était accordé aux élèves une certaine influence sur les élections, comme cela existait dans les universités italiennes et à celle de Casimir-le-Grand [2]). Ne pouvait toutefois être élu qu'un des maîtres de l'université [3]); on s'écarta pourtant plusieurs fois de ce principe dans les premières années de l'université, où parvinrent au rectorat certaines personnes que recommandaient leur haute situation, ou la bienveillance qu'elles avaient témoignée à l'école, et qui ne faisaient pas partie du corps enseignant, comme Szafraniec, en 1404, et Alexandre, duc de Mazovie, en 1422. Mais c'étaient des choix tout-à-fait exceptionnels; règlementairement en effet on ne pouvait élire qu'un des maîtres en fonctions, très rarement un maître en philosophie, le plus souvent un gradé

---

[1]) Szujski dans les Archives d'hist. lit. II, 401.

[2]) Archives d'hist. litt. II, 370.

[3]) Sans doute dès l'origine on posa en principe ce que nous lisons dans les statuts de 1724 (Archives d'hist. lit. II, 371): ne ullus in rectorem eligatur, qui non sit actu laborans.

des facultés supérieures, docteur du décret, bachelier ou licencié en théologie.

»D'ordinaire, dit Putanowicz, était élu un docteur ou un professeur ex facultatibus superioribus«[1]. Il arrivait fréquemment, et même cela devint d'une pratique courante, qu'on élût recteur un professeur qui venait d'être promu au doctorat ou à la maîtrise ès décrets ou en théologie. C'est ainsi, par exemple, que peu après avoir été reçu docteur ès décrets, Jean Elgot fut nommé recteur, en 1427. Thomas Strzempinski, docteur canoniste, en 1431, est placé à la tête de l'université en 1432; passé maître en théologie au commencement de 1443, il est réélu au rectorat pour le semestre d'hiver 1443/44[2]. Il ne pouvait être question de prendre le recteur à tour de rôle dans chaque faculté, ne fut-ce que parce que la faculté de médecine existait à peine et ne subsistait le plus souvent que grâce au travail et aux leçons d'un seul homme, lequel même fit défaut à plusieurs reprises. Les conclusions de 1515 enfin exigent que soient éligibles seulement ceux »qui continuam habent residentiam«, à Cracovie.

Cette élection jusqu'en 1419 avait lieu une fois par an; à partir de cette dernière date on élut deux recteurs, l'un pour le semestre d'été, le jour de la S. Georges (24 avril), l'autre le jour de S. Gall (16 octobre). Cette dernière élection passait pour plus importante, car dans cette période à la charge rectorale étaient assurés de plus gros revenus; elle était »pinguior«. La pratique de cette double élection subsista même après le premier partage; ce ne fut qu'après 1777 que le recteur fut nommé pour une année tout entière.

Le recteur avait une foule d'obligations, il devait gouverner l'université, en surveiller les biens, et y faire

[1]) Etat intérieur... studii gener. Cracov. (1774) chap. III.

[2]) Voir M. l'abbé Fijalek, Etudes pour l'hist. de l'univ. de Crac. p. 161—163 et Jacques de Paradis, 274.

régner le bon ordre. Avec le temps on allégea ce fardeau en nommant un procurateur pour l'administration des biens de l'université [1], et un notaire, pour en défendre les droits [2]. »La charge de procurateur universitaire consiste à connaître de toutes les affaires universitatis, revendiquer les loyers, in quovis foro iure agere. par ces recettes, satisfaire à tout, faire exécuter les réparations urgentes dans les collèges, payer les salaria et les anniversaires aux professeurs, soit sur les domaines, soit sur les loyers... tenir en ordre les registres, les perceptions et les dépenses [3]«. Ce procurateur et ce notaire étaient aussi pris dans le corps enseignant.

Malgré ces exonérations il restait encore beaucoup de besogne au recteur. L'université du moyen âge en effet se composait de diverses corporations qui existaient simultanément et se complétaient l'une l'autre, tout en jouissant d'une certaine autonomie. Le recteur avait pour mission d'empêcher les abus de cette autonomie, d'éteindre les discordes dans les corporations et entre corporations, et la juridiction dont nous avons parlé absorbait beaucoup de temps, accumulait un écrasant labeur. Le recteur avait deux huissiers, nommés par l'université et appelés »Sapientiae«. Bedelli viri bonae condicionis et famae et aliquantum literati per universitatem eligantur duo. Le recteur doit toujours en avoir un à ses ordres, tandis que le second parcourra tous les lectoria, contrôlera l'assiduité des professeurs, rendra compte des negligentiae aux doyens tous les samedis, puis présentera au recteur les registres des rapports des doyens [4].

Mais avant tout le recteur avait recours à l'assistance

---

[1]) Procurator generalis bonorum universitatis de biennio in biennium debet eligi. Acta Rect. 2994.

[2]) On voulait déjà instituer un notaire en 1494; cette pensée fut reprise en 1501. (Voir les Conclusiones de ces dates).

[3]) Putanowicz l. c. Chap. IV.

[4]) Archives d'hist. lit. II, 391.

et aux lumières des plus anciens ou des plus éminents des membres de l'université. Nous apprenons que le recteur juge cum suis consiliariis[1]), choisis parmi les vieux professeurs, qu'il prononce des sentences de dnorum coadiutorum nostrorum iurisperitorum consilio[2]); qu'il convoque souvent en séance les doyens et ses conseillers[3]). En 1422, l'évêque Jastrzembiec dit que le recteur de l'université, de concert avec les trois doyens de théologie, de droit canon et des arts, doit gouverner l'université, — habeant regimen et ordinationem omnimodam universitatis. Peu à peu se forma de ces doyens et de ces conseillers le sénat académique. Ce consilium ou consistorium existe aussi dans d'autres universités, à titre de conseil du recteur et de comité ayant à remplir plusieurs fonctions administratives, au nom et à la place du corps des maîtres; à Leipzig, les consiliarii font l'office de jurés et d'auxiliaires du recteur dans l'exécution des ordonnances universitaires[4]).

Le recteur est encore tenu à convoquer telle ou telle faculté à part, lorsqu'il s'agit d'une réforme touchant cette faculté, ou d'une question de congé; il nous est aussi parlé de réunions où sont appelés les maîtres de toutes les facultés et seulement le doyen des artistes[5]). Mais ce dernier cas est peu fréquent, car l'organe principal du gouvernement était l'assemblée plénière des maîtres de toutes les facultés. Le recteur invite à ces assemblées les professeurs payés, omnes doctores, decanos facultatum, promotos ad S. Florianum et collegiatos; une autre formule annonce la convocatio decanorum omnium facultatum, magistrorum, doctorum omnium actu legentium et laborantium de utro-

---

[1]) Acta Rect. 101.

[2]) Ibid. 2056.

[3]) Conclusiones univ. 1505, 12 novembre.

[4]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 165. Plus tard ce conseil compta 18 membres et même davantage. Voir sur sa composition les Archives pour l'hist. lit. II, 375.

[5]) Voir Conclus. univ. année 1498.

que collegio; il est aussi question de séances où prendront part omnes doctores et magistri dumtaxat salariati. Ces assemblées se tiennent d'habitude au collège du roi Ladislas, rarement au collège des juristes, in stuba communi domus Canonistarum. Nous ignorons comment on obviait à Cracovie, à ce que la prépondérance des artistes n'écrasât point les autres facultés moins nombreuses[1]); dans d'autres universités on employa divers moyens pour contrebalancer cette majorité. La compétence de ces assemblées plénières était fort étendue et fort variée. Sous la présidence du recteur se réunissaient les professeurs de toutes les facultés pour délibérer sur la situation générale de l'université et pour régler les affaires de chaque faculté et des particuliers. Les questions touchant la fortune de l'institution y étaient étudiées, non moins que les défectuosités à réformer dans les facultés. Ces assemblées nommaient encore les titulaires à certains postes universitaires. Nous lisons dans des documents que le lector ordinarius in medicinis, iuris canonici et lector ordinarius in theologia sont désignés par le choix de tous les professeurs[2]); d'autre part, la médecine n'étant parfois et même la plupart du temps représentée qu'insuffisamment, ses affaires étaient examinées en assemblée plénière. L'ingérence de ce congrès dans la nomination des professeurs à la faculté de droit est signalée à chaque instant. Il présente pour le canonicat du château, la cure de Luborzyca, la prébende de Sainte Madeleine. La composition du collegium iuridicum dépendait donc des décisions de ce conseil, et même on y discutait souvent sur l'attribution des logements de ce collegium. Il dispose de certaines pré-

---

[1]) Voir Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 162.

[2]) Conclus. univ. 1475 et 1480. A cette dernière date dans le but d'élire un ordinarius en théologie l'assemblée est moins complète: convocatio drum theologicae, canonicae et medicinae facultatum ac decanorum earundem... Les artistes sont passés sous silence.

bendes incorporées à l'université, comme, par exemple, la cure de S. Nicolas. Les congés ou »licentiae« des professeurs d'une durée considérable sont aussi soumis à son approbation. Il avait donc, comme on le voit, des pouvoirs fort vastes, empiétant même mainte fois sur l'autonomie et les prérogatives de chaque faculté.

VII.

Facultés et collèges.

Statuts de l'université. — La faculté de théologie. — Les artistes: maiores, minores, extranei. — Le doyen des artistes, ses fonctions. Le collegium du roi Ladislas et ses habitants. — Entrée à ce collegium. — Organisation de la maison; son préposé. — Devoirs du préposé; biens collégiaux. — Table commune. — Les écoliers au collegium. — Bénéfices et promotions à ces bénéfices. — Fortune du collegium maius. — Le collegium minus et son organisation. — Le collegium des juristes; le collegium medicinae.

La vie intérieure des facultés ne nous est qu'imparfaitement connue, parce que leurs statuts ont été égarés en majeure partie. Nous possédons plusieurs statuts des artistes d'époques différentes, les statuts des théologiens de 1521, ceux des médecins de 1433, mais nous ne possédons ceux des juristes qu'en une rédaction du XVIII-e siècle. Tous ces documents sont fragmentaires, sans suite, et partant il nous est impossible de connaître exactement le développement de chaque faculté en particulier[1]); cependant les conclusions de l'université et les statuts des collèges, comme le collegium maius et le collegium minus,

[1]) Sur les statuts de l'université consulter les remarques de Szujski dans les Archives pour l'hist. lit. II, 363.

comblent en quelque mesure ces lacunes, car collèges et facultés étaient étroitement unis.

La faculté de théologie était installée au grand collège, rue Ste Anne. Nous avons parlé de sa composition à plusieurs reprises. Le statut de Dobrocieski de 1603/4, énumère les dix professeurs de cette faculté; c'étaient les huit promoti au chapitre de S. Florian, le chanoine de la cathédrale et l'ordinarius. Les vieux professeurs parvenus au doctorat paraissaient rarement en chaire [1]); l'enseignement était confié aux bacheliers et aux licenciés. Sur ces derniers reposait le fonctionnement de la faculté, et ils avaient en outre certaines obligations à l'égard de la faculté des arts d'où ils étaient sortis. Ils étaient notamment tenus à des leçons et à des disputes philosophiques; si l'université les exemptait des leçons, ils n'en devaient pas moins assister aux actus sabbativi, c'est-à-dire aux disputes des maîtres, le samedi. Mais ces jeunes théologiens parvenaient la plupart du temps à se libérer de ce fardeau pour se consacrer entièrement à la théologie — in theologia dumtaxat legentes [2]). Cette abstention était mal vue, mais tolérée, et même vers 1561 [3]) les théologiens furent dispensés des actus sabbativi, et en 1603 l'université décréta que les chanoines de la collégiale de S. Florian s'occuperaient exclusivement de théologie — reliquendo promotos ad S. Florianum pro laboribus in facultate theol. Il y avait moins

---

[1]) Voir là-dessus Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 334.

[2]) Conclus. univ. 1523.

[3]) Acta Rect. a. 1561: conclusum est peramplius magistros, baccalarios s. Theologiae, laborantes in legendo cursu et sententiis, liberos esse ab ingressu disputationum artisticarum diebus sabbativis.. Non enim conveniens est, ut apposita manu ad aratrum sacrae scripturae retrocedat quis ad profanas professiones... Nec urget aliqua necessitas, cum sufficiant hi qui ad haec tenentur ex officiis suae professionis. — Il était cependant recommandé aux théologiens ut disputationes theologicae frequentium fierent.

de cours à la faculté de theologie que chez les artistes, car elle comptait moins de professeurs et d'élèves. On ne sait au juste où avaient lieu ces cours. Au collegium maius un vaste lectorium portait le nom de lectorium theologorum. Il serait donc permis de penser que cette salle était destinée tout spécialement à ces leçons. Mais le Liber diligentiarum, dès la première année de sa rédaction (1487) nous apprend qu'elle était occupée été et hiver par les artistes. En ce cas, les théologiens enseignaient-ils dans leurs propres demeures, ou dans quelque école paroissiale? Les actes sont muets sur ces questions. Dans le Liber diligentiarum des artistes on trouve par hasard, au semestre d'hiver de 1488, un cours de Jean de Staniszewice sur les libri Sententiarum. En dehors de cette mention, ce registre ne dit mot des théologiens, ce qui d'ailleurs n'est que naturel. Les statuts de la faculté de 1521 [1]) traitent surtout de la collation des grades en théologie. Le statut de Dobrocieski de 1603/4 nous apprend que »conformément aux anciennes coûtumes«, dans les trois heures de la matinée professait d'abord l'ordinarius, puis les docteurs »qui, d'habitude, lisaient à tour de rôle«; il n'y avait que fort peu de ces docteurs parmi les théologiens. Au commencement du XVII-e siècle, on redoute même à chaque instant qu'ils fassent complètement défaut, »ne universitas sine theologiae doctoribus remaneat«, ce qui eût rendu difficiles ou même impossibles certaines fonctions de la faculté [3]), comme les promotions et la présidence des disputes. Ils lisaient, avons-nous dit, à tour de rôle, un jour chacun, et recommençaient ensuite, »quatenus qualibet die una lectio magistrorum theologiae pro honore universitatis et studii utilitate habeatur« [4]). Enfin le matin les sententiarii devaient expliquer leur sujet alternativement, tandis que dans les

[1]) Archives pour l'hist. lít. I, 73.
[2]) Ibid. II, 396.
[3]) Synopsis Statut. univ. Nr. 15, p. 26 (Archives de l'université).
[4]) Archives de l'univ. Nr. 265, p. 254.

quatre heures de l'après-midi enseignaient les bacheliers de la faculté. L'ordre de ces leçons était surveillé par le doyen qui, chez les théologiens, comme en général dans les facultés supérieures, était élu pour un au[1]): Toutes les heures manquées sans raison plausible était défalquées lors du payement trimestriel (dismembratio) des émoluments, et cela d'après un tarif assez élevé pour les théologiens, plus modéré pour les artistes. Ainsi s'exprimait en espèces la rétribution accordée à chaque leçon. La faculté se gouvernait autonomiquement pour l'acceptation et l'avancement de ses membres; toutefois l'ordinarius en théologie était choisi par tous les professeurs rémunérés, en séance plénière de l'université. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVI-e siècle que cette élection fut attribuée au collegium maius.

Nous allons passer aux artistes que tant de liens rattachaient aux théologiens. Rappelons qu'à cette faculté appartenaient des membres fixes — continue in artibus laborantes — et des membres qui, par leurs travaux et leurs pensées, appartenaient aux facultés supérieures, particulièrement à celle de théologie, et figuraient parmi les artistes de nom plutôt que de fait. Cette amplissima facultas occupait deux maisons ou collèges; dans l'un de ces établissements elle voisinait avec les théologiens; l'autre, plus petit, lui était exclusivement réservé. Ses membres se divisaient en trois catégories: la première, composée des collégiaux supérieurs, parmi lesquels se plaçaient d'abord les six maîtres royaux; dans la liste des cours de l'école jagellonienne ces collegiati maiores sont au nombre de neuf ou dix, rarement onze, encore plus rarement douze. En faisaient partie, outre les professeurs royaux, le collégial de la chaire fondée par Szafraniec sur les revenus de la terre de Trontnowice, ainsi que certains chanoines de S. Florian. Avec le temps vint se joindre à eux le collé-

[1]) Archives pour l'hist. lit. II, 381.

gial de la chaire Król dont Miechowita avait augmenté la dotation. Le collegium minus comptait douze professeurs tout au commencement du XVI-e siècle.

En dehors de ces deux groupes, il y avait les extranei, c'est-à-dire ceux qui venaient à peine de subir l'examen de maîtrise, ou qui, arrivés de l'étranger, sollicitaient la reconnaissance de leurs titres, et s'étaient en attendant attachés à l'université. Au début, ils étaient considérés comme extranei extra facultatem. Pour y être introduits, ces maîtres devaient travailler avec zèle pendant deux ans (biennium complere), faire des cours, prendre part aux disputes du samedi et disputer dix fois extraordinarie [1]). Ce n'est qu' après ce stage qu'ils étaient accueillis à la faculté (suscepit facultatem artisticam).

Le doyen de la faculté avait toute autorité sur ces trois classes. Il s'attachait d'abord à ce que les collégiaux royaux et les chanoines de S. Florian s'acquittassent de leurs »duo actus«, fissent régulièrement leurs cours et leurs exercitia, c'est-à-dire éclaircissent par des interrogations et des discussions ce qui dans Aristote paraissait un peu obscur ou trop concis [2]). C'était lui qui devait veiller sur l'intégralité des leçons Aristotéliques. La tâche n'était guère aisée, car ceux qui travaillaient aux facultés supérieures, les chanoines de S. Florian par exemple, délaissaient volontiers leurs obligations philosophiques; aussi dans la première moitié du siècle apporta-t-on quelque soulagement aux labeurs des maîtres: certains exercitia furent comptés »pro duobus... actibus«, de sorte que le professeur qui les avaient dirigés, n'était plus astreint à faire un cours à part, et malgré cela était considéré comme »actu regens« [3]). Ce même doyen était responsable du bon ordre au colle-

---

[1]) Muczkowski, Lib. Promot. V.

[2]) Fusius et apercius ea per quaestiones ac disputaciones recolentes que in philosopho coaccius et teccius tradita sunt. Liber Prom. LVIII.

[3]) Liber Promot. XXVII.

gium minus; il avait soin que les collégiaux fissent les leçons qui leur étaient prescrites et en général remplissent consciencieusement leurs devoirs; de plus, il avait souvent à lutter avec la phalange indisciplinée des jeunes extranei, toujours ardents à rompre en visière au vieil ordre des choses consacré par les siècles et aux statuts de l'université. Sur lui reposait encore la régulière observation des actus sabbativi, autrement dit des disputes hebdomadaires. Collegae maiores, minores et extranei, étaient à cet effet divisés en trois sections, et le tiers des maîtres de chaque catégorie devait chaque samedi prendre part à ces disputes (in ordine suo disputare ordinarie)[1]. Toute négligence à ce sujet devait être scrupuleusement relevée par le doyen et signalée au recteur[2].

A la faculté des arts il y avait deux fois élection du doyen[3]. Etait éligible un Collega maior, minor et même extraneus appartenant à la faculté; cependant ce n'était que quatre ans après avoir obtenu la maîtrise qu'un jeune membre de la faculté pouvait être honoré de cette dignité[4]. Il avait fallu entourer cette élection de mesures préventives fort détaillées, pour éviter les manifestations tumultueuses qui auraient pu se produire avec de si nombreux professeurs ayant droit de vote, avec surtout de si jeunes extranei. L'ordonnance de 1480 rappelle les troubles qui avaient éclaté alors qu'on avait introduit certaines réformes à la faculté de philosophie. Par cette ordonnance des droits étendus étaient reconnus aux collégiaux supérieurs, tandis

---

[1]) Cela s'appelait actum visitare iuxta ordines tripartitos.

[2]) Putanowicz, dans son Etat intérieur et extérieur Studii Crac. ch. XIII définit comme suit les obligations du doyen: Régler les actes des disputes de chaque samedi et de chaque dimanche pour le semestre entier; il doit lui-même être présent aux actes du samedi des maîtres, lui-même argumenter sur les quatre propositions philosophiques en discussion, éclaircir, aplanir les difficultés, noter les professeurs absents de la dispute, etc.

[3]) Liber Promot. III.

[4]) Ibid. III. Voir encore XXXIII.

qu'elle restreignait ceux des extranei. En définitive un »turnus« fut établi pour ce décanat: après qu'il avait été aux mains d'un collégial inférieur, il passait à un collégial supérieur, pour revenir ensuite à un inférieur, de celui-ci à un supérieur, puis à un extraneus [1]), enfin à un collega maior. Dans l'espace de trois ans, trois doyens devaient donc être choisis parmi les collégiaux supérieurs, deux parmi les inférieurs, et un extraneus. Dans les semestres d'hiver, plus lucratifs à cause des examens à la maîtrise, les doyens devaient être des collégiaux maiores [2]). Le doyen touchait comme rémunération 20 florins en été, 26, en hiver, payés par la caisse commune de la faculté [3]); plus tard, en 1480, ces honoraires furent portés à 30 florins [4]).

Il était astreint à organiser des exercitia sur la Physique d'Aristote. Les sommes perçues de ce fait étaient versées au trésoı commun de la faculté, puis, chaque semestre, réparties entre la totalité des professeurs de la faculté [5]).

Le collegium du roi Ladislas où demeuraient en majeure partie les maîtres, était lié par mille attaches à la faculté de théologie et à celle des arts. Cette coordination de différents corps, pourvus toutefois d'une certaine autonomie,

---

1) Les extranei demeurant en ville et étant pour la plupart dénués de ressources, on décida en 1485 (Liber Promot. XLII): Quilibet extraneorum in decanum electus provideat sibi de loco mansionis congruo statui et honesto, ubi ad eum sine despectu aut aliqua displicentia magistri interim venire possint.

2) Ibid. XLI.

3) Ibid. XXXIV.

4) Ibid. XL.

5) Voir Lib. Promot. XXXV: Fiscum facultatis augeri volumus ex his quas quisque promovendus in artibus, iuxta formam ab antiquo in statutis descriptam, pro exercitio phisicorum solvere... tenetur pecuniis. Et avant le baccalauréat, comme avant la maîtrise, l'écolier devait subir et payer ces exercitia. Voir encore ibidem CLVIII: Decani exercitia, ad quae in Phisicis ordinarie facienda ex antiqua consuetudine obligatur.

ces ressorts nombreux, par lesquels l'organisme était mis en mouvement et qui se contrariaient en fonctionnant simultanément, — amenaient souvent des complications et des désordres dans les institutions médiévales et dans l'organisation de l'université de cette époque.

Le collège du roi Ladislas était un établissement constituant un corps à part, jouissant d'une franchise fort large, et, en raison de sa composition, usurpant les attributions de chaque faculté, surtout de celles de droit et des arts, parfois même de celle des canonistes. Il avait été en effet créé pour les maîtres de philosophie, mais pour ceux qui, se destinant aux facultés supérieures, préparaient des élèves, en se préparant eux-mêmes aux hautes études de l'université. Aussi l'autorité de ce collegium agissait-elle sur l'ordre des cours et la situation des maîtres dans les autres facultés. En 1544, par exemple, l'assemblée des professeurs du collegium accorde un congé à Nicolas Kasznica, bachelier en droit canon [1]). Par suite de son développement ultérieur, cette maison devint l'habitation des théologiens et des artistes et porta le nom de ceux-ci ou de ceux-là. A l'époque qui nous intéresse spécialement, y demeuraient le chanoine de la cathédrale de Cracovie, l'ordinarius theologiae, les professeurs-chanoines de S. Florian, le collégial de Trontnowice, les six professeurs royaux et, depuis quelque temps, le collégial astrologue de la chaire Martin Krol [2]). Nous avons dit qu'avant qu'on en eût dé-

---

[1]) Concl. Domus Maioris 1445.

[2]) A proprement parler les astronomes de Stobner et de Martin Król étaient des collegiati minores. C'est pourquoi, d'après un arrêt de 1476 (Cod. univ. Crac. III, 46) ils devaient loger au Collegium minus. Dans un codex de la bibl. jag. Nr. 59 (XVII-e siècle) nous lisons cependant au sujet du Collegium maius: Astrologum unum alit. Nous ne saurions dire à quelle époque eut lieu ce partage des astronomes entre les deux collèges. Mais remarquons que lorsque Miechowita dota à nouveau la chaire de Martin Król, en 1522, il se réserva de décider ultérieurement si cette collegiatura debeat transferri de minori Collegio ad maius. (Concl. univ.).

taché le collegium minus, les collegiati minores. qui n'avaient pu trouver asile ailleurs, s'étaient aussi réfugiés et avaient été accueillis dans ce collège, mais seulement »ex favore et gratia« [1]), car il était réservé aux promoti, c'est-à-dire aux chanoines de S. Florian et aux maîtres royaux.

Les collèges étaient des compagnies de maîtres réunis sous un même toit, mangeant à la même table et, en plus de leurs dotations particulières, ayant des revenus communs, attribués à tout le collegium. En Allemagne, on créa des institutions de ce genre pour les magistri seulement; de même à Cracovie. Ce n'était qu'en fort petit nombre et, le plus souvent, pour le service des maîtres que les écoliers y étaient admis. Ce bâtiment, d'abord assez exigu, mais plus tard considérablement agrandi par l'achat de trois maisons rue S. Anne, contenait autrefois, au premier étage, un vaste lectorium pour les théologiens, et, au rez-de-chaussée, six lectoria pour les philosophes [2]). Là se trouvaient aussi des »commoda« pour les professeurs-collégiaux.

Une conclusion de 1508 atteste la réelle autonomie de ce collège; il y est écrit que la maison du roi Ladislas fut, dès l'origine, »libre, soit dans ses élections et nominations du petit au grand collegium, soit dans la réception des extranei au Collegium minus«. Quelques mots au sujet de ces nominations. D'après un règlement de 1449, on ne coopterait au grand collegium que des hommes »capables et méritants, c'est-à-dire d'un savoir solide, et de moeurs éprouvées [3])«. Dans les statuts du collegium de 1429, le mode d'élection est déterminé, avec l'observation qu'on ne devra point considérer si le candidat est indigène

---

[1]) Conclus. Domus Maioris 1449.

[2]) Muczkowski, Habitations et coûtumes des étudiants cracov. 1842, p. 8.

[3]) Conclus. Domus Maioris 1449: Ad maius collegium assumantur magistri idonei et meriti, provecti videlicet in scientiis et probati de moribus.

ou étranger, mais tenir uniquement compte de sa valeur[1]. Dans les statuts du XVIII-e siècle nous trouvons une autre condition: personne ne sera nommé au Collegium maius sans avoir passé par le studium de théologie et y avoir fait ce qu'on appelle le »cursus«[2]. Il est probable que cette considération spéciale pour la théologie remontait au moyen âge; elle répondait d'ailleurs complètement à la destination du collegium maius créé pour être le foyer de cette science.

Celui qui était admis au collegium, en devenant membre d'une nouvelle corporation, se soumettait à ses lois et à ses chefs. A la tête de l'institution il y avait un praepositus, élu chaque semestre. Il administrait la maison, y assurait le bon ordre et la paix, avait charge de la discipline intérieure et même de la conduite des maîtres hors de ses murs, conduite qui devait être irréprochable et tout exemplaire. Chacun se faisait un devoir de rehausser la dignité de l'institution, dignité religieuse et presque monacale, dont toute la vie du collegium devait se revêtir. Des prescriptions rigoureuses sur les relations avec les femmes, sur les sorties en ville, autorisées seulement à certaines heures, faisaient obstacle aux défaillances. Les manquements à la règle, les querelles entre maîtres, les verba pungitiva dans l'enceinte du collegium, étaient réprimés et punis par le praepositus. Ce dernier prenait encore soin des biens collégiaux: tous les ans il visitait avec ses conseillers les bénéfices dont les professeurs tiraient leurs rentes, se rendait minutieusement compte de leur état[3]. La maison du roi Ladislas avait en effet sa fortune particulière et sa propre administration. A tour de rôle, les collégiaux gérèrent d'abord la terre de Boszczyn[4]; mais

[1]) Archives d'hist. lit. I, 12.
[2]) Ibidem II, 383.
[3]) Ibidem II, 380.
[4]) Les revenus de ce domaine servaient à récompenser l'assiduité aux disputes du samedi. Voir Concl. univ. 1522: in vim visita-

on s'aperçut bientôt que ces mutations continuelles, — alternatum regimen — ruinaient cette propriété, et, en 1441, l'université intervient dans la régie de Boszczyn. Une seconde terre, Trontnowice, avait été léguée pour le collégial et l'altariste de S. Barthélemy [1]); aussi était-elle administrée par cet altariste, ou mise en ferme. Les autres collégiaux puisaient leurs ressources dans des dîmes, altaries et canonicats. Certaines sommes provenant de fondations ou de legs couvraient les dépenses communes; de plus, les collégiaux, à leur admission, payaient une taxe d'entrée »introitalia«. Ces réceptions se faisaient en grande pompe, avec force rasades et festins. Elles durent même parfois dépasser en gaîté les convenances, puisque les statuts ultérieurs, comme, par exemple, celui de Dobrocieski, en 1604, protestent contre ces dispendieux et luxueux »iucundi ingressus« [2]). Hebdomadairement les membres du collegium acquittaient une cotisation pour la table (ponere bursam) [3]), en outre, une fois l'an, on percevait une taxe pour le chauffage (lignaria) de la salle cemmune (stuba communis) du collegium.

Les statuts rédigés en 1429, nous permettent de pénétrer dans cette maison, d'en connaître les règlements

---

tionis actuum. Le Cod. 57 des Archives de l'université, Regestrum maioris Collegii expose tout au long les travaux administratifs du praepositus.

[1]) Ajoutons ici d'après Putanowicz, Etat intérieur et extérieur Studii gener. Crac., ch. 10, qu'après la mort de Szafraniec, Jean Isner acheta pour l'université la seconde moitié du domaine de Trontnowice (Voir Cod. univ. Crac. I, 83). Putanowicz écrit: Une moitié de cette terre assignée à l'altariste S. Bartholomei primi ministerii fut donnée Collegio maiori par Jean Szafraniec, custode de la cathédrale de Cracovie et Pierre Szafraniec, l'autre moitié fut achetée par M. Ioannes Isnerus, sacrae theol. doctor et professor, qui fonda une deuxième altarie à l'église cathédrale. A partir de cette époque le Collegium maius paya sur le produit de la terre de Trontnowice six deniers à la bourse des pauvres d'Isner.

[2]) Arch. pour l'hist. lit. II, 384.

[3]) Voir Acta Rect. 557.

presque conventuels. Le praepositus s'occupait de la vie matérielle, des subsistances et des boissons[1]), du garde-manger et de la cave; tout excès était par lui réprimé. Il était aidé dans sa tâche par la familia domus composée du procurateur ou économe, des cuisinières, du portier et du sommelier ou échanson.

Putanowicz dit à propos de ce praepositus domus et de ses fonctions: »Il a (collegium maius) son directeur semestriel, assisté de deux conseillers, chargé du regimen politicum internum, juxta Statuta Communitatis et de la fourniture des vivres. Ce directeur, en cas de besoin, fait les Convocationes des docteurs et professeurs, consigne dans un registre les resultata ex convocatione, touche les loyers, les emploie selon la volonté des fondateurs, donne ses ordres à la familia, avertit en temps opportun le procurateur de l'université des réparations à exécuter, solde les anniversaires au moment marqué, veille à la fermeture et à la garde du collegium, afin que les maîtres ou leurs serviteurs ne restent pas en ville jusqu'à une heure avancée de la nuit ou ne couchent extra collegium, et punit les transgressions commises sur ce point. Et puisqu'il est le représentant de la loi, en lui est prima instantia in delinquentes professores et servitores. A l'expiration de son mandat le praepositus rend compte de perceptis et expensis et la Communitas approuve les registres où sont inscrits ces comptes« [2]). C'est un tableau pris sur le vif des multiples travaux de ce fonctionnaire.

Les repas au collegium avaient lieu, suivant un ordre strictement défini, à trois tables, dans la salle commune, hypocaustum commune. On faisait la lecture pendant ces repas, afin d'éviter inutiles garrulationes; de plus, tous les mois, les maîtres, à tour de rôle, devaient y prononcer un

[1]) Nous lisons dans les Conclus. univ. de 1441: praepositus pro consolacione dictorum collegiatorum unicuique ipsorum singulis diebus unam quartam cerevisiae gratuito det...

[2]) Etat intérieur et extérieur Studii generalis Crac. chap. X.

bref sermon (collatio ad clerum), pour que l'âme fut nourrie en même temps que le corps. L'ordinaire était très frugal. Les collégiaux ont une table commune assez modeste et simple, dit Putanowicz. On y mangeait quantité de poissons; la multiplicité des jeûnes contribuait à la rigueur du régime. L'eau et la bière étaient les boissons habituelles. Quelques fondations en faveur de la cuisine de la communauté relevèrent un peu le menu quotidien; maître Stanislas Biel, par exemple, laissa une certaine somme pour onze repas de fêtes tous les ans. Disposition digne d'un homme qui, rapporte un témoignage contemporain, »gaudebat fratrum sodalicio, honesta laetitia ac hylaribus symposiis«[1]. Lorsque, au commencement du XVI-e siècle, les maîtres adoptèrent l'usage de célébrer l'anniversaire de leur naissance en traitant leurs collègues, »au préjudice de leur âme et au danger de contracter diverses maladies«, un préposé de l'époque, Michel d'Olsna, voulut porter remède à ces abus et fixa le maximum de la somme à dépenser, »afin que dorénavant les bourses des maîtres fussent à l'abri de telles atteintes, et que leur corps se conservât en bonne santé«[2]. On prit aussi la coûtume, à partir d'une époque que nous ne saurions préciser[3], d'accueillir à la place de S. Jean Kanty un pauvre, pauperem perpetuum, le plus souvent un prêtre sans ressources, désigné par les membres du collège. A son arrivée on le saluait par les mots: Pauper venit; à quoi le président du repas répondait: Christus venit. Cette pieuse et belle tradition perpétuait le souvenir du saint maître à l'université.

La maison, avons-nous dit, était réservée aux maîtres; cependant elle donnait asile à d' autres habitants, parce que les maîtres y recevaient nombre d'écoliers, soit

---

[1]) Archives de l'univ. Cod. 69, p. 60.

[2]) Conclus. domus maioris 1507.

[3]) On en parle déjà dans le Cod. jag. 3859 (année 1512) p. 37, comme d'une antiqua consuetudo.

en qualité de serviteurs, soit afin de garantir aux riches une constante protection, aux pauvres le pain quotidien. En 1446 et 1447, on se plaignit de cette multiplicatio servitorum vel scolarium; sans doute certains maîtres avaient mésusé du droit de recevoir des étudiants. C'est pourquoi on traça alors de strictes limites à ce droit. Dans les conclusions de 1446 [1]) est inséré un arrêté aux termes duquel »désormais chaque maître ne pourra prendre à son service et héberger dans sa chambre qu'un seul étudiant; il sera en outre défendu aux écoliers de se coucher et de dormir dans les corridors, dans la stuba communis ou dans le logement du procureur«. Nous lisons dans un autre document [2]) de 1447, que chaque maître pourra conduire à table un seul écolier, à savoir: celui qui sera attaché à sa personne (unum scolarem proprium). Au cas où il en logerait plusieurs autres, il payera pour chacun d'eux six deniers aux échéances des quatre-temps (pro secretalibus), et pourvoira à leur entretien et à leur nourriture avec ses propres ressources [3]). Les collégiaux devaient donc verser pour les jeunes gens qu'ils prenaient en pension une certaine redevance à la caisse du collegium... ratione sui habitantis. C'est ainsi qu'à la fin du XV-e siècle, Bernard de Nissa et, ensuite, Jean de Glogau durent débourser une rétribution »pro suo principe«, Jean Gasztold; de même qu'au commencement du XVI-e siècle, Stanislas Biel, pour Paul Holszanski; Michel de Breslau paye »pro suis quattuor studentibus« [4]). Tout membre du grand collège nou-

---

[1]) Conclus. dom. mai.

[2]) Archives d'hist. lit. I, 16.

[3]) Dans la suite de cet acte on prévoit le cas où un extraneus vel alia personna habiterait pour quelque temps le collegium, ce qui sans doute se produisait rarement, et l'on fixe le montant de la rétribution à exiger de ce locataire. Voir toutefois p. 13: De ingressu extraneorum ad collegium: statuimus quod nullus extraneus ad Collegium et praecipue ad mensam admittatur. Voir encore sur les écoliers les Conclus. dom. mai. de 1483.

[4]) D'après une note manuscrite de Muczkowski.

vellement admis jouissait du bénéfice de Trontnowice ou du poste de maître royal. Il parvenait ensuite à de meilleures prébendes, secundum ordinem et senium.

Etre promu au chapitre de Saint Florian constituait un avancement considérable. Il y avait dans ce chapitre huit postes réservés aux professeurs, à savoir: le décanat, la custodie, la chantrerie, quatre canonicats anciens, et enfin un cinquième institué par Zbigniew Oleśnicki, en 1427. Des trois chancelleries attribuées au chapitre de S. Florian, en 1401, devaient naître trois nouveaux canonicats et trois nouvelles chaires à l'université; mais nous avons vu que cette fondation ne fut réalisée qu'en partie et que d'ailleurs les collégiatures spécialement dotées par les fonds des chancelleries ne furent qu'éphémères. Les revenus provenant des dîmes des trois chancelleries de Posen, de Sieradzk et de Lenczyca, furent néanmoins répartis entre les maîtres du grand collegium et accordés à certains maîtres. C'est la domus maior qui dispensait ces bénéfices, providebat de praebendis S. Floriani. Celui qui pour la première fois sollicitait une de ces prébendes adressait dans ce but une supplique au collegium [1]); celui qui possédait déjà le titre de chanoine et désirait obtenir la prélature était dispensé de cette supplique [2]). Evidemment l'ancienneté, c'est-à-dire ordo optionis secundum senium vocationis ad domum, était avant tout prise en considération. Mais souvent on voyait surgir des conflits et des contestations au sujet de cette ancienneté, conflits que l'assemblée des collégiaux était appelée à résoudre. Ce n'était pas non plus sans difficulté qu'avait lieu la promotion à la chantrerie. Cette prébende était cum egressu, elle pouvait entraîner la perte de la chaire au

---

[1]) Conclus. dom. mai. de 1507. Conclusum est, ut ille qui optat primum canonicatum petat ei provideri per domum de tali canonicatu.

[2]) Ibid.: si vero est iam actu canonicus et sequitur eum ordo praelaturam optandi.... simpliciter optabit talem praelaturam eum contingentem sine aliqua petitione.

collegium pour un certain temps, et n'était pas en outre bien rentée. Le chantre en effet qui en même temps était curé d'Olkusz, n'était pas admis à la répartition des revenus communs du chapitre; il ne participait pas, selon l'expression de Putanowicz, »in coaequationem proventuum Capituli«; et l'église d'Olkusz, »imposant monument en pierre, aux murs endommagés«, exigeait de grands frais d'entretien. On refusait donc d'opter pour la chantrerie; et si l'on y était promu par élection du chapitre, souvent on déclinait cet honneur [1]). Aussi cette prébende était-elle fréquemment donnée au plus ancien des maîtres royaux [2]). Le maître qui acceptait la chantrerie se réservait alors toute faculté de pouvoir réintégrer le collegium (regressus) et d'opter en cas de vacance pour un autre bénéfice.

Le Collegium maius était donc le dispensateur de ces canonicats; il nommait à ses propres chaires et à celles du Collegium minus; il avait en outre le patronat de la cure de S. Anne à laquelle était toujours porté un de ses membres, celui de la cure de Zielonki, ainsi que plusieurs autres bénéfices; c'est ainsi qu'il attribuait des altaries à quelques maîtres peu rétribués d'autre part. Ces droits, le nombre des maîtres qui trouvaient asile dans ses bâtiments, enfin une certaine fortune collégiale, grâce à laquelle elle put à plusieurs reprises venir en aide à l'université et au souverain lui-même, assuraient à la maison des artistes une prépondérance incontestable dans l'organisme de l'école jagellonienne. Il en était de même ailleurs; à Heidelberg la faculté des artistes était parvenue à une

[1]) Voir Conclus. dom. mai. 1454: plurimi electi praefatum beneficium renuerunt. Voir aussi les conclus. de 1506 et 1507.

[2]) Cela se passe ainsi: le praepositus, au cours de la séance de l'assemblée soumet la chantrerie à l'option, c'est-à-dire questionne à tour de rôle omnes et singulos seniores dres et magistros... usque ad N. N. collegiatum tunc maioris Collegii regalem, qui quidem magister... in loco et ordine suis dictam cantoriam optavit et acceptavit, — Cette manière de procéder est tirée des Conclus. dom. mai. de 1506.

large aisance et faisait des prêts aux particuliers et aux institutions besogneuses[1]). Une vaste chapelle à l'entretien et à l'ornement de laquelle on veillait avec soin[2]), une »librairie«, créée au commencement du XVI-e siècle, grâce aux démarches de Thomas d'Obiedzin et de Mathias de Miechów, librairie qui ne tarda pas à être fort riche, ajoutaient encore à la splendeur de cette maison. Du reste, les membres du grand collège, par reconnaissance faisaient tous leurs efforts pour augmenter les biens de l'institution et la faire prospérer; ils léguaient leurs livres à la librairie, à la maison leurs meubles, vases précieux, coupes, cuillers, souvent d'un travail remarquable, éternels témoignages de générosité que ces bienfaiteurs décédés transmettaient aux vivants. Bientôt le collegium posséda une grande quantité de ces ustensiles domestiques[3]).

Les collégiaux du grand collegium étaient patrons du petit qui fut été institué en 1449, sur le modèle de la maison des artistes et qui, sous bien des rapports, resta dans la dépendance de cette dernière. Douze à quatorze maîtres minores devaient être logés dans ce collegium; parmi eux était considéré comme »maximus« le maître jouissant des revenus de la terre de Szydzin[4]). Leur champ d'action était relativement peu étendu; ils préparaient aux facultés supérieures en qualité de omnium facultatum seminarium fecundum. De plus, ces collégiatures se distinguaient des chaires supérieures en ce que leur destination et leurs fonctions étaient rigoureusement déterminées; le même maître, tant qu'il occupait le poste à lui confié, n'en-

---

[1]) Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg, 81.

[2]) Au sujet de l'altariste de cette chapelle voir Cod. un. IV, 109.

[3]) Voir le fort curieux manuscrit des archives de l'université Nr. 69. Registrum... supellectilis... domus maioris. On y trouve des legs de Michel de Wielun, Jean Sacranus, Adalbert de Brudzewo (p. 32); ceux de Callimaque (p. 33) et de Jean Gasztold (p. 34). Il est à souhaiter qu'on publie ce manuscrit.

[4]) Cod. Jag. n. 59.

seignait que ce à quoi ce poste l'obligeait[1]). Les petites collégiatures subsistaient en majeure partie de revenus d'altaries; aussi Putanowicz dit-il avec raison à leur sujet »qu'elles dépendent exclusivement des altaries«.

L'organisation de la maison était semblable à celle du collegium maius. Il y avait un préposé élu pour trois mois et assisté de deux conseillers; les maîtres mangeaient à une mensa communis. Pour en couvrir les frais, les collégiaux versaient une cotisation hebdomadaire (ponere bursam); en outre, les nouveaux venus payaient des introitales. On siégeait à table par rang d'ancienneté; les chambres (camerae) étaient aussi assignées en tenant compte de ce rang. Nous savons qu'on admit encore à ce collegium un certain nombre exactement limité d'écoliers. Il est clair que fort souvent on eut à déplorer des désordres dans la maison habitée par les jeunes maîtres, que la vivacité et l'intempérance de la jeunesse portèrent plus d'une fois atteinte aux statuts monastiques de l'établissement. Aussi les jugements rectoraux vinrent-ils fréquemment frapper le Collegium minus qui, par son ardeur, sa hardiesse, fut en avant de tous les autres à l'époque de l'humanisme[2]).

Nous ne possédons que de fort maigres renseignements sur le Collegium des juristes. Nous avons déjà parlé de la création fort ancienne de ce collegium et des quatre professeurs qui, dans la première moitié du siècle, y enseignaient. Jean Szafraniec fut un des plus grands bienfaiteurs de cette faculté[3]); après lui, Thomas Strzempinski

---

[1]) Conclus. dom. mai. 1449: Ne dicti Collegiati Novi Collegii in laboribus et lectionibus passim sint promixti, ipsorum collegiaturas per facultates disponimus.

[2]) Szujski a recueilli les statuts de ce collegium à partir de 1449 et 1476, dans les Arch. de litt., I, 95 et 102.

[3]) Il donna aux juristes la maison de Cracovie dont parle Putanowicz, Etat... etc. § XI: Ils avaient encore une maison au Château de Cracovie, maison réparée par Jean Szafraniec, chanoine, et

se signala aussi par ses largesses: il dota deux altaristes chargés d'enseigner nova iura; enfin le senior de la bourse de Długosz était aussi tenu à des leçons. Les facultés de droit jouaient un rôle marqué en certaines universités, y constituaient presque un corps à part. Il n'en fut jamais ainsi à Cracovie. Toutefois nous voyons dans des documents postérieurs que cette faculté eut parfois un vice-chancelier particulier [1]). Il était donc d'usage que le chancelier se fît remplacer aux examens de droit par un autre personnage qu'à ceux de la faculté des artistes. Le doyen des juristes fut d'abord élu pour un semestre; à partir de 1558, à l'instar des facultés de théologie et de médecine, il resta en fonction l'année entière; cette modification fut introduite dans les statuts parce qu'on avait beaucoup de difficulté à faire accepter le décanat pour le semestre d'été, fort peu productif.

Le siège principal des canonistes était, ou tout au moins devait être le collegium de la rue Grodzka: un jardin était contigu, et l'on s'y rendait pro refrigerio post labores [2]). Mais à cette faculté la vie collégiale n'était guère développée. Dans l'immeuble de la rue Grodzka, à côté des décrétistes, habitaient d'autres personnes, des maîtres d'une autre faculté, des élèves [3]), souvent même des locataires complètement étrangers à l'université; et cet élément introduisit bien des fois au Collegium la désunion et le tumulte. L'accueil dans cette maison manquait en effet de discernement; et les actes de l'université abondent en

---

à eux cédée. Dès le XVI-e siècle les professeurs la considéraient »pro re deperdita«.

[1]) Statuta facultatis iuridicae (1719): le bachelier en droit est tenu de s'adresser au procancellarius universitatis, si facultas iuridica suum seorsivum procancellarium non habeat, sicut ante habebat. — Revue de droit (1864), p. XXX.

[2]) Conclus. univ. 1521 et 1527.

[3]) Par exemple, en 1416, l'élève Jodocus Czeginhals moratur... in collegio iuristarum, chez un des maîtres ès arts y logés. Voir Conclusiones univ. 1449.

plaintes sans cesse portées contre les troubles qui se renouvellent à chaque instant jusqu'en 1579 où, ainsi que nous l'apprennent les Acta Rectoralia, on se propose de porter remède énergique au mal.

Aussi la vie collégiale se ressentait-elle beaucoup de cet état de choses. Probablement, comme dans les autres collèges, on y choisissait un praepositus; mais celui-ci restait impuissant, faute de règlement précis et respecté. Ce ne fut qu'en 1572 qu'on projeta de rédiger des statuts pour le Collegium des juristes[1]), projet qui fut mis à exécution quelques années après. Sans ces statuts, il était évidemment impossible d'y faire régner le bon ordre qu'on voyait chez les artistes. C'est pourquoi les décrétistes vivaient à peu près livrés à eux mêmes, ne se réunissant pas même pour les repas en commun, chacun faisant ménage à part[2]). Ils ne résidaient pas sous le même toit, car Elgot avait légué, vers le milieu du XV-e siècle une maison particulière à l'usage du lector ordinarius; et les autres membres de la faculté sans doute se dispensaient volontiers de la cohabitation avec leurs collègues. Cette vie relâchée devait nécessairement amener le relâchement dans les travaux scolaires. Nous avons déjà dit que fréquemment la politique arracha les décrétistes à leur enseignement; mais la négligence sans aucune excuse entrava mainte fois l'essor normal de la faculté. De 1452 à 1579, elles ne sont que trop nombreuses, les doléances accusatrices contre les maîtres indolents ou oublieux de leurs devoirs.

Ce collegium n'eut donc pas la même importance que celui des artistes; une faculté sans lois directrices ne pouvait s'épanouir en une large autonomie. Aussi voyons-nous que l'université entière a le droit »ex antiqua praxi et consuetudine«, de nommer aux chaires de la faculté

[1]) Conclus. univ. 1572.

[2]) Nous lisons dans les Statuta Collegii iuridici de 1719 (Revue de Droit, 1864, p. LXIII): Licet hactenus communis Collegii mensa sit intermissa.

canoniste [1]). Cette ingérence de l'université en corps s'étendait si loin qu'elle allait jusqu'à l'assignation des »commoda«, c'est-à-dire des chambres dans le collegium iuridicum. On ne saurait par conséquent mettre ce dernier en parallèle avec l'autre, et dans la formule utrumque collegium, c'est certainement en faveur de la maison du roi Ladislas que penchait la balance.

Nous nous sommes occupé de la faculté de médecine à plusieurs reprises. Là non plus il n'y avait aucune vie collégiale. Les maîtres étaient peu nombreux, et parmi ceux qui enseignaient, dès le XV-e siècle il y en eut beaucoup de mariés; il ne pouvait donc être question d'organisation englobant toute la faculté dans une existence en commun. Si dans les conclusions de 1525 il est parlé d'un Collegium medicinae, ce terme désigne simplement l'ensemble des professeurs de médecine et des autres docteurs de la ville, qui, en réalité, appartenaient à la faculté et avaient droit à y être élus.

---

[1]) Ibid. XI. Voir Acta Rect. (1647). Cod. Arch. univ. 19, p. 181: Vocatio ad Collegium iuridicum fit per totam universitatem.

VIII.

Règlements et dérèglements des maîtres.

Costumes universitaires. — Ecarts des jeunes professeurs. — Exemples de contraventions fréquentes; quelques types de maîtres réfractaires. — Michel de Bystrzykow. — Martin Kulap de Tarnowiec. — Ivrognerie invétérée. — Martin Garbarz de Cracovie. — Mathias de Przedborz. — Peines infligées aux maîtres.

Ce que la bourse était pour l'écolier, le collège l'était pour le maître. Il avait pour but de grouper les maîtres sous une discipline sérieuse, imitée des règles ecclésiastiques auxquelles les universités médiévales, par suite de leur caractère tout spirituel, pouvaient aisément se plier. Les membres de l'institution avaient en outre un costume particulier, imprimant à tous les supposita universitaires une sorte de caractère religieux et réprimant, jusqu'à un certain point, toute velléité de s'écarter de la règle. Nous ne dirons que quelques mots de ces costumes. Remarquons toutefois que les statuts exigeaient que les écoliers portassent vestis clericalis, longue souquenille de couleur sombre, avec ceinture à la taille; comme coiffure, le capuce ou la calotte. Les maîtres avaient un vêtement analogue; la barrette était réservée aux gradés, bacheliers et docteurs. Outre cette tenue quotidienne, il y avait un costume officiel, la toge ou tabardus, dont se revêtaient l'éco-

lier pour subir un examen, le bachelier, pour ses cours ou disputes, et surtout le maître, dans tous les actes de ses fonctions universitaires [1]). L'école veillait avec soin à la stricte observation des règlements touchant le costume, et réprimait sévèrement toutes les infractions commises, soit par insubordination de la jeunesse, soit par indigence des maîtres qui ne manquaient pas d'alléguer leur pauvreté, quand on leur reprochait de se soustraire à l'obligation de porter le tabardus.

Lorsque, vers la fin du XV-e siècle, commença à se manifester un courant révolutionnaire contre toute l'organisation médiévale de l'université, on s'attaqua aussi aux costumes traditionnels. C'est pourquoi, en 1508, Mathias de Miechow s'éleva contre les membres du grand collège qui avaient négligé de se procurer une toge. L'affaire fut portée devant l'évêque Konarski qui enjoignit au maître de s'en tenir rigoureusement aux statuts, exception toutefois était faite en faveur des chanoines de S. Florian, à qui sans doute il fut permis de porter le costume de leur dignité [2]). A cette époque, les infractions aux vieilles prescriptions somptuaires se renouvellent sans cesse; maîtres et élèves se révoltent à l'envi contre elles [3]). En 1533, le recteur inflige un blâme au collegiati minores qui se sont permis de paraître à table in vestibus curtis et lagicalibus; à quoi les coupables répondent que depuis longtemps c'est un usage adopté à leur collegium. Néanmoins le recteur les menace de peines sévères et leur rappelle qu'ils doivent assister aux repas in vestibus decentibus, statui eorum congruentibus, ut puta tunicis longis, talaribus, more clericali factis et biretis rotundis [4]). Malgré ces foudres et ces

---

[1]) Pour plus de détails voir l'excellent travail de M. Karbowiak: Costumes des maîtres et des élèves à l'université jagellonienne. Crac. 1890. Voir aussi Kaufmann, Gesch. der deutschen Univ. II, 82.

[2]) Arch. de l'univ. Fasc. 491, n. 16177.

[3]) Acta Rect. 2174.

[4]) Acta Rect. n. 3195 et 3197.

rigueurs, au cours du XVI-e siècle l'université délaissa les anciens costumes ecclésiastiques comme tenue quotidienne; les élèves tout au moins obtinrent une certaine latitude dans le choix de leurs habits[1].

Tout semblait donc contribuer à imposer aux esprits turbulents le joug d'une organisation régulière, tout, même le costume. Nous avons vu comment les écoliers tentèrent en mainte circonstance de s'arracher à cette contrainte. Les maîtres, eux aussi, troublèrent plus d'une fois le bon ordre. Quand on parcourt les Acta Rectoralia on est frappé, ainsi que nous avons eu lieu de l'observer déjà, par la rareté relative des attentats contre les bonnes moeurs; çà et là seulement on trouve mentionnés des procès dont des cuisinières sont les héroïnes habituelles. Par contre, ils signalent une foule de violences, de voies de fait, de rixes, d'échanges de coups et horions nécessitant l'intervention du chirurgien en même temps que celle de la justice[2]. C'est surtout parmi les jeunes confrères du corps enseignant, non moins que parmi les écoliers que se multiplient ces brutalités. Les Collegiati minores ont un penchant prononcé à éluder les règlements et les prescriptions: ils aiment, entre autres, à habiter dans les hospitia, pour se dispenser ainsi de la vie collégiale[3]. La décision prise en 1534 jette un jour singulier sur les faits et gestes de ces jeunes gens, à table et chez eux. »Puisqu'il arrive souvent, lisons-nous dans cette pièce[4], qu'après une altercation on en vient aux coups et à l'usage des armes, pour mettre un frein à l'irascibilité et l'humeur agressive de ces personnes, nous instituons des châtiments sévères. Si, pendant le repas, quelqu'un ose frapper un de ses voisins avec un plat, une assiette, un couteau ou tout autre ustensile qui

[1]) Karbowiak l. c. p. 18. Voir aussi Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg, 60/61.

[2]) Voir Acta Rect. n. 827 (1480).

[3]) Acta rect. n. 522, 2389.

[4]) Archives d'hist. lit. T. I, 113.

lui tombera sous la main, il sera passible d'une amende pécuniaire et devra en outre une indemnité à sa victime«.

Il ne faut pas sans doute se hâter de généraliser, en s'appuyant sur des documents comme celui que nous citons, documents qui ne sauraient être considérés comme des sources historiques de premier ordre; toutefois il n'en est pas moins évident que ces ordonnances répondaient à un besoin, qu'elles attestent un mal à déraciner, un mal à prévenir.

Si les jugements rectoraux nous dévoilent quelques abus criants de la vie contemporaine, ils sont muets sur ces maîtres innombrables qui, dans le silence et le travail, accomplissaient consciencieusement leurs devoirs et contribuaient au progrès de l'institution à laquelle ils avaient voué leur vie. Nous avons apprécié leurs mérites: leur histoire est l'histoire de l'université. Si nous y ajoutons maintenant quelques historiettes tirées du greffe des actes judiciaires, c'est pour être complet, pour qu'on ne nous accuse pas de laisser dans l'ombre le revers de la médaille.

Le recteur eut bien des fois à réprimander des maîtres s'attardant à des promenades nocturnes dans la ville. En 1520, par exemple, Martin de Szamotuly, collegiatus maior, est censuré, occasione nocturnae vagationis ac inquietationis hominum [1]. Nous lisons dans ces actes le nom de quelques personnages et le récit de quelques méfaits sur lequel nous nous arrêterons un instant.

Michel de Bystrzykow, malgré sa philosophie, malgré son éducation parisienne et ses titres scientifiques, fut un ferment d'agitation au sein de l'université. Chicanier, taquin et agressif, il cherche continuellement noise aux habitants de la bourse de Jérusalem dont il est le senior en 1489/90. Un beau jour même on l'assaille et le blesse. On lui reproche d'abuser de son autorité, de ne pas prendre

---

[1] Acta Rect. 2488.

part aux repas en commun, de festoyer en particulier et d'entretenir aux dépens de la bourse des serviteurs n'appartenant pas à la maison[1]. En 1500, il eut un sérieux conflit avec le recteur; ayant comparu devant ce dernier, il l'invectiva et refusa de reconnaître sa juridiction: on l'incrimina aussitôt d'offense grave au recteur, au sénat et à l'université entière. Michel de Bystrzykow revint alors à de plus doux sentiments; sa colère se calma, et, rétractant ses injures, il implora le pardon de ceux qu'il avait outragés[2]. Il eut aussi plusieurs affaires d'argent avec des écoliers qu'il traduisit en justice pour obtenir le payement de ses résomptions. En 1497, un curieux différend le met aux prises avec un autre maître, Paul de Zakliczew. Michel accuse ce dernier de diffamation: Paul, prétend-il, a raconté publiquement que Michel de Paris a soustrait à la caisse des artistes quelques florins de bon aloi qu'il y a remplacés par de fausses pièces de monnaie[3]. Ce bruit était peut-être calomnieux, mais il n'en est pas moins caractéristique: il témoigne des haines que Michel, par son âpreté au gain, s'était attirées; des documents contemporains nous apprennent qu'il possédait une maison avec un jardin dans le voisinage de l'église S. Pierre et S. Paul[4].

Martin Kulap de Tarnowiec, fut un tout autre homme, un vrai produit du terroir cracovien. Inscrit à l'université en 1477, il devint maître en 1490, et dès lors professa aux artistes jusqu'en 1524; étant ensuite passé à la théologie, il obtient le baccalauréat de cette faculté et y enseigne à titre de lector ordinarius, en 1528[5]. Il parvint à un âge fort avancé, car il ne quitta ce monde qu'au mois de février 1538. Un contemporain écrit à son sujet dans le livre des

---

[1]) Acta Rect. 1221, 1223, 1232, 1325.

[2]) Ibid. 1874 et 1876.

[3]) Acta Rect. 1815 et 1835.

[4]) Archives de l'université, parchemin n. 681.

[5]) Acta Rect. n. 2940. Il figure à ce titre et à celui de Cancellarius posnaniensis dans les conclusiones D. M. de l'année 1530.

promotions[1]): »D'une grande aménité de relations, fort pauvre, il s'éteignit de la douce mort des vieillards; il était aimé de ses collègues à cause de son esprit caustique et gaillard«. Cette causticité lui attira pourtant des procès pour médisance, et il comparaît, en 1504 et en 1528, devant le tribunal rectoral, pour répondre à cette accusation. C'est le type du professeur jovial et facétieux. Malheureusement il ne puisait pas toujours à des sources irréprochables l'inspiration pour sa verve railleuse. Il avait en outre un penchant prononcé pour la dive bouteille.... detestabile vitium ebrietatis. Admonesté à plusieurs reprises à propos de ce péché favori, il fut enfin en 1512, sommé de comparoir devant le recteur Mathias de Miechow qui le condamna à une amende. Contrit et repentant, il avoua avoir fêté trop copieusement la dernière fête, et — humiliter et cum frequenti incurvatione — il demanda pardon, renonçant pour l'avenir à Bacchus et à ses pompes[2]). Ce hardi et bon compagnon, iucundus in vita, par sa jovialité, sut trouver grâce auprès des autorités et de ses confrères qui fermèrent les yeux sur ses faiblesses et ses chûtes.

Ce ne fut pas, hélas! un cas isolé d'ivrognerie parmi les maîtres. En 1483, près de la bourse de Jérusalem, on roua de coups Vincent de Léopol, doyen des artistes, à tel point que le malheureux fut trouvé gisant ensanglanté dans le ruisseau, et qu'on dût le transporter inanimé à son domicile. Dans l'instruction qui fut ouverte au sujet de cet attentat, on insinue que la victime de l'agression susdite pouvait bien avoir été prise de vin[3]). Ce ne sont plus des insinuations, des soupçons, mais des accusations formelles que l'on porte sur Martin Garbarz (en latin Cerdo), originaire de Garbary, à Cracovie. Il travailla fort longtemps

---

[1]) Liber Promot. 133.
[2]) Acta Rector. 2175.
[3]) Ibid. 890.

à l'université, de 1511 à 1552, travail sans excès toutefois, car dans le registre des cours nous voyons fort souvent qu'il a manqué les leçons, les disputes, ou bien qu'il les a abrégées[1]). Perpétuellement tourmenté par des embarras d'argent, il est sans cesse détourné de ses obligations par la chasse aux subsides. Les Acta Rectoralia nous révèlent que l'on a frappé de saisie ses revenus, en 1530, 1532, 1535[2]). Pour endormir ces chagrins, fruits d'une mauvaise conduite, il ne trouvait rien de mieux que de les noyer dans la boisson. Il en vint à un tel degré d'oubli de sa dignité que l'on fut sur le point de le chasser du Collegium maius qu'il troublait, qu'il avilissait par sa présence et son intempérance[3]). On s'en tint, semble-t-il, à des menaces: on a toujours eu de la répugnance pour les mesures rigoureuses en Pologne.

Mais la figure la plus hideuse de ce groupe de bons vivants est celle de Mathias de Przedborz, maître en 1513. A partir de 1520, il est porté dans les actes avec la dénomination de senior bursae pauperum, et comme membre du Collegium minus. Il avait la meilleure collégiature, celle de Szydzin, et, pour ce motif, était en rapports continuels avec les paysans qu'il ne surpassait guère d'ailleurs en culture intellectuelle. Il faisait ses cours d'une manière fort superficielle, fort nonchalante; parfois même il ne les faisait pas du tout, et fuyait l'université pour les cabarets cracoviens où il passait son temps à jouer, à boire et à se livrer à la débauche avec des rustres, si bien qu'il était presque continuellement en état d'ivresse[4]). De plus, en qualité de tenutor ou possesseur de Szydzin[5]), il commit une foule de prévarications. Il avait là comme favori un certain Modziel, et à l'instigation de ce madré

---

[1]) Voir Liber dilig. p. 203.
[2]) Acta Rect. 3028, 3170, 3330.
[3]) Acta Tomiciana 1532—1533. MS.
[4]) Acta Rector. 2914 (année 1527).
[5]) Voir sur Szydzin, Cod. Arch. univ. n. 77, p. 54.

villageois, il persécutait les autres tenanciers du domaine, et particulièrement un nommé Goworek. Les dimanches et jours de fête, maître Mathias habituellement se rendait dans ses terres, et, dans l'auberge du village, s'enivrait, scandalisait, épouvantait par ses propos dissolus et ses actes immoraux les simples populations rurales de la contrée; après ces exploits, il allait passer la nuit chez son digne ami Modziel. Les infortünés paysans, persécutés à chaque instant, portaient plainte au recteur; la mesure déborda enfin en 1527, et le coupable fut cité au tribunal universitaire: on menaça de lui enlever sa collégiature, et, s'il ne s'inclinait pas devant la sentence rectorale, de porter l'affaire devant le chancelier qui, en vertu de ses pouvoirs, le châtierait, le condamnerait même à la prison. S'il continuait à boire, il serait tenu de payer une amende pour chaque cas d'ivresse constatée.

Les fautes plus graves, comme les révoltes, l'insubordination, entraînaient l'exclusion ou excommunication du collegium ou de l'université. Parfois le délinquant était privé pendant un certain temps de ses émoluments, du droit d'enseignement et d'avancement (ascensus). C'est ainsi qu'en 1465, le maître Simon de Srem, pour cause de rébellion, fut exclu des cours et vit son traîtement supprimé pour une année (suspenditur a salario et lectura)[1]. Cependant, si la peine devait être plus grave, si l'excommunication devait se prolonger ou être définitive, il est vraisemblable qu'une telle mesure n'était prise qu'avec l'assentiment du chancelier qui, en ces circonstances, déléguait sa pleine autorité au recteur (auctoritas coercitionis), et ce dernier, muni de ces pouvoirs, jugeait alors l'affaire, et prononçait la sentence[2].

---

[1]) Conclusiones univ. 1465.
[2]) Acta Rect. 2252. Cod. univ. IV, 40.

Conclusion.

Nous venons de parcourir la première et la plus brillante période des annales de l'université jagellonienne; nous avons exposé les grandes idées qui guidèrent le studium, et présenté les grands hommes qui en firent un centre de progrès. De Pierre Wysz, Mathias de Cracovie et Paul Vladimiri jusqu'à Miechowita, leur phalange nombreuse combat pour la grandeur de la vieille école dont les destinées vont maintenant se modifier et qui va entrer dans une nouvelle phase de son existence. Tous ces ouvriers de la première heure ont un caractère commun: l'amour de la science, de l'institution et du pays. Ils ont tous conscience de la grande mission éducatrice et civilisatrice qui leur incombe et dont le rayonnement doit s'étendre largement au delà des murs du collegium; ils comprennent tous que ceux-là seuls ont droit à une mention dans l'histoire de l'humanité, qui ont eu souci de l'amélioration des hommes et ont su marcher à l'avant-garde de leur siècle. Les palpitations précipitées des coeurs de ce temps-là trouvèrent en eux de bienveillants échos, et rien ne leur fut étranger du grand mouvement des âmes. Ces semeurs se succédèrent en chaîne ininterrompue dans les chaires de Cracovie, transmettant de génération en génération »vitae lampada«, auxquels leur peuple vint emprunter la lumière et la force.

Cet éclat, cette énergie, se manifestent encore brillamment au XVI-e siècle; mais ils pâlissent au XVII-e,

malgré quelques remarquables personnages, comme Petricius et Brożek: ils s'éteignent en des luttes stériles contre un ordre alors tout puissant. Le XVIII-e siècle ne parvint pas à enrayer cette décadence. Cette dernière époque est remplie tout entière par le culte reconnaissant envers Jean Kanty; les esprits tournent tous les efforts à obtenir sa canonisation, et cette préoccupation rejette dans l'ombre tous les autres travaux universitaires. En 1775, malgré les deuils, à la veille du grand naufrage national, on célèbre avec solennité l'anniversaire de cette canonisation. Parmi les inscriptions sur les emblèmes de circonstance, il y en avait une qui frappait par ses dimensions énormes: Reipublicae aeternitas!

Ceux qui devaient entretenir et propager le feu sacré dans cette République, à peine avaient pu parvenir à en conserver une étincelle jusqu'au bord de l'abîme creusé par les fautes de la nation, par les crimes de l'étranger, par le malheur du pays. Mais le fleuve d'oubli n'inonda pas tout de ses ondes. Les débiles héritiers de la pensée d'Hedvige purent encore d'une main mourante lancer au delà du gouffre la »torche vivifiante« que recueillirent des hommes nouveaux et qu'ils firent planer quand même au-dessus de la Pologne. Les temps étaient bien changés pourtant, les conditions bien difficiles; ce n'était plus dans la joie qu'on jetait au sol les semences des futures moissons; il n'était plus permis d'être insouciant de ses lourds devoirs, de ne plus sentir la lourde responsabilité pour les pertes irréparables. Elle brille aujourd'hui, cette torche ramassée dans le désastre, elle brille de toute sa clarté, elle projette sa lueur sur le passé de la patrie, éclaire ses grandeurs comme aussi ses faiblesses, montre au présent la route à suivre dans l'avenir. Jadis l'université fut créée pour conquérir des âmes, répandre en Orient la foi et la science de l'Occident. Tout autre aujourd'hui est sa tâche. Ses conquêtes scientifiques n'ont d'autre but que le bien de l'humanité, et, pour y réussir, elle doit pénétrer à la moelle, à l'essence même

de l'âme du peuple, l'améliorer, cette âme, la purifier de ses souillures, la renouveler. Si l'écolier médiéval à son entrée au collegium, se soumettait à la cérémonie de »la secousse«, plus tard cette secousse sans marques extérieures burlesques, conserva pour les générations suivantes une signification symbolique, d'une portée tout aussi grande.

»Plus vous élargirez, vous améliorerez vos âmes, — a écrit notre immortel poète national — plus vous élargirez vos droits et vos frontières«. Cet élargissement, cette amélioration des âmes dans le travail et par le travail peuvent s'obtenir. Nous avons eu des poètes qui, à l'exemple de l'Amphion Thébain, ont tenté de réédifier avec leur lyre les murs de leurs cités. Nous avons eu des prédicateurs et des maîtres qui, comme ces devins dont parle Dante, avaient le visage toujours tourné derrière eux, non par châtiment, mais par amour, par regret. Bénissons leur mémoire et reconnaissons leurs mérites. Aujourd'hui les difficultés croissantes exigent de viriles résolutions et des volontés viriles. Il faut contempler en face la duré réalité et marcher fermement vers les temps futurs. Et la devise du César romain mourant: Laboremus — devrait désormait être celle de notre université, celle de notre corps social tout entier.

Thou art a scholar, speak to it
Toi qui es écolier, parle-lui donc,

dit Marcellus à l'ami d'Hamlet, Horatio, quand leur apparaît tout à coup le spectre du roi assassiné. A nous aussi, membres de l'école cracovienne, a été confiée la tâche de parler aux ombres, de les faire sortir de la nuit du passé, de les ressusciter, de leur demander le récit de leurs actions, et d'offrir ce récit en présent à l'université, à l'occasion du cinqcentième anniversaire de sa fondation. C'est à nous qu'incombe l'honneur de tirer la leçon toujours

enfermée dans le passé, de montrer que quoique la vie seule perpétue la vie, la voix des morts n'est pas sans force, sans vertu vivifiante, et qu'on peut lui appliquer ce qui est dit dans les Actes des Apôtres de l'apparition de Saint Pierre: »ut veniente Petro saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, ut liberarentur ab infirmitatibus suis«. Et d'ailleurs c'est bien là le plus beau rôle, la vraie mission de l'histoire.

En écrivant ce livre, nous avons toujours eu sous les yeux le présent et, en même temps, les époques écoulées; nous nous sommes laissé guider par l'amour de ceux qui nous ont précédés, de ces grands travailleurs qui ont jeté tant de germes civilisateurs dans le monde, qui ont formé l'essentiel de notre âme; par l'amour de nos contemporains aussi, héritiers de ces brillants aïeux, qui, dans les circonstances les plus difficiles, ont le lourd devoir de continuer la glorieuse et lointaine tradition que leur ont léguée les siècles; par notre attachement enfin pour notre chère institution où depuis si longtemps bat le coeur de la Pologne intellectuelle, où la langue nationale retentit sans trève, pour la plus grande gloire du pays et pour son réconfort. Tantôt, il est vrai, elle prend les accents de Cassandre, tantôt ceux de Wajdelota[1]); mais elle enchante toujours et réjouit, mais elle verse aux générations le courage et l'espérance, mais elle les nourrit d'un pain pur et sacré, comme la foi et la vertu elle-même.

Nous ne nous sommes pourtant pas laissé aveugler par ces sentiments affectueux et n'avons pas dissimulé les côtés sombres de notre tableau. Toutefois ils sont nécessaires à l'historien ces sentiments. Lorsque Ulysse descendit aux enfers, les ombres ne lui parlèrent qu'après avoir goûté du sang du sacrifice qu'il venait d'offrir. De même l'historien qui écrit avec le sang de son coeur et, dans notre malheureuse patrie, avec ses larmes, ne parvient qu'à ce

---

[1]) Wajdelota, aède lithuanien, célébré par Mickiewicz. N. D. T.

prix, à ranimer les âmes d'autrefois, à leur prêter une voix que comprennent ceux qui sont la chair de leur chair, les os de leurs os.

Notre récit embrasse à peine deux cent ans, depuis la fondation de Casimir-le-Grand jusque vers le milieu du XVI-e siècle. Nous ne l'avons pas poussé plus loin, parce-qu'à partir de cette dernière époque l'université, sortant de la route qu'elle avait suivie, court à une rapide décadence. Nous n'avons pas non plus parlé de la Réforme; ce n'est guère qu'après 1550 que ses effets se firent spécialement sentir. Notre travail ne comprend donc qu'une période relativement courte; il n'en est pas moins encore fort volumineux. Nous n'aurions d'ailleurs pu l'abréger qu'en méconnaissant l'importance de l'université de Cracovie à cette époque, et en négligeant de présenter au lecteur des personnages qu'il doit connaître. Car, il faut, lorsqu'on retrace l'histoire d'une grande institution, s'occuper d'une multitude de détails et d'acteurs presque insignifiants par eux-mêmes, mais dont l'action simultanée a eu de larges conséquences. La liste de ces maîtres, comme l'armée de Xerxés, est fort nombreuse, mais ne compte que peu d'hommes. Cependant le dernier d'entre ces professeurs, pourvu qu'il fût consciencieux, put susciter par ses paroles, des actes et des pensées admirées par les siècles. Aussi la responsabilité de celui qui enseigne est-elle énorme; il renouvelle tous les jours le miracle de la multiplication des pains, en parlant du haut de sa chaire à ses élèves. C'est pourquoi, dans notre galerie de ces aïeux de nos esprits, plus nobles que beaucoup de fondateurs de grandes familles, nous avons, à côté des superbes, dessiné aussi les humbles.

Pour remonter à ces âges disparus, les guides ne nous ont pas manqué, quoique personne n'eût encore tenté de faire une histoire générale de l'université. Aux premiers siècles de son existence, cette institution tient une large place dans les annales nationales; elle n'inspira pour-

tant alors aucun historiographe. Ce n'est qu'au XVII-e siècle qu'on eut la première idée d'une étude de ce genre. Martin Radymiński, né en 1610, auteur de Fastes, rédigés en 1658, et d'»Annales«, continués jusqu'à l'année 1660, tenta de nous donner la biographie des anciens maîtres et de retracer le développement de la grande école, à partir de son origine. Ce travail resté manuscrit [1]), est plutôt un recueil de matériaux qu'une oeuvre achevée et ne se distingue, ni par la sûreté des informations, ni par une critique sévère. Il n'en est pas moins précieux et estimable, car, sous le fatras des puérilités, on découvre parfois des faits sur lesquels les documents que nous possédons sont absolument muets. Nous avons encore une histoire succincte de l'université, ouvrage anonyme écrit au XVII-e siècle et qui n'est pas sans valeur [2]). Un long silence succède à ces deux essais. Les historiographes, il est vrai, d'après la fondation de Sébastien Petricius (1621) doivent, en racontant les évènements contemporains, tenir compte de l'histoire particulière de l'université; mais, pour nous, leur recueil ne présente aucun intérêt: on sait d'ailleurs qu'une grande partie en a été égarée.

Dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, après le premier partage de la Pologne, l'abbé Joseph Putanowicz, professeur de l'université, écrivit une monographie intitulée: Etat intérieur et extérieur (Stan wewnętrzny i zewnętrzny) Studii generalis universitatis Cracoviensis (1774). C'est une sorte de courte statistique de l'organisation de l'école, de ses dotations, de sa situation, en d'autres termes une esquisse qui, par la sobriété de ses renseignements puisés à la source vivante, mérite d'être consultée. Au seuil même du XIX-e siècle, Soltykowicz publia, en 1810: »L'université de Cracovie, depuis sa fondation, en 1347, jusqu'à nos jours«. Cet ouvrage est dédié au grand-duc de Varsovie, Frédéric

---

[1]) Cod. Jag. 225 et 226.

[2]) Cod. Jag. 59, K. 58.

Auguste. L'auteur déclare qu'il n'a pas eu de prédécesseur et qu'il a dû »recueillir çà et là, dans des manuscrits ou des imprimés, dispersés dans les bibliothèques, les documents concernant l'histoire quatre fois centenaire de l'université«. Comment s'est-il acquitté de la tâche qu'il avait assumée? Ce tableau, sous forme de discours adressé au prince, par conséquent trop bref, est aussi trop pompeux. Il ne contient rien, il ne nous apprend rien d'intéressant. En revanche, les notes qui l'accompagnent sont riches en indications sur les évènements et les hommes. Elles ont servi sans aucun doute de point de départ à bien des monographies ultérieures.

En 1840, parut le premier volume de la grande »Histoire de la littérature polonaise« par Michel Wiszniewski. Dans ce travail si remarquable l'auteur s'arrête spécialement à ce qui a trait à la civilisation, à la science, à l'enseignement dans notre pays; il a en outre consacré tout un chapitre de son quatrième volume (1842) à l'histoire de l'université, de l'année 1400 au règne de Sigismond-le-Vieux. Wiszniewski était un savant de premier ordre; malgré des défectuosités, malgré l'insuffisance de ses connaissances paléographiques, cause de nombreuses erreurs dans l'interprétation des manuscrits, il a laissé une oeuvre de large portée, vraiment supérieure à tout ce qu'on avait fait avant lui. En cette même année 1842 vit le jour le petit volume de Joseph Muczkowski: »Logements et moeurs des étudiants cracoviens«. Bibliothécaire de la collection jagellonienne, ce laborieux érudit conçut dès lors le dessein d'écrire une histoire complète de l'université et fut surpris par la mort avant d'avoir fini d'en recueillir tous les matériaux. Entre-temps il livra au public: »Notice sur la fondation de l'université de Cracovie« (1859), et, la même année, »Statuta nec non liber promotionum« [1]. Il avait en

[1]) Muczkowski travailla dès 1830 sur l'histoire de notre civilisation; il débuta en 1840 par un article sur les manuscrits de Martin Radymiński.

outre réuni une foule de notes qui sont aujourd'hui conservées dans les cartons de la Bibliothèque. D'un savoir peu commun, Muczkowski mit la plus infatigable ardeur à la recherche de la vérité qu'il poursuivit sans cesse et à travers toutes les difficultés. Doué du sens critique le plus fin et le plus habile, il compulsa patiemment les bibliothèques et les archives pour en tirer les éléments de l'oeuvre à venir. Amoureux de l'ordre, il était systématique en tout: aussi peut-on accueillir avec pleine confiance les indications qu'il a sévèrement contrôlées, solides assises d'un monument qu'il n'a pu construire: quae alteri saeculo prosint[1]).

Le regretté Joseph Szujski voulut reprendre la plume arrachée aux mains de Muczkowski et mener à bien l'histoire projetée; une fin prématurée vint briser ces espérances et ces rêves. Nous employons cette dernière expression »rêves«, parce que Szujski mettait tout son coeur dans ce qu'il entreprenait et, unissant au culte du vrai celui du beau, cherchait à donner à sa chère patrie un noble aliment spirituel. Les dernières années de cette existence si brève et si bien remplie furent tout entières absorbées par la préparation de cette vaste histoire de l'université cracovienne et de la science polonaise. Nous n'en connaissons que quelques pages détachées, des fragments qu'il lut dans ses conférences de 1880—81, sur la Renaissance et la Réforme en Pologne. Ces conférences élargirent soudain la question et montrèrent de nouveaux horizons à leurs studieux auditeurs; elles étaient d'ailleurs tout animées du souffle enflammé de cette âme brulante de tendresse et saignant de toutes les douleurs de son pays, de cette âme qu'il eût voulu faire passer dans ceux qui l'écoutaient, tâche héroïque et sublime dans laquelle

---

[1]) Łukaszewicz dans son »Histoire des écoles dans le Royaume et dans le Grand-Duché de Lithuanie« (Posen 1849—51) parle abondamment de l'université dans le premier et le troisième volume, en général d'après les travaux de Wiszniewski et de Muczkowski.

il s'épuisa et se consuma. Nous avons toujours eu présente à notre esprit la mémoire de ce grand écrivain, dont nous avons osé recueillir l'héritage; même en présence de ce cinquième centenaire, elle n'a jamais pâli à nos regards cette glorieuse figure de l'instituteur de notre peuple, qui dans une vie si courte sut faire tenir tant d'époques et inspirer tant de pensées et tant d'actions.

Bientôt on se mit à publier les sources où avaient puisé Muczkowski et Szujski. De 1870 à 1884, quatre volumes du »Codex diplomaticus« de l'université furent imprimés, par les soins et sous la direction de l'infatigable fouilleur du passé polonais, Żegota Pauli. Cette publication se continue.

Pour s'acquitter de cette lourde obligation, l'université a eu le rare bonheur de rencontrer le plus actif et le plus consciencieux des travailleurs, M. Ladislas Wisłocki. On lui doit le »Liber diligentiarum« (1886) et les »Acta Rectoralia« (deux volumes 1893 et 1897), modèles du genre, par lesquels toutes les recherches sur l'histoire de l'université sont singulièrement facilitées. Les notices du même écrivain, et en première ligne celle qu'il donna à propos de l'édition du »Liber diligentiarum«, témoignent d'une étude approfondie des archives.

Ces ouvrages en firent bientôt naître une foule d'autres. Signalons ceux de MM. Karbowiak et Birkenmajer que nous avons mis à profit, et surtout les excellents mémoires de M. l'abbé Fijałek, composés au moment même où nous écrivions ce livre. Nous avons été heureux de pouvoir tenir compte dans notre ouvrage de ces remarquables travaux, si richement documentés: nous avions déjà sous la main les »Etudes« (1898) et nous devons à l'obligeance de l'auteur la communication des bonnes feuilles de la monographie de Jacques de Paradis.

Ce livre a donc été écrit au milieu du mouvement d'intérêt pour tout ce qui touche à l'université, suscité par l'approche des solennités jubilaires. Ce mouvement n'a pas

laissé de nous inquiéter et, tout à la fois, de nous tenir en éveil. Notre livre a des défauts, nous le savons mieux que personne; à mesure qu'on examine mieux les choses et qu'on pénètre plus avant dans les évènements, les lacunes à combler se montrent de plus en plus nombreuses. Nous ne doutons pas que maint personnage à peine esquissé dans notre histoire ne soit bientôt présenté sous un jour plus éclatant; la »Polonia apud Italos scholastica« de M. l'abbé Fijałek a contribué largement à ces suppléments d'informations. Il faut aussi s'attendre à ce que l'organisation de l'université dont nous ne nous sommes occupé qu'en passant, dans quelques chapitres où il est question d'améliorations qui y furent apportées, et dont nous n'avons exposé quelques détails que dans la dernière partie de notre oeuvre, fasse naître des monographies spéciales et complètes. Nous l'avons à dessein exclue de notre livre, parce qu'elle fut d'ailleurs semblable à celle des autres universités du moyen âge et qu'elle eût excédé de beaucoup les limites que nous nous étions imposées.

Nous avons eu surtout en vue de faire ressortir les idées directrices qui ont présidé à chaque étape du développement de l'université. Nous espérons qu'en général nous n'avons trahi ni la vérité ni la réalité des choses. Il nous a été permis de découvrir plus d'un fait inconnu, plus d'une particularité ignorée; nous le devons surtout aux énormes matériaux accumulés par les recherches auxquelles les universités au moyen âge ont donné lieu dans ces dernières années, et à nos propres investigations dans les archives et bibliothèques. Les »Conclusiones« de notre université, tout aussi bien les »Conclusiones universitatis«, à partir de 1441, que les »Conclusiones domus maioris«, depuis 1432, nous ont été de la plus grande utilité. La bibliothèque jagellonienne, celles des Czartoryski, des Ossoliński, de Dzików, de l'université de Breslau, enfin les opulentes archives de notre université ont mis à notre disposition une foule de manuscrits. L'admirable catalogue

des manuscrits de la bibliothèque jagellonienne, par M. Wisłocki (1877—1881) nous a été d'un grand secours. Nous n'ignorons pas néanmoins que bien des documents, et à Cracovie même, nous ont échappé et qu'ils nous réservent des additions et des corrections à faire.

Des conseils fort précieux et des encouragements dévoués sont venus nous soutenir et nous éclairer dans notre travail. Nous adressons ici nos plus chaleureux remerciements à M. le Dr. Wisłocki; à M. Ulanowski, professeur à l'université, maître incomparable, pour qui le déchiffrement des vieilles chartes n'a pas de secret, ami vigilant, toujours prêt à prodiguer ses services, serviteur zélé de la science; à M. l'abbé Fijałek, qui nous a ouvert avec largesse les trésors amassés par sa persévérance de bénédictin; à M. Birkenmajer, une autorité en mathématiques et en astronomie qui a bien voulu nous guider lorsque nous avons eu à traiter ces matières hérissées de difficultés. Nous lui devons une grande partie du chapitre concernant les mathématiques. Nous n'avons ajouté à ses indications que ce que d'autres ouvrages cités nous ont fourni, ou encore ce que nous a suggéré le cours de notre récit. Nous exprimons aussi notre reconnaissance à tous nos collègues, à tous les amis qui nous ont aidé de leur savoir ou stimulé de leur sympathie, à MM. Marian Sokołowski, Creizenach, Miodoński, Łuszczkiewicz, Tomkowicz, Potkański, Kutrzeba, Winiarz, enfin à M. Abraham dont les découvertes dans les archives romaines ont jeté un nouveau jour sur la période initiale de notre université. Nous devons aussi la plus vive gratitude à M. le Directeur et aux employés de la bibliothèque jagellonienne, qui ont apporté à nous obliger la meilleure volonté et l'amabilité la plus rare.

Mais en dehors de ces sympathies, nous avions encore pour exciter notre zèle les exhortations que nous criait notre antique cité, par les mille voix de ses monuments, de ses souvenirs historiques, glorieux témoins de son magni-

fique passé. Elle est si éloquente pour nos coeurs, la vieille ville, avec ses grands morts dont les traits sculptés dans la pierre semblent contempler rêveurs la tristesse actuelle qui les entoure, et nous bénir avec tout cet amour qu'ils nous ont appris et qui nous ramène pleins de vénération devant leurs images Casimir-le-Grand et Jagellon reposent au Wawel; les cendres sacrées de la reine Hedvige, au pied du grand autel, paraissent invoquer: Exoriare aliquis...! Et que reste-t-il aujourd'hui de la grande oeuvre qu'ils accomplirent? Il reste leur foi, leur espérance, leur charité; elle reste, cette université créée pour répandre le savoir sur toutes les contrées de l'ancienne Pologne, elle reste et réchauffe les âmes et ennoblit les esprits. On peut lui appliquer les paroles que Laurent de Medicis adressait, en 1472, a l'université de Pise restaurée: »Solatium veteris amissae libertatis« — oui, consolation dans la détresse, mais gage aussi de résurrection.

Index des noms propres.

REMARQUE. Les pages sans chiffres romains se rapportent au premier volume. — La lettre n. désigne une note.

Table analytique des matières.



